Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Sultan le plus sûr garant de notre désintéressement.

Cette politique n'est nullement celle du statu quo telle qu'on la jadis formulée; l'idée d'évolution, qui domine les sciences politiques

comme les sciences naturelles, nous montre que tout se transforme autour de nous, môme les pays musulmans, et quiconque n'avance pas, recule. La politique que nous préconisons, c'est le développement graduel et continu de Tinfluence française au Maroc. C'est à nous de guider le Sultan dans la voie du progrès, et certes nous le ferons avec plus de prudence et de discernement que ne Tout fait parfois nos rivaux. C'est peut-être pour le Maroc surtout qu'il faut souhaiter que la France soit son initiatrice — « Avec l'expérience acquise et avec leurs instincts généreux, disait l'Anglais James Craig, les Français ne pourraient jnanquer d'être de bons maîtres ».

Certes, c'est là une tâche délicate, de longue haleine, et qui demande h ne pas être perdue de vue un seul jour. Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer les moyens d'action dont nous disposons ; ils sont nombreux, de tout premier ordre, et quelques-uns d'entre eux sont de telle nature, que nulle autre puissance européenne n'en possède de semblables. Qu'il suffise de faire allusion aux services que nous pouvons attendre de nos musulmans algériens comme agents commerciaux et politiques. L'Islam ne connaît pas les frontières, et c'est pourquoi celles que l'on voudrait tracer au Maroc demeureraient vaines. Les musulmans algériens ne sont pas seulement regardés au Maroc comme des compatriotes, ils sont considérés comme des frères. Ya Khouia^ mon frère, est le salut par lequel s'accueillent tous les musulmans.

Et quel admirable instrument aussi, dans une main habile, que ces Cheurfas d'Ouezzan qui se sont placés sous la protection de la France! Nous les avons compromis, mais nous ne les avons guère utilisés. Le chérif d'Ouezzan est le premier personnage du Maroc après et peut-être même avant le Sultan, qui reçoit de lui en quelque sorte l'investiture et qui fait appel à son prestige religieux toutes les fois qu'il se trouve dans une situation difficile ! On peut donc dire sans exagération que la protection de ces saints personnages, si nous

avions su nous en servir, aurait pu équivaloir pour nous au protectorat même du Maroc. Ils nous permettent d'agir sur le blad-es-Siba, sur tout le pays des Berbères indépendants, c'est-à-dire sur les deux tiers du Maroc.

Le livre de M. de Segonzac fournit des preuves nombreuses du prestige, de la vénération presque superstitieuse dont ces Cheurfas sont Tobjet de la part des montagnards. C'est à leur efficace protection qu'il a dû de pouvoir pénétrer dans des régions jusqu'ici inaccessibles. En apercevant la caravane à laquelle s'était joint l'explorateur, des Berbères de l'Atlas, croyant avoir affaire à une colonne du Sultan, couraient aux armes; mais bientôt, reconnaissant la mahaffa ou litière du chérif et son escorte, ils se précipitent à ses pieds avec les démonstrations d'une dévotion qui a tous les caractères d'un véritable culte.

L'ouvrage qu'on va lire nous introduit dans ce pays Berbère, « riche, peuplé, avec ses monts boisés et ses vallées fertiles, admirable réduit où la race la plus indomptable du monde s'enferme dans son farouche isolement. » Au reste, la curiosité scientifique ne fut pas le seul mobile du voyageur. Dans cette belle et mémorable relation, sous la prudence voulue de l'explorateur, on sent poindre l'ardeur du soldat, qui, « dans ses rêves de nomade voit l'ombre de son drapeau s'étendre partout où il est passé. » Le marquis de Segonzac a mis au service de la science et de son pays sa témérité d'officier de spahis,

Ic^ Ail Iniissi. 1rs HiMii M«;il<l. !(•> Zaïan. les Ail. .Mi'rra<I. los Tlioilra, los Ail AUa. «?l achola Iriii' iioulialih' par <lr> pn-sciil^.

' Arliallou sijiiiiilio MHirn». on laiif^uc laniaziiL

LES BBABEH

119

Les gens d'iri nous disent qu'en suivant la eiète de cette chaîne du Ari Boudàa on atteindrait le col du (ilaoui ?

Par delà le Boudàa qui s'ahaisstî brus([uement à la hauteur d'Aïn el-Louh, on distingue plusieurs lignes de crêtes courant de l'Est à l'Ouest. A la lorgnette la dernière apparaît couverte de neiges. On nous assure que cette chaîne est siluée au delà de Deinnat.

La dépression ([ui s'étend à nos pie<ls porte le nom d(» vallée de l'ouetl Grigra ; ce serait la branche mère de l'oued Beht. Etroite et formée de petites vallées parallèles, elle s'élargit, se creuse brusquement à Azrou,

Fig. 71. — Types de Braueu

puis s'ouvre de plus en plus vers l'Ouest, encombrée de collines rondes, étalant k nos pieds un paysage confus, d'aspect aride et désolé dont les plans successifs vont en dégradant du fauve au gris cendré. Une dernière chaîne, plus haute, mieux suivie, enferme cet horizon, et s'arrondit, dans la direction de l'Ouest. On me désigne, droit dans l'Ouest, sous le nom d'Ari Oulmess, un double sommet qui dépasse les hauteurs voisines.

A notre gauche, à l'Est, nous sommes dominés par un massif compact, d'où émergent des sommets coniques, que les forets de cèdres coiffent d'un cimier sombre et dentelé.

30 mai.

Pour descendre du plateau où nous avons campé au fond de la dépression de liiigra il faut traverser le cirque étroit et encaissé d'où sourd, au milieu des quartz gras*, Tune des branches de Toued (Irifî^ra. Un énorme bloc de jaspe-, d'aspect cyclopéen, domine le ravin par où le ruisseau s'écoule et fait de loin TeHet d'un burg en ruines.

On descend ensuite au fond d'une étroite coupure, dont la pente est roide conune un escalier ; le sol et les parois de marne et de schistes argileux laissent aflleurer des roches éruptives, noires et compactes'.

Les douars des Ait lekhlef ou Ali sont campés au bord du ruisseau de Mrarra ; nous nous installons au milieu d'eux, dans des orges presque mûres que la grêle a ravagées et qu'on fait manger sur pied aux troupeaux.

31 mai.

Nous descendons la vallée de l'oued Mrarra bientôt grossi par Toued Anu'ous issu d'une j)etite vallée parallèle qu'une cloison de collines séparait d(^ nous. Une heure plus tard nous traversons la branche principale de l'oued Grigra, assez rapide?, large de six mètres, profonde de soixante centimètres. Nous campons tout auprès, contre le village for-tilié, Itî « tirreml^ »> des Aïl bou Atou.

Ceth; vasie dépression n'est qu'un champ continu, les tirremts s'y pressent, h»s sentiers s'y croisent en tous sens, les canaux d'irrigation forment un inextricable lacis. Partout des travailleurs : moissonneurs achevant de couper les orges, laboureurs préparant la terre pour la seconde moisson, ceHe du maïs et du millet.

Hier nous étions chez des IJeni Mgild nomades ; nous sommes aujourd'hui chez des Béni Mglid sédentaires.

Le fractionnement des tribus IJraber en cultivateurs et en pasteurs est général, et répond aux con(htions d'existence que leur habitat leur impose. Ils ont plaines et monlagnes, larges vallées fertiles, pentes herbeuses et forets innnenses.

* iLcliantilIun n» 7. — * ÉchaDlillon n» 8. — ^Échantillon n" 9. — * Pluriel : Uri*cmalin.

Les Béni Mgihl, par exemple, possèdent trois domaines agricoles : la liante vallée de Toued Grigra, la haute vallée de Toued Gigo, la liante vallée de la Mlouïa. Chacune des fractions de la tribu possède un ou plusieurs tirremts dans Tune ou même dans deux de ces vallées.

Le reste du territoire montagneux de la tribu est partagé de même entre les différentes fractions ; les bergers y paissent leurs troupeaux, les bûcherons et les charbonniers en exploitent les bois.

(^usque-lii nous n'avions rencontré que des douars, ici les sédentaires ont bûti des villages et les ont entourés d'un mur en pisé flanqué de

Fig. 7i. — TinnEMT dans la nallke d k (juiciia

tours carrées et basses. Les maisons sans étages se piessent dans l'enceinte, les ruelles sont étroites, tortueuses, souvent couvertes. Une seule porte, en général, ouvre accès dans le tirremt.

Ces constructions inélégantes ne rappellent en rien les Agadirs^ du Sous et du Haut-Atlas, les forteresses des qaïds de Demnal, d'el-Goundaii, d'el-Glaoui, ni les châteaux de Tembouchure de l'oued Sous. Remarque singulière, plus on descend vers h^ Sud, plus celle archileclure primitive se perfectionne. Les élégants tirremts des Aïl Aïach sont le modèle de ce genre naïf et la recherche avec laquelle ils modideiit les créneaux de leurs tours amincies, les fenêtres de leurs haules nmrailles, attestent

* Pluriel igoudar, forteresse el magasin.

un souri arlisli(|ue que 1rs lînii Mfj^ild ne soup«;()iuienl |ias.\ La lourdeur (le etMte

énorme Irihu, la plus étendue, la plus nonibreust^Tau Moyen-Atlas, se numifeste <Ians ses conslruelions, laides, basses et trapues. Les matériaux employés sont la terre arfj^ileuse foncée, qui constitue le sol de cette vallée, et les pierres roulantes, fraiçments de roches vertes * ou de basalte-. Les pluies ont tôt fait de désajçréger les nmrs, de miner les fondations, et les plus vieilles de ces enceintes n'ont pas abrité plus de trois générations. On protège les terrasscîs, la crètt» des nmrs, avec des couvertures de paille, de branchages et d'argile, mais à la première brèche tout s'écroule, sans réparation possible. On voit ainsi dans la vallée, près de chaque tirremt, les ruines des demeures précédentes. J'avais cru, tout d'abord, que ces décombres étaient Tœuvre des guerres intestines. On nous a dit que les brigandages, les assassinats, les vols, étaient fré(|uents, mais ([ue le siège ou l'assaut d'un tirremt était une entreprise fort rare.

l"juin.

Chaque fraction revendique l'honneur d'héberger le chérif, et la ville dWzrou, sise à quelques kilomètres en amont, le fait prier d'accepter son hospitalité.

Notre escorte? remontera la vallée, pour aller planter nos tentes chez les Art Alla, pendant que nous gravirons le Ari Boudàa, cette haute nmraille boisée qui bonle la dépression de Grigra et forme, nous dit-on, le bord escarpé d'une terrasse.

L'ascension (»st rapide. On s'élève le long d'un des contreforts escarpés que le Ari Boudàa détache vers la vallée, et qui, courts, régulièrement (»spacés, et séparés par de profonds i*avins, figurent comme une suite de stalles.

A la base la végétation esl rare et malingn», composée surtout de toufles de chén(»s nains. A mesure (|u'on s'élève, les chênes croissent plus drus, plus hauts. A six cents mètres au-dessus de la plaine, la forêt de chênes est superbe, touffue, percée de dairiî'res et de voies naturelles, fourrée de buissons el de lianes. Une sorte de berme court au flanc du

* Krlianlillon ii" 10. — * Kclianlilluii ii" 11.

Ari Boudka, surplombant la valléo, dominée elle-même, au Sud, par une muraille de grès.

Trois coupures entaillent cette falaise et permettent d'en gagner le

Fig. 73. — La Forêt de Boudav

sommet : à l'Ouest le Tizi Ansar [iizi signifie col) ; au centre le Tizi Aïchambarek; à TEst le Tizi Doumlilin. Nous côtoyons la vallée depuis

Fig. 74. — Lv Foni%T df Bothaa

Ansar jusc|u'îi Aïchandiarek. Là nous moulons encoi'c d'une centaine de mètres, au mili(»u des cèdres (jui se mêlent d'abord aux chênes, puis les remplacent.

Le renseignemenl (|u'on nous a donné est exact : nous sommes sur b»

rebord (ruiK? terrasse. Le Ari Boudàa qui, vu du Nord, est une muraille verticale de sept ceiils mètres de haut, n'est, vu du Sud, qu'un bourrelet d'une cinquantaine de mètres bordant une grande cuvette elliptique déboisée, encombrée de roches basaltiques scoriacées ^ qui porte le nom de plaine de Seb, où les Aït llammama ont planté leurs douars.

Toujours suivant l'axe du Ari Uoudàa, c'est-à-dire marchant vers TEst, nous atteignons la troisième coupure, le Tizi Doumlilin, où le Boudàa prend

Djf bel Djella* QAcha

-□ — m

La malialTa du Chérif

Fig. 75. — Aznou Vuo |»riso lie ^acba Khozouza (Az. zz 170**).

le nom de Ari Bougader, et nous redescendons par sa pente rapide dans la vallée, juste au pied des remparts delà ville d'Azrou.

Le passage de Doumlilin est la route ordinaire du Tafilelt. Azrou n'était, a l'origine, qu'un tirremt des Aït Arfa. Il fut augmenté et fortifié par Mouley el-Hassen, qui y installa le qaïd des Béni Mgild et une garnison de cinq cents moghazni, chargés de la police de cette importante voie commerciale.

Nous longeons le rempart de la ville sans entrer, puis, traversant la vallée, nous regagnons nos tentes planté(»s près du tirremt ed-Dra, chez les Aït Atta, au bord d'un des tributaires de l'oued Grigra : l'oued Tag-mouth.

La chasse élait le prétexte de ce détour inusité. Nous n'avons vu ni

sangliers, ni gazelles, ni singes, gibiers communs de cette forêt. Nous n'avons relevé aucune trace de lion ni de panthère, liôtes passagers mais fréquents de ces parages. On n'a tué qu'un gros serpent si bien haché de coups de fusil que je n'ai pu l'identifier. Notre passage a mis en émoi d'innombrables pigeons, des corbeaux, des buses, de petits aigles blancs aux ailes frangées de noir, de grands aigles roux, quelques perdreaux dans la plaine, et de petites alouettes à huppe semblables à celles de nos champs de France.

2 juin.

L^étape d'aujourd'hui nous ramène au bord Sud de la vallée, au pied du Ari Boudàa, au tirremt de Rzouza, chez les Aït lahy ou Alla.

A riieure où nous campons contre le seïd de Sidi Bou Romman, un drame met le village en émoi. L'aventure vaut d'être contée à titre de document sur les mœurs berbères.

Deux étrangers se prirent de querelle. L'un était arrivé la veille avec une femme et logeait chez le zettat qui l'avait accompagné. L'autre venait d'arriver le malin même, également escorté d'un zettat.

Des gens attirés par le bruit de leur dispute les conduisirent devant la djemâa, l'assemblée des notables. Ils expliquèrent le motif de leur querelle : le dernier arrivé était le mari de la femme; il réclamait à l'autre la restitution de son épouse infidèle. Le ravisseur ripostait : cette femme est venue se donner à moi, elle refuse de revenir à son mari ; qu'on prononce le divorce et que l'incident soit clos. La djemàa, ne pouvant les mettre d'accord et n'ayant aucun pouvoir sur des étrangers, les pria de sortir de l'enceinte et d'aller vider ailleurs leur différend.

Ainsi firent-ils. En arrivant à la porte du tirremt le mari trompé se tourna vers un des notables qui le suivait, lui dit quelques paroles à l'oreille, lui prit son fusil et, avant que personne pût intervenir, brûla la cervelle au ravisseur.

Là-dessus violent émoi. Le zettat du mort, responsable de son client*,

* Lorsqu'un homme plact* sous la mezrag, la lance, d'un zettat subit un dommage quelconque, l'aulcur de ce domruagc, ou à son di'faut le zeltat. doit au prolôgc ou à sa famille, une àat\ c'est-à-dire le prix de l'honneur. — Chez les Bcni Mlir et les Béni Mgild l'àar due pour la mort du proU'gé est d*envii-on cent vingt brebis.

On a toujours intt'rèt ù, prendre pour zeltat un personnage puissant, capable «le faire respecter son client ou do le venger. La zettata se paye en moyenne cin<i francs, ce droit de pro-

aineulail la foiili» à fi^raiuls cris, roxcilanl à Uu»r le meurtrier, dans IVspoir sans doute d'apaisiM- par ee meurtre les réclamations de la famille. Les femmes aussi réclamaient, avcM^ une furie sifcnilicative, la mort du mari assassin. L'aulne z(»ltat couvrait le meurtrier d(» son corps et tenait la foule en jou(», appelant s(»s amis à l'aide.

Deux camps s'étaient ainsi rapidement formés. On poussa le mari dans la mos(|uéepour l'y mettre provisoirement h Tahri. Nous le vîmes passer à quelques mètres de nous, harcelé par ses ennemis. Il apcTçut le cliérif, lui envoya des baisers, et, les deux index dirijrés vers le ci«d, il se mit à crier la prière des a»:;onisants. Qu(d(jues pas (»n arrière, une dizaine de fennnes portaient le mort dans un haïk ensanjrlanté. Pendant ce temps,

un groupe» d'honnnes invectivait et menaçait le Rzaoui qui avait prêté son fusil au meurtrier et qui, le couteau îi la main, battait en retraite à refoulons vers la montaj^ne.

Tne heure» aprî's, toute cette émotion était calmée. Un de ceux qui

nous avaient paru le plus exalté nous disait : « Chez nous autres Imaziren la colère est comme la flamme, vive et brève ; la rancune est comme la braise, invisible mais durable. » Quant k la femme, cause de ce drame, nul n'y fait attention. Elle est accroupie auprès de la tente de notre moqaddem, assez tranquille et toute sonp^euse. On m'explique qu'elle a des enfants et que ces enfants demeureront dans la famille du

Fiir. 76. — Femmes Braueh • i t . * i* • n

^ mari défunt, tandis qu elle

rentrera dans sa famille. Ainsi le veut l'usage. Les parents du défunt pour-

tcclion est un hon revenu pour los gens puissants, aussi ont-ils souci do conserver le renom de protecteur redouté ciui leur ussure une cUeiitùle.

ront cependant eonserver la v«»uve en payant à sa famille un droit de huit douros. Souvent la veuve est épousée par son beau-frère.

Les Braber achètent leurs femmes. Une femme bien alliée coûte jusqu'à quinze cents douros chez les Béni Mlir. Le divorce est permis, il se pratique à peu près comme chez les Arabes du Rarb et n'entraîne que rarement hi restitution du prix d'achat. Quand une femme se sauve le mari paye une rémunération à qui la lui ramène». Les Gérouan, par exemple, ont fixé le tarif à dix-huit douros pour la restitution d'une femme des Béni Mtir à son mari. Ces coutumes donnent une petite idée de la fidélité conjugale des femmes berbères. Les maris accusent leurs épouses d'être très légères. Les femmes s'en excusent en répliquant que leurs époux sont presque toujours absents. Les étrangers prétendent que les femmes des Braber ont un tempérament excessif, qu'aucune puch'ur ne noient, et qu(» leurs maris sont d'une indulgence qui dépasse les limites de la complaisance. De là, me dit-on, l'indignation qu'a soulevée le meurtre de ce matin : un tel exemple menace la tranquillité des femmes et des amants, autant que la quiétude des maris.

3 juin.

Trois quarts d'heure de marche droit à l'Est nous amènent sous les murs d'Azrou. Nous campons hors de l'enceinte, au pied de la falaise du Ari Boudàa.

La ville est un grand rectangle de deux cent cinquante mètres sur cent cinquante environ. Les murs sont hauts et assez bien entretenus. L'angle Sud-Ouest est formé d'un cube de pisé plus élevé et plus solide que les constructions voisines et porte une grosse tour quadrangulaire ébréchée. C'est la qaçbadu qaïd, et le donjon en est la mosquée. Le rempart est flanqué de tours carrées. Le marché se tient sur la face Est. Une quantité de maisons très basses, à toits plats, débordants, se presse sur les faces Est et Sud. Quelques maigres jardins encadrés de petits murs en pierres entourent la ville.

La population d'Azrou se compose de douze cents bûcherons, cinquante soldats, autant de prostituées et deux cents juifs. Les juifs ont adopté le costume berbère. On ne les appelle plus loudi, mais « Aït Moussa », enfants de Moïse.

La position d'Azrou, balie en travers delà vallée, au point le plus étroit,

au (léhouclu'î du col de Dounililin, osl bonne au point de» vue géographique, mais détestable au point de vue stratégique.

Elle est dominée de partout : par les contreforts du Ari Boudàa, qui descendent en escalier rocheux sur sa face Sud; par le Ari Djellab, sur sa face Est ; par un gros massif rocheux qui surgit k portée de fusil de Tangle Nord-Est.

Telle qu'elU» est pourtant tdle se trouve à Tabri d'un coup de< main. Ses murs de pisé et de bois de cèdre sont solides ; des sources jaillissent au pied du rempart et même dans la qaçba.

Les Béni Mgibl tentèrent de s\mi emparer il y a quelques années. Leur éch(»c fut si rude qu'ils ont renoncé à tout jamais à rien entreprendre contre Azrou.

]^ Le qaïd du Sultan vit en bonnt» intelligence avec ses administrés. Il a épousé la fille d'un chérif du pays, dont l(»s autres filles sont mariées h Mohammed ou Ilammou ez-Zaïani, qaïd des Zaïan, et au qaïd Omar el-loussi, qaïd des Aït loussi.

(ics trois grands qaïds, des Zaïan, des Béni Mgild, des Aït loussi, sont presque indépendants. Ils ti(»nnent leur pouvoir, non pas du Sultan, mais de leur tribu ; le titre de qaïd n'est que la consécration officielle de leur autorité. Leur pouvoir est héréditaire : Omar el-Ioussi peut citer vingt ancêtres depuis loussof ben Idraten ben I(»ttaten, Taïeul de la tribu. Au contraire des qaïds du Rarb qui achètent leur charge et récoltent les impôts pour le compte du Sultan, eux reçoivent des pensions en échange desquelles ils reconnaissent la suzeraineté du Sultan. Suzeraineté coûteuse : Mohammed ou Hammou ez-Zaïani touche quinze cents douros par mois ; suzeraineté bien précaire : Omar el-Ioussi est en pleine révolte pour la troisième fois. 1

La qaçba du qaïd ez-Zaïani est à une étape dans l'Ouest d'Azrou, sur Toued Oum er-Rebia. La qaçba du qaïd el-Ioussi est près de Çefrou, à une forte journée de marche à l'Est d'Azrou.

Le qaïd des Béni Mgild est absent; sonkhalifa (lieutenant) nous reçoit somptueusement dans la massive qaçba. On y accède par la poterne basse du donjon. Les salles sont spacieuses et sombres; les chambranles, les solives, les meubles, tout est en cèdre mal équarri, où des artistes naïfs ont sculpté au couteau de gauches arabesques.

Le vieux chérif beau-père des trois qaïds nous reçoit dans la salle

•£«

I

t

II

o ca , a

o

CC4 c^

(riionnour toute* Lcnduo de* tapis herbÎTes de haute laine et de couleurs criardes*. Une centaine» de caisses de cartouches sont entassées dans un coin.

Notre hôte a la cuisse cassée. Il était parti pour le Touat avec les j(»unes hommes du pays, afin de combattre les infidèles, en route une balle égarée lui a brisé la jambe; il est estropié, il se traîne avec deux béquilles, il n'ira plus battre hi foret de Boudàa, lui le plus fameux chasseur Ai' lions du pays. Et pendant deux hc^ures ce ne sont que récits de batailles contre les Français, attaques de convois, surprises de nuit, histoires de chasses. On nous apporte une magnifique peau de panthère, la dernière que h» vieilhird ait tuée. Elle mesure plus de deux mètres, du nuiseau à Textrémité de la ([utnie.

L(» (ils du vieux chérif et ses n(»v(»ux sont grands chasseurs aussi. On prend nMidez-vous pour \o lendc^nain, bien que la saison ne soit pas propice à la chasse des grands fauv(*s. C'est en hiver, quand hi neige obhge sangliers, gazeHes et moulions à dt^scench-e v(4's le Nord, dans les vallées, que les lions vienncMit rôder juscjne sous les remparts d'Azrou.

4 et 5 juin.

Nos chasses n'ont pas été fructueuses ; battues de jour, affûts de nuit, qucMe avec des sloughis ou des chiens berbères à poil rude, ne nous ont procuré que de menu gibier : sangliers, singes, gazelles.

La hache des bûcherons d'Azrou saccage l'admirable forêt. Les cèdres sont splendides, on en voit qui mesurent (J et 8 mètres de circonférence à hi base vi (jui atteignent 20 mî'tres (\v hauteur. Leurs cimes dépassent h* niveau de la forêt, hi foudn» les fi'appe souvent. Leur éconn» éclatée, fendue par l'Age,

' Les Brabcr oblionnont une leinturo rou^je on Irailanl une racine (ju'ils noninicnt « Isarou-bra », et h) jaune avec du « Uourarl ».

Fig. 7S. — Effets dk la fouuuk dans

LA FORINT I»K r. KUUES

offre un abri propice aux abeilles, et les bergers brûlent un arbre entier pour avoir un rayon de miel.

L'un de nos guides disait mélancoliquenu^nt : « Nos arrirres-petits-enfants ne connaîtront pas Tarez, le roi de la foret. »

G juin.

Au lieu de prendre la route de Dounililin et du ïalilelt, nous continuons à remonter la vallée vers TOuest en long(»ant b» pied du Ari Bou-gader. L'argile du sol est joncbée de rocbes noires, (U» scories l)asaIti(|U(?s, provenant de rocbes volcaniciues récentes^

Un ruisseau clairet rapi(b> irrigue la vaUée ; on b» nomme assif Oug-mess. Nous entrons dans la région des orages. On nous avait annoncé qu'en cette saison nous aurions de hi pluie H du lonnerr»» tous b's jours. Le renseignem(»ntsf»mble se vérifit^r : d(»puis le 2 juin nous avons un orage cbaque soir.

Les Ait Feska, cbez qui nous campons, paraissent très misérables. Les bommes sont plus grands, plus maigres, plus sales, (jue ceux de la plaine d'Azrou. Ils n'ont pour coiffure qu'un moucboir noué autour de la tête. Beaucoup n'ont pour tout vêtement (|u'un burnous dans l('([uel ils se drapent de leur mieux; mais tous ont des fusils Martini-llcnry

ou des Remington.

7 juin.

J'ai voulu connaître l'origine du ruisseau qui, d'abord assif Ougniess, puis Tagmoutb, puis Grigra, deviendra plus bas l'oued Bebt.

Nous avons remonté la vallée au fond de Ia(|uelle le ruisseau mugit comme un gave. Ses berges d'argile sont revêtues d'une croûte calcaire. Un seïd en planchbes, dédié à Sidi Bou Racbed, s'éb've sur ses bords. La vallée se resserre, encaissée entre ses lianes boisés. La forêt (|u'elle traverse porte le nom synibolique d' « Océan- ». Elle s'étrnd de tous côtés h perte de vue. Plusbaut, la pente s'adoucit et nous atteignons une longue clairière déboisée qu'on nomme Agourez.

* Échantillon n« 24. — * Rabat cl-Bahr.

D(»ux lacs occupent c(» plateau, ils sont pareils de forme et de dimensions, lonf^s d'un kilomètre, larjiç(»s de trois cents mètres, celui de l'Ouest se déverse par Tassif Ou{^m(»ss, Tautre s'écoule vers l'Est, alimentant l'assif ïidrin, tributaire de l'oued Mekkes.

Ces deux réservoirs s'emplissent (mi liiv(»r et se vident Tété. Leur eau est transparcMite, vert ém(Maud(s fçlacé(^ ; elle ne gelé jamais. La foret d(» cèdres leur fait un cadre de bronze. Quebjues oiseaux d'eau dorment bercés au balancement de ce miroir sombre. Notre venue les elfarouclie et les éparpilb* dans la splendeur du ciel.

8 juin.

En quittant \o seïd de Sidi Racbed nous marcbons au Sud, escaladant le rebord de la vallée d'Ougnu'ss, baut de deux cents mètres environ. Par delà s'étend vuw grande plaine pierreuse* qui court tout le long du Ari BougadtM* et forme comme un seuil séparant la forôt de Rabat el-Bahr d(» la foivt de Bougader.

l](»tte plain(\ ainsi que l'oued qui la traverse et (jui coule vers TEst, porte le nom d'Afekfak. Elle est nue, aride, semée de dalles et de rocJK'S de calcaire gris clair*. En la suivant nous atteignons les campements des Aït Bittraouin et nous nous installons auprès d'eux, à Tidrin. Ici plus de tirremts; nous sommes de nouveau cbez les nomades.

La cbaîne Boudàa-Bougader, dont nous continuons à longer le pied, présente un certain nombre de dépressions. Ce sont : le Tizi Doumlilin; le Tizi AdrarElrem, à peu près au sud des lacs d'Agourer; le Tizi N'Rel-t(Mi au sud de Tidrin ; le Tizi Lalla Mîmouna, plus à l'Est, chez les Aïl loussi.

9 juin.

Nos hôtes nous ont priés dt» fain* séjour. La fraction est éparse, les douars veulent se réunir c»t offrir la ziara en commun.

Pour occuper la matinée on me ment» visiter « el-Medina » la ville. Ville mort(», bAtit», dit-on, par des géants, aux pn»miers âges du monde, écroulée» mais visible encor(\ pleine* dv trésors, peuplée de chi-

* Échantillon n» 25.

LES BRABEU

son héroïsme et son endurance. Il a inscrit son nom à côté de celui de ces vaillants dont un peuple est justement fier, les De Foucauld, les Foureau et les De Brazza.

EuG. Etienne,

Député d'Oran, Vice-Président do la Chambre des députés.

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage contient trois parties :

La première est un journal de route destiné à servir de contexte aux cartes, de légende aux photographies.

De cette partie je n'ai rien à dire, si ce n'est ma confusion d'avoir écrit tant de pages pour conter si peu de choses.

La deuxième partie contient tous les renseignements scientifiques que j'ai pu recueillir. Les Berbères disent : « Glaner n'est rien, il faut moudre. ».

J'ai glané de mon mieux puis, au retour, pour tirer le meilleur parti possible de ma récolte, j'ai sollicité le concours d'un certain nombre de savants :

M. Ficheur, professeur de géologie à l'École Supérieure des Sciences d'Alger, s'est chargé de la partie géologique ;

M. le docteur Bonnet a déterminé mes échantillons botaniques ;

MM. Bedel, le capitaine Vaulogé de Beaupré, du Service géographique de l'Armée, R. du Buysson, Ernest André, Joanny Martin, ont dressé la liste des insectes que j'ai rapportés ;

M. René de Flotte Roquevaîre, l'éminent cartographe, m'a aidé à dresser et à dessiner mes itinéraires, auxquels il a consacré une note géographique ;

MM. P. de Vanssay, ingénieur attaché au Service hydrographique de la Marine, E. liasse et Ch. de Villedeuil, calculateurs du Service géographique, ont eu Tobligeance de réduire mes observations astronomiques ;

M. le capitaine Jean F{eynaud,du service de la cartographie étrangère, a eu la patience de classer, de développer et de tirer les neuf cents et quelques clichés que je lui ai adressés de cours de route.

A ces collaborateurs, dont le concours me fut si précieux, k tous ceux qui m'ont aidé dans la préparation et la réalisation de mes voyages, j'apporte ici Thommage de ma très profonde gratitude.

La troisième partie, éditée à part, comprend mes itinéraires réduits à Téchelle du 1: 250 000 et quelques profils justificatifs.

Mon ami René de Flotte Roquevaire m'a prêté, pour cette partie encore, l'aide de son talent de cartographe.

Il manque à ce livre une partie essentielle : la conclusion.

Conclure c'eût été passer de la géographie à la politique, pour aborder ce problème délicat, irritant, que les chancelleries européennes ont nommé : la question maroca'me.

mères et sur qui courent de merveilleuses légendes qu'on nous a contées.

Ces ruines ne sont que des assises de grès empilées horizontalement,

déchaussées par les eaux, rompues, affouillées par Tair, figurant des

Fig. 79. — Dalles calcaires a l'oi:esï de Tidrin

(Az. = 280").

pilastres, des arches, des tours. L'imagination des Uralier y voit l'œuvre des « Roumis », ces démons à qui tout est possihle. Quant aux trésors.

Fig. 80. — TiDHiN. EL-Médina

« des gens du Sous sont passés là, ils ont fouillé la terre et trouvé de For, de l'argent, des pierres précieuses ». Cette histoire nous la connaissons, elle est partout la même. Les Soussi ont renom de sorciers; ils sont mineurs, forgerons, ciseleurs, et surtout grands exploiteurs de la crédulité puhlique.

L'après-midi a (Hé troublée par une alerte. Des voleurs ont pillé une caravane du Tafilelt. Nos hôtes sont montés à cheval, assez incertains s'ils allaient secourir les Filali ou aider les voleurs. Quand ils arrivèrent les voleurs s'étaient enfuis dans la forêt et les caravaniers étaient si parfaitement dépouillés (ju'on n'eut d'autre alternative que de leur venir en aide.

Le soir après la prière de l'àcer et la mouna les Art Bittraouin ont organisé des chants, un haïdouz. Le haïdouz est le mode de chansons le plus répandu chez les Braher. Les hommes et les femmes forment un

Fig. 81. — TinniN, el-Medina

cerch», debout, serrés épauh» contre épaule, hanche contre hanche. On rythme le chant en frappant dans ses mains ou sur un grand tambourin rond, le bendir, qui donne une note grave ou un son mat, selon qu'on le laisse résonner ou que l'on amortit les vibrations.

La musique berbère, comme la musique arabe, se préoccupe du rythme plus que de l'harmonie. Mais, tandis que l'art arabe est codifié, que ses règles ont élé posées par le célèbre théologien el-Fqih el-Ilaïk*, l'art berbère n'est qu'une tradition.

• Cliaquc rylinne y est éludu'. il on cvirilc onze, m'a-t-on dit. Le cliant n'est pas noti\ les Arabes ne possédant pas de notation musicale, il se conserve par tradition. La musique classique se nomme r//fl ou tiendra : la musi<iuc des calés maures zendani; ia musique de haouz, ou poésie nouvelle, cerraba, c'est le répertoire des chanteuses de Fès et de Merrakech. La musi(iue religieuse sans instrument s'appelley^/rt/a; avec instrument Anc/ra; chaque secte ala sienne. On nomme qsida les chansons de geste; aita la musique des Djebala ; haïdouz celle des Rifains.

11 faudrait un chapitre entier pourénumérer les formes musicales et les instrumcnls propres

La phrase musicale est courte, composée de deux parties, et se répète indéfiniment. Les paroles sont très pornographiques ou très enfantines, le refrain de Tune de ces chansons était :

« Le pigeon s'est envolé — on Ta pris quand môme. » On se balance en chantant, on fléchit les genoux en soulevant le talon de terre* et en ondulant des reins d'avant en arrière. Cette danse est impudique et disgracieuse. Les Braber paraissent y prendre un plaisir extrême. Les femmes surtout en sont folles. Elles ont revêtu pour cette fête leurs plus riches toilettes, leurs plus beaux bijoux : chemises de toile, ou de mousseline blanche, enroulées deux fois autour du corps et serrées à la taille par une large ceinture et, par-dessus, la hendira qu'on ôte pour danser. Ce vêtement collant est seyant aux femmes minces, aux formes jeunes, il souligne désobligeamment les enibonpoints. Tout le luxe du costume réside dans la coilfure. Les cheveux séparés en deux nattes, sont relevés en catogan et enveloppés d'un ou plusieurs foulards de toile ou de soie. Un autre foulard est enroulé autour de ce chignon volumineux. Tous ces foulards viennent de Fès ou de Meknès et sont, ainsi que les haïks, des produits de l'industrie marocaine fabriqués avec les soies grèges importées d'Italie ou d'Allemagne. Les élégantes aiment les couleurs vives ; la mode du jour est le foulard jaune bouton-d'or, recouvert d'un second foulard gorge-de-pigeon. Un grand collier d'argent à

à chatiuo confrérie et dans chaque confréritі aux sectes dilTércntes. Les disciples de Mouley Abd el-Qaderel-Djilali chantent sans instruments dans les villes et s'accompagnent du bendir et de la qesùa à la campagne. Les ïedjini et les Taïbiin du Talilelt et ceux de Meknès s'accompagnent de plusieurs lobbal et d'un petit timbre de cuivre qu'ils frappent avec des bâtons tandis ((u'à Ouezzan, dans les tribus do Bcni llasscn. de Lckhlout, les foqra, les aftiliés, ont une hadra spéciale pour Mouley Tliami et une jelala, parliculirre pour Mouley Taïcb.

Les instruments de musique que j'ai rencontrés sont : la zammara flûte double rifaine: le djoitaq, flûte soussienne tivs mince ; la lira, flageolet des bergers ; la qesba ou aouda. flûte sans embouchure; la veita, clarineltj à anclie ; le nfir, grande trompette d'un m»"'tre cin(iuante de long, ancienne tronq)ettc des Maures, dit-on. elle sert dans les mosquées pour annoncer la lin du Ramadan ; — le lobai, tambour ordinaire ; la lebila, deux timbales de tailles dilîérentes accouplées; le deu/f, cadre de bois sur lequel est tendue une peau, faitoflice de psalUh'ion et sert aux poètes à accompagner leurs chants ; le tara, bendir des Aïssaoua (|ui porte des petites cymbales comme les tambours de basques ; le bendir, tambourin berbère; le herraç, gros bendir dont usent les llamadcha; le (jouai, tambourin des femmes de Tetouan et de Tanger : la tarija, tambourin des gens de Fès; le Lar, tambour de basque espagnol; la derbouka. tambour algérien ; — la centir, sorte de cithare tlemcenienne d'inq)ortation tuniue qu'on attaijue avec des bâtons comme le cymbaloum des Tsiganes ; le qanoiin, cithare algérienne; la qonilra, mandoline algérienne; YAoud, guitare; les plus belles se font à Fès ; le gombri, sorte do banjo des chanteurs populaires marocains; le rebab, violon primitif à. deux cordes; la kamenja, violon importé de Grenade.

' Le Coran interdit de danser en quittant la terre du pied. Les Aïssaoua violent ce précepte et sautent à pieds joints pendant leurs exercices.

VOY.Vr.ES AU MAROC

Fig. 82. — Types de femmes des Béni Mgili»

] trois ou quatre rangs de

pièces, et de pendantifs

W ^^. ^^^L ^^^^ ajourés et gravés^ couvre

' ^^B-*^^» .^^^^^ toute la poitrine et tombe

jusqu'à la ceinture. Les libules qui retiennent la cheniise sur les épaules sont reliées par une chaîne d'argent. D'énormes anneaux d'argent chargés de breloques pendent aux oreilles. Quelques colliers de verroterie, quelques bracelets font valoir la finesse des attaches.

Sous cet accoutrement de mousseline, de soie, et cette cuirasse d'argent, eUes sont grari(^us(»s l(»s fcMiiines Berii Mgihl. Elles ont la peau blanche, à peincî ambrée, les Irails fins, la démarche souple; leur moindre mou-vemcMit produit un tintinabulement de sonnailles. Cond)ien plus intéres-sanles, plus vivantes, plus (»H'rontées, ces capricieuses petites personnes, qu(^ leurs sfeurs loinlaiiK^s des Oulad Naïl, qui, parées comme des châsses, se tiennent raid«»s, immobiles, hiératiques, sous leurs tiares de séquins. L(»s la[ouag(»s sont en grand honneur. Les jambes, les bras, le cou, en sont

couvcmIs, le maxillaire inférieur est paré d'un quadrillage bleu figurant une sorte de mentonnière.

Un fin Irait de koheul estompe le dessous de l'œil; une sorte de pâle blanchâtre enduit la figure ; cv fard, d(\sliné à protéger le visage des ardeurs du soleil, gerce la peau. Elles ne mettent ni rouge, ni parfums... (c faute d'en avoir » — ajoute un mari morose.

Le voile n*est pas connu, chez les Brab(»r, la pudeur ne l'est guère. Les f(»mmes sont libres, peu farouches ; la polygamie ne diminue pas la grande innuence qu\»lles ont sur leurs époux; elles montent à cheval à califourchon, (»t savent à l'occasion se servir d'un fusil.

Par contraste, les hommes paraissent plus lourds, leurs selhams plus

1

graisseux, plus poussiéreux. Ils ont la tête ronde et forte, les yeux très enfoncés sous les arcades sourcilières, les sourcils épais mais bien séparés, le nez grand et gros, la bouche très fendue, la mâchoire inférieure petite, la peau blanche sous le hâle et les rides. La race est blonde, de ce blond roussâtre, et comme délavé, qui caractérise les Berbères.

Les Béni Mgild passent pour bons cavaliers, bons tireurs, gens rassis, un peu épais de corps et d'esprit, grands pillards, mais voisins peu belliqueux. Ils réduisent la religion au culte extérieur; mes compagnons assurent qu'ils ne savent pas une sourate du Coran, que leurs prières se

Fig. 83. — Types d'homues des Béni Mgild

bornent aux gestes. Tous sont illettrés. On ne trouverait pas chez nos hôtes dix Braber parlant Tarabe, ni un seul sachant l'écrire *.

Ils sont fanatiques. Beaucoup d'hommes sont partis pour la Djehad ^ la guerre sainte, quand on a su que les Français attaquaient le Tafilelt. Hier un voyageur racontait un engagement récent, sur l'oued Saoura, où les Braber auraient perdu cent cavaliers, après avoir fait, naturellement, une hécatombe de Roumis. Il ajoutait que si tout le pays ne s'était pas soulevé contre l'envahisseur la faute en était au Sultan qui avait fait lire à la khotba' dans toutes les mosquées du Tafilelt une lettre défendant

* La langue tamazirt ne s'écrit pas, chez les Berbères du Maroc.

' Avant de partir pour la Djchad on doit divorcer et vendre ou léguer ses biens. Ainsi l'ordonne le Coran.

* La khotba est l'instruction, le prône, (jui se fait le vendredi soir pendant la prière commune.

d'attaciuer les Français, sauf au cas où ils envahiraient le terriloire nuirorain. Le sultan

ordonnait en outre» de déposer toutes les armes et tous les objets pris pendant les précédentes allaires entre les mains du gouverneur du Talilelt, Mouley el-Amrani son oncle.

Et le voyageur ajoutait que tous les honunes des tribus revenaient rapportant des fusils Lehel, des munitions, des boîtes de inédicamenls, glanés dans b»s combats, et aussi des charges de tacaout achetées au Talilelt qu'ils espéraient vendre avec profit sur les marchés du Nord. Les Aït Atla seuls continueraient hi truerre.

Quant au Sultan, TAjellil — connue on le nonune en tiimazirt — c'est un juif, il a ventlu le Talilelt, le berceau de sa famille, le tombeau de s(»s ancêtres, aux Chrétiens, « nous ne voulons pkis de Sultan lilali, nous voulons un sultan Drisïi ! »

Et mon compagnon Mouley Ali, descendant direct de Mouley Idris, écoutait sans paraître les en[eiulre ces récriminations et ces avances à peine déguisées, enfermé dans une énigmatique méditation.

10 juin.

Notre route franchit h» Ari Bougader au col de Tizi N'Hetten. Nous l'atteignons en unt» heure de marche h travers une plaine rocailleuse, parsemée de chênes rabougris, coupée par deux ruisseaux courant parallèlement de l'Est h l'Ouest, afiluents de Passif Tidrin.

La foret qui couvre la montagne comnu'nce en bordure de cette plaine. Sa lisière est rectiligne comme un nmr. Un chemin de cent mètres de large, gazonné, s'élève régulièn^ment entre des parois hérissées de cèdres. L'n premier seuil fait suite à cette courte^ ascension puis on monte jusqu'à la large clairière de Bon Trouba. La pente qui y accède porte Ir nom de Tassendil Izern, — \o tond)eau du lion. Nous nous sommes élevés de cent vingt mè(res environ et les sommets qui nous dominent ne dépassent pas trois cents mètres.

Au delà le col prend le nom d'Imi ^ n'Tezouda, — h' passage de l'écuelle, et nous conduit en une demi-heure dans une grande plaine, la même (jue nous avions aperçue du haut du Ari Boudàa et qui s'étend à

l'infini dans TEst et s'arrête au Sud, au pied des montagnes de Fàzàz, cette barrière bleu de cobalt, qui paraît toute proche dans la limpidité de ce midi radieux.

Nos hôtes les Aït Bouhou sont des Béni Mgild de la même fraction que les gens d'Azrou et de Tidrin. Leur douar est planté au pied de la colline de Ticht^ ben Saïd, éminence singulière au sommet de laquelle s'ouvre une cuvette de huit cents mètres de diamètre et de cent mètres de profondeur. Un dôme de grès effondré, dont les débris jonchent le sol, paraît avoir recouvert ce trou, qu'on nomme Cheminet el-lladj. Ces accidents de terrain sont fréquents dans cette plaine ; les indigènes les comparent assez justement à des bulles de pierres crevées.

L'eau est rare sur ce plateau. Tous les douars sont groupés autour d'un petit lac, près duquel nous passerons demain. La foret s'arrête aussi brusquement sur cette face Sud qu'à la lisière Nord. Elle revêt uniquement le bourrelet montagneux qui, vu h revers, paraît une chaîne de collines arrondies, s'étendant indéfiniment, et toujours semblable, de FEst à l'Ouest.

11 juin.

L'Amrar, le chef, de la fraction des Ait Bouhou est venu nous prier de pousser jusqu'à ses tentes qui sont plantées à unt; heure thî nuuche à l'Ouest de la colline de Bou

Toujtout. Nous longeons la lisiî're de la forêt et, chemin faisant, nous côtoyons un petit lac Agelman- er Benouin — l'étang des brebis. Sa surface disparaît sous des herbes parsemées de petites fleurs blanches. Il a cinq cents mètres de long sur cent cinquante de large.

L'amrar est un beau vieillard très bionzé, à (jui sa barbt' de neige donne un grand air de majesté. Il nous explique (|ue son rôle se borne à servir d'intermédiaire entre le qaïd des Béni Mgild et sa fraction. 11 est responsable des incidents de police intérieure. Les mouvements des douars, les décès, les vols, les combats, lui sont annoncés aussitôt. Il sert d'arbitre dans les différends. En cas de guerre extérieure, la conduite des opérations est confiée à un chikh er-Uebea élu pour la durée

' Ticht signifie colline.

* Agelman signifie lac ou étang, ce (ju'en arabe on nomme Daïa.

dr la campagne. Do cette fa(;on la responsabilité de Tanirar vis-à-vis du qaïd se trouve dégagée.

Un homme de la tribu prétend connaître quelques-uns des éléments de la longue chaîne montagneuse qui barre l'horizon : la cime gris cendré visible à rextrème Est, est le Ari bou Iblan, le géant des Béni Ouaraïn. Au Sud-Est, se dresse le Ari Tichkiout; il semble faire partie d'un s(»cond plan de montagnes. La route de Fes au Tafilelt passe tout auprès, au col d'Oum el-J(Miiba. Droit au Sud, ce dos d'âne isolé se nonune Ari Benîj. II est encadré h TEst par la coupure de Passif Derdoura qui le sépare du Ari Erfoud, h l'Ouest par le Tizi Genfo, après lequel connnc^nce le Ari Tassendil entaillé à pic par la brèche de Foum Khneg. Ces trois dernicMS éléments forment la chaîne de Fàzàz et sont précédés d'une ligne de collines blanches qu'on nomme Mérijat.

Plus à l'Ouest 1(» Fàzàz s'abaisse H vient se souder aux pentes d'un gros massif, le Ari Ilaïan d'où semblent sortir en éventail comme d'un centre de diramation : le Fàzàz, vers l'Est ; une chaîne dirigée vers le Sud-Est, le Ari Tameràqout ; une chaîne boisée vers l'Ouest; une chaîne de collines vers le Nord-Nord-Ouest dans laquelle TOum er-Rcbea prendrait sa source, près du seïd de Sidi Mjèd.

L'oued Gigo sort des pentes du Ari Ilaïan, il coule vers l'Est, draine h» plateau où nous sonmies, et les pentes Nord de ces montagnes. Il traverse dans leur largeur les territoires des Déni Mgild et des Ait loussi et vient buter contre le massif des Béni Alaham. Cet obstacle l'oblige à remonter au Nord, parmi les collines des]ieni lazra, des Béni Sadden, des Oulad el-IIadj. A deux étapes au Sud de Fès, il reijoit le tribut d'une source jnc^rveilleuse, l'Aïn Sbou, qui jaillit aussi abondante qu'un torrent. Il prend alors le nom d'oued Sbou et devient le plus grand fleuve du Maroc.

Le régime des orages quotidiens s'est établi : ce soir nous avons nit>mo eu deuxorag(»s, dont l'un extrêmement viol(»nt. Ces perturbations météorologiques se produisent avec une régularité et une soudaineté singulières. Les aurores sont courtes, les matiné(»s radieuses, les midis écrasants. Vers une heure on voit monter du Sud-Est quehjues petits nuages roux, précurseurs de l'orage. Le ciel se tend d'un voile gris plombé, le venl s'élî've, l'orage éclate, accompagné de pluie (»t dure une heure ou deux. Puis le lideau de nuages s'éparpille, l'atmosphère reprend cette limpidité

merveilleuse où Tœil peut scruter des profondeurs qui seiublent n'avoir pas de limite.

Les crépuscules sont brefs, la nuit tombe bruscjuement dans les vallées et sur la plaine, tandis que les cinwa lointaines baifi^nent encore dans les ors du coucbant.

12 juin.

Alerte de nuit : vers deux heures du matin un(i vive fusillade a mis le camp en émoi. Elle partait d'un douar planté à vingt mètres de nous. Des voleurs s'étaient introduits dans l'enceinte et s'elfonjaient de

Ari BeniJ

Toumit Oued Gigo Collines de Mcrijal

Fig. 84. — Chaîne du Fazaz. — Collines de Meiiij at. — Oled Gigo

(Aï. — iOO-i.

désentraver une mule. Les chiens donnèrent l'alarme. Ces coups de feu, tirés au hasard, à hauteur d'homme, dans l'obscurité, n'ont, naturellement, pas atteint les voleurs, il est providentiel ([u'ils n'aient blessé personne de notre douar, ni des douars voisins.

Nous avons traversé la plaine pierreuse qui nous séparait des montagnes de Fàzàz. En deux heures de marche nous atteiji^nons la vallée de l'oued Gigo. On irrigue et on cultive jusqu'à mille ou quinze cents mètres sur la rive gauche de la rivière. La rive droite est bordée par la falaise blanche des collines de Mérijat. Les tirremts s'échelonnent sur les bords. L'oued a déjà dix mètres de largeur au tirremt de Toumit près duquel

nous le traversons; son lit rocheux coupe en ligne droite les champs d'orge et de hlés harhus. Le climat de cette région n'est plus le mtMne que celui de Grigra; les moissons hlondissent à peine, le printemps com-uKMice seulement.

On me désigne h l'Est une colline isolée le Ticht Bou Tezouit au sommet duquel se trouv(M*ait une ruine chrétienne : le souk en-N<;ara. Et comme je semhle incrédule, on m'aflirme qu'on y voit des anneaux et des harreaux de fer scellés dans les nmrailles? On m'indique encore le Kc»f ei-Uaraïh — hi caverne des merveilles — situé au flanc du Ari Erfoud.

Les collines (jue nous avons laissé(»s îi l'Ouest se nomment : Bou Tagerouin et Rahouha.

Nous travtMsons par uni^ coupure étroil*» les hauteurs de Merijat, sorte de tahle h hords escarpés, haute de cinquante mètres environ, formée d'assises horizontales th^ calcaire suhcristaHin hlanc*. Le sol est jonché de silex.

Un vallon herheux fait suite à ces collines claires. Les tirremts des Aït hen Hossehi y sont cachés ; le ruisseau houeux de Genfo vient y déhoucher et va se jeter dans l'oued Gigo.

Ici commence le col de Genfo, entaille profonde dans un banc de grès ros(» h grain'- fin, dont les parois nous surplombent de quatre cents à cinq cents mètres.

C(4te passe étroit(î est (encombrée de rochers éboulés ; des arbres, de beaux genévriers, croissent entre les pierres. Des choucas nichent par bandes dans les crevasses. La légende veut qu'Ali, l'époux de Fatimat ez-Zohra, le gendre du prophète, soit venu visiter cette région. Ici il attacha son cheval ; ce trou rond dans un roc énorme est la trace de son poing...

Après trois (|uarts d'heure de marche on atteint la fin de ce couloir, on débouche dans une vallée qui sépare le Fàzaz, d'un massif assez confus d(» montagnes arrondies, couvert(»s d'une forêt dont les cèdres plus gros, plus clairsemés. qu(» c(»ux du Boudàa, sont plus ravagés encore par la fouchv, l'incendie» d(»s bergers et la hache des bûcherons. Le grès rose et l'argih» rouge font place îi des schistes gris sombre, à des tufs

* Kchanlillon n» 28. — 'Échantillon n° 29.

basaltiques* bouleversés par «les émersions de roches noires^ et (l(»s affleurements de brèches calcaires roupes \

Le sommet du col de Gerifo est à (|uinzc cents niMres environ au-dessus de la vallée de Toued Gifço. La crête du Ari BtMiy nous domine encore d(» trois cents mètn»s au moins. Plus haut encore^ si» dressent, très loin à TEst, le Ari Tichioukt, et plus près h l'Ouest le Ari llaïan.

Ari Benîj Ari Ta^îondil

Fij;. 8j. — Col i>k (îenko

(Az. — 180").

Au pied du somnu^t que» nous avons atleinl s'ouvre une vallée» en U qu'on nomme Feleddi.

Elle est droite, régulière, gazonnée, comme un vallon de Suisse», pleine de tentes et de troupeaux; les Aïl Mohammed ou Olhman nous y offrent l'hospitalité de leurs douars.

15 juin.

Avant-hier et hier nous avons haltu la forr(, exploré la montagne, sous prétexte de» chasse. Lî^s mouflons o{ les gaz(»lh»s ahomlenl dans ces parages, les panthères y font de frée|uentes excursions. On chasse en battue : les traqueurs entourent une vaste enceinte» e't marche^nt conceMi-

• Kchanliilon n© 30. — * Échantillon n» 31. — ^ Kchanlillon n» 3i.

triquement sur le ravin où les tireurs sont cachés. Si les gazelles, les sangliers et les mouflons passent, c'est qu'il n'y a pas de fauves dans le voisinage. Quand les rabatteurs n'entendent pas tirer, et que les tireurs commencent à distinguer les cris des rabatteurs, sans avoir vu aucun gibier, tout le monde devient grave, il est rare qu'on ne voie pas descendre majestueusement quelque panthère.

L'étape d'aujourd'hui nous conduit au Sud-Ouest, vers le Ari Haïan. Nous débouchons de hi foret de FeUnldi dans hi grande plaine de Selkhat, vaste dépression qui rappeHe un peu, par son orientation et sa forme, hi vallée de Grigra. Le thalweg en est suivi par un ruisseau issu de la source d'Aïn Arbi, près de laquelle nous campons. Les Aït laqoub, nos hôtes, nous distmt (|ue ce ruisseau s'unit à Tassif Aman Rouinin*, qui coule parallèlement h lui, plus au Sud, pour former l'oued Gigo.

La cuvette de Selkhat dut être (|uel(iue ancien lac dont les eaux se sont frayé une issue vers l'Ouest en rompant la chaîne de Fàzàz. On y ramasse des calcaires subcristallins *, pétris de fragments de petits bivalves, des caU^aires gris jaunâtres avec débris de fossiles marins', des calcaires bré-choï«h»s marmoréens rosés, pétris de fossiles K Elle a trois aspects, nous dit-on : eUe est verte et fleurie au printemps; jaun(M»tbrûlée l'été ; blanche l'hiver, (juand la neigi» s'y amasse» (mi couches profondes.

i7 Juin.

Nous approchons du Cabra. Parmi les visiteurs qui viennent rendre hommagi» au chérif on distingue les gens du Sud, à leur teint plus foncé, au nez plus tranchant, à la lèvre inférieure plus épaisse. Le type change, on devine h» voisinage de la race nègre et les croisements qui en sont résultés.

Quelques cheurfa du Tafilelt font un détour pour passer par notre camp. Ils ont la mine pâle de citadins vivant dans l'ombre des maisons, ils sont rasés de frais selon les règles coraniques, leurs vole-ments sont blancs ; ils ont, par-dessus tout, un air de fourberie qui n'est-pas trompeur.

Quant aux Braber d'ici ils ont à peu de détails près la môme appa-

☐ a L'eau trouble ». — * Échantillon n« 35. — * Échantillon n» 36. — * Échantillon n» 37.

rence que leurs frères du Nord. Ils se couvrent la tôte du capuchon de leur selham et le maintiennent rabattu en l'entourant d'un mouchoir. Ils sont moins défiants peut-être mais plus familiers. Ils entrent dans nos tentes et s'y installent sans vergogne. L'un d'eux tout à l'heure m'a arraché mon fusil des mains pour l'examiner. Leurs femmes ne quittent pas notre camp. Elles y arrivent proccssionnellement, vers 4 heures du soir, portant sur la tête les grands plats de tàm surmontés de quartiers de moutons, et les alignent devant la tente du moqaddem. Les hommes tiennent les rognons et les morceaux de foie embrochés sur des baguettes de fusil; d'autres apportent des galettes d'orge empilées dans une hendira ; d'autres encore ont à la main de petits seaux de bois qui contiennent la merga, le bouillon, qu'on verse sur le tàm au moment de le manger.

Puis les hommes s'en vont chercher l'orge, le bois, le fourrage; Içs femmes restent, sous couleur d'attendre la fin du repus, la restitution des plats. C'est l'heure où les flirts s'engagent, où nos serviteurs ébauchent le rapide roman des amours nomades qui se dénoueront à la nuit close, après le haïdouz.

La plaine de Selkhat est limitée au Sud par une haute chaîne. Celle-là même qui part du Ari Haïan, culmine au Tameràqout et s'en va vers l'Est, par le Ari Abou, se relier au Ari Bou Iblan. Au delà de ce haut plissement on trouve encore une ondulation, la plaine de

Mlouïa s'étale ensuite jusqu'au Haut-Atlas, qui se dresse comme une nouvelle niuraille, aussi droite, aussi continue, que le Fàzàz, mais autrement haute et majestueuse.

Le Ari Aïach — que les Arabes du Tafilelt appellent le Djebel Aïachi — domine cette chaîne de sa crôte chargée de neige qui se perd dans la brume.

19 juin.

Pour moins batailleurs que soient les Béni Mgild ils ont pourtant, comme les Béni Mtir, leurs querelles et leurs rancunes. Nous venons de perdre trois jours à tâcher de réconcilier deux fractions des Aït ben Hassein brouillées depuis six ans, à la suite du meurtre d'un créancier par son débiteur. Peines perdues, la fraction entière est d'accord, mais

10

les parents de la victime n'acceptent pas la dia', ils veulent poursuivre leur venj^eance en dépit même des ohjurji^ations des leurs, des conseils du cliérif.

Ce matin donc, las de prier, nous avons maudit. Mouley Ali a fait abattre ses tentes, charj^er les mules, et nous sommes partis, sans invocations, sans Faliha, sans souhaits, de l'indocile famille des Ait ben Has-sein. Longtemps, les hommes nous ont accompagnés, les femmes nous ont poursuivis de leurs supplications. Le chérif, enfermé dans sa mahalfa, est demeuré invisible et sourd. Nous sommes revcMius camper chez les Aït laqoub au point où le ruisseau d'Aïn Arbi pénètre dans le pâté de collines basaltiques qui borne au Sud la plaine de Selkhat.

20 juin.

Nous revenons au revers méridional de la chaîne de Fàzaz, non loin du débouché du col de (ienfo, à Tarlia Ourliess, chez les Aït Qessou fraction, maraboutique. Une matinée^ de chassi» nous ramené au Benîj et me permet de fermer mon itinéraire. J'ai revu du haut du Ari Tassendil l'ossature de cette contrée, la puissante ligne de crêtes du Haut-Atlas, précédée de la dernière chaîne du Moyen-Atlas, que jalonnent, le Ari Abou, le Ari Tameràqout et le Ari Haïan.

Le soir, nous nous mettons en marche vers le Ari Haïan en continuant à longer les pentes Sud du Fàzàz. Cette chaîne s'abaisse et borde un cir(|ue ovale que traverse l'assif Aman Rouinin branche de l'oued Gigo. Le ruisseau traverse la barrière du Fàzàz par une coupure étroite et nette, analogue à celles de Derdoura, de Genfo, de Tarlia Ourliess. Le col porte le nom braber d'Imi Khneg, ou, plus souvent, le nom arabe de Foum Khneg. Au milieu de cette cuvelle, domaine des Aït Ouahi, se trouve une source abondante (|u'on nomme Ras Sbou, la tèle du Sbou, car l'oued Gigo, qui jusque-là n'était qu'un ruisseau, y prend assez d'importance pour inonder la plaine à la saison des crues et lui rendre l'apparence de lac qu'elle dut avoir dans la préhistoire, alors que les eaux

' La (lia csl ici de deux ceiils moulons, biilo osl payée non])as par Tassassin à la famille do la vieLiiue. mais par tout le<louar du nuuiiLrinr au (louar du défunt. Kl le meurtrier ne paye (jue sa pari de celle amende, (^elle ros})onsal)ililé colloclive est une manifestation de la solidarité du doiiar, s«mi1 «'{«'ment i\o la nation IJrahor, «pii présente une réelle colié.sion.

LES BRABER

147

11 m'a semblé qu'un tel sujet sortait du cadre de cet ouvrage, qu'un pareil débat était inopportun.

Je ne conclurai donc pas.

On en pourrait déduire que j'ai parcouru cet Empire d'Occident de l'Islam, enclavé dans notre domaine africain, sans autre ambition que de tracer un itinéraire en pays neuf, de noircir, sur la carte du monde, une de ces taches blanches dont le mystère inquiéta nos songes d'écoliers...

Qu'il me soit permis de protester.

L'exploration serait un passe-temps médiocre si l'on n'y cherchait que l'emploi de qualités physiques, que des sensations nouvelles, des émotions fortes.

Ce serait même trop peu de n'y poursuivre qu'un but purement scientifique.

L'explorateur ne saurait se résigner aux seuls rôles de voyageur, de topographe, de photographe, de collectionneur. Avant tout il aspire à servir son pays, et, dans ses rêves de nomade, il voit l'ombre de son drapeau s'étendre partout où il est passé.

R. S.

VOYAGES AU MAROC

PREMIERE PARTIE

LE RIF. — LES DJEBALA

CHAPITRE PREMIER

TANGKH. — FÈS. — MELILIA

27 janvier iOOI.

Le Ramadan est terminé, la saison des pluies paraît close: nous nous mettons (»n route îi sept heures du matin pour «gagner Fes en passant par Ouezzan.

Nous sommes ({ualre, pareillement vêtus : el-Hadj (ladeq el-Miliani, nmletier algérien, le même qui m'accompagna Tan dernier dans le Sous; Mohammed, un Arahe des OuUid el-Hadj; Mouha \ un R(»rl)ri ^ des Aït ^ Izdeg, et moi, Ahmed hen Mejàd, marchand Iripolitain, comme Tan passé.

Nous partons en (h^ux groupes pour ne pas attirer latlenlion : Miliani et moi, seuls, comme pour une promenade ; une heure plus tard, mes deux Marocains avec les trois mules.

La route traverse un pays exceptionntdiemcnt fertih* celte année. Les blés (ît les orges sont déjà hauts, ils ondulent au vent avec un bruissement d(» soie. Les ornières, l(»s marais, à blanc d'eau, témoignent de la violence des récentes averses. Les moindres ruisseaux sont devenus des oueds aux rives fangeuses. Vnv petite industrie, utile, mais singuliere-

* Mohainmcil se dit en berlx're : Moulia.

* Bci-Imtc se dit en arabe : Borbri, pluriel Braber: en berbère : Aniazir, féni. Tamazirl. plur. Imazin^n.

enfermées dans Selkhat et dans le cirque des Aït Oualii ne s'étaient pas encore frayé l'issue d'Iini Klineu:.

21 juin.

Ce matin nous avons été réveillés par une rumeur de foule. Le camp était plein de monde. Deux brebis, la gorge ouverte, râlaient devant la qoubba. Une vingtaine d'hommes étaient accroupis autour de la mahaïïa vide, attachés les uns aux autres par une corde de hiine.

Fig. 86. — Bem Mgild implorant le Guéri f

Ce sont des suppliants. L'un d'eux nous dit : Nous soninies les Ait ben Ilassein que le cliérif a maudits l'autre soir. Sa malédiclion a pesé sur nous. Des voleurs se sont introduits cette nuit dans l'un de nos (h)uars; un homme, une mule et un cheval, ont été tués; nous venons prier Moulev Ali de revenir sous nos lentes et d'accepter un gage de notre soumission.

Voilà pourquoi, remontant le cours de l'assif Aman Houinin, nous sommes retournés camper chez les Aït ben Ilassein.

Pendant l'étape on a tiré sur deux de nos honmies (|ui conduisaient notre troupeau de moulons. Les hommes n'ont eu aucun mal, deux moutons ont été tués. Celle grave offense sera vengée par les Aïl ben Hassein. L'auteur a pu être reconnu; c'est un nègre duTahhdt qui rôdail l'autre soir dans notre canip.

Mouley Ali a vu un assez beau cheval et veut Tacheter. Le maître y consent. On débat le prix ; le chérif offre cent douros. « Des douros, répond le Berbri, et qu'en ferais-je ? l'argent n'a pas cours chez nous ; donne-moi cent moutons ou de la hiine ! » Ils ont d'immenses troupeaux où Ton dénombre les betes par centaines. L'autre jour, près d'un redira nous avons estimé, à cinq mille le nombre de moutons qu'un seul douar était en train d'abreuver. Une douzaine de bergers suffisait à les conduire, l'un d'eux nous a dit que sa tente possède plus de cent moutons, une trentaine de chèvres, quel(|ues vaches, une ou deux mules; pas de poules. Cette tente abrite quatre hommes, huit femmes, et dix enfants de un a douze ans.

Les femmes travaillent avec deux sortes de métiers. Un grand, pour les nattes brodées de laine, spécialité des Braber ; un petit pour les hendiras, h's selhams, les tapis de haute laine, ou les bandes de tcllis ^

Aucun désir, aucune aspiration, aucun besoin n'inquiète ces esprits simples. Les Braber se suffisent à eux-mêmes; de là cette force de résistance qu'ils opposent à l'envahisseur, à la civilisation. Le progrès les étonne mais ne les séduit pas. La loi du monde, pour eux, est la stabilité, ils ne conçoivent pas l'évolution.

Sont-ils heureux ?

A cette question indiscrète les plus communicatifs se renferment. Il semble bien que ces

existences grises, sans grandes joies, sans peines profondes, soient tissées d'une commune misère; que l'uniformité de leurs vêtements écrus ne soit pas s(»ulement l'emblème de leur égalité mais encore le symbole de h'urs existences pareillement incolores.

Ils n'ont pas d'argent, le riche est à peine moins besogneux que le pauvre, mais ils ont des forts et des faibles, et le joug du fort est souvent arbitraire, toujours odieux et brutal.

Ils n'ont guère de maladies et j'ai cherché vainement chez eux un toubib ^ Le malade se couche, il se cache pour souffrir, comme font les bétes. Il sait qu'aucun secours, qu'aucune pitié, ne viendront le soulager.

Les seuls bonheurs qu'ils connaissent sont ceux qu'on goûte « sur

* Mare.

* Longues bandes do laine tissôe dont sont faites les tentes. Une femme met un mois à faire une bande de 18 mètres de long sur 30 centimètres de largo.

' Médecin.

le dos d'un cheval, ou entre les seins d'une femme ». Joies brèves auxquelles ils n'apportent nulle délicatesse, nul raffinement :

<(La fantasia dure sept minutes, l'amour sept secondes, le malheur tout le reste de la vie î »

22 juin.

Une bande affamée de cheurfa du Tafilelt nous fait escorte. Tout le monde est chérif au Tafilelt, et cette noblesse héréditaire donne à chacun sinon le droit, au moins la prétention de vivre aux dépens du commun des fidèles. Les cheurfa se réunissent par groupes, parcourent les tribus voisines, mendient, rançonnent ou pillent, selon l'occasion. On estime à deux mille le nombre de ces pèlerins faméliques et dangereux. Ils ne sont ni vénérés, ni redoutés, on les méprise plutôt, mais on les héberge; ils donnent, en échange quelques amulettes, on écoule les nouvelles qu'ils colportent, on leur fait écrire les lettres, les actes, ils sont agents pohtiques et commerciaux. Quelques-uns prêchent en ce moment la guerre sainte, malgré la défense du Sultane

L'un d'eux nous raconte que le raid des Braber dans la vallée de la Saoura fut l'œuvre de l'un de ces cheurfa. 11 avait fait publiquement le vœu de partir à la Djehad, et des partisans s'étaient joints îi lui. On allait se mettre en route quand la lettre du Sultan vint fournir un prétexte aux tièdes, aux lâches, aux indécis. De trois mille cavaliers l'expédition tomba à douze cents. Presque tous les Filali firent défection il n'eut pour compagnons que des Braber.

23 juin.

Nous descendons la vallée de l'assif Aman Rouinin jusqu'au campement des Ait Ougadir. En ce point, nommé Selraren, le ruisseau entaille

* Les Berbères ont ou dans tous les temps un grand respect des sorciers. dt;s magiciens, des prophètes, des marabouts, mais il y a Join de cette vénération, à ranthropolàtrio, au Menchenkullus. dont parle Rohlfs. Ils honorent les cheurfa à raison de leurs origines et avec certaines nuances, suivant qu'ils descendent d'Omar, d'Abou Bekr ou d'Ali. Le renom du personnage, sa sainteté, ses miracles, entrent aussi en ligne de compte. On invoque sa chefâa

— son intercession, sa baraka — sa bénédiction ; les démonstrations excessives qu'on lui prodiguo sont des hommages, non pas un culte. Les cheurfa les plus vénérés sont : les Drisii, les Ouezzani. les Beqquali. les Naçiri, les descendants de 8i<li Abd el-Qader el-Djilani (le ço/6

— le pôle), de Mouley Abd es-Salém ben Mehich. Mais chaque région a ses marabouts locaux, moins fameux, mais plus influents que les personnages de ces familles célèbres. Les Braber ont un dicton qui donne la mesure do leur foi aux marabouts :

« Que do marabouts, collecteurs de ziara, sont en enfer î »

un seuil qui relie les collines d'Irir Ouaouas aux collines d'Imin'Zili.

tlrantl haïdouz ce soir en Thonneur (l(»s étranjîfers. Les feux de cèdre enibaunient l'air de senteurs résineuses.

On a célébré un mariafrt» dans la journée. La mariée, montée sur une jument, a été conduite au ruisseau dans lequel elle a jeté des dattes. Puis on Ta ramenée sous la tente de son époux et les femmes du douar ont inondé de lait la cavalière et sa monture. Enfin les hommes l'ont aidée à descendre et l'ont haussét» jus([u'îi la traverse centrale de la tente (|u'elle a ji^raissée avec du beurre.

(ics coutumes sont très anciennes et jjersonne n'en comprend plus 1(^ sens, nul ne sait dans quels rites d(\s tt^mps passés ces usages ont leurs racines.

De même on ne sait pourquoi les fennnes du douar attachent un écheveau de laine blanche au-dessus du genou droit d'un cheval nouvellement ac([uis.

De même encon» on ignore d'où vient l'habitude de ne ti^availler ni le dimanche, ni le vendredi. Ces jours-la certaines occupations sont permises : laver de la laine, par exemple; d'autres sont défendues : tisser, coudre.

24 juin.

l)t»ux petitiîs heures de marche vers le Sud nous ont amenés au bord de la daïa de Sidi Ali ou Mohannned dont on nous parlait depuis huit jours. Diuix chaînes parallèles très rapprochées viennent de l'Ouesl, s'écartent de deux kilomètres environ et se rapprochent. Au fond de cette cuvette elliptique un lac de cinq kilomètres de longueur s'est formé.

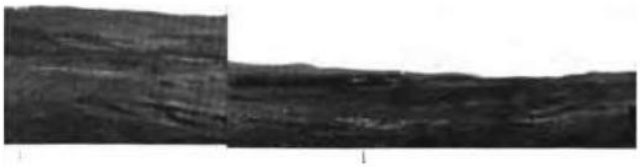
La chaîne du Sud est haute et maigrennmt boisée de cèdres. La chaîne Nord s'abaisse en collines rondes vX se relève ensuite. La commissure Est et la rive Sud sont jonchées de scories volcaniques \ La rive Nord est couverte de basaltes scoriacés ^

Le fond est sableux et rocheux. L'eau est douce et très transparente. A trois cents mètres du bord, par un mètre soixante de profondeur, elle est à i(i degrés centigrades. L'agelman est poissonneux; des Joncs du

' Éclidiitillon II»» 45 cl 46. — * Échantillon n«» 43 cl 44.

Tiglrroumin Ari Bongadér (Ai. = lt5<*) Ari Boudàa

Rabat elBahr TizijOarmari



Col de Lalla Mimouna (Ait loussi) (Az. ^ 2700)

M" DE Seuonzac. — Voya^'c

Ticht Unt

rivage partent des vols de canards au ventre loutre, aux ailes blanches et noires. Les g^renouilles et les sangsues abondent.

Le lac ne gèle jamais. En hiver Teau monte de deux à rin([mètres.

La rive Nord est douce et riante. La rive Sud est sombre et tombe à pic ^ dans la daïa; une petite île rocheuse s'en détache et porte le seïd de Sidi Ali ou Mohanuned, patron du lieu.

Ce que ces chiffres et ces renseignements n'exprinient pas c'est la poésie de ce paysage solitaire et Tétrange contraste de ce délicieux lac avec ses sombres rives de cèdres et de basalte.

2.) jmn.

Nous avons suivi la rive Nord de la daïa pour venir camper h son autre extrémité, chez les Aït Qessou ou lladdou. Le lac découvre en cette saison une grande prairie marécageuse qui va s'effilant et montant jusqu'au point de jonction des deux chaînes. Au delà le ch(»min s'engage dans un étroit ravin qui mène au col d'ilajirt et descend dans la haute vallée de la Mlouïa. Une autre route y conduit également, ctdle d'Imi Mgadir-, qui franchit la chaîne Sud à Textrémilé Est du lac.

26 juin.

Le col où nous entrons prend à son origine le nom de Tigelmamin. Il est profond, ses bords sont déboisés. Un ruisseau y serpente sur un lit marécageux. En moins d'une heure nous atteignons la source du ruisseau et le sommet du col.

Dès lors nous descendons rapidement. La vallée se réirécil, (encaissée entre deux murailles de grès gris, dans une forêt de cî'dres. Ici le défilé prend le nom de Tazat Ilajirt. Un ruisseau roule vers le Sud, parmi Téboulis d(»s roches, grossi par de nombreuses sources. La plaine de la Mlouïa apparaît encadrée entre les parois du col. Elle semble morne, ardente, flétrie, terreuse, analogue déjà au désert dont elle est le prélude.

Un vallon fertile, irrigué par les eaux d'une belle source voisine, Aïounet el-Qechba, fait

suite à la forêt de cèdres et s'étend parallèlement h la chaîne que nous venons de traverser.

• La pente est environ de 1/1.

* Ou Abrid Imgadir le chemin des ailles.

Unt^ derniiTo barrière nous sépare de la plaine, une ligne de hauteurs, étroite et peu élevée, dont l'ossature apparaît en assises horizontales de grès gris. Plusieurs coupures Tenlaillent à pic; nous suivons, à travers Tune d'elles, le ruisseau d'Aïounet el-Qechba, auquel l'Aïn hou Chai, apporte le tribut de ses eaux clairets.

Un gros tirremt obstrue la sortie du col. Nous campons quelques pas plus loin, sur une aire de tuf calcaire violacé *, en avant des collines d'argile ros(; (|ue nous venons de traverser, au cc^ntre de trois tirrenits que les Braber noninient Tirernian Zouggarin et les Arabes Qçabi el-Alunar — les villages rouges.

Tout là-bas, par delà l'horizon plat, où les collines rondes ondulent comme une houle, se dresse, venu des profondeurs de TOuest, allant se perdre dans l'Est à l'infini, la chaîiu» imposante du Haut-Atlas, dont les crêtes dentelées portent encore une frise de neiges.

• Kclianlilloii n" 47 cL 48.

VALLÉE DE LA MLOIJIA

27 et 28 juin.

Les Ait Bessou sont venus prier le chérif Je passer au milieu de leurs tirremls la fête du MoulouJ^ la Noël de l'Islam, qui tombe après-demain.

Nous avons fait quatre kilomètres seulement dans le Sud-Est, descendant vers le lit de la Mlouïa par des pentes douces, peu fertiles, ravinées. Les champs sont bien irrigués mais sur ce tuf calcaire compact ^ de dépôt récent, les épis sont clairsemés, la récolte est tardive. On fera la moisson dans une semaine.

Le baromètre monte, on commence h sentir Thaleine embrasée du vent du Sud. Le cultivateur surveille Tborizon, du Sud au Nord-Est; de cette zone viennent les deux fléaux qui désolent la plaine : la grêle et les sauterelles.

La diversité de leurs existences a creusé des dissemblances profondes entre le qçourien^, sédentaire, agriculteur et cavalier et le montagnard, nomade et pasteur. Le type est moins rude ici que sous les tentes, les gens sont plus civilisés, plus ricbes, — plus traîtres aussi, nous dit-on. Ils ont la peau plus noire et des vùtements plus blancs. Ils sont moins ignorants. Chaque tirremt à son fqih chargé d'enseigner le Coran aux enfants et d'apprendre à lire aux jeunes tolba.

Le calme des sédentaires contraste avec l'activité des pasteurs. Ce soir, nos hôtes sont accroupis au pied de leur rempart. Ils ont fait leurs

* Anniversaire de la naissance du Propliêle. — * Échanliilons n«» 47 et 48. — ^ Qçour, pluriel de qvar, forteresse.

ablutions et leurs prièn^s, et maintenant ils causent les coudes aux genoux, à voix basse, sans gestes.

A la même heure, les douars dv la montagne sont en rumeur. On n'y prie pas ; le temps manque pour cela. On n'y fait pas d'ablutions ^ ; l'eau des sources est trop froide», on

l'accuse de donner des coliques et des maladi(»sde vessit». C'c^st l'heure où les troupeaux reviennent du pâturage» dans un nuage d(» poussièn». On parque les moulons dans des enceintes debroussailh»s. On entrave les muh»s et les chevaux qui rentrent de l'abreuvoir. Les bceufs, h»s Anc^s, les chèvres s'entassent en liberté. Lesfenunes sont occupées à traire. L(»s enfants elles chiens ramènent les j'etardataires au bercail. Ce n'est qu'à la nuit closi», lors(|ue la rumeur des troupeaux s'esl éteinte, qu'on songe au souper de galettes de farine arrosées de lait aign» H qu'on se repose à la lueur des grands feux odorants, sous la garde vigilante des chiens.

On reconnaît de suite le sédentaire du nomade : l'un est gras, l'autre est maigre.

29 juin.

Toute la nuit nos hùtes et nos serviteurs ont chanté, joué du goumbri ol du tambourin.

Une salve annonçant l'aurore a mis tout le monde sur pied.

La fête a préludé par des fantasias. Tous les cavaliers, de vingt kilomètres a la ronde, sont accourus pour exécuter devant le chérif, le « jeu de la poudnî et des chevaux ».

Nous aussi nous fêtons le Mouloud. Et, pour répondre à la politesse des Béni Mgild, nous avons sorti nos housses de parade en velours éme-raude ou cramoisi et nos lourdes brides lamées d'or. iNos fantasias à la mode rifaine font sensation et notre poudre couvre la voix des fusils braber.

Dès le début de la fête un accident a clos nos réjouissances :

lin pauvre diable qui prati([uait la maigre profession de « ramasseur de fers^ », est venu maladroitement se jeter dans les jambes du cheval

* Les Braber de la luonluf^'iie lonL des ablutions sèches, coiniue les (jalirıcns.

* Les Hrabor l'oiil l'ener leurs chevaux à la mode arabe. 11 existe (luoiques niarécliauv for-raiils: ils sont très rares, et le plus souvent ce sont des juil's ijui cumulent les professions do serrurier, bijoutier et forgeron.

(lu chérif lancé en plein train. Le cheval et les deux hommes ont roulé h dix pas. Un seul ne s'est pas relevé : le pauvre Berbri a un trou dans la tète, son corps n'est qu'une plaie, il se plaint de douleurs internes. Le chérif a la lèvre fendue et les genoux écorchés, ses v(^temenLs sont déchirés et pleins de sang.

« Si nous étions chez nous, sur notre territoire, disaient nos serviteurs, nous achèverions ce nialenconlreux Berbri ! »

Deux heures plus tard, le chérif avait repris place sous la ([oubba relevée comme un dais, on avait emporté le blessé dans sa maison, et la fête reprenait son cours.

Chaque contrée a sa fantasia, chaque cavaher brode à sa guise sur les usages de sa contrée. On peut cependant formuler une règle générale, et voici la fantasia marocaine telle qu'elle me fut enseignée :

Le cavalier vient seul, au pas, ou galopant sur place, dressé sur ses étriers.

Il rejette le burnous en arrière et lève à bout de bras, au-dessus de sa tète, le fusil ([u'il porte vertical. Les rênes sont tenues de la main gauche, le bout des rênes * dans la main droite.

Le cavalier se rassied et part au galop très rassemblé. A demi enlevé sur les étriers, assis sur la palette, il décrit avec son fusil deux brisées : une à gauche, puis une à droite qu'il termine en posant le fusil sur Tépaule droite.

Il se rassied ensuite un instant puis, brus(|uement, il se redresse h* fusil haut, pousse un cri et hkhe son cheval. Peu importent alors h's pierres roulantes, les trous ; peu importe que le cheval se dirige droit sur la foule... Le cavalier saisit des deux mains son fusil à la poignée, les pouces tournés vers le corps, appuie la crosse sur sa poitrine et galope ainsi, la tête renversée en arrière, les coudes le plus en l'air possible, le canon du fusil au-dessus des oreilles du cheval.

En arrivant à la place d'honneur, devant les spectateurs, il pousse un rugissement, ressaisit son fusil d'une fa(;on normale et lance son coup de feu, soit en avant, soit vn arrière, couché sur l'anjon ou ployé à la renverse.

Par deux, par dix, par trente quelquefois, la fantasia reste identique.

' Lcb rèncs berbères se leiaiincnL en fouet, pur une unique iauière très longue.

Tout Tari est dans renseinble des cavaliers, dans Tunisson des chevaux. L'idéal est d'arriver « en muraille » et de tirer « comme un seul fusil ».

Pendant que les cavaliers faisaient parler la poudre, deux bandes d'Aïs-saoua sont venues, avec bannières etreïta, donner une séance au chérif. Ce sont des foqra (affiliés) du Talilelt qui vont à Meknes prier sur la tombe de Si Mhamed ben Aïssa, fondateur de leur ordre. Les nègres sont en majorité, il y a quelques femmes; on me montre une petite fille qui n'a pas huit ans.

Tous ces pauvres détraqués, épilepli(|ues, convulsionnaires, nous

Fig. 89. — Ait Bkssou (Az. = 340°). Une séance dWïssaoua.

ont donné le répugnant spectacle de leurs hystéries mystiques. On a dû doubler la garde du camp tant leurs transports sont parfois redoutables.

11 n'est personne qui n'ait assisté à leurs affreux exercices qui tiennent de lajonglerie (*t du prodige. Ceux-là n'ont pas ToutiUage de leurs frères d'Algérie et d(î Tunisie». Us ne brûlent pas de parfums forts dans des cassolettes ; ils n'avalent ni clous, ni verre cassé ; ils n'ont ni poignards ni lances; mais ils sont autrement furieux et plus dangereux pour les spectateurs.

Ils saulent côle h côte, à pieds joints, avec une singulière llexion des genoux et des reins, un balancement de léte affolant, et cette répétition caractéristique du nom d'Allah, pendant que le tara et la reïta font

rage. Les moqaddems les ont formés sur deux rangs, dos à dos. De loin en loin, la musique s'arrête et les danseurs, inconscients, continuent mécaniquement et comme malgré eux leurs flexions et leurs invocations. Ils se croient métamorphosés en botes ;

les uns mugissent et lancent des coups de griffes dans le vide ; d'autres bondissent à quatre pattes ; un nègre qui se croit transformé en chameau broute gloutonnement, de sa bouche sanglante, des cactus épineux; un autre se croit panthère et se jette sur une spectatrice * ; un autre encore a ramassé un bloc de grès et s'en est frappé si furieusement le ventre et la tète qu'on a peine à

Moyen-Atla«

Fig. 90. — Ait Des sou (Boni Mgild) Une séance d'Aïssaoïia.

le ranimer. Sans cesse il se produit des crises d'épilepsie ou d'hystérie, des convulsions folles. Les moqaddems se précipitent, emportent la victime, ou terrassent le furieux.

Ce spectacle horrible est accompagné d'une ritournelle étourdissante, térébrante, martelée de coups de tara toujours plus rapides, plus trépidants, qui donne le vertige.

Cette musique exerce un effet d'hypnose sur les foqra. Un de nos serviteurs les plus dévoués, les plus tranquilles, un grand nègre soudanais d'une trentaine d'années, est Aïssaoui. Du plus loin qu'il entend la reita de ses coreligionnaires il devient fou, il accourt sous ma tente

* On m'a dit ensuite que la raison de ce transport de fureur fut que la spectatrice avait conservé ses babouches. Les Aïssaoua obligent les assistants à se déchausser.

ou sous colle du moqaddeni, supplie en pleurant qu'on lui bouche les oreilles, qu'on l'ensevelisse sous des couvertures, qu'on le retienne. Au bout d'un instant il se reli've, les yeux démesurément ouverts, sous l'empire d'une véritable fascination hypnotique, bouscule ceux qui l'entourent, rejette ses vêtements, court se joindre aux adeptes et travaille plus follement qu'aucun d'eux jusqu'à ce qu'il tombe. Car il faut, disent les Aïssaoua, que le Khouan * finisse par tomber de délire ou de fatigue, sans quoi il porterait le lendemain la peine de ses pieuses fureurs. C'est pour-(juoi les séances se prolongent quelquefois indéfiniment autour d'un unique acteur plus résistant que ses frères.

Le comble de l'horreur fut le repas de ces fauves. Mouley AU leur fit donner un mouton vivant. Un moqaddem l'égorgea et bondit en arrière.

Ce fut alors une ruée insensée de tous ces malheureux sur cette bt^te pantelante. En un clin d'œil elle fut déchirée, écartelée, des débris d'entrailles volèrent, chacun mordait à pleines dents dans ces chairs fumantes, tirait à poignée des lambeaux de viande; la petite fille lapait les flaques de sang, une femme arracha un a»il et le mangea.

Rien ne peut donner une idée de cette scène immonde, écœurante, révoltante '.

* Membre de la confrérie.

* Lc3 Aïssaoua sont nombreux au Maroc, mais ils n'atleignont pas à beaucoup près la môme proportion qu'on Tunisie, où nous avions dans nos escadrons de spahis une moyenne de

70 p. 100 d'Alssaoua. Un do mes compagnons me disait :

Il ne faut pas rendre le trôs savant et tros doux thaumaturge et théologien Si Mhamed bon Aïssa (né à Moknùs à la lin du xv« siècle, mort vers 1523) responsable des pratiques monstrueuses qu'ont tolérées, puis préconisées, ses successeurs. Ses hagiographes nous le dépeignent comme un exalté, mais non comme un furieux; sa vio fut une suite de miracles ot sa doctrine est une sublime exhortation au mysticisme. On y trouve de belles pensées comme celle-ci : « La Foi ne marche pas de front avec les distractions et le jeu, mais avec la prière et ranéantisscmcnt de soi-même. La Foi ne laisse pas place aux soucis ot aux chagrins, mais elle emplit le cœur pur do prières. La Foi ne s'accommode pas des plaisirs et l'abandon aux sensations extérieure», mais elle impose la constante idée de Dieu. La Foi ne se trouve ciuc dans les voies divines... Pas de Foi sans l'amour jaloux de l'Islamisme. Pas de Foi avec l'omission de ses devoirs et la fréiiucntation dos impies. La Foi n'existe que dans le cœur simple et aimant. » (Tiré do l'Ouord du chîkh Mahniod bon A'issa.)

Le pieux fondateur eut recours à un stratagème ingénieux pour faire la sélection de ses disciples: Un jour que la foule de ses admirateurs se pressait plus nombreuse que de coutume à la porte do son logis, il apparut sur lo seuil ot déclara que le Prophète lui avait ordonné d'immoler son disci])lo h' plus cher. « Que* lo plus lidèlo entre dans ma maison et vienne y donner sa vie à Dieu ». Un dos disciples s'avance. La porte se referme. On entend un grand cri, ot lo sang coule dans lo ruisseau.

Bon Aïssa revient couvert iW sang et demande une autre victime. Un deuxième disciple vient s'olTrir et comme tout à l'heure, on entend un cri et le sang ruisselle.

La foule s'éclaircissait déjà. Bon .Mssa roparafl. ot la même scène se renouvelle. Ainsi «^ua-

Une demi-heure plus tard, les foqra barbouillés de sang avaient repris leur danse, coude à coude, sur deux rangs qui se tournaient le dos ; chacun brandissait un débris du mouton, un os sanglant ou un morceau de peau, et, par instants, le mordait encore rageusement.

Toutes les femmes du voisinage étaient naturellement accourues pour jouir de ce hideux spectacle. Il en est quelques-unes de jolies, elles m'ont paru assez rares. Le type nègre abonde; on voit beaucoup de grosses lèvres, de nez épatés, de peaux noires ou terreuses. Les femmes blanches ont au contraire des teints pâles de citadines, de recluses. Deux vilains usages les enlaidissent : le tatouage absurde, anliliturgique, irrémédiable, et les placages de henné qui donnent aux cheveux une couleur rougeâtre, salissent les coiffes blanches, ruissellent dans le cou et sur les joues.

Après le repas du soir qui fut servi fort joyeusement, au clair de lune, les Braber ont fait un haïdouz, les Aïssaoua ont repris leurs convulsions et leurs hurlements.

Ces deux scènes nocturnes, pareillement empourprées du reflet des grands feux de àràr, offrent un contraste violent : d'un côté le rire pâmé des danseuses, les figures épanouies des spectateurs; de Tautre, les rugissements de fureur des Aïssaoua, le rictus de ces pauvres faces nègres grimaçantes, fendues comme le masque antique.

30 juin.

La route d'aujourd'hui est courte. Nous descendons une petite vallée bien irriguée et fertile. Le sol, de calcaire gris blanchâtre ^ présente de place en place des collines plates, hautes d'une centaine de mètres, à bords escarpés, dont le sommet est uni comme une table. Ce sont des

ranlc fois do suite le chfkh vint demander des victimes. A la quarantième, la place était déserte.

Or cette hécatombe n'était qu'un simulacre. Le sang du ruisseau provenait du mouton que cliaquc élu devait égorjçcr à son entrée en poussant un grand cri.

Ainsi se trouva formée la hadra de quarante membres, le chapitre de l'ordre qui de nos jours encore, gouverne et administre Ja confrérie et siège à Meknès. Le khalifa — chef suprême— et ses trente-neuf moqaddcms ne sortent qu'une fois l'an, le jour de la fête du Mou-loud. Ce jour-là on ne rencontre dans les rues que des misérables qui espèrent obtenir la guérison de leurs maux en touchant le viHement do l'un des ([uarante saints.

Les gens tranquilles, les commerçants, les juifs, les chrétiens — (juand par hasard il s'en trouve dans la ville — s'enferment chez eux et verrouillent leurs portes; Meknès appartient aux Aïssaoua.

' Kchantillon n« 49.

VOYAGES Ali MAROC

Irmoins qui aUostrnl rainiissomcnt du niveau de la vallée. Les assis(»s successives des calcairt^s apparaissent dans les berges de ces plateaux. Elles sont horizontales et séparées par des bancs d<^ marne grise ou d'ar-

Fig. IM . — TlIlHEMT DES AïT U A H O U OU AlI

gile blanc. Celte texture du sol donne à la plaine sans arbres, sans onibn\ une teinte claire (jui, selon la lumière, la fait paraître grise, blonde ou fauve».

' AU X. équivaut à Oulad X.. enfants d«.' X.

inenl Iracassièir, sVst rn'ée : les fj^ens du pays ont établi des ponoeaux de fascines aux passajres diffioiI(»s, ils guettent les passants et prélè-V(»nt unc^ modique redmanee sur eeux ({ui utilisent leurs ouvrages d'art. Un pauvre diabh^ d'anier ([ui nous pnVédail a voulu se soustraire à Tinipùt en traversant k g.ué. Son Ane s'est enlisé dans la boue. Rien ne p(*ut l'en arracber, ni les efforts, ni les imprécations, ni les coups. Le maître du pont contcîinple impassibb» (*etl(^ scène pitoyable. Il S(^ garde bien d'intervenir; cet exemple contiendra les passants dans Iv droit cbemin. Nous nous enfonçons dans b» Sud-Kst. A l'Ouest les collines d'el-Fab^: s'abaiss(qit rapidement, les plaines d'el-Rarbia descendent en pentes douces jusqu'à l'Océan. On nr» voit plus la m(»r, mais la brise nous apporte sa rumeur rytbmée et ses senteurs salines. A l'Est b»s plissements du massif des Djebala* courent parallèlement à notre route. Au premier plan les collines (b» Landjera, des Béni McM^aouer ; plus loin et plus liantes les montagnes des l^»ni Ilassen, dt» l'oued Ras, du Djebel el-IIabib ; plus loin encore, dominant lout(»s les crêtes voisines de sa frise bizarrement découpée, la montagne» sainte des Reni Arous, le Djebcd Alem-, au sonnnet du({uel repose, dit-on, sous un cbéne centenaire, le cbérif Mouley abd es-Sal(»m ben Mecbicb, ancêtre de la tribu.

A trois lieures de marcbe de Tanger ce massif projette, entre les p(»tit(»s vallées de Toued Mabrar et de l'oued el-IIecbef, une croupe d'argile roug(» et de grès, maigrement boisée de buissons de ebénes verts, ('/est rA(|bat el-banna — la montée* rougi» — fam(»use par mainte aventure de massacre et dc^ pillage. Vnv garde» perman(»nte d'une dizaine d'bommes mal armés surveille ce point criti(|ue. Ce poste n'empécbe pas les Djebala de venir de temps à autre» attaqu(»r les caravanes, et faire» des rafles de femmes, d'enfants et dr bétail dans la plaine.

Vers cinq lieures du soir nous plantons notre lente au sommet de la colline de Rerrian, près d'une» zaouia blancbe enfouie» dans un be)is d'e)liviers.

28 janvier.

Départ h sept lieures lre»nte. La route» est monotone*. Elleî se»rpente te)ute^ la matinée au fond ele*s petite»s vallée»s de» l'Oued Sale»m, puis ele»

* Djrbala. sijinilio on arahr : munta«iios. Djolili. pluriel I)jj*bala ou Dji'liaïlia : nionkipnanl. - 2.300 iiièln«s d'altiludr environ.

te

Fij,'. 92. — TlUUEMT DE I. V HALTE VALLEE DE LA MloTÏA

Des tirremts' s'égrenenl le long de la vallée. Nous en avons vu trois en cin(| kilomMres : celui des Aït B(»ssou, celui des Aït Iqqo, celui des Aïl

' On «lilici iiTOiii. duol tirroniatin. plurid irroinran ; de mCnnc on ilitmzcllat pour zottat • Izaïan pour Zaïan. *

Rahou ou Ali, près duquel nous campons. Ce qui donne à ce dernier une physionomie particulière, c'est la double enceinte de murailles qui l'enferme. Le rempart extérieur ne diÇère en rien des autres remparts. Les murs des maisons juxtaposées forment une deuxième enceinte plus haute que la première et surmontée aux quatre angles de tours grùles à créneaux pointus.

De loin, bien planté sur le dos d'un mamelon chauve, ce qçour paraît quelque étonnante forteresse. De près ce n'est qu'un château de terre, pareil à tous ceux qu'on voit épars dans la plaine et qui semblent, tant ils sont identiques, minuscules et nombreux, n'être que des termitiaires éparses dans cet immense et clair décor.

l^»-juillet.

Nous remontons dans l'Ouest vers les sources de la Mlouïa et nous campons en rase plaine sur une aire brûlante.

Le vent du Sud s'est levé, son haleine a fait sauter mes thermomètres de 32° à 40** à l'ombre. Comme chaque soir l'orage s'amasse.

La route ne nous a rien appris. Nous avons coupé l'assif Bou el-Ajoul — la rivière de l'homme aux vaux. Il sort du Ari Bou Moussa, traverse au pied du Ari Bou Iziar — la montagne de l'homme au taureau, le dernier plissement du Moyen-Atlas et descend dans la plaine par une vallée assez encaissée. Son eau est rapide, un peu trouble, et suffisante pour irriguer au loin les rives de sa vallée. Des tirremts se pressent sur les berges. J'en compte quatre en aval, sur moins de dix kilomètres de cours.

Après avoir franchi le rebord Ouest de ce vallon, on tombe h pic dans une grande dépression d'environ soixante et dix mètres de profondeur. L'effondrement de ce plateau semble dater d'hier tant les dalles de schiste et de calcaire qui s'entassent sur les bords forment un éboulis instable. On y trouve, parmi les blocs de grès, des fragments de silex calcédo-niens*, des cristaux de gypse en fer de lance% des nodules siliceux'.

Le fond de la dépression est sillonné par un réseau de ruisseaux salés, qui convergent vers une petite sebkha marécageuse recouverte d'une fleur de sel et encombrée de bouquets de joncs.

* Échantillon n» 50. — * Échantillon n" 51. — ' Échantillon n» 52.

M

Tout autour s'étendent «les clianips de blé. Les moissons sont mûres, les tiges atteignent un mètre vingt de hauteur, les épis sont lourds, hérissés de longues harhes noires. Partout où Teau ne peut parvenir poussent le rtem, ce genêt du Sahra, tout festonné dt» petites Heurs d'or, Talfa, le g«»ddim, le ehih, dont Tarome est le parfum <lu désert.

Les Irarhiin nos hôtes sont venus camper <lans cette plaine de Bon Hafles pour y faire la moissoïi. Leurs tirremls sont plus au Sud sur h»s rives de la MIouïa.

2 juillet.

Nous restons stationnaires sur notre aire ardente, luisante, polie parle vent, sans (»au, sans ahri contre Todieuse poussière, dévorés par les mouches pendant le jour, assaillis par les mousti(iU(»s la nuit. Les Irarhiin tiennent à se rassemhler pour nous odVir leur ziara. Et, pour distraire notre ennui, ils nous odVent h^ spectacle un peu monotone de leurs fantasias.

3 juillet.

Dès le départ, nous traversons un ruisseau de deux mètres de large : l'assif Bou Haiïes. Aussitôt après on atteint une ligne de grosses roclies

Oued Mluuia Rorher* de ^ranulite rosr

Fig. 93. — VvLi.ÉE DE l'Ouki) Mloi'ïa (Az. — ISO"^,.

de granulile rose ' arrondies, polies et hrunies à la surface. Cet aligne-

' Krhantillon ii" h'\.

LES BRABEU

163

ment suit la rive pauche de la Mlouïa que nous traversons aussitôt. Le lit <lu fleuve est bordé de joncs et pavé de dalles de jî^ranulile enchâssées dans de Targ^ile rose. On y trouve par places des bancs de sable quartzeux

Fig. 94. — I/OuED Mlouïa

(Az. = 27(i»).

et des galets alluvionnaires d'un calcaire noir^ La larj^eur varie de huit à quinze mrtres, et la profondeur de soixante centiniMres à un njetre. L'eau

Fig. 95. — L'OuEb Mloïïa

(Az. = ÎM»").

est trouble, chargée de terre, liede, mais bonne à boire. Le courant est * Échantillon n« 54.

peu rapide. Le fleuve est poissonneux, nous y avons péché des anguilles et de gros barbeaux. La vallée, très plate en ce point, se relève vers TOuest. Vus d'ici, le Moyen-Atlas et le Haut-Atlas ne paraissent pas se rapprocher, aussi loin qu'on peut les suivre, leurs lignes de crêtes semblent parallèles.

La Mlouïa est formée par trois rivières : Tassif Agersif qui vient du Moyen-Atlas où il prend sa source chez les Zemmour, dans la fraction des Ait ladin, au pied du Ari Bou Safou ; Toued Mlouïa proprement dit, qui naît à deux étapes d'ici, h TArbalou N'Serdoun*, chez les Aït Ihemd ; il court dès Torigine en plaine, et porte à ses débuts le nom d'assif Ta-bahart; l'assif Anzgemir qui sort du col de Tounfit dans le Haut-Atlas, entre le Ari Aïach et le Ari lahia ou loussef.

La plus importante de ces trois branches est Tassif Anzgemir; elle représente, par son volume d'eau et son courant, le double des deux autres rivières réunies.

Nous campons au bord de la Mlouïa au milieu de la fraction des Aït Moulli. Les tirremts sont presque déserts, tout le monde est aux champs et couche sous la tente pour la moisson.

4 juillet.

Nous avons retraversé la Mlouïa. au gué de Bou Lrini, à un kilomètre en amont, tout près du confluent de l'assif Agersif, et nous sommes venus planter nos tentes au milieu des douars des Aït Moulli, dont les récoltes sont en majeure partie sur la rive gauclie.

On me montre, éparses dans les champs, des stèles en argile sur lesquelles on juche les guetteurs ou les chiens chargés de surveiller les moissons.

Nos hôtes nous racontent qu'ils ont fait la veille une expédition contre les Ait Izdeg leurs voisins. Il s'agissait de surprendre et de piller un douar dont les hommes étaient occupés à la moisson. L'opération a échoué. Les Alt Moulli ont eu deux chevaux tués; un de leurs cavaliers a Tépaule cassée.

Pour se dédommager ils ont dévalisé une petite caravane qui traversait la vallée.

' La source de la mule.

Nous recevons la visite des foqra Thouama. Ils s'avancent en un seul rang, à petits pas, chantant sur deux notes les louanges de Dieu Tunique. De loin en loin une brusque prosternation fauche cette longue file d'hommes et laisse voir les femmes et les enfants qui les suivent. Le moqaddem qui les conduit tient par une longe un jeune taureau récalcitrant dont les gambades nuisent un peu à la belle ordonnance du cérémonial.

Les femmes portent les cheveux relevés sur le haut de la tôte et enroulés d'un foulard. Cette coiffure fait de loin l'effet d'une mitre. Toutes, même les petites filles, portent un enfant sur les reins, ce qui leur impose une démarche courbée extrêmement disgracieuse.

5 juillet.

Vingt cavaliers des Ait Aïach sont venus nous chercher. Nous repassons la Mlouïa au gué de Bou Lrini, et, après avoir franchi un dos d'âne crayeux et inculte, nous tombons, une heure plus tard, sur la vallée de Tassif Anzgemir. La rivière a trente mètres de large et soixante centimètres de profondeur, elle est rapide, son eau est laiteuse et froide, elle roule sur un lit de galets sombres.

Du col de Tounfit au confluent la vallée n'est qu'un jardin. On y cultive fruits et légumes. Les peupliers, les noyers, les poiriers, les figuiers, la vigne, y prospèrent. On y récolte des pois, des choux, des navets, des oignons, des patates. Autour des vergers on cultive la luzerne, Torge, le blé, le maïs.

Dix-neuf tirremts jalonnent la vallée. Ils sont hauts et entourés d'un large fossé. Les maisons ont trois étages et sont surmontées de terrasses étagées qui, pittoresquement, se peuplent de curieux sur notre passage. Les murs sont percés de fenêtres assez artistiquement découpées. On y voit paraître des femmes ou des juifs dont les longues figures maigres sont encadrées du traditionnel foulard bleu à pois blancs, noué sous le menton. Les tours d'angle flanquent effectivement le rempart, elles présentent plusieurs étages de meurtrières. Les rues sont des venelles étroites, tortueuses, et fraîches en tous temps.

Les Ait Aïach méprisent leurs voisins du Nord qu'ils considèrent comme des sauvages. Ils sont riches et peuvent mettre en ligne quinze cents fusils. Ils ne sont pas agressifs, mais les incursions continuelles de

leurs puissants voisins, les Boni Mgild et les Aït Mcrrad, ont fait d'eux une Irihu très j^uerriere. La nionUif^nc leur offre des ré<luits imprenables où Ton cat'he femmes et troupeaux en temps de guerre. D'ailleurs ils n'ont que peu de troupeaux, toute leur fortune est en cultures, ils sont surtout agriculteurs, sédentaires et cavaliers. Presque tous parlent l'arabe, beaucoup récriveni, mais la langue courante est le tamazirt. L'argent a cours sur leurs marcliés.

En résumé ils sont plus civilisés que les Béni Mgild et quand on leur en demande la raison, ils répondent: « Nous sommes le cœur du iMagreb. »

D'ici parlent en effet des routes à peu près égales en longueur vers le Taliltdt, Merrakecb, Fes, Figig, le Sous et l'Oued Dra.

La race est blonde, on voit beaucoup d'yeux bleus, beaucoup de teints pales. Le type est plus fin, le v«Hement est celui de tous les Braber.

Les Aït Aïacb passent pour les meilleurs cavaliers du Maroc, leurs emiemis mêmes en conviennent, et leurs cbevaux font prime. En quoi consisti» celte supériorité, je ne saurais le dire. Peut-être ont-ils la main moins dure; leurs cbevaux paraissent en effet plus souples; mais tout leur art se résume à galoper facilenient et à briser les jarrets de leurs clu»vaux dans les fantasias.

(les cbevaux sont plus bauts que ceux des Béni Mgild. Ils ontl'arrière-Irain bien attacbé et bien musclé, Tavant-main étroit, l'épaule verticale. Ils sont d'une adn»ss(» de clièvn» et d'une douceur parfaite.

Nous sonnnes campés pour deux jours au pied du tirremt des Aït Ali ben Ali.

7 juillet.

Une excursion niatinale, «lont la cliasse aux mouflons était h» préU'xle, nous a permis de reconnaître la basse vallér» de l'assif Anzgemir. La rivière, (jui jus(|u'à notre camp coulait en [ilaine, s'enfonce ensuite entre des berges dt» calcaire rouge marmoréen. Les rives sont incultes, il n'y croît que du geddim. Par instants st»ulement les falaises s'écartent un pou, le lit de l'oued s'élargit, il se forme alors, sur ce limon rose, des oasis où croissent péle-mèle les roseaux, les lauri(TS-roses et les peupliers. Tel ce gué de Aqqa n'Jidi qui traverse la Mlouïa à (|uelques centaines de niMres en aval du confluent de l'assif Anzgemir.

En rentrant au camp, nous avons reployé nos tentes pour aller nous

installer à une quinzaine de kilomètres eh amont, chez les Ait Amrar, dont le tirremt est proche du Ari Aïach que j'ai projeté d'ascensionner.

8 juillet.

Aucun gui(h» ne nous accompagnera plus haut (|ue le pied de la montagne. Les gens d'ici prétendent que nul n'a jamais tenté Tascension des sommets neigeux. « Elle est impossihle, disent-ils, et dv plus on risque de rencontrer en chemin des Aït Merrad qui ha])itent Tautre versant et

Fijç. 96. — L'Oi'Ei) Anzgemiu Cmuô d'Â(|<|a N Jidi.

viennent quelquefois chasser les moulions sur les premiî-res pentes. » Insister serait inutile et pourrait éveiller des méfiances. Nous partons donc comme pour une partie de chasse.

Les quatorze premiers kilomètres se font en plaine. On s'élève imperceptiblement en remontant le lit desséché d'un oued hiveruid. A mesure qu'on s'élève le chih fait place au geddim, puis à des buissons de chênes nains. Ensuite nous traversons uiu» chani<» de collines d'environ deux cents mètres de haut qui est comme le prélude du Haut-Atlas. Les chênes nains deviennent des arbres, les buissons épais forment un bois toud'u où se mêlent les àràrs, les chênes et (|uelques petits ci'dres. Sangliers, moulions, gazelles de montagne, — qu'on nomme « dama », — lièvres, perdreaux, abondent dans ces parages.

Toujours suivant le ravin qui nous guide, nous pénétrons clans le col

Fig. 97. — Vallke dk l'Oued Anzgemir

1 kil. eu aval du gu^ d'Aqqa N'Jidi.

(riiliil, au seuil duquel s'arrête la forôt. Au delà ce ne sont que maigres

Arl Alarh Pii* dp Sidi AU bou Abou Avnnt-monU Ari N'Jafar

Entrée du rul d'Idili

FiK. 98. — Le Ari Aïach Vue prise de Ari N'Jafor (Ax. zz 180«).

buissons, pentes escarpées revêtues de cliih, puis dalles calcaires*, ébouiis

• Éciiantillon n- 08 et 68 bis.

de roches éruptives*, chaos gigantesque dont la neige emplit les crevasses.

Fig. 99. — Entuée de la Gorge de Tiffirimi N'djimi

Le col d'Idiil est h demi obstrué par une colline de trois cents mètres d'altitude qu'on nomme Ari Jafar. Au delà s'ouvre une cuvette où vien-

Fig. 100. — Gorge de Tifirrimi N'Djimi

nent déboucher les étroites vallées qui séparent les avant-monts de la ' ÉchanUUon n« 63.

chaîne principale. En cette saison la cuvette est à sec, encombrée de pierres roulées, de débris de toutes sortes que les torrents y ont entraînés à la fonte des neiges. L'étiage des crues est visible sur les parois rocheuses.

Le col tourne à gauche, vers TEst, pénétrant entre les deux chaînes, il conduit aux sources de Toued Reris, d'où Ton descend en quatre étapes, au Talilelt.

Nous tournons à droite, vers TOuest, remontant un ruisseau qui nous conduit à l'un de ces réduits d'où les Iribus montagnardes peuvent braver les armées du Sultan. Celui-ci se nomme ïihrrimi N'Djimi. C'est une gorge sauvage qui va se rétrécissant jusqu'à permettre tout juste le passage d'un cavalier marchant dans le lit du ruisseau glacé. Les parois peuvent avoir huit cents à mille mètres d(» haut, elles sont d'un calcaire compact rosé, ponctué de grains d'oxyde de fer*. Les anfractuosités du roc ont plus d'une fois servi de refuge aux Braber, les parois sont tout (îufumées.

Cette gorge vient buter contn^ la chaîne principale presque au pied du pic le plus élevé, le Ari Sidi Ali hou Abou.

Ici commence la véritable ascension. Nos Aït Aïach n'iront pas plus loin; le chérif et ses hommes nous attendront. Je pars avec trois compagnons : le moqaddem, un Djebala et un Rifain.

Mes instruments marquent 2 33G mètres d'altitude.

Nous emportons deux boussoles, deux montres, un chronographie, deux thermomètres, deux baromètres orométriques-holostériques, un compte-pas, deux appareils photographiques, une lorgnette triédrique. Le temps est brumeux ; il souflle un fort vent du Nord-Ouest.

Sans guide, sans renseignements, nous escaladons le flanc escarpé du Haut-Atlas suivant une ligne de plus grande pente. La paroi est cuirassée de dalles de calcaire compact gris et de calcaire noir craquelé à la surface, inclinées vers le Nord sous un angle de 45<».

L'un de mes baromètres anéroïdes cesse de fonctionner vers 2 500 mètres. Un peu plus haut, vers 3 000 mètres, l'autre s'immobilise de môme.

De dalle en dalle, par ce rude escalier où nos sandales ghssenl et se déchirent, nous montons en nous aidant des mains, en nous poussant les uns les autres, jusqu'au niveau où la neige ouate les ravins abrités et

' Kirhanlillon n» 7i.

LES BRADER m

ombreux. Elle est rose, toute saupoudrée de la fine poussière des roches roses que Tair <lésagrège et que le vent charrie.

Là, nous nous heurtons au pied d'une falaise de calcaire subcristallin, probablement liasique^ haute de vingt-cinq mètres, qui court, monte et descend, comme un feston de roche au flanc de rénorme montagne.

Aucune végétation ne pousse plus à cette altitude.

Le vent est devenu si violent^ que par prudencenous nous tenons les uns aux autres. Tout a coup trois mouflons se lèvent à cinquante pas de nous. Ils semblent si peu farouches, et s'en vont si lentement, qu'un de mes compagnons les tire. Ce coup de feu les affole; l'un d'eux se jette dans un ravin plein de neige dont il ne sort qu'à grand peine.

La falaise gravie, non sans difficultés, nous montons dans un éboule-ment de roches calcaires noires craquelées à la surface. Chacun de nos pas fait rouler des pierres et le bruit de ces chutes emplit cette solitude d'un fracas de tonnerre.

Enfin, après quatre heures d'escalade nous atteignons, pie<ls nus et exténués, le sommet du pic de Sidi Ali bou Abou, à environ 4 250 mètres d'altitude \

Le panorama est infini, mais très confus, embrumé du côté du Nord, voilé par des nuages de poussière au Sud.

La crête du Haut-Atlas, dont notre sommet fait partie, plonge brusquement à l'Ouest dans le col de Tounfit ; elle reparaît ensuite, tranchante, mouchetée de neiges, avec le Ari lahia, s'affaisse encore et reprend, moins élevée, plus empâtée, sa direction générale.

Vers l'Est, elle est moins facile à suivre. A quelques kilomètres de nous elle se relève en un sommet qui est à peine moins élevé que le Ari Sidi Ali bou Abou, ensuite elle se dédouble vers le Ari Abbari, puis semble s'abaisser.

Au Nord et au Sud de cette arête centrale, courent des éléments parallèles, orientés comme la chaîne principale, séparés d'elle par des ravins étroits, ceux du Nord, plus escarpés et plus élevés que ceux du

' Échantillon n" 69.

* Anémomèlro 4. N. W.

' L'altitude moyenne obtenue en mesurant au sextant, et d'une hase connue, la hauteur du sommet au-dessus de trois points d'altitudes connues est 4.250 mètres. Ce chitrrc me parait cependant devoir être au-dessous de la réalité.

Sud. L'épaisseur totale du massif, y compris ces avant-monts, ne m*a paru nulle part excéder quinze kilomètres.

Au Sud du Haut-Atlas s'étend une plaine dont le relief n'est pas perceptible, et qui peut avoir quinze ou vingt kilomètres de largeur. Une chaîne peu élevée mais très continue la limite.

Plus loin encore on distingue des collines rondes et claires.

Au delà, tout se perd dans la poussière.

Du côté du Nord, on voit émerger le Moyen-Atlas du nuage de hrume qui couvre la vallée de laMlouïa. 11 vient d(» l'Ouest, étroit et peu élevé. A la hauteur du Ari llaïan, dont on distingue la cime, il s'étale en un pâté haut et confus qui va croissant et s'élargissant vers l'Est. II culmine en un sommet trapu, où je» crois distinguer des taches de neige, et dont l'altitude me semble égale à celle du Ari Aïach. Ce doit être le Ari hou Iblan qu'on m'a désigné comme la montagne la plus élevée de ce massif. Le Moyen-Atlas paraît tomber brusquement, à pic, sur la vallée de la Mlouïa. Le lleuve fait un grand coude et se dirige au Nord, la chaîne l'accompagne et je devine plus que je ne vois, son bourrelet gris cendré qui s'effile bordant la plaine à l'inlini.

Dans le Nord-Ouest, tout est plat, brumeux, invisible.

Le vent souffle en tempête, les thermomètres qui marquaient 21° au pied de la montagne sont tombés à 10°. Je brise l'extrême pointe du bloc de syénite mycacée * qui termine le pic de Sidi Ali bou Abou, et nous descendons, ou plutôt nous glissons, au milieu d'une véritable avalanche de pierres le long de la paroi la plus escarpée.

La neige rose dont nous avions empli une djellaba servit d'explication et d'excuse à cette ascension. Beaucoup de nos hommes n'en avaient jamais vu et le chérif joua si bien l'étonnement que les gens de la vallée d'Anzgemir resteront convaincus que nous ne sommes venus si loin et montés si haut (jue pour voir et goûter de la neige.

Au retour, nous avons suivi le même chemin jusqu'à la cuvette située au pied du Ari Jafar. De là, continuant à descendre avec le ruisseau de Tifirrimi N'Djimi, nous sommes passés au pied du seïd de Sidi Jafar. Le ruisseau y reçoit un petit affluent puis s'engage dans un long couloir rocheux à berges verticales de calcaire compact gris, moins

' Échantillon n*» 73.

a B

:= a <'o -

£ Su

:2 S

w c I <*>

étroit, moins sauvage que le Tifirrimi N'Djinii, mais plus long et aussi inaccessible. On nomme ce réduit Aqqa N'Jafar.

A la sortie de cette coupure nous avons retrouvé notre route du matin. On m*a montré de loin, dans la falaise rocheuse qui borde la vallée, des ouvertures régulièrement percées et correctement alignées. Elles sont situées îi mi-hauteur, et les oiseaux seuls y peuvent atteindre. Ce lieu est

Fig. 102. — Gorge de Tiffiiumi N'Djimi

Foued Rouj<le(l, sur los t(»rros de la puissante tribu de Lekhlout que g:ouveriie le qaïd Si ahd er-Ralnnan el-Khoulkhali.

Les collines djebaliennes des IU»ni Gourfet, des Aliel Serif, s'éloi-{^nent p(»u à peu dans TEst. Au-dessus de leurs crêtes ébréchées apparaissent, ouatées de bruines, coiffées de neipes, les montagnes de Lekh-jnes et de Rmara.

Vers midi nous faisons balte au bord d'une rivière rougeAlre, lente, aux berges nues (»t escarpées, on la nomme Toued el-Mekbasen. L'biver, elle atteint quinze k vingt mètres de largeur; en été elle n'est, le plus souvent, qu'un cbapelet de flaques d'eau croupie peuplées de grenouilles et de tortues. La plaine qu'elle arrose est renommée pour sa fécondité. Les orges qu'on y moissonne au printemps sont les plus lourdes de la contrée ; on y récolte en automne des melons fameux qu'on peut « manger avec la peau », dit le proverbe.

Dans cette plaine si f(»rtile, au bord de cette rivière calme et boueuse, fut livrée, le 4 août 1378, l'une des plus tragiques batailles de l'bistoire marocaine. Quinze mille Portugais, trois mille Allemands, deux mille Espagnols, sept cents Italiens, plus de vingt-cinq nn'lle Marocains, y périrent.

Le sultan du Maroc, Abd el-Malek, mourut dans sa litière au début de rengagement; son rival, Mobammed XI, se noya en voulant traverser la rivière, et le roi de Portugal Dom Sébastien périt de mystérieuse fa^*on. Les débris de l'armée européenne», acculés à l'oued, se rendirent.

Ainsi finit l'occupation portugaise, la plus complète de tout(»s les conquêtes cbrétiennes du Maroc, celle qui a laissé dans le pays les traces les plus nombreuses, le souvenir les plus profond.

nommé Tassaoul Ourimeren, et ces cavernes, « emplies de merveilles », sontTœuvre des chrétiens...

9 juillet.

Journée de séjour, de repos et de bavardages.

Les Ait Aïach ont certaines prétentions médicales. Ils ont bien voulu nous livrer quelques-unes de leurs recettes que j'ai notées sous leur dictée.

Voici d'abord à quelle occasion la conversation tomba sur ce sujet. Un de nos serviteurs fut piqué par une grosse tarentule que les indigènes nonmient « Bou çiha », l'insecte à la malédiction. On me l'apporta mourant de peur; une injection de caféïne le rassura et le guérit. Nos hôtes apprenant que l'un des compagnons du chérif s'occupait de médecine se sont mis à parler science médicale.

Naturellement, ils n'ont aucune notion des écrits d'Avicenne, d'Aven-zoar, d'Averroes, ni d'aucun des célèbres docteurs arabes de l'ancienne

école de Fes, mais ils ont quelques recettes qu'ils appliquent, à propos ou hors (le propos, avec beaucoup de conviction.

Le Bou çiha doit son nom à la malédiction qu'il prononce en mordant sa victime : « descends au tombeau ». Le malade, en effet, souffre cruellement, éprouve une brûlure intense, puis se refroidit et meurt.

Pour conjurer le sort, il faut creuser dans le sable une fosse, une véritable tombe ; on y fait un grand feu, puis, quand le sable est chaud, on éteint le feu, on balaye soigneusement la braise et Ton ensevelit le malade glacé dans ce sépulcre brûlant.

La malédiction se trouve ainsi réalisée à la lettre sans que la victime soit obligée de passer de vie à trépas.

Pour extraire une balle, on place un morceau de plomb sur la bh's-sure : « le plomb attire le plomb ! »

Comme vomitif on emploie Teau salée, et on chatouille la gorge du malade avec une plume.

Pour arrêter les hémorragies, on pratique la compression, on se sert aussi de la toile d'araignée, de la cendre chaude. Les Juifs emploient le tabac à priser.

On met sur les plaies du miel, ou de l'alun, ou du vinaigre, ou de la poudre, ou de l'urine, ou du charbon pilé.

On guérit les maux de dents en faisant mâcher une racine nommée serrina.

On soigne les yeux avec de l'antimoine, du koheul. On obtient aussi de bons résultats en se servant d'une poudre faite de noyaux de dattes, de grains de poivre et d'antimoine brûlés et piles ensemble.

On met le feu de deux façons : soit en posant un tison sur l'endroit voulu, soit en labourant la peau avec la pointe d'une faucille rougie.

Les maladies de peau se guérissent avec du henné ou du goudron.

On se dépile soit avec du zernir, soit avec de la chaux vive, soit encore en poissant les doigts avec de la gomme et en arrachant les poils. Ce dernier procédé est le seul employé

par les femmes. Le zernir répand une odeur infecte, la chaux amène des plaies et des abcès ; l'un et l'autre ont pour résultat de faire repousser trois poils à la place d'un.

On se lave avec du rassoul, de la terre à foulon ; ou encore avec un mélange de cendre de tamaris, d'huile et de rassoul.

Pour éviter les insolations on s'écrase du raisin sur la tête.

La saignée se pratique par des scarifications frontales et surtout occipitales.

On réduit assez bien les fractures simples.

J'ai vu plusieurs hommiîs qui avaient subi des amputations. La section est faite ordinairement à Tarticulation du coude ou du genou, sans lambeau, et l'os fait saillie. Je n'ai vu aucun exemple de désarticulation de la cuisse ou de Tépaule.

iO juillet.

Les pentes du Haut-Atlas, entre le pied des montagnes et la Mlouïa, sont infertiles et dénudées. Le sous-sol est formé de calcaires dolomi-tiques à fossiles \ de calcaire jurassique supérieur % et d'un conglomérat de galets maçonnés dans une pâte rose. Tantôt ces rocbes affleurent en bancs polis et glissants, tantôt elles sont recouvertes de sable quartzeux ou d'argile, et revêtues d'une maigre végétation : le chib, le geddim, rbarmel, le rtem et quelques plantes sècbes croissent seuls sur ce sol assoifl*é.

Dès qu'une trouée dans la chaîne des avant-monts laisse ruisseler un de ces torrents encaissés qui ravinent profondément les premières pentes et vont s'épanouir en ingénieuses irrigations dans la plaine, aussitôt le pays se transforme, la haute vallée du torrent devient un merveilleux jardin, les récoltes s'étalent au loin dans la campagne, les villages fortifiés, les tirremts se pressent en amont, se dispersent en aval, épars au milieu des champs cultivés.

Notre route, de l'assif Anzgemir à l'oued Outad Ait Izdeg, s'est faite sur les pentes stériles, en longeant de près le pied du Ari Aïach. En quatre heures de marche dans cette plaine, nous avons atteint le tirremt de Berrom qui appartient aux Aït Haddidou, et nous campons au bord de Toued, dans des jardins pleins d'ombre, sous un bois de noyers, de cognassiers, d'arbres fruitiers de toutes sortes, oii s'enlacent des vignes cliargées de raisins.

Les gens d'ici ont conscience du charme de leur oasis ; le contraste de la plaine aride, avec la fraîcheur des vergers leur donne, comme aux

' Échantillons n" 74. 75. — * Lchanlillon n» 76.

LES BKABER

177

(Jaliriens , raniour et radrniration de leur nid (le verdure. Un poète berbri disait ee soir, après le baïdouz :

« Berroni est une g^emme sertie dans le cuivre vil — IVau de son torrent est douce connue le lait — ses fruits sont les plus beaux — son miel est le plus suave — et nulle part lu^ sont plus amoureuses les mélodies incertaines que le vent chante dans les ar-br(»s. »

Il juillet.

De même que toutes les tribus du Moyen-Atlas ont des tirremts (4 des cultures sur la rive {2^au-che de la vallée de la >llouïa, de même toutes les tribus du Haut-Atlas possèdent et cultivent des terres sur la rive droite de la Mlouïa.

Berrom appartient aux Aït Haddidou, dcmt l'habitat s'étend, au Nord du Haut-Atlas, le lonfi:de la vallée de Toued Oulad Aït Izde{ç;*au Sud, sur les rives de Toued Ziz.

L'oued Outad Ait Izdeg prend sa source non loin crici, à l'Arbalou Taltiouen. Une autre rivière, issue de la rnenie source, se dirige vers le Sud et prend le nom d'oued Ziz.

Le type des Ait Izdeg est très dilférent de celui des Ait Aïacli. Ils sont de taille moyenne, plutôt petits ; ils ont la peau cuivrée, les traits minces, les yeux bridés. Ils se rasent entièrement la tête, ne portent ni barbe ni moustacbe mais seulement un étroit collier dessinant le contour du menton.

Ils sont fantassins, montent mal à clieval et possèdent peu de cbevaux. Ils parlent indifféremment l'arabe et le tamazirt.

On rencontre des femmes vêtues d(^ la toili* bleue des Çabriens : le kbent. Toutes portent la bendira rayée de bandes noires qui fait regretter les bendiras h llocbes de laine des Béni Mgild.

Ces sédentaires sont très fanatiques, excellents cultivateurs et médiocres guerriers. Leurs voisins disent d'eux : « Ils ont plus de cbèvres que de moutons et plus de bâtons

que de fusils. »

Berrom est située sur Toued Outad ; Flilo est sur un affluent qui n'est séparé de Berrom que par un promontoire rocbeux. Ce ruisseau serpente au fond d'une vallée profonde. II prend sa source près de la zaouia fameuse de Sidi Hamza. En sens inverse coule l'oued Sidi Hamza qui va se joindre à Toued Nzala, sorti du col de ïizi N*T(droun, — le col de la cbamelle, — pour se jeteur ensuite» dans l'oued Ziz.

12 juillet.

Nous descendons la vallée de l'oued Outad. Elle est d'abord étran-glé(> entre des assises calcaires empilées et rompues par les eaux. Puis elle s'élargit et sa rive gaucbe se peuple de tirremts, cbateaux forts de terre rouge percbés sur un tertre ou ceints d'un fossé, avec des apparences monumentales, des airs menaçants de citadelles, plus dentelés, plus ajourés, plus fragiles que tous ceux que nous avons encore rencontrés.

La première de ces forteresses appartient aux Aït Ouafella, jadis fraction des Aït Izdeg, aujourdliui tribu indépendante. Elle est toute neuve : ses murs sont gris rose, le sommet des tours (»st encore humide

Ik.

179

Kij<. loi, — Y.vi.hKK i»K i/o rEl» Orrvi. Tinrinl lU"- Ail Ounfcllu.

vl brun. Les cijj^ofçncs^ ni ont tioiivr la iniu:onn(»ri(î Irop fraîche pour leurs niellées, ell(»s perchent sur les (hîux autres tirremts (jui, plus vieilles, très croulantes, appartiennent aux Aït Izde}»*.

Nous campons au pied <l(» la dernière, h côté du (juarli(»r des Juifs, du niellah.

13 juillet.

Les Aït I/de<i^ se sont réunis autour de notre camp, et, tous ensembles pendant des heures entières, ont acclamé le chérif : ((Dieu t(» donne la victoire — ô mon maître — ainsi soit-il ! »

Cette» acclamation est réservée au Sultan, et mon compapion fait s(»m-hlant de ne pas comprendre la si^j^nilication de ce salut impérial. Les tribus de cette réji^ion ont décidément un médiocre n^spect pour Sa Majesié Mouley abd td-Azziz.

La vallée d(» l'oued Outad Aït Izdej^ est à peu près orientée Nord-Sud. Elle forme un couloir de deux kilomètres de largue» encadré entre des berges roses. Dans \v fond de» cette vallée, ving^t ruisseaux courent à travers les champs (jui s'élaj^ent en terrasses, et descendent par gradins, avec une harmonieuse alt(»rnance des vt^rtes luzernes et des moissons blondes.

' Les ci'jfoîJfnes sont sacrôes au Maroc. On croit rcHrouvLM- dans celle superstilion une survivance (lu domine de la transnii^ralion des ùiuns: l'esprit des tolba bavards se réincarnerait dans les cit;o«jfnes. A Fcs. à Meknès, on soi«ifnc; les cij?ognes nïalades.

on enterre les iiiorles. Les hiron<lelles el les her^eronnellcs sont «'«^alcmenl v«*nt"'n"es. Les Brabcr ne (!roienl d'ailleurs nulleiiKMil à la midcmpsycosc

VOYAGES AT MAROC

I I

6 1

'— c

w .-S

— C

I»

Oh fail la ivcolto (»n ce moiiicnl. Los hoiiiHirs ont le tablier de cuir, ils inoissoiineni îi la faucille, courbés sous le soleil, à demi nus. Les doig^ls d(» la inain gauche sont prolégés par des doigtiersen roseaux. Les femmes lient les gerbes et les disposent en meules basses, sur deux rangs, l(»s épis au centre. Elles ont un(^ façon particulière d'enlever les lourdes charges qu'elles portent : elles s'agiMiouil-h'nt, le dos à la botte qu'elles ont liée, se lais-S(Mit choir à la renverse, saisiss«»nt rexlrémilé du lien par-dessus Tépauie gauche (»t se redressent d'un seul coup de rein.

Beaucoup de ces femmes sont blondes, elles corrigent avec du henné <*ette nuance qui n'est pas de mode, la nuque et les tempes en sont teintées d'ocre et, sous le soleil, ébouriffées dans le désarroi de la moisson, elles])araissent coiffées de perruques rouges.

La montagne contient

(les mines vers la zaoïiia de Sidi Ilainza. Les g(»ns de Berroin nous l'avaient dit ; ils avaient ajouté que ces mines étaient exploitées. Nous voyant incrédules, ils ont été nous chercher des échantillons et le maître mineur lui-même.

Ces échantillons sont : un fragment de galène riche *, du fer oligisle pailleté sur une roche quartzeuse-, et un laitier de plomb ^ provenant d'une exploitation ancienne.

Ces mines appartiennent aux Aït lladdidou, qui les tiennent des Ait Atta. Le mineur n'exploite que le plomb ; il doit en fournir aux propriétaires dix à onze quintaux par an ; ce qu'il peut extraire en sus est son bénélice. Le procédé d'extraction est enfantin : on chauife sur un grand feu de bois résineux le minerai recueilli à (leur de terre; le plomb fondu est recueilli dans de grandes poteries plates, très épaisses. On le verse ensuite sur un lit de gravier, où il se refroidit. Le mhieurnous dit que le métier est rude et le nourrit à peine. Hommes et fennne laissent croître et pendre en longues mèches les cheveux des

tempes. ^^^^ (Vest aujourd'hui le jour du Sabbat, notre camp

^^^R^ est plein de juifs oisifs. Les hommes, hâves,

☐^RpB malingres, portent la longue lévite noire et, selon

l'Age, la chéchia rouge, la chéchia noire ou le (ichu bleu. Les femmes ont l'air de hardies matrones, elles sont vêtues d'élolles légères et paraissent aimer fort les mousselines souples. Unes et transparentes <(intermédiaires entre le voile et la nudité ». Leur coilfure est originale. Elles portent un hennin court, rouge coquelicot, recouvert d'un lichu dont la pointe tombe jus-

Fig. 106. — Type de femmes DES Ait Izdeg

'^v;

Fig. 107. —- Type de Berbri des Ait Izde(

Échantillon n** 87. —* Éclianlillon, n« 79. — ' Écliantillon, n« 80.

qu'aux jarrcis. Li» loul rsl lixr par uru» ccinUin' lou^f ruroulée ileux fois horizonlalcnicnt autour dv la Iric.

Les Israélites ont uni» situation (wci'ptionncllo chez les Aït Izdefj: et l<»s Aït OuafVlla. Ils ont, (Minirnr partout ailleurs, accaparé le connncrct» et capte la fortune» des indiffenes, et, d(? plus, las de l'insécurité ilc» leurs fil^liettos, ils ont construit un {^rand tirreint, voulant être maîtres chez eux : le tirrenit des Aït Ali ou Moussa.

On les y a atla([ués ; ils ne se sont pas contentés de fermer leurs portes, ils ont riposté à coups de fusil et rendu coup pour i-oup, et depuis lors ils traitent avec h's musulmans de puissance à puissance». L<»s femmes des Braher ne sont pas inaccessihles aux prés(»nls d'Israël et, chose plus étonnante encore, les Braher ne restent pas insensihles aux charmes plantureux des lilhîs d(» Moussa. On en jase alentour, et le renom de ces Braher dé<î;énérés i»st détestahle : nous-mêmes fussions restés incrédules à cette tolérance (»xtrème si nous n'avions vu tout à Theun» h'S juifs venir en procession, connue de hons nmsulmans, apporter leur ziara au chérit, tandis ([ue h'urs fennnes haisaient les mains de Mouley Ali, le priant d'appeler les hénédictions d'Allah sur les enfants d'Iavé.

14 juillet.

Sortant de la vallée de l'oued Outad, nous rentrons dans la f!:rande plaine infertile. On la nomme Aderoual dans cette réf^ion. Un piton d'une centaine de mîdres en rompt runiformité i»! prend le nom d'Oui l)<»roual — le c<eur d'Aderoual. A droite la nu)nla{^ne, vers (jui les pentes piern»ust»s s'élî'vent ; à gauchi» la vallé(» de la Mlouïa (ju'indiijut» seulement un filft de verdure et vers (jui le sol s'incline.

Pas un nom à citer, pas un détail à noter, ri(»n qu'un paysa^j^t» farouche, un sol rahoteux : minces assises horizontales de calcaire sul)-cristallin oii se voient <les déhris d'(»ncrim»s\ affleurements de quurtzilr micacé ferruj^in(»ux-, fialets roulants ou ajJ!;<ilomérés n»couverts d'un dé^ot de calcaire superdciel \ pierres luisantes halayées par le vent et polies par le sahle.

Nous avons traversé um» nuée de sauterelles éj^arées dans celte solitude. Le moindre souflh» les emportait, les éparpillait, les enlevait k de

* lirhanlillon ii- 81. —* Krlianlilkm ir 83. — ' Écliiinlillon n» 8i.

frrandt's hauteurs (1*oli clh^s n^loiubaient en zi{i;zags maladroits. Ce sont de j(»unes sauterellt»s, des nierrad, des criquets au corps rouge, aux ailes tif'rées. Elles sont encore inoffensives; leur vol fait un bruissement analogue il celui des orges mures agitées par la brise.

Zebzat est un groupe de quatre tirremts appartenant aux Aït Ouafella. Ses habitants sont pauvres et par conséquent dangereux. lisse sont institués portiers du Tizi N'Telroun et prélèvent un droit d'un douro par bete et par juif sur les caravanes qui franchissent le col.

15 juillet,

La route (îst toute semblable à celle (riiier; même monotonie, même aridité. Une ligntî de collines arrondies, de trois cents mètres de hauteur (environ, borde maintenant la rive gauche de la Mlouïa ; elle s'élève vers rOuest, porte un sommet d'à peu près quatre ccmts mètres d'altitude, qu'on nomme Djebel Ilariga, et s'achève en face de Misour, perpendiculairement à lavallé(% sous le nom de Djebel, ou de Shabet, Oulad Abbad.

Nous campons à Bou Aïach, àzib des cheurfa de Qaçbat el-Maghzen,

Oua;;crlat Tamaxalt Annouqul

Zebzat

Fig. 108. — Vallée de la MLorïA Zcbzal (A/. = 190°i.

grosse agglomération, située sur la Mlouïa, dont on aper(;oit d'ici les jardins.

vovacils ai: makoc

yarhciL rl-Mn^hzcn ' rsl un poiiil ilappui de la rouU* ofliriclh» do Fî'S au Talilcll. Ija fiaruisoii sr cDUipusr en temps ordinaire crun (jaïd (»l (runo «M'nlaiuc d'Iioiiiiucs. Lr caïd vient d'èlrc nuissanr, lors di» Tinsur-nclion d'Omar d-loussi. cl tout le pays est reveim h ranarchie tradition-

Fij:. lou. — V\Li.KK DK Lv MLori.v

Tincmls ilc /ch/al (A/. =: Xm^" .

nelle, plus douce, diseni les habitants, cl i)ien moins onéreuse» que la loi du Sultan.

Hou Aïacli serl de nzala, de caravensérail. aux voyageurs de cetli*

Kl^'. 110. — V.Vhl.ÉK l»K LA Ml.Ol ÏA Hou Aïjuli (A/. z_ isn- .

roule lré([uentée. Kn ce moment les routes sont coupées, le tirrernt est

' On ruppi'll»' riuorc' Qurhi «'rli-Choinra. parce ciuo pres(iue tous les habitanU do ces • |jn;l)ji> siml rlu-uila Kilali, ou AU loiissi (Lalla Miiiiouna). ou Ait Chcrrouchrn. Le reste de la jxipulalioii sr cniupoM» il'Ail OualVlla. (VXil Izdep cl de Qoliula.

presque désert. La terre est si seelu* vn celte saison que les rivières ne parvi(»nnent même plus jusqu'ici, à quatre kilomètres du pi(Ml de la montagne. On est obligé d(^ les amener par des canalisations souterraines, des rtata ^

10 juillet.

Deux heures vA demie de marche séparent Hou Aïach de Taourirt. Les si»uls incidents de la route sont les traversées des ravins de Toued Zriouila et de Toued Bertat. Ces rivières ne coulent qu'en hiver. Le sous-sol conserve juste assez d'humidité pour faire vivre des cedras et des lauriers-roses.

Les qaçjbas de Bou Hanna et de Zriouila s'élèvent dans la vallée au bord de la Mlouïa près du confluent de l'oued Zriouila. La première appartient aux Aït Ouafella ; la seconde aux Ait Izdeg et aux Aït Cher-rouchen.

Bertat, que nous laissons à notre droite, au pird de la montagne, est un(» bourgade de cinq tirremts peuplée d'Aït Izdeg etdeQebala-. Taourirt est moins important et ne se compose que de deux tirremts, àzibs des cheurfa voisins. Deux sources y entretiennent un peu de fraîcheur et permettent de cultiver les champs voisins. La moisson est faite. On dépiqu<» avec des bestiaux qui piétinent les épis en tournant en cercle. Les pauvres, ceux qui ne possèdent pas de bestiaux, s'accroupissent en rond autour de l'aire et frappent indélinimeiil les épis avec des bâtons courts, en cadence et d'un geste las.

17 juillet.

Nous quittons Iv Haut-Atlas pour regagner la valléi» de la Mlouïa. Quatre heures de marche et nous atteignons Toued Ouizert sur les bords duquel habitent les Oulad Khaoua, tribu arab^' mi-nomade et mi-sédentaire. Oulad Khaoua, Oulad el-Iladj, Béni Gil, sont naturellement alliés contre Tennemi connnun : le Braber. L'an (h'rnier, à pareilh» époqu(% les Oulad Khaoua et les Oulad el-Hadj tentèrent d'enlever les troupeaux des Béni Ouaraïn, (jui paissaient dans la vallée, l^es Brabei*, prévenus

• On le» uuiiiiiuc oncorc « fogjjrara ».

* Brabor d'aulivs Iribus qui soiil aux f^aj^os des piupriôlaires du tirieiul.

\Si)

vnVA<;Ks ai: mauoc

à tviiips, ilt'vaiicrmil h'iirs a^rcssi'urs, lirùIÎTriil (|U('I(jurs (|iM;l)as ol « iiianj;vn'iil ^) (|ii('l(|iH'S douars. I^rs Aïl Aiacli arrivrs apirs rarlioii nv li'ouvaiil plus riru à drlruirr, cnlcviTcnl unr caravaiK^ dr soixanlc et dix cliaiuraux (|ui luvail à niarclu's lorcrcs. Depuis lors, cnln' Arabes et Braher, la IVonliÎTe est « seuiée de poudre : un moineau ny

passerait pas ».

(hiizerl esl eouip;)sé de (rois «piehas. La preiniî're, bâtie sur une colline ronde à sonnnet plal. send)le une vilh» forle sur un sorb» de frrès. Klle suiplombe le lil de Toued (Kiizert à (|ui les irrijrations ni' laissent (ju'un lihM d'eau. I^es deux autres (piebas n'ont rien ([ui les siiifj^ularisi». Leurs jardins, eneadivs de tabias talus en terre battu(» . s'étend(»nt sur uni» lonf;ue bande. Les verf^ers sont eliarinanls ; ee sont des oasis d'arbres fruitiers. Deux ou trois palmiers éri«ient leur dis«iraeieuse silbouetti' vl h»urs feuilles roussies au-dessus dr re bou<|uet de fraiebe verdure.

L'une de ces (pu^ba, la dernii're, appartient aux IJeni Absen. Les babi-tants sont IVeres des Déni Abs(»n de la foret de Mamora près de Ubal. Ils sont demeurés en arriere-^^arde sur cette terre qui fut le berceau d<» leur tribu. Tiop faibles pour se défendi'e contn» leurs puissants voisins ils ont du se placer sous la protection des Oubul Kbaoua (lui les

Q«;ar el-FiiUi|ani

Ohim] (>ui/.i:rl ¥i'^. 111. — Ori/.KIIT

n .11- (lo Ouliid Dniitui.

ran<;onnent à merci et leur interdisent (Taller rejoindre la portion

LES BUAHEU

principale de leur tribu.

187

Fig. 112. — OrizEUT Ocar jIos Hoiii AIimmi.

i8 juillet.

Le Haut-Atlas fuit dans l'Kst. Les (l(»r-nieres pentes Nord érodées, adouillées, méritent le nom de eheh(|a .lil»'!;, (jue lui donn(Mitlesindi};ènes, tant les ravins y dessinent un réseau eom-pli(iué. En lare, le Moyen-Atlas ehanjjce de direction et remonte» vers h» Nord-Xord-Kst. Les collines des Oulad Ahhad se terminent l)rus([uement par la montajrnc de Misour; le thalwefç (jui les sépare du Moyen-Atlas est le lit de Toued Chouf ech-Cherji:.

Nous nous sonnm^s mis en route à sept lieun»s.

Nous suivons d'abord la rive droite de la MIouïa, puis nous traversons I(» lleuve à la

(pu;ba des Oulad bou Kball'a. Ses eaux rouj^càtres }^liss(»nt lentement sur un lit de galets parmi les tamaris et les joncs. Les ber<î:(\s escarpées sont creusées dans Tarfi^ile rou{;e ; elles portent la trace des crues terribles qui suivent la fonte des nei<î:es. (]e matin la MIouïa n'a que trente mètres de largtî et cinquante centimètres de profondeur.

La rive droite est un inunense plateau désert incliné vers la vallée. On lui donne plusieurs noms : (ladet er-Uiga, ou bien el-Mgatif. Aït Cberrouclien, Oulad el-Haaj, Oulad Kliaoua y nomadisent et y possî'dent qucdcjues qacbas et quelques oasis. Ce fut autrefois, nous dit un vieux cbasseur, le pays des aulrucbes et des onagres. On n'y rencontre plus ([ue des gazelles.

Misour apparaît de loin connue une large taclie de verdure. Les neuf ([acbas qui la composent s'élèvent sur les rives d'un petit aflluent de gauclie : l'oued Souf ecb-Cberg. L'arrivée par le Sud es!])ittores(jue; la route passe entre deux collines escarpées dont les tabl(»s calcaires, portent cliacune une bourgade fortifiée.

Les babitantssont des Oulad Abbad, ils sont Arabes. Ce sont de grands

et beaux lioinines. Jeunes ils ont l'air indoliMit, plus ajj;és ils preiiiUMil une apparence de majestueuse placidité. Presque tous portent le liaïk et la rezàa blanche ; les voyageurs, les nomades, les ouvriers, portent le selham écru et le khft brun. Ils parb^nt un arabe assez correct où l'on retrouve Taccent du sud-oranais. Leurs vergers produisent des caroubiers, des poiriers, des abricotiers, des pruniers, des liguiers, des pommiers, des cognassiers et de la vigne, tous les légumes possibles et des

Qcar (les OuUd bou KliaUa

Fig. 113. — Vallée de la Mlouïa Gué des Oulad 1k)u Khafla (Az. =: 3;5»).

fleurs à profusion. Le reste des jardins est une foret d'oliviers loufiue, profonde, admirable.

Cette transition brusque de la lumière violente du désert à Tombre douce de ces bois, de l'aridité de la plaine embrasée à la fertilité de ces jardins pleins de fraîcheur, fait dire aux gens du pays, quand ils désignent leur oasis : l'île de Misour.

19 juillet.

Une ambassade est venue nous trouver ce matin, précédée de bannières, suivie de llùtes et de tambours. Les gens de Misour prient humblement le chérif d'être leur hùte un jour entier. Courtoise, mais inopportune, leur demande est de celles (|u'on ne peut refuser : un pontife se doit à la piété des lideles.

Après Taubade on a parlé politi(iu«'. Les qaijbas de Misour sont parla-

gées en trois (:ofs (clans) ennemis. On s'est encore battu la semaine passée ; quatre hommes ont été tués. Ces querelles intestines ont fait l'objet d'une discussion forcenée

Plus loin, la plaine s'élargit dans l'Ouest jusqu'aux ondulations qui bordent la côte atlantique. El-Qçar el-Kebir apparaît au Sud. barrant l'borizon de la ligne sombre de ses jardins d'où émergent des minarets blancs. La ville de laqoub el-Mençour n'a pas de remparts. Elle (»st misérable et sale. Tous les voyageurs qui l'ont visitée ont décrit ses maisons de bri(jues plates, ses toits de tuiles, ses rues infecles et le lalus do fumiers séculaires qui ceint la face Sud-Ouest. Dans ce décor immuable rien n'a changé : l'enceinte de fumier atteint le niveau des terrasses, les maisons s'écroulent, les jardins bordés de baies d(; roseaux sont délicieu-semenl touffus et fleuris, les cigognes envahissent les arbres.

LE RIF. — LES DJEBALA

Il fait nuil quand nous attoi "^

gnons le fondouk du marche, où 1

tout un peuple de voyageurs est ^ *

entassé. '

30 janvier.

Quatre chemins mènent de Qçar el-Kebir à Ouezzan. Nous !.,: prenons le plus oriental, plus court mais moins fréquenté, parce qu'il longe et traverse par en- ☐ ' droits les territoires des tribus |' djebaliennes d'Ahel Serif et de 1^ Rehouna.

Partout des habitations et des ;; cultures, sur les collines arrondies, aux pentes des vallées herbeuses où coulent Toued Taha- ; rous et Toued Lekkous. Cet oued e8t Tantique Loukkos de la my- jjj.. Ihologie, celui dont les méandres " enveloppaient le jardin des lies-] pérides à la façon d'un dragon j jaloux, et dans lequel Lixus, la cité phénicienne, mirait son môle et ses remparts.

Aujourd'hui l'oued coule à pleins bords. Au village de Seb-bab, où nous le traversons, il a trente mètres de largeur, un mètre de profondeur, et nos mules y trempent leurs chouari ^

Les montagnes des Djebala qu'on aperçoit dans l'Est, par la trouéiî de l'oued Lekkous forment * Paniers do palmier nain ou d'alfa tressé.

H -3

es

ce o

c a

fi S

< =

ce Jî

J z

une

masse» imposante. Les plissements sont moins distincts, leur orientation a ehanfj^é.

qui a duré trois heures. Après quoi, par lassitude autant que par déférence, on a écouté les paroles de conciliation du chérif, on a promis d'oublier le passé, de faire une trôve. Que durera-t-elle... ?

Les plus longues accalmies de leur histoire locale sont de trois mois. Dans ce coin de paradis où la vie serait si facile, si douce, on se hait, on s'entr'égorge ; les Misouriens cultivent leurs fleurs favorites le fusil à la main, tant est grande Tinsécurité de leurs délicieux jardins.

Après les discussions politiques on a entendu les disputes de famille. Misour n'a ni qaïds, ni chîkhs, et les conseils de notables, les djemàa, qui administrent chaque qaçba sont peu écoutées. Chacun se fait justice. La présence du chérif est une occasion pour le faible de protester contre le fort, pour la victime de dénoncer ses agresseurs, pour le volé de réclamer son bien.

Cette justice de paix a fonctionné jusqu'à l'heure dr» la prière qui s'est faite dans l'affreuse et minuscule mosquée des Oulad Sliman.

Vers cinq heures, on a apporté la mouna : une vingtaine de plats de tàm au mouton, des jarr(»s de beurre, des petits seaux de merga, des gilteaux de miel, des prunes, deux chouari d'orge, deux pains de sucre, du thé, des bougies.

On s'est formé en cercle autour des plats, les haïks misouriens m(Més à nos djellaba rifaines et, pendant une heure, on n'a plus entendu que ces bruits, d'un réalisme caractéristique, par-quoi les musulmans ont coutume de témoigner à la fois leur gratitude et leur satiété.

Au clair de lune le camp a été envahi. Toute la population, hommes, femmes et enfants, est venue faire un haïdouz. Très différent du haï-douz braber par le rythme et par le mode, le haïdouz des gens de Misour se chante assis on rond, en se dandinant et en battant des mains. On ne danse plus ; si tant est que l'on puisse appeler danse le branle lascif des Braber.

A côté, sous les oliviers voisins, divers groupes se sont formés. Les Thouama, lesDerkaoua, les nègres Genaoua, les Hamadcha, les Aïssaoua, exécutent leurs exercices ou récitent h»urs prières, les uns assis en rond, les autres sautant et hurUuU leur fantastique saturnale.

A minuit, les dernières bougies éteint(»s, (m s't»st séparé. Les Misou-

rit'Ms soiil |)arlis m chiuilaul, louis laiilornes à la main ; leur blanc l'orlrj::*» soniblail um» loiifj^ue lln'orie <l«' Irviirs.

Il m'a semblé (|ue bien fies jolies Misouriennes que j'avais reniar-

Qt-ar ii.« Oui ni Sti.nan Qrar flc« Oalad Si<li »kiu TaiHt

Vi^. \\ï. — Misoru (Lo roiivoi «luri cliri-ir m t(»uriiÔL'de/iaru). Viir prÎM' <<ii lit do

rOiM'tl rl-Ioiidi (A/. ~_ ^ti.'i»-.

(|uées au banlouz man<[uaient à ee délilé et, lonfilemps après que la rumeur <les voix se fui p(»nlue dans le lointain, flu bois d'oliviers re(h»venu sombn\ j'ai enleiulu jaillir une l'usée de rires perlés...

20 juillet.

Des remparts de la (|a<;ba des Oulad Sliman, nos botes d'bier. aux olivettes des Oulad Sidi bou Alem. ebez qui nous sonmies invités à venir ramper (m» soir, on rompt(» (juinze cents mètres à vol d'oiseau. Mais h» sentii'r (|ui suit la li|2^ne droite n't^st pas praticabb» pour les mules ebarf^^ées : il nous faut aller çIu'rriKM*, par un lonjr détour, un passajro où les berp's de Toued Souf eeb-Cber}:: soient accessibles.

L'ou(mI est un ruisseau blancbàtre de quatre à buit mètres de larpt». Son lit d(» {i^ab'ts est cn*usé entre ib'ux liantes berj^es, sans un tamaris sans un laurier-rose pour (»n épiyer la laideur. iW ruisseau c|ui féconde milb' beclares de terres n'a pas même une toulb* de joncs qui hai^ne dans son eau trouble.

I^es Oulad bou Ab'm sont disci|)les reliuieux <lu idiérif Abd es-SaU»m

bon Mechicli \ l'ancrtre des Boni Arous. Ils prétendtMit inriiir desceiidn? du patron des Djebala et se disent cheurfa. Leurs jardins sont riches, leurs maisons sont pauvres, leurs femmes sont laides; ils sont délestés de leurs voisins.

21 juillet.

Les cinq kilomètres qui séparent Misour d'Igli n'offrent aucun intérêt. La route chemine sur un sol dur, conglomérat alluvionnaire à débris de silex bruns ^ Nous lonfçeons de loin l'oued Souf ech-Cher{2^ qui se jette dans la Mlouïa deux kilomètres au-dessous du seïd de Sidi bou Taïeb.

La plaine est brumeuse comme à l'ordinaire ; le plateau qui s'étend vers l'Est paraît se relever au Nord. La chaîne tourmentée du Moyen-Atlas borde toujours la vallée.

le^li, peuplé(^ d'Oulad Abbad, est une f^^rosse qa(;ba sans aucun ornement. Les murs jaunes sont tout décrépits, tout croulants. Le type arabe s'affh'me chez les habitants qui sont f^rands, minces, presque palabres. Ils ont le teint ohvatre, les \eux un peu bridés. Tous portent le haïk, flottant s'ils sont oisifs, serré à la taille par une ceinture (|uand ils cheminent; ils en ramènent un pan sur la tète, pour se préserver du soleil, et le fixent avec un khît. Ils sont chaussés de la sandale des Çahriens, simple semelle retenue par un réseau d'alfa tressé.

Leurs armes sont : le Reminfii^ton espajrnol ou le fusil à deux coups de fabrication fnin<;aise, le poif^nard droit, la poire à poudre en bois h lonj» col, ronde, pansue, puillochée fh» f^ravures ou constellée de clous de cuivre. Ils ont la grande selle algérienne à haut dossier.

On nous a donné le spectacle d'une fantasia à pied. Les femmes, placées sur deux rangs qui se font face, sautent en chantant et en ondulant des reins. Les hommes s'avancent entre elles, brandissant leurs fusils au-dessus leurs têtes comme pour lancer un coup dv baïonnette. Ils trépignent, hurlent, et linaleim^nt font feu vers la terre (»n soulevant un nuage de poussière. Pendant ce temps l'un d'eux récite une sorte d'hynnnc» guerrier en s'accompagnant du grand tambourin.

• Lesfemm(»s se» voilent, el resthéti(|ue n'y perd pas grand'chose. C(*lles (|ui mimaient

c(»tte danse immodeste m'ont paru presque toutes laides et mal faites.

* Dôcôilr rn 1228 apivsjr'sus-Cliris!, inliunu' sur Ir l)jol)ol A1(Mii. «lans los Djebala.

* Érbanlillon 81»,

Le voisinage de TAlfrérie se révèle dans une foule (l*usages, de locutions, de détails : on compte par « franks » el la monnaie fran(;aise a cours sur les marchés.

22 juillet.

Départ îi cinq heures du matin ; arrivée à Outad Oulad el-Hadj à midi.

Notre route laisse le fleuve à droitt». On l'aperçoit seulement deux fois, coulant paisihie et houeux eniri» des her{?es hasses où croissent des arhusies somhres el des herhes folles.

La vallée (»st toujours aussi déserte, aussi hrûlée. Rien n'y pousse; aucune verdure n'y pourrait vivre. Une touffe de jujubiers, un hetoum un peu feuillu, un vol de canj^a, la fuite d'un iguane, sont les seuls événements de ceth» journée monotone.

Le plateau <lu Rekkam paraît être une pente aride, infinie, endormie sous la pesanteur du jour; il monte insensiblement vers l'Est, raviné de loin en loin par (juelque oued desséché.

Tout l'intérêt du paysaji^e réside dans la chaîne du Moyen-Atlas. Hier elle semblait une muraille continue s'(»ffilant vers le Nord ; à mesure que nous nous vn rapprochons les détails s'accusent, les reliefs se détachent. L(» Djebel Misour, extrémité du Shabet Oulad Abbad, et le bourrelet de collines du Djebel Arlal, ou Djebel hou Dhar, sont assez escarpés sur leurs faces Sud et plonji^ent t»n pentes douces vers le Nord.

La montafi^ne de quinze cents mètres environ qui s'élève à ce coude porte le nom de Djebel Almis. Almis est une bourjçade des Aït Mar-moucha. tribu berbère célèbre par la résistance qu'elle opposa aux troupes du Sultan en 188i^

Après h^ Djebel Almis s'élève une montagne ronde isolée, le Djebel Oulad Ali, au pied duquel s'ouvre le col d'Ilaïoun d'où sort l'oued Ch(»q el-Ard. On aperçoit au deuxième plan une autre chaîne parallèle à celle-ci, mais plus élevée, <|ue l'on appelle le Djebel Bou Iblan.

La (|oubl)a de Sidi laqoub el-Eshan, bâtitî à trois heures de marche d'Igli, groupe autour d'elle cin(| qa(;bas de misérable apparence. Celte

' Le Sultan, pour la cliùtior do ses îif^rossiuns consLanlos contre les caravanes du TalUell, donna l'onlio do faire sauter la qarba d'Aliiiis ù la dynamite. Celte ovplosion Ht un «'ffetcon-s^idôrahlo dan.> le pays des Hraber.

/

/

agglomération se nomme Touggour ; ses habitants sont des cheurfa descendants de Sidi laqoub, cousins des Taïbiin et des Thouama. Leur pays sans ombre est arrosé par un ruisseau dont le mince filet forme un chapelet de flaques verdâtres. Un aqueduc amenait Teau captée au pied de la montagne. L'aqueduc est rompu; les cheurfa n'en ont cure.

Maisons ZAOoJa Sidi el-Hadj el-Arbi 1 1

Qaçba du Maghzen

Bois d'olifiers

Fi^. 115. — OuTAD OuLAH rl-IIadj

(Az. — 27n«).

La grêle et les sauterelles ont ravagé leurs champs, ils attendent, stoïques et paresseux, que vienne Tépoque des prochaines semailles.

Ces cheurfa, ni pasteurs, ni agriculteurs, ni commerçants, passent pour peu hospitaliers; les voyageurs font d'ordinaire un détour pour éviter les disciples de Sidi laqoub.

Outad Oulad el-IIadj barre l'horizon ; les tours et les murailles de ses trente qaçbas émergent de la lisière sombre de sa forêt. Personne n'a pu porter la nouvelle de notre venue, et nous campons discrètement, prudemment, à l'entrée des jardins, auprès de la zaouia de Sidi el-Hadj el-Arbi.

23 juillet.

Les Oulad el-Hadj ont prié le cliérif de changer l'emplacement de son camp et de venir faire séjour au milieu d'eux. La journée se passe à Tombre des oliviers, à écouter les interminables bavardages des nota-

bles, gens graves et sensés auxquels leurs énormes rezàas donnent un air important que clément la futilité (le leurs discours.

Du vivant de Mouley el-Hassen, Outad avait été dotée (lune garnison qui habitait une grande qaçba toute proche de nous. La nuit même où Ton apprit la mort du sultan, les soldats furent pris de panique et s'enfuirent. Depuis lors la qaçba est déserte; sa façade est encore debout, l'intérieur n'est plus que décombres et les Oulad el-Hadj ne paient plus de tribut.

Aussi, quand on apprit hier l'arrivée d'une troupe nombreuse et bien armée, crut-on d'abord au retour des soldats du Sultan ; le premier mouvement fut de courir aux armes. Mais à la vue de la mahaffa cliéri-fienne on comprît de suite l'erreur et le chîkli, chef de toutes les djemàa, est venu présenter ses hommages à Mouley Ali. Il court sur le chérif une version singulière qui nous accompagne depuis quelques étapes : Mouley Ali serait le Sultan lui-môme voyageant incognito pour connaître ces tribus insoumises. Un vieil homme l'aurait accréditée en énumérant tous les Sultans qu'il a vus se succéder : « J'ai connu el-Hisham*, Suleyman*, Abd er-Raliman\ Sidi Mohammed*, el-Hassen*, dit-il, et celui-là est Mouley Abd el-Aziz, j'en suis certain... »

On nous parle du vieux marabout Mohammed ben el-Arbi Bou Amama qui aurait demandé aux Oulad el-Hadj de lui donner asile au cas où les Français prendraient Figig.

Personne ne peut nous renseigner sur les montagnes du Moyen-Atlas que nous voulons traverser. C'est le pays Braber, nul Arabe ne s'y aventure. On sait pourtant que le col d'Haïoun conduit à Almis et, de là, à Fes; qu'une autre route pénètre dans la montagne à R(»ggou : une autre encore à Feqqous. Enfin la route que suivent les gens de la vallée

Fig. ilô. — TYPE D'ARABE NOMADE, DES Ou LAD EL-HaI)J DE MiSOUR.

• i702-i795. — « 1795-i822. — " 1822-1859.

* Nonimô par nos historii'ns Sidi-MohanuiuMl XVIII. 1850-1873. □^ El Masson \U. I87;M893.

pour aller à Fès est celle de Rechida qui contourne la montagne et conduit à Taza et, de là, à Fès ou à Melilia.

On voit d'ici dans la vallée, au pied du Moyen-Atlas, les jardins d'Haïoun, patrie des zézei, les portefaix de Fës; ceux de Tiouant, où les gens vont tout nus, et les olivettes de Tirnest, accotés à la montagne.

24 et 25 juillet.

El-Arjan la rivale d'Outad est située à une heure de marche plus au Nord. Elle a même apparence d'îlot verdoyant sur une plaine fauve. Quelques qaçbas et deux djemàa hautes et minces dominent la houle montante de ses ohviers.

Il nous a fallu séjourner h el-Arjan, puisque nous avions séjourné à Outad, et nous avons dû entendre les mêmes histoires, apaiser les mêmes querelles.

26 juillet.

En sortant d'el-Arjan nous nous dirigeons droit vers les montagnes. Cette chaîne du Moyen-Atlas paraît aux gens de la vallée une si infran-

Fig. 117. — Tirnest

chissable muraille que nous ne pouvons même pas trouver un rekass, un courrier, pour

porter aux Béni Ouaraïn la nouvelle de notre venue.

VOYAGES AU MAROC

Tirnest où nous campons est à trois heures Je marche (rel-Arjan. Elle est construite sur les premières pentes de la montagne, sur des dalles de grès gris. Ses villages sV'tagent pittoresquement. Ce ne sont plus des tirremts mais des agglonu^rations de maisons s'entassant les unes sur les autres, formant une hizarre pyramide qui rappeUe les villes du Mzah et se termine par la tour d'une mosquée.

Les jardins pierreux, enclos de murs bas, montent en marches irrégulières ; quelques belles sources les arrosent. Tirnest est divisée entre trois fractions qui comptent sept cents fusils. On s'y bat comme à Misour; la (hTnière bataille a coûté la vie à plus de quatre-vingts hommt^s.

27 juillet.

De Tirnest h Reggou la route serre de près la montagne, et coupe une quantité de ravins qui rendent la marche de notre convoi très pénible. Nous dominons la vallée de la Mlouïa au fond de laquelle s'éten-

Djcbel Sclkhin \

- -zr- *. ^' r .

Djebel Gaborhal

FiK- 118. — Le Moyen-Atlas

Viio prise ilo H kil. au Nonl-Nonl-Rsl do TirnoM.

dent sur trois kilomètres de longueur les jardins des Oulad Jeddar. On nous raconte que ces Oulad Jeddar, ruinés par seize années de luttes intestines, n'ont plus ni chameaux, ni chevaux, ni bestiaux.

Plus à l'Est, les oliviers de Tissaf, oasis des Oulad Sidi Aïssa, font une large tache ronde sur les pentes du Rekkam.

Nous traversons le lit de Toued Béni Ouriach, rivière de cinq cents mètres de largeur en hiver, seguia minuscule en cette saison. Ce sont ses eaux qui fécondent les terres des Oulad Jeddar. L'oued sort du Moyen-Atlas entre le Djehel Selkhin et le Djebel Gaberhal par une

Djebel Selkhim

Djebel Mekratai (Sou Iblan)

Djebel Gaberhal

Fig. 119. — Lit de l'Oued Béni Ouriach

(Az. 1= 40»).

échancrure qui laisse voir la chaîne suivante, Tcnorme massif du Bou rblan, couvert de neige par endroits.

Les quinze villages dont se compose Reggou s'accrochent aux flancs du Djebel Gaberhal — qu'on nomme aussi Djebel Reggou — et descendent jusqu'au bas des pentes. Les jardins s'étalent dans la plaine et s'allongent indéfiniment au fond des ravins.

Nous sommes ici chez des montagnards, arabes d'origine et frères des Oulad el-Hadj, mais braber par leurs alliances et incorporés aux Béni Ouaraïn.

Cette dualité de race et de sentiments se manifeste dans leur costume, dans leur langage, dans leur architecture, et jusque dans leur type. On rencontre par les ruelles tortueuses de Reggou des selhams et des haïks ; on entend des dialogues mi-arabes, mi-tamazirts.

Ici plus de tirremts, mais de gros villages dont les maisons de terre,

analofj^ues h cellt^s <1(» l'Auirs, portent sur leurs terrasses des hangars à

toits plats servant (le cuisine et de lieu de réunion.

Presque tous les hommes vont, dans leur jeu-iKîîisej s'engager k Fès comme portefaix*. Us reviennent se marier dans leur village, aprèii fortune faite.

28 juillet.

Fig. 120. — R EGO OIT

On nous déconseille la route qui emprunte le col de Reggou. Les mules n'y passent qu'à demi chargées :

Fig. 121. — Une m.\ison de Reggou

la mahafl'a du chérif, les chouari ☐ ventrus de nos animaux ne sauraient • franchir certains étranglements.

* Ces iiioiiopolisalions sont fréquentes au Maroc : la plupart dos rekass sont çahraoui (gens du Çahra) : tous les porteurs d'eau sont Draoui (gens du bassin de l'oued Dra) ; tous les mineurs sont Souassa (ou Soussi, gens du bassin do l'ouod Sous) ; les meilleurs brodeurs sont Filali (gens du Talilelt), etc.

* Paniers «lui reposent sur le bat ; se lont en doum (palmier nain tressé), dans le Nord du Maroc, ou en alfa tressé dans le Sud.

Nous pousserons donc jusqu'à la passe suivante qui s'ouvre à hauteur de Feqqous.

Le Moyen-Atlas s'abaisse rapidement. Après le Djebel Reggou, dont le revers Nord porte encore un peu de neige, s'élève le Djebel Midran. Une ligne de collines s'en détache, laissant entre elle et le pied du Djebel Midran une dépression où les eaux d'hiver s'amassent et d'où elles s'échappent par les vallées de Meitar et de Fe(|qous.

Djebel MUour Djebel Uaberhal Djebel Midran

Fij!^. 122. — Le Moyen-Atlas Vue prise de la roule de Reggou à Fctfqous.

Meitar, où nous campons, appartient aux cheurfa de Mouley Sidi laqoub, qui prétendent n'avoir qu'une similitude de nom avec les descendants de Sidi laqoub ben Eshal, de Touggour ^

29 juillet.

Meitar, Aiounet Abbou et Feqqous appartiennent aux cheurfa et sont fies petits centres peu peuplés et des territoires 'médiocrement fertiles. Leurs oliviers sont moins beaux que ceux d'Outad Oulad el-IIadj.

Quant au col qui débouche près d'ici, les uns le disent accessible, d'autres nous assurent qu'il est impraticable. Un de nos serviteurs

* Pour bien afûrmor celle ditTérence d'origine, ils prononcenl leur nom « lagoub m au lieu de « laqoub ».

envoyo on éclairour nous apprend que la route esl possible, mais que les douars campés dans le col chercluml a nous détourner de cette route par des renseignements pessimistes.

Le Moyen-Atlas s'abaisse de plus en plus du côté du Nord. A dix Iieures de marcbe d'ici il se perd dans la plaine.

Le Rekkam s'avance jusqu'à la Mlouïa en une sorte de promontoire peu élevé qui vient barrer la vallée. C'est le Djebel Debdou, au delà duquel conmience la plaine de Tafrata. Recbida, ainsi nommée à cause d'une zaouia de Sidi bou Racbed, que les clieurfa de Sidi laqoub y ont bâtie, s'élève sur les pentes du Moyen-Atlas. En face, au liane du Djebel Debdou se trouve Admer, oasis des Béni Kbelften, fraction des Oulad el-IIadj.

Une étape après Recbida, à Agersif, la Mlouïa reçoit à gauche l'oued Melillo, et, une demi-étape plus au Nord, l'oued Msoun. Elle pénètre ensuite dans le Rif, où elle décrit les méandres qui lui valent son nom ' et sépare Lemtalça de la Dabra, les Béni Znacen des Oulad Zettout, et Trifa de Qebdana.

De Feqqous, quand l'air est limpide, comme ce soir, on voit à la lorgnette les jardins de Ouizert; on devine au Sud, dans le trait fin qui estompe l'borizon lilas, la silhouette du Haut-Atlas.

Que les traités politiques l'admettent ou le méconnaissent, cette large vallée déroulée à nos pieds est bien la frontière naturelle qui sépare deux pays. Il n'est pas besoin d'en appeler à l'bistoire du passé, à l'exemple des Maurétanies, pour affirmer que la Mlouïa délimite le Magbrib. Le Moyen-Atlas est un mur, aucune des tribus qu'il renferme n'en franchit la cime. Et les revendications du Sultan sur ces plaines de TOranie, désertiques, « qu'on ne laboure pas », dont les négociateurs du traité de 1845 lui ont reconnu la suzeraineté, paraissent singulièrement chimériques quand on les examine du haut de cette barrière de trois mille mètres d'altitude et de cent kilomètres de large que les montagnes des Braber opposent à ses revendications.

* Mlouïa signifie la Sinueuse.

DE LA MLOUÏA AU SBOU

30 juillet.

Un dernier coup d'œil à Tiinmense plaine que dore le soleil levant, et nous entrons dans le col de Teniet el-Jir.

La passe est assez rude, mais praticable : on franchit une première ligne de crôtes, celle des avant-monts, les « Qeddamin » ; on traverse ensuite une vallée longitudinale ; on gravit encore une seconde ligne de crôtes, le Djebel Midran ; et Ton descend dans la vaste dépression qui sépare la chaîne méridionale du Moyen-Atlas, de la chaîne centrale.

Les pentes sont boisées de chônes rabougris et de genévriers, jonchées de roches calcaires grises, cimentées dans une carapace rose. On y rencontre des bancs d'argiles irisées, d'où émergent des cristaux de gypse et des dolomies rosées *.

Telle nous avons vu cette chaîne méridionale au col d'Hajirt et de Bou Chai, telle nous la retrouvons au col Feqqous. Ici, comme là-bas, la chaîne est double, elle a môme structure géologique, môme couleur rouge caractéristique.

Entre elle et la chaîne centrale, plus haute, plus complexe, et qui semble rééditer le massif chaotique qui s'étend du Fàzàz au Tamerk-qout, s'ouvre une dépression en forme

de cirque rappelant le réservoir de Selkhat et la Daïa Sidi Ali ou Mohammed.

En résumé, le panorama qu'on découvre du sommet du Djebel Midran, nous apprend que rien n'est changé dans la succession ni dans la nature des éléments qui forment cette dernière partie du Moyen-Atlas; la continuité de ses lignes est certaine.

' Échantillon n« 94.

Ces coiistatations, si inlrrcssantcs (|u'rlles puisst»nl être, ne se font qu'rt postenori. Le paysafi^e est si grand, si curieux, (|ue Taltention s*y perd :

Des l'abord les rep^ards vont à la chaîne centride, énoVnie, sauvage, escarpée comme un rempart, tranchante comme une frise. Elle est sombre et dénudée, l'on n'y voit que dt^s rochers, quelques cèdres morts, et de la neige.

Des bergers Béni Ouaraïn, dont les douars sont proches, nous désignent les différentes parties de cette chaîne : le Djebel Bou Iblan, à rOuesl; le Djebel Ahmar, ou des Béni Aziz, à TEst.

Fig. 123. — Vallée de l'Oued Zebzit CoUiues d'cu-Nouqra.

Au centre du dos d(». nmlet que ligure Taréte du Bou Iblan s'élî've h' Djebel Moussa ou (lalah, la plus haute cime du Moyen-Atlas, à peine inférieure de (|uel<iues centaines de mî'tres au Ari Aïach. On le voit de partout, (h's sommets du Rif, des pics du Ilaut-Atlas, de la plaine de (iigo, des montagnes qui entourent Fès.

lliu' dépression à peine sensible sépare le Bou Iblan du Djebel Ahmar dont la crèt(^ rectihgne porte deux brèches : le col de Tammest par où nous pass(»rons ; la trouée (jui livre sortie à Foued Zebzit, collecteur de la dépression où nous allons descendre. Plus loin, dans le Nord-Est, la chanK» centrale s'abaisse en coUines (|ui paraissent fci souder à la chaîne méridionale, et toutes deux ainsi réunies vont se perdre dans la vallée de Toued Mlouïa.

On descend presque à pic, en lacets, du sommet du col* dans la vallée ".

Le fond de cette large dépression est occupé par un massif de collines dont l'aspect est singulier. Ce sont des assises calcaires compactes et foncées, régulièrement empilées et séparées par des bancs de marne gris clair, formant d'étonnantes pyramides aux flancs desquelles semblent taillés des escaliers cyclopéens.

Le ruissellement des eaux a curieusement érodé, alfouillé, ces matériaux friables. Les torrents épliémères ont creusé des ravins rocailleux,

^.? ^¥

Fig 124. — Vallée de l'Oued Bem bou N(:eii

Depuis Tanger ils se dirifreaienl du Nord au Sud ; ils courent maintenant vers TEst-Sud-Est.

La montaji^ne d'Ech-Chaoun, les cimes de Lekhmès, des Cenhaja, sont couvertes de neige.

Le village de Sebbab s'élèvtî en face d'une haute colline conique. Ses maisons en briques crues ou blanchies à la chaux, sans fenêtres, surmontées de toits de chaume, sont étroitement serrées les unes contre les autres. Nous y croisons une centaine de Djebala qui reviennent du marché du mercredi — Souk el arbàa Sidi BouktT.

Bande bavarde et de belle? humeur, jeunes honnnes lestes et bien plantés, marchant tète et pieds nus, vêtus de la djellaba brune et courle des montagnards, armés de longs fusils à piston cerclés de bagues de cuivre (ît portant en sautoir la poire à poudre en bois, pansue, constellée de clous.

Une heure et demie plus tard nous atteignons le village de Dcheralia perché sur un mamelon soleill(»ux. Le village est en rumeur; les femmes, juchées sur les toits, sur les meules de paille, suivent avec de bruyanls commentaires un drame qui se déroule au fond du vallon.

Trois Lekhmasi* sont venus voler des bieufs. Les bergers les ont vus, ils ont poussé le cri d'alarme, le « routh », et tendu un haïk au bout d'un bâton. Les hommes de Dcheralia se sont précipités à la rescousse, et la chasse à l'homme se poursuit avec des chances diverses.

Chez les Djebala on crève les yeux aux voleurs avec la pointe d'une faucille rougie au feu. Dans certaines tribus berbères, les Zemmour par exemple, le vol est en honneur, comme autrefois à Sparte et l'on évite de tirer sur les voleurs, de peur de tuer un ami, un parent, un homme considérable. On se contenle de les chasser avec des frondes, à coups do pierres. On négocie le rachat des objets volés -.

En face des collines de Dcheralia, par dcdà la belle vallée où naît l'oued el-BtM'd — qui plus tard prendra le nom d'oued Rdat — s'élève ïv Djebel bou Allai. Une foret d'oliviers couvre les pentes. A mi-

* Gens de la tribu de Lekhmès.

* Cette négociation se nomme la « bcchara ». Le nêguciateur, le « bechchar ». est souvent aussi receleur, on lui donne alors le nom do « kcmman ».

LE UIF. — LKS DJEBAI.A

rcMo s\»lèvr Ir villajii^r de Qa(M*rin, résidriico de Mou-ley el-Arbi. Un peu plus haut, cramponnée au flanc Nord-Kst, s'étale en ainplii-Ihéatre la ville sainte d'Ouez-zan.

Il est trop tard pour visiter ce soir la réiehre inos(|uée de. Mouley abd Allah, fondateur de la ville en 1727. On nie mène chez le chérif Mouley Ahmed, petit f^ros j(»une homme très laid, (|u'un ahces a la jambe retient au lop^is tandis (|ue son fn*re guerroie contre» la tribu des Béni Mes- = sara. I

Mouley Ahmed porte sous f sa djellaba blanche une pelisse de général constellée de quatre étoiles aux manch(»s, et de croissants au collet. Dans une niche, au-dessus du divan sur lequel il repose, trois ou quatre pendules et réveils cliquetent avec un bruit aga^'ant. Au fond de la salle, un piano. Une foule de serviteurs et de visil(»urs entoure le jeunes chérif. J'en profile pour abréger ma visite en remettant au hîndemain l'exposition

les rivières se sont frayé de profonds couloirs entre des parois verticales.

L'orograpliie de cette région est simple : deux rivières drainent les eaux de la dépression : Tune apporte le tribut de la cliaîne centrale, c'est Foued el-Akbdar; l'autre recueille les eaux de la chaîne méridionale, c'est l'oued Béni Bou Ncer. Ces deux oueds se réunissent pour former l'oued Zebzit qui sort par une brèche de ce cirque montagneux et va se jeter dans l'oued Mlillo.

Nos serviteurs ont mis leur amour-propre à franchir le col de Feq-qous sans démonter la litière du chérif. Ce tour de force s'est fait à bras d'hommes en quelques endroits. L'expérience a son intérêt ; un canon n'est ni si lourd ni si encombrant que cette mahalfa.

* 1913 mètres. — Mil6 mètres.

Au fond (le ce chaos de collines grises, désolé comme un paysage lunaire, serpente la plus délicieuse rivière : l'oued Béni Bou Nger. Elle est rapide et fraîche comme un torrent, un peu laiteuse aux rares coudes où ses eaux s'attardent et sont profondes, elle coule sous un dôme de verdure et son lit de sable est l'ordinaire chemin que suivent les habitants.

Nous campons sur sa rive gauche près de lazaouia de Sidi bel Qassem, au milieu de la fraction des Béni bou Nçer.

31 juillet.

L'oued Béni bou Nçer est comme la rue d'un long village. Les maisons s'accrochent à ses berges, s'entassent et s'étagent quand la vallée le permet; chacune s'exhausse de son mieux pour se mettre à l'abri des grandes crues.

Ce sont des maisons berbères faites d'argile et de galets, couvertes de dalles et de branchages. Toutes portent un hangar au-dessus de leur terrasse, comme à Reggou, et de loin ces baies superposées font songer aux cellules d'une ruche.

Nous remontons pendant trois quarts d'heure le lit de la rivière pour aller camper au milieu des Béni bou N(;er. En continuant on traverserait les territoires des Béni Meqbil, des Béni bou louloun, et l'on atteindrait Qerqera *, dans la tribu de Marmoucha, où la rivière prend sa source. Cette haute vallée s'enfonce entre deux murailles de calcaire noir marneux * si rapprochées qu'une mule a tout juste la place de passer.

On peut faire d'ici l'ascension du Djebel Moussa ou Çalah. Les pentes sont douces, le sommet est en toute saison couvert d'une herbe excellente. Les bergers nous racontent qu'en été, quand les midi sont chauds, les moutons se couchent et dorment sur la neige.

En cette saison il ne reste dans les villages que les vieillards, les femmes, et quelques liommes chargés d'irriguer les maïs, de garder les arbres fruitiers et de soigner les abeilles. Les jeunes gens sont dans la plaine de Mlillo, occupés à la moisson.

* Les pâturages de la montagne de Qcnicra appartiennent en commun aux Béni Ouaraïn de la fraction de Jlidassen et aux Marmoucha. Ces tribus alternent sur ces pentes sans que la communauté de ces droits do transhumance ait jamais entraîné de discussion.

* Échantillon n« 38.

VOYACKS AU MAHOC

(luelquefois îi Frs. Pour h* transporltM* on le» met dans des peaux de chèvre non

tannées, cm» (jui lui donni» un fjroùt sin«i^ulier auquel nos palais européens s'aceoutunierai(»nt dillirilenient. Le consommateur berbère y trouve un double avantage : le nnel tanne la p(»au de chèvre, et de celte peau de chèvre on fait une }i^erba, une outre, (|ui conserve indéfiniment le goût de miel.

^" août.

Nous partons, clapotant dans le lit de Toued, pour aller chercher un {j^île au pied de la chaîne centrale. Une centaine d'hommes nous font (escorte, à pied, avec des cris et des coups de fusil, que les éclios multiplient sans lin. Les ohviers, les peupliers, les noyers, les figuiers, forment un bosqu(»t continu. La vigne envahit les arbres, s'enchevêtre aux branches, franchit Toued. tissant sur nos h^tes un lacis de lianes d'où pendent, jus(|ut» dans Tt^au, d'énormes grappes déjà mûres.

En une denu-heure de marche» nous atteignons le conduenl de Toued el-Akhdar, (|u'on nomme aussi oucmI tMi-Nahr.

C'est une belle rivièn» de dix mètres de large, plus transparente, plus rapide, plus glacée (|ue l'oued Heni bou N(;er. Elle naît au pied du

V\^. 1^7. — Vallée i»e l'Otei» Béni nor NçKn Heni Ouaraïii osoorlaul lo Cliérif.

Djebel Moussa ou (Jalah, ch(»z h»s Reni Abd Allah, <»l passe ensuite chez les heni hahr el h's heni Mencour.

Après co confluent |a rivière s'élargit, serpente dans une vallée moins encaissée, sur un lit de galets. La végétation s'appauvrit. Les inondations

Fi^'. lis. — L'OiîED Zeiizit ViiP prise dos collines tren-Noiiqra (Az. =: .120").

sont fréquentes, elles arrachent les arbres et emportent les récoltes. On ne confie à ces rives sans cesse ravagées que des maïs et du millet.

Nous quittons Toued qui s'en va chercher une issue vers le Nord-Est et nous escaladons, d'assise en assise, la berge gauche, haute à peu près de deux cents mètres, dont le sommet est un plateau pavé de dalles craquelées, entre lesquelles croissent des genévriers et des pins rabougris.

Gramellal, où nous campons, est une agglomération des Béni Azziz, abritée au fond du ravin où naît Toued Bou Ad, pt»lit affluent de Toued Zeb/it.

2 août.

La chaîne n'offre aucune brèche entre le Bou Iblan et la trouée de Toued Z(d)zit. L(; seul moyen de la franchir est d'escalader les rudes pentes d'argile rouge jaspé» et de calcaire dur noirâtre- du versant Sud, et de se laisser ensuite glisser le long de la muraille verticale du versant Nord qui tombe à pic dans la vallée de Toued Ilamidit. Les gens de Gramellal nous ont hissé jusqu'à la crête ^; les gens de Tammest nous ont aidé à des-

« Échantillon n» 100. — * Échantillon n« iOl. — ^ A 2 032 mclros (rallilude.

cendre par leurs sentiers taillés en berme au liane de la paroi de calcaire cristallin encrinilique '.

La niahaU'a du cliérif a pu passer, mais il a fallu entailler le talus en maint endroit. Quant aux mules elles n'ont eu aucune peine à monter, on a dû seulenient les conduire en main dans la descente.

Du sommet du col on voit le Moyen-Atlas dans toute son épaisseur <»t le territoire d(»s Béni Ouaraïn en entier:

Dj<fl>el bou Iblan. Sommrt da Mnusta ou Çalah.

b'ig. 1^9. — Route de Gramellal a Tammrst Asconsioii <1u Bou Ihlaii.

En arrière, la chaîne méridionale que nous avons franchie ; à nos pieds le massif central, formé de plusieurs plissements encadrés entre deux chaînes, celh» du Bou Ihlan celle de Ouarirlh séparées par la vallée de Toued Mlillo. Plus loin dans le Nord la chaîne septentrionale culmine au Djebel Tazekka et se termine au Nord-Est par les monts de Geldanian.

Tous ces alip^nements montag^neux s'épanouissent dans une grande plaine qui va de la Mlouïa au Sbou et dont nous ne distinguons que la couleur jaunâtre. Au delà de cette plaine les massifs du Rif et desDjebala apparaissent comme une traînée de nuées rousses.

Tammest se trouv(^ au pied du Djebel Moussa ou Çalah, entre le Bou Iblan et Tun des contreforts qui en rayonnent. Ce contrefort porte sur

' Érliantillon n» loi.

son arête une grosse montagne arrondie et allongée comme la bosse d'un chameau, on la nomme Azroun Arioul *.

3 août.

La route de Feqqous h Fès, comme celles de Ueggou etd'IlaVoun à Fes, n'est, qu'une succession d'escalades et de descentes à pic, semblables ji celle d'hier. Les gens du pays préfi'rent le long détour (\\w fait la route de» Taxa à la ligne droite (|ui mî'ne à Fes par la zaouia de Sidi (ahia ben Kekkar". Nous suivrons leur exemple, d'autant qucî notre caravane» s'est alourdie d'un convoi de miel et que nos pauvres mules, bâtées avec des cordes, à la mode marocaine, se trouvent fort mal de nos prouesses en monlagne.

Nous faisons séjour à Tammest, l'occasion est boinu» d'entrcM* un peu dans l'intimité des Béni Ouaraïn. Hommes et femmes emplissent noire camp, curieux et confiants, mais un peu indiscrets et familiers.

La race est laide : les hommes ont la tête pointue, les oreilles énormes, le nez long et fort, le menton petit. Ils sont bruns, quebjuefois châtains, jamais blonds. Les femmes ont des grands traits disgracieux. Elles tressent leurs cheveux en deux nattes courtes qu'elles laissent pendre le long des joues. Elles ont pour toute coiffure un foulard crass(»ux qu'un chilTon quelconcjue maintient sur la tôte. Quand elles travaillent, elles nouent les deux nattes au-dessus du front, ce (|ui leur fait une physionomie très sauvage. Leurs hendiras sont bleu de prusse, noir et rouge.

Ces montagnards possèdent de beaux troup(»aux, les llaouara viennent leur acheter du bétail et vont le revendre à Meknessa, h Oujda, ou dans rOranie.

Leur miel est réputé, il doit sa saveur spéciale h V « azir », plante melliRTe et aromatique qui pousse en abondance sur les pentes de» leurs montagnes.

Ils ont quelques chevaux qui d'ordinaire restent en plaine, dans les douars des pasteurs. Les sédentaires habitent des maisons basses coiffées de toits plats, épais et débordants, réunis parfois en une unique et solide

* Les oreilles d'àne, à cause do la forme de mftrc qu'ollo a. vue du Nord-Esl.

* Voici cet itinéraire : zaouia Sidi lahia ben Bckkar, chez l«>s Boni Alahain, l^» ('tape : passage par le col de Tizi nTennil, Mriia, ou Ain Beida, chez les Boni lazra. i* étape: Risran, el-Menzel. on arrive à Mternara, des Béni lazra. 3« étape: Ain Tebouda. zaouia de Sidi el-lladj abdel-Jelil. chez les Béni Sadden, 4«étape: et Fus, 5' étape.

plale-formo capable do ivsislor au poids dos neiges. En été cette terrasse commune sert d'agora. La djemàa s'est réunie ce soir sur celle de Tain-mest, on y discute hruyannnent.

4 noùl.

Le but de noire étape» élail la zaouia de Sidi Mbarek, siluée au bord de Toued Mlillo. Nous avions compté sans la ferveur de nos botes. Les gens du villages de (Janiria vl de Meicbat nous attendaient sur le sentier qui longea le Djebel Abmar. Il a fallu leur promettre de camper ce soir h Qauu'ia, demain soir k Meicbat. sous peine d'assisler à une bataille entre ces deux bameaux jaloux.

Nous avons (|uitté Toued Hamidit et sa vallée ; nous sommes au point de suture d'un nouveau contrefort qui fait avec la cbaîne du Djebel Abmar un angle très aigu. Dans l'étroite vallée ainsi formée naît Foued Asaka, affluent de Foued Mlillo.

5 août.

Meicbat est à deux kilomètres à peine de Qamria, sur un éperon, entre deux ravins. Notre camp est planté contre le village. Dans la maison qui toucbe ma tente, un notable

est à l'agonie. Toute la nuit, les femmes du village, accroupies en rond sur le seuil de la demeure funèbre», ont crié, pleuré, bubulé, en s'arracbant les cheveux, en se labourant le visage avec leurs ongles.

Elles sont bideuses ce matin, décbevelées, ensanglantées. Et l'on me dit que l'agonisant va mieux, (|U(^ cette alerte est la troisième, que les pleureuses lui ont fait déclarer que s'il ne mourait pas cette fois elles ne le pleureraient plus...

G août.

Même aventure (jue l'autre jour : les gens de deux villages des Béni Damai se sont disputé Fbonneur d'béberger le cbérif. La discussion a dégénéré ct»lte fois en une sérieuse bagarre. Les Béni Damai ont voulu déttder la mabalfa de Mouley Ali ; nos Rifains, peu patients, ont résisté à coups de poing. De part et d'autre l'on s'est précipité à la rescousse.

L'alfaire se passait au fond d'un ravin, l'entassement y était tel qu'on

DjelMl llKlU4i

Djebel tfamu na ^Idh f AH B011 IbUtt] fA>. = 1^

^^à

iqiïilll (Al. ^ âlV*)|

Af. = EK)«*]

M" DE Segonzac. — Voyaj,'os

ne pouvait avancer ni reculer, et je dois reconnaître que les Béni Ouaraïn ont été admirables de douceur et de calme. Le chérif, qui suivait à cheval de loin, est accouru ; il a voulu tout concilier en déclarant qu'il camperait entre les villages rivaux. Mais les Braber ne comprennent pas ces accommodements diplomatiques. Pour eux, esprits simples, les arrangements dilatoires, les compromissions, sont de pures duperies. Ils n'admettent que deux réponses : oui ou non ; que deux solutions : vainqueur ou vaincu; et notre détermination conciliatrice mécontente également les deux partis.

Et voilà pourquoi nous passons notre soirée en solitaires, sans autre distraction que de regarder monter aux flancs de bronze du Bou Iblan les pourpres et les ors du crépuscule.

7 août.

L'un des villages s'est cantonné dans son abstention farouche, l'autre s'est emparé de nous des le réveil, comme par droit de conquête. Les Béni Damai ont tenu à racheter par l'exubérance de leurs démonstrations leur incorrection d'hier soir, nous sommes pris d'assaut, assaillis de prévenances, accablés de menues attentions :

Je demande un peu d'eau, un braber m'en offre; on se précipite sur sa gerba, on la lui arrache, on la jette à terre. « On va t'en donner de la plus fraîche... » Les femmes apportent des grands plats de tàm recouverts de graisse de mouton. Le chîkh bondit, renvoie les femmes au village avec indignation. Un instant après les mêmes plats de tàm reviennent ruisselants de miel... On nous apporte des figues et des noix. Aussitôt les gens s'empressent, ils triturent soigneusement les figues, les fendent, les écorchent à pleines mains, ils cassent les noix avec leurs dents...

Vers deux heures, ces agapes terminées, nous nous remettons en route. Les Béni Damai prient le chérif de traverser leur village et nous défilons dans les rues tortueuses entre deux haies d'hommes, de femmes et d'enfants, hurlant en trépignant et battant des mains :

« Que Dieu bénisse les jours de Monseigneur ! »

Les hommes sont sales et semblables à leurs voisins de Tammest. Les femmes se voilent comme en pays arabe. Dans le feu des ovations

r(Hi(|U('lh» a r\v (|uolquo pou nrglip^iV; nous avons vu peu de jolis visages et quantité de vieilles femmes. Les petites filles sont ravissantes, les petits

Fi^. \',\û. — La vallkk de l'Oiei» Mi.illo en amont de Bel Ferma

gar(;ons allVeux, et, par une évolution sinj^uliere, ces cliarmantes petites filles deviendront dt» vilaines fonnnes et ces petits garçons cagneux.

Fig. 133. — L'Oted Mmllo

Vno priso do Znoiiia Sidi Mliarck (A/, tz 300").

afiligcs do gros ventres cl do reins cambres, feront des hommes solides et bien plantés.

L'oued Asaka nous conduit au village d(^ Smio, sur les dernières pentes de la cliaine centrale. Au delà nous entrons dans une plaine marneuse.

profondément ravinée, où Toued Asaka, Toued Hamidît, Toued el-Bared, Toued Skhoun, issus de toutes les vallées qui séparent les ramifications de la chaîne centrale, viennent se réunir pour former Toued Mlillo, cette rivière lente et blanchâtre qui coule à nos pieds, large d'une soixantaine de mètres, perdue dans un lit de deux kilomètres de largeur. Les villages et les jardins sont juchés sur les berges, assez loin du bord de la rivière, car Toued Mlillo devient un formidable torrent, à la fonte dt»s neiges, il emplit son lit, et ronge ses rives de marne grise ; seuls les maïs et les millets, récoltes du printemps et de Tété, sont confiés à sa vallée.

L'oued Zebzit se jette dans Toued Mlillo au milieu des jardins de Bel-Ferha réputés pour leur richesse, pour la précocité de leurs vergers. Plus loin la vallée se resserre; l'oued Mlillo, qui a doublé de volume et de vitesse par l'apport de cet affluent torrentueux, ne s'attarde plus h baigner les champs de maïs, ne s'étale plus en gués faciles. II court droit et

☐ vite, dans la plaine déserte qu'il ne féconde plus, jusqu'à Agersif, chez

* les Haouara, où il se jette dans la Mlouïa.

' Nous demandons Thospitalité à la zaouia de Sidi Mbarek, tenue par

! une famille maraboutique arabe, sur la rive gauche de la rivière.

(

f 8 août.

t

Comme nous montions à cheval, le cri d'alarme a retenti. En un clin d*œil tous les hommes se sont précipités vers une hauteur sur laquelle (lotte un haïk. Les cavaliers ajoutent en hâte une balle à la charge déjà prête pour la fantasia* ; les fantassins se ceignent les reins d'une ceinture et retroussent leurs selhams. On nous dit qu'à quinze cents mètres en aval un parti de Riala est venu piller un jardin. Les gens de la plaine n'ont pas la douce quiétude des Béni Bou Neer et des Béni lou-loun. Les Riata sont de mauvais voisins, des pillards renonnnés. Les convois de miel ne s'aventurent chez eux que sous la garde de zeltats, et encore la sécurité n'esl-elle pas complète.

« Les Brabcr se servent en {général pour leurs fusils à piston de balles «l'un calibre un pou inférieur à celui du fusil. Cette i)réeaution leur permet de cliargei' leurs armes sans se servir de la baguette. Ils emplissent leur bouche de balles et j)ronnent une poi^ricc de \)oudre dans la main gauche. Dès (lu'un coup est tiré ils versent une nouvelle <;harj<o de poudre sans aucun souci de la proportion, et souillent une balle dans le canon du fusil. On m'a montré «les tireurs si habiles à charger leur arme (lu'ds parviennent à tirer — prétend-t-on — aussi vite avec une moukhala qu'avec unjusil à répétition!

Notre roule double le cap rocheux du Djebel Ouarirlh, qui s'avance dans la plaine, mince et tranchant comme un éperon. Son profil lour-menté, taillé en dents de scie, s'érige brusquement à près de deux mille mètres d(^ hauteur, terminant une ligne de montagnes rondes d'allure paisibh', que» l'oued Skhoun échancre au Tizi Ait Oummou.

En avant de cette proue, et comme refoulée par son étrave de roc, une ondulation de terrain argileux s'en va jusqu'aux montagnes du Rif dont h's chaînes sont proches. Ce

dos d'Ane est la ligne de partage de» eaux (h»s bassins de la Mlouïa et du Sbou. A sa droite (Est) les ruisseaU3i vont au Mlillo ; h sa gauche (Ouest) les cours d'eau vont à l'Inaoun.

Sur la créle ch» c(»lte ondulation l'on aperçoit la qoubba blanche dii seïd (h» Sidi Sàda. A ses pieds, au versant Est de la colline, s'élève la (|a(;ba (h Msoun. Ce mouvement du sol marque aussi la frontière entre B<»ni Ouaraïn et Riata.

l lie vingtaine de cavaliers, le fusil haut, nous attendent au seïd de Sidi abd Allah pour nous conduire h Geldaman, principal centre des Kiata.

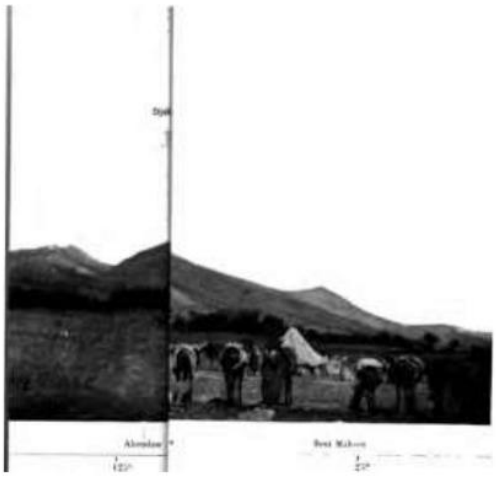
9 août.

Un hémicycle de montagnes chauves, qui seraient farouches n'était le soleil qui les colore en rose, encadre les jardins de Geldaman. Aux extrémités de et» demi-cercle se dressent le Djebel Ouarirlh et le massif d'Ahcd ed-I)oula. Ces deux masses sont reliées par les collines d'er-Reneb qu'échancre le col d'Azekkour. Cet aniphilhéâtre regarde le désert fauve de la Fahama et les chaînes des Djebala.

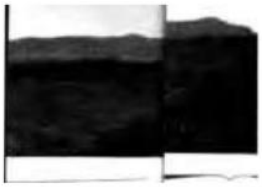
Geldaman s'étale au pied des montagnes d'Ahel ed-Doula; c'est un long bois d'où émergent des villages : Béni Sklab, Aboudan, Benî Mahsen, Béni lahmed. Les arbres fruitiers font des taches sombres parmi les oliviers au feuillage argenté. Les maïs elles millets descendent vers la plaine en tapis de verdure, des sources jaillissent de partout, des ruisseaux courent en tous sens.

Les Riata sont une grande tribu. Leur origine (»st berbère. Ils l'ont oubliée ou la renient, et se disent Arabes K Seule la fraction montagnarde

• Les Riata sonl cités par Ilm Khaldlioun parmi les prciniên's tribus berbères qui acclamèrent Moulcy Idris et assiégèrent avec lui les villes chrétiennes de Behalil et Mediouna.



Djfhil Ouirlrtei .\t - ^KU"!



ATLAS

«l'Aliel ed-Doula a conservé ses traditions; elle fait cause commune avec les B(Mii Ouaraïii (»l parle la langue tamazirt.

Les chîkhs ch» la tribu racontent (|ue les Riata hahilaii^nt autrefois la montagne. Pi^u à peu, poussés par les IJeni Ouaraïn, attirés par la plaine, alléchés jKir les villes de Taza, de Meknessa el-tahlania, de Mek-nessa-el-fou(iania, ils refouli'rent les Miknassa et s'emparrrent des villes. Leur histoire est une perpétuelle bataille. Leur plus réciMile victoire^ fut C(dl(» (ju'ils remporh'*rent en 1875, sur Mouley el-Ilassen, près des collines de Hou (ierba. Le Sultan eut son cheval tué, il perdit son harem, son convoi et une partie de son armée. Depuis lors les Hiata ont fait leur soumission, mais aucun fonctionnaire du maghzen ne s'aventure chez eux.

L(» Sultan les fait surveiller par un agent secret, un vicîux chérif de la famille d'Ouezzan, Si Abd el-J(dil, qui réside tanUU à Geldaman, tantôt sur Toued Inaoun, et jouit dans cette région d'un grand renom de sainteté.

Ce chérif nous a conté ([ue Tunt» des fractions de Geldaman, les Béni Mahsen, passe pour chrétieim^». Ses nKMubres mangent de la chair de porc, n'observent pas les prescriptions du Coran, ne font pas le Ramadan. Pour cond)le de sacrilège ils ont élevé une qoubba sur la tombe d'un sloughi et Tout nommée Sidi bou Dali. Leurs voisins les méprisent el appellent leur (joubba : « Sidi Keddoub », — Saint Mensonge. On dit encore que ce Sidi bou Dali était un pieux marabout (|ui prit un renégat juif pour serviteur. Le juif écrivit furtivement un livre Av doctrine» exposant une religion nouvelle, et quand le saint homme mourut il h» lui attribua. Depuis lors les Déni Mahsen suivent le culte forgé par le renégat juif*.

10 août.

Nos hôtes se sont battus hier soir, et ce malin notre camp est plein de clann»urs, de discussions.

' J'ai rru discomor. à travers ces arcusalitms i)eu vraiseuil>labl(.'s. que les Béni Mahsen prulessent un inonothéisine tirs intransigeant. Ils tournent en dérision la crédulité do leurs coreligionnaires «'t le culte des saints. Cette hétérodoxie ne leur est pas spéciale, on sait que les Anahabiles du Nedjed se refusent à admettre la Uiéorie do la chefda — de l'intercession, et n*invo»iuont pas les saints.

On connaft aussi d'autres cxonq)les de dissidents berbères, tels quo les Abahdites du Mzab et ceux de l'Ile de Djorba.

Beaucoup d'hommes portent la djellaba rayée noir et blanc. Ce vêtement rcvî'h^ le voisinage du Rif et de Fès. Les cavaliers ont une tournure disgracieuse dans cettcî blouse de laine si commode pour le piéton. Tous l(»s hommes sont armés du Remington et portent des ceintures garnies de cartouches métalliques; tous sont cavaliers et se servent de la selle algérienne ornée de bissacs de laine h longues floches ; tous parlent l'arabe.

il août.

Geldaman avait mis trente hommes à cheval pour nous faire escorte, Mterkat en a envoyé cinciuantt^ à notn» rencontre. 11 a fallu répondre à ce déploiement de forces en acceptant Tinvitation qui l'accompagnait.

Nous sonnnes donc veims camper sur les pentes de la vallée de Toued Ouarga, en face de la trouée; de Meknassa, dans la fraction de Mterkat.

12 août.

Nous faisons étape à une heure di; marche à l'Est de Taza, à laouna, dans la fraction des Heni hou (Jitoun.

Au Nord, la grande dépression Taza-Msoun nous sépare des Djebala et du Rif, dont les lignes capricieuses s'étagent sur trois alignements orientés Est-Ouest.

Au Sud, le massif de (.leldaman borde de ses talus escarpés la trouée au fond (h» huiuelle coule l'oued bou el-deraf. Sur l'un de ces talus taillé (Ml promonloire s'élève Taza (jui barre à demi la vallée et commande la |Kisse. (loimiiandenHMit assrz elfrclif pour obliger les caravanes désireuses d'éviter la traversée du lerritture des Riata à ([uilter la rouU; directe Fès, Taza, Oujda, pour aller de (Jarba Msoun à Meknassa el-hmqania par la montagne.

13 juillot.

Tazîi, bien camper sur uih' crou[)e du Moyen-AUas, apparaît comme une grande villr enfermée dans des murailles blanches, inaccessible sur [uns laces. i'Jle esl orientée Nord-Oue.st-Su<l-Esl et s'étend sur environ (|uiirzecenl mi'lres <le longueur. Sa face Nord-Est tombe à pic sur le ravin de Iniied el-lhuldar ; sa face Sud-Est desc(»nd en pente escarpée sur la

LES HUAHKU vallée <le ToutMl Aneinli. Le saillant Nord surploiii- 1 be la route irOujda à Fes (reiiviron conl trente* mètres.

Après avoir franchi Toued Aneinli ', qui s'épanouit en innombrables canaux d'irrijration, on };çravit le rebord Sud, haut de quatre-vingts mètres. Le chemin aboutit au pi(»d d'une grosse construction carrée massive» et trapue nommée « el-liastioun ». Ce bastion porte une solide phite-fornuî d'où les défenseurs peuvent fusiller les assaillants, des embrasures étroites et profondes permettent à l'ar- , tillerie de tirer v(»rs le Sud ^ et vers TKst. Les nmrs '^ sont en brifjues plates, ils ont jilus d'un mètre d'épaisseur et sont revêtus d'um^ couche d(^ nlàtre 5 badigeonnée» de brun. Le i

Bastioun forme l'angle 1

. î Sud-Kst de la ville et fait o*

parliez d'uiu» forteresse (h)nt l'enceinte porte» tre)is tours il de'ini ée*rouIées. Les nmrs s'e'lfriteînl, l'herbe e»t la mousse en tapisse'nt Ie»s brèches et le bastion porte à sa ' L'uucmI Aneinli a 2 nu>lrcs di? lar^îcur en ce point.

^ r

hK4 'T

facaele

de mes projets, et jt» vais rejoindre mes trois serviteurs dans la maison (|u'on m'a parée.

IJ

I e

es

pic-

VOYAr,F:S A'IÎ MAROC

Fig. 5. — OiîEzz.is Karsal es-SoulUu (maison d'iiabilaliuii).

Kst, crlli* qui rejranlr la inonlapiKN une plaie» Ix'anle que lui (il on 1828 un ol)Us impérial.

La ville est entourée de murs bas. tjualn» porU»s y donnt^nt aeeès ; Bal) Qebhoun, pri's d'id-Bastioun ; Bah lemà, un peu plus au Nord ; Bail (»r-Rili, au Nord-Ouest : Bah Titi, au Sud.

Les jardins rouvrent les pentes Nord-Est ainsi que h» plateau qui soudcî Taza au Moyen-Atlas.

Celt(» dernière partie des jardins vsi reinte d'un vieux rempart en riment. Ce rempart dut être un lormidahle ouvraj^e si Ton en jupe par la dimension de ses ruines. On ru retrouve aussi des déhris dans les jardins près de Tou^mI Anendi, les habitants jnétendent que re sont les vestif^es de Rhal-Taza\ Tune des sept rapilah»s de Tempinî marocain. Au vni" sierle, Mouley id-llassen, suriu)mmé el-IIajjam, petit-(ils de Mouley Idris 11, fut vainru sous res murs par Moussa ibn abd el-Afia, chef des berbères Miknassa, fondateur de la hrî've dynastie miknassienne.

Cette antique rite s'étendait, nous dit-on, d'IIajt»rat el-Genoua à QtTn en-NtM;rani etàel-Medhouna. On lui doiuie le nom symbolique de Medinet en-Nàas — la ville endormie-. Son importance t(»nait à sa situation fréo-{graphique entn^ Fes, rapitale de l'empire, (»t Tlemcen, capitale du royaume créé par le chérif larmorassen, chef des berbères Zenata et fondateur de la dynastie des Béni Zian. Celte position fit hi fortune et le malheur de Taza. Léon l'Africain vante sa sjdendeur au milieu du xvi* siècle» ; Ali B(»y célî'bn» sa beauté au début du xix" siècle ; dv Foucault la vit déchue et à denn* ruinée n\ I88i.

Aujourd'hui c(» n'est plus ([u'un amas de décond)res, une pauvre ville toujours assiég^éc», clnuiut* jour mise au pillajre. Les Hiata la tiennent prisonnière et la ran(;oinienl sans raison m' merci. Ils coupent les ruisseaux (|ui l'alimentent et, lorsque h»s citernes sont vides, (|ue les gens meurent (U» soif, les Hiata vendent Teau.

Quand les moissons sont blondes, (juand les olives sont mûres, quand le t(Mnps (h's récoltes vient, les Béni hou Qitoun enferment la ville; nul

' /</»«/. ou ui'wuK liihaf^ est liMioiii qu'oïl (lonuiiil aux rorlorobses élevées sur les frontiùn^s (le rempii*»' j»our garder la terre «le l'islani eontre les ineursioiis «les Infidèles. Les gurnisairos étaient des volontaires «-t leur l'action était t«;nue jiour méritoire. Telles sont encore cerlaios bordj rii'ains «jui surv«'illent les j)rési«les espagnoles.

* Un inlorniant nous a dit aussi Medinet en-Nlia» — la ville du cuivre.

ne sort qu'avec leur permission et accompagné de zettats. En hiver ils volent les enfants et ne les rendent que contre rançon.

Les Tazi portent cette déchéance, cette misère, celte perpétuelle épouvante, écrites sur leurs visages paies, maladifs. Ils ont des figures de reclus, des faces blêmes, des yeux caves. Prescjue tous sont atteints de conjonctivite ; les enfants ont la pelade ou la teigne ; les femmes ont la gale ; les infirmes sont légion ; les mendiants pullulent.

Pourtant ces mallu^ureux trouvent moyen de fain» du conimerce, d'exercer leurs industries, de faire fortune même, aux dépens de leurs I bourreaux.

l Leurs relations avec Fès sont très actives. IJu courrier fait le service

{ assez régulièrement ; une caravane dYmes organisée par un hammar,

fait constamment la navette. On trouve de tout sur le marché de Taza, tous les fruits, tous les produits européens, algériens ou marocains.

Sur cette population de misérables règne un hacha plus misérable encore.

Si Abd es-Salem ben abd el-Malek, représentant du Sultan à Taza, ne sort jamais de chez lui, personne ne Fa vu, on ignore jusqu'à son nom. Presque tous ses moghazni Tout abandonné ; il paye une redevance aux Riata pour se placer sous leur mezrag *.

Les Tazi sont très dévots; ils ont envahi le bois d'oliviers où nous campons. Toute la soirée et une partie de la nuit ils ont prié, hurlé des airs religieux, dansé des danses liturgiques. Un petit groupe de profanes s*est installé près de ma tente pour faire de la musique gaie. Le programme se compose de chansons de Fès accompagnées sur le goumbri, de danses soutenues par des reita et des tobbal ; répertoire classique indéfiniment ressassé par un violon, un rebab et un Aoud ; chansons nasillées ou vociférées dans le haut de la voix, hachées irarréts déconcertants, de hoquets; unissons discordantes ; variations indéfinies autour de la note juste.

Les Tazi ont des prétentions nmsicales; leur séquestration leur laisse de longs loisirs pour cultiver leur art favori.

' Sous leur lance, c'est-à-dire sous leur protection.

14 août.

Ce malin de bonne heure j'ai gravi le tertre qui nous avoisine, d'où Ton découvre presque toute la ville. J'avais pour compagnons de promenade deux habitants qui m'ont fait les honneurs de leur cité.

Taza s'enorgueillit de ses mosquées, seuls vestiges de sa gloire passée. Elle en possède sept, on en peut compter d'ici les minarets.

La plus proche de nous, dont la tour carrée est plus haute, plus mince que les autres, et renllée du haut, est la djemà el-Kebir, la cathédrale. Elle date de la fin du \nf siècle et l'auteur du Roud el-Qartas déclare qu'elle peut contenir dix à douze mille fidèles.

En réalité, elle a trente mètres de long (Nord-Sud) sur vingt-six de large (Est-Ouest). Les sept travées qui la composent sont soutenues par soixante piliers de maçonnerie blanchis à la chaux. Un coffrage en planches marque la place rés(»rvée au sultan. Les musulmans racontent que la mosquée de Taza possède un lustre de cuivre qui pèse trois tonnes et porte cinq cent cinquante bougies.

Ce lustre est en laiton. 11 se compose de douze étages dont Tinférieur peut avoir un mètre vingt de diamètre et dont le supérieur porte cinq bougies. L'obscurité et l'oxydation ne permettent pas de constater si le Coran tout entier est gravé sur ce lustre, comme les habitants le prétendent.

Quand Mouley el Hassen vint h Taza en 1898, il fit nettoyer le lustre pour s'en assurer. J'ignore ce qui fut constaté.

Un cloître orne la face Nord ; ses arcades sont en ruines. La cour intérieure est en partie dallée. Un jet d'eau emplit le bassin qui sert aux ablutions. L'autn» partie de la cour est plantée d'oliviers.

J'avais lu (jue l'émir Abou abd er-Rahman avait été inhumé vers 1734 dans celt(î

mosquée. On ne voit aucune trace de son tombeau.

Les six autres mosquées sont plus petites et plus modernes. L'une d'elles est si délabrée «[u'elle est désallectée. Celle qui fait corps avec le mechouar, la maison du qaïd, s'appelle djemà el-Andalous. La kholha, le pi'one du vendredi, n'est prèchée que dans trois mosquées.

Taza renferme» enconî de nond)reux sanctuaires : des seïds, dont plusieurs sont richement décorés et couverts de tuiles émaillées ; des zaouia,

Sidi Saadn (Ai. = 2SSa)

a (Ai. = IJOo) Djrb«l bou Mosnaoud (Ai. = Ilo»)

. (240»)

M'» DE Segonzac. — Voyafços au Maroc.

La mesure de capacité en usage à Taza, le « moud », est la plus grande de tout le Maroc; elle équivaut h deux mouds et demi de Fès.

Le miel se vend mal : nos cinquante-sept peaux de chèvre pleines de miel ont rapporté cent trente douros.

Le commerce des esclaves est assez actif. Un nègre qui s'était échappé de chez son maître est venu se réfugier près de la mahaffa du chérif. Le maître aussiUH accourut au camp, mais la litière chérifienne est un asile inviolable et le nègre refusait de céder aux objurgations, aux menaces, aux prièn»s. Pour clore l'incident, Mouley Ali offrit de rembourser le prix qu'avait coûté l'esclave. L'affaire fut conclue, le nègre avait été payé douze douros.

De Foucault raconte qu'il entendit les gens de Taza souhaiter la venue des Français. Cet espoir fut sans doute trop longtemps déçu et les Tazi paraissent ne plus s'en souvenir. Ils ont mis toutes leurs espérances dans le Sultan. L'un d'entre eux nous a dit : « Le jour où Mouley Abd el-Azziz rentrera dans Fès, les Béni Ouaraïn lui demanderont un qaïd et deviendront Bled el-Maghzen*. Ce jour-là les Riata en seront réduits à faire leur soumission ou à rentrer dans leurs montagnes. Alors Taza retrouvera sa prospérité, ses jardins redeviendront ce paradis que vantaient nos pères, où nmrmuraient les sources,

où chantaient les rossignols, »

• La réalisation de ce rêve est peut-être proche, car le Sultan va revenir dans sa capitale du Nord, mais l'avenir réserve sans doute à Taza des destinés plus hautes. Il faudra bien que le Maroc subisse un jour la loi commune, rentre dans l'évolution du monde, noue des relations, s'ouvre au commerce.

Or la nature a tracé la voie (jui reliera l'empire chérifien au reste de l'univers ; dans le rempart montagneux dont elle a ceint le Maroc elle n'ouvre qu'une» seule brèche praticable : la trouée Fès-Oujda. Et Taza, plantée sur son cap, connue un phare au bout d'une jetée, commande la passe.

45 août.

11 n'est pour sortir de Taza qu'un seul chemin par où notre mahaffa puisse passer : celui (|ui nous amena.

' Les Béni Ouaraïn nous ont confirmé leur désir de devenir vassaux du Maghzcn.

Nous défilons donc de nouveau sous la façade éborçnée du Bastioun, devant le Mechouar et la mosquée des Andalous, par la porte el-Qebboun, puis nous longeons le plateau, au pied duMellah, et nous doublons Textré-mité du promontoire.

La route franchit Toued el-Haddar sur un pont d'une seule arche en très bon état, et longe ensuite la grande trouée où déjà se sont réunies les eaux des oueds el-Geraf, Ouarga, Meknassa, où débouche la branche principale de Toued Inaoun, venue du Nord par une large vallée. Un peu

Mo yen-A lias (RiaUi)

Oaed el-Haddar

Fig. 139. — Taza Vue prise (le la vallée (Az. zz. 10").

plus Join, Toued reçoit un autre affluent de droite : Toued el-Hadar, celui-là même au bord duquel j'ai campé dans le Rif.

Llnaoun est maintenant une rivière de vingt mètres de large environ, peu profonde mais rapide et couhuit dans une vallée de deux kilomètres de largeur. Le flanc droit est formé par des collines des Mterkat, U^ flanc gauche par trois plissements des montagnes des Riata. Le plus lointain, énorme et boisé, cuhnine au Djebel Tazekka ; le deuxième couronné d'une falaise de grès où les rivières ont taiUé de profondes coupures verticales, se nomme Djebel Akaman ; le troisième est formé de collines rondes auxqutdh^s sont cramponnés les hameaux des Béni Oujjan. Nous campons à côté de fun deux, à Derdara, près du ruisseau qu'on appelle Toued Maoukan.

U) aoiil.

Les Béni Medgara sont v(»nus nous éveiller do bon malin en égor-f^eant un taureau devant la tente du ehérif. Ils supplient Mouley Ali d(» rcMidn» leurs feinint^s fécondes.

« Noire trilni est niaudil(», nous nt» parvenons pas à dépasser le nonihn» de quatre (MmiIs hommes, malgré les elForts de lousî » — dit leur porte-parole.

Nous continuons à descendre la vallée» de l'oued Inaoun. La rivii*re est trouhie et sinu(Mis(\ ses berges n'ont pas d'onibn», les ptMili^s voisinc^s semblent arid(»s. Touh» la vie, loute la végétation de ce pays réputé [lour sa richesse, est réfugiée, abritée, au fond (h»s vallons, dans les ravins ombnMix, oii la vimdange (»st si belle c(»|[(» amié(» qu'une charge de raisin s'échange» contn» uiu» pouh».

Nous campons h el-Ouelja, sur la rive droile de l'oueMl (|ui péneln^ ici dans uni» gorge étroite, au milieu de schistes injectés de granulite.

i7 août. Courte» étape d'une» he»ure et quart pour franchir le bourrelet de eh»ux

Dji'Im-I CIliUr Ujfhcl bna Mostaoud Dirhel Tazpkka

Fig. 440. — Vallék de i/Oukd Inaotn Vue prisp do Rdir Qdir (Az. — IW).

cents metre»s d'altitude par e)ii le»s eh»rni('re»s ce)lline»s Nord du Moyen-Atlas

se soudent aux montagnes de Tsoul. L'oued Inaoun s'est frayé une issue par la coupure où nous Tavons vu pénétrer hier. Nous campons ce soir à son débouché chez les Béni Medgara. Le sol est, comme hier, composé d'argile, de schistes argileux*, de granulite*; Toued coule sur un lit multicolore fait de galets de quartzite% de nodules siliceux noirâtres*, de grès marmoréens d'une éclatante blancheur, d'ardoises, de schistes rouge vif ou violet foncé.

Cette rivière diaprée serait charmante parmi les arbres, au milieu des prés ; solitaire et encadrée de berges arides, elle est sans grâce, sans fraîcheur; son eau s'échauffe si fort, sous le vent d'Est qui nous brûle, que nos mulets eux-mêmes n'en veulent pas boire.

Le village qui nous héberge se nomme Hdir Qdir.

18 août.

Toujours ce ciel embrasé, et ce vent d'Est brûlant, qui sent le feu des déserts de Jell, de Fahama, d'Angad, de la Dahra. Môme paysage : l'oued glissant entre ses rives pelées, et la surprise des ravins délicieusement fertiles.

L'oued Amellil * amène les eaux des pentes djébaliennes ; l'oued Ziri, l'oued Bou Halou®, celles des montagnes braber.

La vallée appartient encore aux Riata : à gauche aux fractions d'Ahel el-Oued, d'Ahel et-Tahar, de Mgaça ; à droite aux gens de Mterkat, puis aux Hiaïna.

Nous avons traversé l'Inaoun à hauteur de la zaouia de Mouley Abd el-Qader. Le gué a trente mètres de large, il est pavé de dalles basaltiques \

Nous pénétrons en ce point sur le territoire des Hiaïna, et, par 44^ à l'ombre, nous

plantons nos tentes au milieu du hameau d'el-Asra.

19 août. Deux heures de marche sur la rive gauche nous amènent au con-

* Échantillon, n» 113. - * Échantillons, n»» 112 et lU. — ' Échantillon, n«i16. — * Échantillon, n» 115.

* 2 mètres de large, 20 centimètres de fond.

* 10 mètres de largeur et l mètre de profondeur, eau claire et fraîche. ' Échantillon, n» 117.

15

Huent de Toued Bou Zemlan, au pied de la demeure de Si Ben Abd el-Jelil, cliérif d'Ouezzan, descendant de Mouley Abd el-Jelil ben Ali. Cet ancOtre était le frère aîné d(» Si el-IIadj el-Arbi ben Ali, le chérif fameux par son embonpoint et ses voyages. La Baraka ayant été conférée au cadet, Abd ei-Jelil quitta Ouezzan (»t vint s'établir dans ce pays, où sa descendance est nombreuse et ricbe.

L'oued bou Zemlan coule au milieu d'un verger. Du liaut de la colline qui domine son confluent, on Tapi^rcjoit déroulant sur les pentes des Béni Ouaraïn son ruban de verdure. 11 marque la limite des Béni Sadden et des Béni Ouaraïn. On aperçoit d'ici le Zalagh (la montagne de Fes), les monts des Cenbaja, le djebel Tazekka (la montagne de Taza), le djebel Bebalil (la montagne de Cefrou), et, par delà les crûtes des Braber, le majestueux Bou Iblan casqué de neiges.

20 août.

Nous évacuons sur Fes une quinzaine de nmles fatiguées et cinq ou six liommes malades, et nous nous préparons à reprendre la direction des montagnes.

C'est une véritable épreuve que» j'impose à mes compagnons en remettant le cap au Sud en vue du port. Je fais semblant de ne pas voir l'air mélancolique dont ils regardent le Zalagb, les cimes rifaines et leurs montagnes des Djebala. Ils ne comprennent guère quelle fascination peut exercer l'inconnu, quel intérêt peuvent avoir ces pays Braber, pourquoi Torigint^ mystérieuse de l'oued Sbou m'inquiète ; pourtant leur soumission n'a ni défaillance ni murmures.

2i août.

De Bou Zemlan Toued Inaoun remonte vers le Nord-Ouest, coupant le territoire d'Hiaïna, se dirigeant vers le djebel Soddina que Ton aperçoit d'ici, au pied duquel il se jettera dans l'oued Sbou.

Notre route monte dans le Sud-Ouest au milieu de collines de terre noire où les cbamps de millet alt(»rnent avec des cliaumes envahis de chardons. Aucune rivière n'arrose ces pentes, leur fertilité dépend des saisons. Les villages paraissent rich(»s et les jardins d'oliviers sont entourés de haies de cactus ou d'aloès.

k

LES BRABER

227

Nous campons auprès do la zaouia (rAïn Tebouda, où les cheurfa, (lesccndanls d'Ahd el-

J<»lil, nous donnent riiospitalit*'.

22 août.

Les Béni Sadden, enclavés entre les Aït loussi à TOuest, les Béni Ouaraïn à TEst, l(»s Oulad (d-Hadj au Nord et les Béni lazra au Sud, se prétendent issus de la même origine que les Djebala. Ils se disent Clilenh et non lirahery ils parlent le tamazirt et l'arabe et portent le burnous de laine ou le baïk et non la djellaba. Trois qaïds les gouvernent ; ils

Fig. 14i. — La Zaouia d'Aïn Tedouda

(Az. = 70»).

sont vassaux lideles de l'empire, à la condition d'être imlépendants et de payer peu d'impôts. L'antithèse entre cette suzeraineté et cette indépendance n'est qu'apparente, le Maghzen s'entend à merveilb» à graduer le» poids de son autorité ; il écrase le Rarb et gouverne les tribus lointaines avec tant d'adroite souplesse que son joug équivaut à la liberté. Ainsi pensent les Béni lazra. Ils ajoutent que leurs puissants voisins les eussent « mangés » depuis longtemps n'était le salutaire respect ([u'on porte à des clients du Sultan.

Nous avons traversé la tribu dans toute sa longueur en suivant la ligne de faîte qui sépan» la vallée de l'oued Bou Z(»ndan de la vallée du Sbou. Ce pays est laid et pauvre. Hors des ravins et des vallées le sol argileux ne produit que des jujubiers et des palmiers nains.

Nos pfuidos nous indiquent, parmi 1rs montagnes qui ferment Tlio-rizon, les habitats des Ait Cherrouehen, devenus par migration fraction des Béni Ouaraïn; des Qassioua* qui cultivent la vallée de Toued el-Ahmar pour le compte des Béni Ouaraïn ; des Marmoucha vers le Bou Iblan; des Béni Alaliam vers la trouée du Sbou; des Béni lazra chez qui nous campons.

Les Béni lazra possèdent une vallée encaissée admirablement fertile au fond de laqucdh» couh» TourMl iMtcM'nara. De grands villages, des villes même, avec enceintes et mosquées, s'échelonnent dans la vallée et sur ses flancs.

Nous nous arrêtons à Mlernaraà l'entrée de ce vallon riche et peuplé.

23 août.

Nous avons remonté pendant une heure et demie la vallée de l'oued Mternara. Un orage qui s'amoncelait depuis h» matin a éclaté au moment du départ. Toute» Tétapc» s'est faite sous un déluge qui rendait plus sombres et plus glissantes les dalles de calcaires tufacés * et les roches de quartzite ferrugineux.

Fig. 142. — Vallée de l'Oued M tekna n a

Viu' prise (le IVulrér ilol-Menzcl (Az. zz 2I0«).

La vallée n*est qu'une succession de villages, de jardins, de cultures.

' J'ai entendu prononcer aussi : Karioun. * Kchanlillon, n" H8.

Au point, le plus étroit, deux villes se sont bâties. Tune au fond de la vallée : el-Qelàa, l'autre sur la berge : el-Qaçba, Tensemble porte le nom

Moyen-Atlas (Béni AInham] Beui lazra Ain Sbou ATt louoti

Fig. 143. — L'OuED Sbou Vue priâc 1 kil. en aval d'Aïn Sbou (Az. =z 220").

d'el-Menzel. EI-Qelàa, que nous traversons, est entourée d'un mur bas, un cavalier a quelque peine à passer sous ses portes ; les rues sont étroites, la pluie les transforme en torrents. La djemà est toute blanche et flanquée d'un minaret d'une quinzaine de mètres de hauteur, dont Tornementation n'est pas sans grâce.

Les reitas, les toblas, les étendards, nous attendaient à Tabri sous les oliviers. La foule nous a fait cortège malgré Taverse, mêlant le bruit de sa fusillade au fracas du tonnerre.

Les Béni lazra ont une teinte cuivrée particulière. Ils ont la tête ronde, comme les Djebala dont ils se disent frères. Tous portent le burnous et presque tous vont tùte nue. On rencontre beaucoup de blonds, quelques roux. Les femmes sont en haillons et coiffées d'un simple foulard.

L'autre ville, el-Qa(;ba, est la résidence du qaïd. Elle est bâtie sur la hauteur et coupée en deux par un ravin.

Plus haut dans la vallée se trouvent les Béni Sourat chez qui nous campons et dont les villages ont une moindre apparence de prospérité.

VOYAC.ES AU MAROC

24 août.

Nos Iiolcs ont or^iinisé unocxcursion à TAïn Shou la source fameuse (1*011 jaillit le plus grand fleuve ilu Maroc. iNous partons en bande nombreuse, emmenant des moulons qui rempliront le double rôle de victimes et de provisions de bouche. L'usage veut qu'on fasse en ce lieu un sacrifice et un repas et les habitants eux-mêmes croient voir dans cette antique coutume la survivance d'un rite anléislamique.

Oaed Gi;;o

Fig. 144. — AlN Su or Vnllôo d«» rOutMl Ciigo (Az. ir 10"}.

Nous montons jusqu'à Torigine de rou(Ml Mlernara, puis nous redescendons en suivant la vallée encaissée de Toued Kmich au milieu des oliviers, à travers les villages d'Ain Igli, de Tarit, jusqu'à Toued Sbou. Le fleuve coule en cet endroit entre des assises de calcaires marneux ; il n*a guère plus de vingt mètres de large, mais il est rapide et profond.

Nous remontons son cours capricieux pendant une demi-heure et, brus(|uement, d'un coude de sa vallée, nous apercevons un remous violent, des bouillonnements tumultueux. Un torrent d'une limpidité merveilleuse jaillit de la bergt» gauche, coupt» en deux l'oued Gigo, le tranquille fleuve de boue, le bouleverse, lui donne son impétuosité et prend, hélas î sa couleur.

C'est l'Aïn Sbou.

L

La paroi d'où jaillit la source est creusée en piscine ogivale profonde de huit mètres et séparée de Toued Gigo par un seuil rocheux.

Ce seuil a huit mètres de long. L'eau s'y heurte si violemment qu'elle le franchit avec un ressaut de soixante centimètres, et conserve assez de force pour traverser le Gigo, d'un trait, sans y mêler ses eaux, et aller se briser sur la rive voisine.

Le cadre de cette source merveilleuse est si régulier qu'on dirait d'un décor : la berge descend en larges assises calcaires, comme un escalier géant ; un bouquet d'arbres forme un dôme d'ombre ; l'eau est bleue et d'une transparence cristalline, en se penchant on voit jusqu'aux moindres cailloux du fond, on peut suivre les ébats des grands poissons qui luttent dans le tourbillon; l'on éprouve, tant la limpidité est admirable, une sorte de vertige à regarder ce gouffre dont les parois verticales sont vêtues de mousses sombres ondulant comme une toison.

La température de Teau est de quinze degrés centigrades. Nulle pierre, si lourde soit-elle, ne peut atteindre le sommet de l'ogive d'où jaillit la source ; elle est rejetée vers le seuil.

Les gens du pays nous ont conté mille légendes : cette source correspondrait avec le Nil !

Elle exige des sacrifices, et, sur la dernière marche, on égorge des victimes dont le sang ruisselle dans la piscine. Ensuite, on fait des feux, on cuit les moutons sacrifiés, on les mange, on dit la Fatiha... et la récolte sera bonne !

Quand l'oued Gigo, grossi parles pluies, envaliitla piscine et trouble sa clarté, la source tarit pendant plusieurs jours. Les habitants sont unanimes à confirmer ce pliénomène peu vraisemblable.

J'ai ramassé sur la rive, en face de la source, des fragments de calcite cristallisée*, de quartzite ferrugineux'^ et de pyrite de fer'.

Ainsi se justifient les renseignements recueillis jusqu'à ce jour sur les origines de l'oued Sbou, renseignements qui semblaient contradictoires et inconciliables, puisque les uns le faisaient naître au pied du Ari Haïan, les autres dans le massif des Béni Ouaraïn.

En réalité, le fleuve a bien pour brandie principale l'oued Gigo, qui se grossit en cliemin des oueds Aman Rouinin, Derdoura, cliez les Béni

* Échantillon, n" 120. — ' Échanlillon, n» 123. — =• Échantillon, n« 122.

Mgild ; Bou el-Man chez les Ait loussi ; Mdess chez les Béni Alaham ; Zelloul chez les Béni lazra. Sans compter tant d'autres ruisseaux que nos hôtes énumèrent et dont les noms m'ont échappé.

Ensuite il reçoit le tribut de TAïn Sbou et prend son nom.

Nous sommes revenus par la môme route en faisant un crochet pour aller voir TAïn Timidrin, une autre source abondante aussi, qui donne naissance à un ruisseau de trois mètres de largeur. Tout à côté s'élève un azib de Si Abd el-Jebbar, ce cliérif ouezzani que le Sultan retient auprès de lui.

Notre camp s'est transporté àMellaha, dans la fraction de Terrout, où nous recevons l'hospitalité du qaïd el-IIassen.

25 août.

Encore une excursion — la dernière — pour éclairer notre conception du Moyen-Atlas.

Nous avons traversé le massif à ses deux extrémités et vu ses versants Sud et Nord ; un coup de sonde au centre s'impose. Les collines de Risran d'où l'on découvre, dit-on, le ïazekka, le Bou Iblan et le Behalil semblent un observatoire propice.

Le temps est gris et brumeux ; ciel sans soleil, paysage sans profondeur dont on devine les lignes plus qu'on ne les distingue. Nous longeons le djebel Tirât jusqu'à son extrémité orientale où s'élève le djebel Mrila. Risran est un village situé aux sources de l'oued Mrila.

Cette fraction des Béni lazra fait corps avec les Béni Ouaraïn. Quand on demande aux habitants les molifs de cette option, ils montrent la colline d'Hassi Ahmed ou Ali qui l(»s domine et disent : « Voici ce que nous a coûté la lutte pour l'indépendance. » Cette colline est le cimetière des hommes tués à l'ennemi.

Les tombes sont des auges en pierres cimentées qu'on remplit et rerouvre d'argile ; une pierre plate, ou une planche fichée en terre, marque l'emplacement de la tète. Tout le sommet de la colline n'est qu'une tombe.

De ce cimetière on domine tout le pays.

31 janvier.

La maison que j'Iui-bitc' est au-dessous (h* la ville, au Nord de la place du Marclié; on l'appelle « Rarsat es-Soultan, en souvenir du passage de je ne sais plus quel sultan. Elle se compose de deux pavillons séparés et placés en équerrc; au bord d'un grand bassin de quatre-vingts mètres de long sur quarante de large et près de deux mètres de profondeur. Les pavillons sont laids : le plus grand est un cube blanc à deux étages, avec des lenetres h volets verts: il «contient une belle cbambre peinte, carrelée, lambrissée. L'autre (îst un grand rectangle précédé d'un patio; il ne contient qu'une seule pièce, salle de réception ou cbambre des botes, llanciuée d'un bain maure et d'unt» écurie. Les deux bâtiments sont reliés par une allée couverte aux arceaux festonnés de pampres. Tout autour, faisant au résc^rvoir un cadre de verdure, un jardin que des petits nmrs cloisonnent en irniombrables parterres, produit à profusion des rosi<»rs, des lis, des pensées, des jasmins, et des orangers, des mandariniers, des eucalyptus (»t des peupliers.

Le bassin est rempli d(^ poissons de toutes nuances ; il portait même une petite barque dont la carcasse pourrit dans un coin.

Cette demeure est très délabrée (ît conte un long abandon, mais (|uelle cbarmante conception s'y révèle d'une vie Av rêverie, béate et parfumée. Aujourd'bui comme liier était jour de marcbé, je n'ai pas vu les cbeurfa mais notre maison n'a pas désempli de visiteurs allâmes et bavards. M(»s nombreuses lettres de recommandation ont eu cet ell'et merveilleux que cliacun des cbeurfa me traite» comme son bote person-

nol. Jl en ivsulU» un continuel afflux ih' serviU^urs, apportant la traditionnelle « niouna », surabondante, exagérée, ainsi (|ue le veulent les lois de rhospitalité : du thé, du sucre et des bougi(\s d'abord ; puis des services à thé, de grands plateaux de cuivre chargés de petits verres très lins, éniaillés ou dorés, des samovars, que l'on nonune « babor » pour leurs tuyaux qui rappellent ccîux <les bateaux h vapeur, d(»s théières anglaises en métal blanc; plus tard, de Torge et de la paille pour les mules; dans la soirée, du lait aigre ou doux, du beurre rance ou frais, des Heurs ; enfin, aux heures des repas, d'innombrables plats coillés de hauts couverchîs pointus : tàm au sucre, tàm aux navets, tàm au mouton, ;tàm est l'équivalent marocain du mot algérien kouskous), haines do semoule plus grosse (hames signifie petit pois et par analogie la grosse semoule et les chevrotines), poulets bouillis, poulets rôtis, kefta, hachis de viande en boulettes saupoudrées de cannelle, brochettes de foie; puis des fruits, des oranges, des figues sèches et enfin du vin « (;amet sec » et « ^'amet sucré », liqueur trop sirup(»use ou trop alcoolique, très tmivrante, produit sa- DjebeibouAiiai crilège d(î ces coteaux sacrés.

Ce tournoi culi -naire plaît inliniment à mes honmies. Ils m'ont fourni, une fois de plus, la preuve que le nomade jouit d'um^ étonnante faculté d'in-gt»stion qui lui permet

des bombances ^^^^^^P^^^^^S^T^^^^^^K^n*^

rroyabh's aux jours de prospérité. 11 pleut.

i"* février.

Voici ce qu'hier mes visiteurs m'ont conté

Le plissement sur lequel nous nous trouvons va du djebel Tazekka aux montagnes des Aït loussi. Il porte en son centre un aiTaissement

crune dizaine de kilomètres encadré entre Toued Bou Zenilan et Toued Sbou.

Risran se trouve à peu près au centre de cet affaissement.

Le plissement suivant <loit naître au djebel Ouarirth. 11 porte les hauts massifs des Béni Zelloul et des Béni Alaham.

Entre ces deux grosses montagnes la chaîne s'abaisse, et par cette échancrure on voit le troisième plissement, le djebel Bou Iblan.

Ces chaînes sont séparées par de profondes et largos vallées : celle

Béni Sadden Am Tcbouda AU louati Çefrou. Au = 1200

Oulad el Uadj Fig. 145. ~ L'OUED SbOU Oulad el Iladj

Vue prise en ainoiil du jnrdin de Mx Abd-el-Hadi (Az. zz: 180").

de Toued Zelloul, entre la première et la deuxiènn» ; celle de Toued Mdess, ou des Boni Zehna, séparant la deuxième delà troisième».

L'ouecl Sbou ouvre une brèche dans les deux premiers plissements dont il brise même un instant Talignement, puis les rides longitudinales reprennent leur direction. La chaîne des Aït loussi forme une nmrailh? escarpée, suite probabh» du Ari Bougader et du Ari Boudaa. Le djebel Behalil s'en détache comme un promontoire dirigé vers la plaine de Fès.

Tels sont à grands traits les éléments de ce panorama un peu sombre et sauvage, mais splendide dans sa majesté sévère et son harmonieuse régularité.

Nous sommes rentrés à Hisran et nous avons pris la route du retour par la vallée de Mternara. De là, à petites étapes, en descendant la vallée encaissée du Sbou, nous avons regagné Aïn Tebouda.

Plus bas, le Heuve, sorti des gorges des IJeni Sadden, s'étale largement entre les collines arrondies des Oulad el-Hadj. H faut quatre heures de marche pour aller d'Aïn Tebouda à Fes.

Ici commence h» pays de plaines, l'Empire Chérifien, le Bled el-Maghzen. Ici iinit le pays des IJraher et s'achève notre voyage au Bled es-Siba.

l*-*»* septembre.

Du haut des t(»rrasses de la ville de Mouley Idris j'ai voulu revoir ce matin, avant de partir, au soleil levant, le splendide décor où Fès est enchâssée, les coleaux des Djehala, d'IIiaïna, des Oulad el-Hadj et des Béni Mtir et, par delà ces collines blondes, les

montagnes toujours bleues du Moyen-Atlas.

Je ne puis mempecher de songer avec un peu de confusion combien ce voyage de quelques mois a démenti ma conception des pays Braber. De cette même tcMTasst», en février dernier, h» Moy(m-Atlas, avec ses cimes neigeuses, ses crêtes tourmenlé(»s, perdues dans les brunies hivernales, m'était apparu comme une U'viv assez misérable, a peu près déserte, tout à fait inhospitalière, à (jui de terribles légendes faisaient un rempart d'épouvante...

Et ce matin, dans la limpidité et la douceur de ce jour élyséen, à travers m(»s souvenirs de route, je h» revois tel <ju'il est vraiment, riche, peuplé, avec ses monts boisés et ses vallé(»s fertiles, admirable réduit où la race la plus indomptable du monde s'enferme dans son farouche isolement.

TROISIEME PARTIE

LE SOUS

CHAPITRE PREMIER

MERUAKECH. — ÏAROUDANT. - ÏIZNIT. — AGADIU. — MOGADOU

J'ai quitté Memikcrh le 31 octobre 1899 \

Nous partons trois : El-IFuflj (jaddeq el-Miliani, mon niuletirr; Hainou ben abd er-Raliman, surnonmié Sidi Mrri, du nom du célèbre patron de son pays, un vigoureux nègre, mais un assez pauvre serviteur; et moi, devenu pour les besoins du voyage Abmed ben Mjàd, pèlerin tripoli-tain.

Nous avons la pacifique apparence des voyageurs nmsulmans, marchant à petite allure, et, selon le terrain, montant ou poussant devant nous les trois nmles qui portent notre modeste bagage. J'avais sollicité un sauf-conduit du Sultan, me recommandant aux fonctionnaires cbéri-fiens ; je n'ai obtenu qu'une dérisoire autorisation d'aller de Merrakech à Mogador par la route connue et très fré(juentée qui longe les pentes Nord du Haut-Atlas; mais cette pièce oflîcielle porte le sceau impérial.

Mardi 31 octobre.

Vers une lieure de l'aprî-s-midi, nous sortons de Merrakech par la porte du Sud-Ouest : Bab Rob. Il fait un temps radieux, la chanie du Haut-Atlas émerge toute neigeuse des brumes qui l'enveloppent depuis mon arrivée.

' Ce voyage est le premier dans l'ordre chronologitiue.

A TEst (le ma route, dans la montagne, sur les pentes du col d'el-Glaoui, on voit s'élever des fumées blanches. Ce sont les incendies des douars Mesliouas. Les soldats du Sultan ont battu ces rebelles, révoltés contre les exactions de leurs qaïds ; avant-hier, quarante-quatre têtes coupées et cent cinquante prisonniers pesamment enchaînés ont été promenés par la ville; derrière suivait le lamentable cortège des mères, des femmes, des filles de ces prisonniers.

L'atroce usage de ne pas nourrir les prisonniers amène ainsi, après chaque campagne, toute une migration de malheureuses femmes. Elles installent leurs nouala de roseaux dans les faubourgs, auprès des tentes des soldats, et font de menus travaux, mendient, ou se livrent à la prostitution, pour procurer quelques vivres à leurs chers captifs qui sans elles mourraient de faim dans les geôles chérifiennes.

Le but de notre première journée de marclie est Tameslouht, bourgade située à l'Est-Sud-Est de Merrakech, courte étape d'à peine vingt kilomètres, simple mise en roule de notre petite caravane.

J'ai pris un guide ; il se fait appeler pompeusement le qaïd Ahmed, sous prétexte qu'il fut autrefois qaïd-mia, capitaine d'une compagnie de cent hommes, du contingent du Cherarda, aux appointements de trois grich * par jour. Déchu de ces grandeurs, à la suite de je ne sais trop quelle aventure, il exerce aujourd'hui le métier moins honorifique, mais plus rémunérateur, de savetier sur le marché de Merrakech.

Le qaïd Ahmed prétend connaître la plaine et la montagne et les chemins de la vallée du Sous ; connaissance rare et précieuse, car les Marocains du Nord ne voyagent guère et les Marocains du Sud ne se soucient pas d'enfreindre les défenses du Sultan en introduisant des éti'angers chez eux. Mais notre qaïd se fait fort de nous conduire jusqu'à Taroudant. Il est beau parleur, ses promesses nous ont convaincus ; il a loué un cheval, emprunté un fusil, pour lequel il n'a d'ailleurs ni poudre ni balles ; il chevauche lièrement à cent pas devant nous, portant sa chéchia sans turban tirée en pointe, à la fa(;on des bokliari de la garde noire du Sultan.

La route est en plaine et monte insensiblement, coupant les lits d'une quantité de petits oueds desséchés en cette saison. Des seguias, des fog-

' Le gricli vaut 0 l'r. 20 centimes environ.

{i^aras * souvent ellondrées, témoignent de riiabileté d(»s ancêtres h irriguer leurs cham])S. Le sol rougeatre, rocailleux, est encore fertile. Pourtant la vallée du Tensift esl hien déchue de son légendaire renom de fécondité. Les guerres, l'insécurité, et par dessus tout Tàpre cupidité des fonctionnaires impériaux, ont ruiné le pays. L'habitant ne laboure et n'ensemence (|ue pour subvenir h ses besoins ; soucieux avant tout de ne pas tenter la rapacité des grands, il redoute la richesse et préft're rester pauvre.

Vers quatre heures, notre route atteint un mur de terre battue (|ui la borde ensuit*» jus(ju'îi Tam(»sh)uht. Ce mur a toute une histoire ; voici ce qu'on m'a conté :

L(» chérif Mouley ben (d-Hadj, dont la haute maison domint^ au loin ïam(»slouht, <*st un persoiniagc* religieux, d'importance secondaire, mais puissamment riche. Sa richi^sse ti(»nt en partie à ce» qu'il est administrateur des biens d'uncî importante zaouia, biens habbous, c'est-à-dire exempts d'impôts. Le reste de ses domaines était également exempté d'impôts en vertu de coutumes remontant h des temps immémoriaux et déclarant horra les terres et les troupeaux des descendants du prophète. Une ré(!entc ordonnance du Sultan a supprimé ce privilège des ciieurfa qui désornuiis paieront l'achour, i/iO d(» la récolte des grains, et la zekkat, 2 p. 100 de la valeur des b(»stiaux, comme la loi coranique le prescrit h tout musulman.

On m'a dit qu'il fallait voir dans ce coup porté aux prérogatives des chefs spirituels un symptôme de l'attiédissement de la foi islami(|ue. Le fanatisme traditionnel n'eût pas toléré cette atteinte au prestige de ses pontifes. 11 fallait que le Sultan se sentît bien fort, ou crut les cheurfa bien faibles pour oser ainsi réduire leurs privilèges sacrés.

Mouley ben el-lladj voulut se soustraire à l'impôt. Il habitait trop près de Merrakech pour résister en face ; il usa donc d'un subt(Tfuge et demanda pour sa personne et pour ses biens la protection d'une puissance européenne. Il s'adressa d'abord à la France. Pareil cas n'était pas prévu; un chérif sollicitait le titre de <c protégé », la chose pouvait être grosse de conséquences; il fallait consulter en haut lieu, rélléchir... Le chérif, qui jouait sa fortune et sa liberté dans cette aventure, n'avait

* Canalisations souterraines qui ont Tapparenco d'une suite de puils. assez rapprochés les uns des autres, et réunis par une conduite.

pas le temps d'attendre; il se tourna vers l'Angleterre qui raccueillit à bras ouverts. La protection anglaise s'«Hendit non seulement à ses biens personnels, mais encore aux biens babbous dont il avait la gestion. Pour faire acte de propriétaire, Mouley ben el-Hadj entoura le tout d'un mur.

Le Sultan supporta cet écliec sans rien dire, mais, pour contrebatlre l'influence funeste de ce transfuge, il lui suscita sur place un concurrent, le cbérif Mouley et-Tabar.

C'est à ce loyal servitt»ur du magbzen que nous demandons Tbospita-lité. 11 nous doinie, h rétag(» supérieur de sa maison, une» longue cbanibre dont l'étroite fenêtre grillét» s'ouvn» au coucbant sur l'Atlas tout enve-h)ppé C(» soir (b> nuages roses.

i*^^ novembre.

Il pleut.

Les mules sont cbargées ; on mange la classique bouillie d'orge, la barira, on écbange des soubaits sans (in : Pars avec le bonb<»ur... —Reste avec la paix... — La bénédiction sur ta route... — La prospérité sur ta maison... — (»t, en rout<» pour Agergour.

La ceinture de jardins qui entoure ïamesloubt est limitée au Sud par deux séguias qui, ce matin, coub^nt à pleins bords. Plus loin, la plaine s'étend toute semblable à ce qu'elle était bier, un peu plus tourmentée seulement, car nous nous rapprocbons de la montagne et les ravins des oueds ont déjà Taspect des petites vallées.

Les pentes sont raides et glissantes; nous cbeminons tristement sous la pluie d(»rrièr(» nos mules, traînant nos bellera dans une boue argileuse coulc^ur d'ocre.

Les montagnes vont du Nord-Ouest à TEst-Sud-Est, le cbemin court droit au Sud (»t les rencontre à Agergour. On traverse les jardins de Sekoutana que surplombe Tagadir du qaïd Omar, puis le village de Taouerda, d'assez misérable apparence, où se tient tous les mercredis un marcbé important. La roule» s'élèv<» ensuite sur les diara, les poitrails du Haut-Atlas, dominée à l'Est par le djebel Gergouri, dominant à l'Ouest la plaine infinie qui s'étend entre le Djebilet et le Haut-Atlas, vers Mogador.

Agergour est un nid d'aigle accrocbé au flanc de la montagne, à 1.095 mètres d'altitude. Les jardins et les cultures s'étalent d'abord largement

dans la plaine ; puis les bouquets d'oliviers escaladent les pentes abruptes d'où tombe, moitié torrent, moitié cascade, le joli ruisseau auquel ce pays doit sa luxuriante fécondité. Des maisons émergent de cette verdure, bien closes dans leurs murs de terre, surmontées de tourelles crénelées; une grosse forteresse toute neuve surveille la plaine.

Ici commence le territoire du qaïd El-Gounda(i et cette forteresse fut la résidence de son ancien khalifat.

A la mort du dernier Sultan, les habitants assiégèrent leur khalifat et démolirent son agadir. Son successeur, El-Hadj Mohammed reconstruisit la forteresse, mais transporta sa demeure dans la montagne, au milieu de la ville, pensant y être plus fort et mieux à Tabri.

Cette aventure n'est pas une exception. Au Maroc, la mort de chaque Sultan ouvre une ère de compétitions, de guerres civiles, que terminent la victoire de Tun des prétendants et le massacre ou Temprisonnement des aulres. Mouley er-Rechid, chef de la dynastie

actuelle, monta sur le trône en faisant égorger son frère Mouley Mohammed (IGGo) ; Mouley Abd el-Azziz, le sultan régnant, n'a recueilli la succession de Mouley el-Hassen qu'en emprisonnant ses frères.

Chez les Berbères de l'Atlas la mort d'un souverain est souvent le signal d'une insurrection. On se fusille de tribu à tribu, de famille à famille, le plus souvent sans raison. Les gens disent : ce — C'est l'usage... les coups de fusil partent d'eux-mêmes... » Malheur aux étrangers, aux voyageurs qui sont sur les routes. On profite de l'occasion pour régler les comptes arriérés, assouvir de vieilles vengeances, satisfaire ses haines, ses rancunes.

D'ordinaire pourtant, on fait trôve aux querelles privées pour aller assiéger le qaïd dans son agadir, car tout fonctionnaire est nécessairement un objet d'exécration commune. Son rôle est odieux par lui-môrae, presque toujours il l'aggrave. Il est le justicier, exécuteur des sentences du maghzen, et le tyran uniquement préoccupé du souci de ses intérêts. Il lève les impôts dont il fait deux parts : l'une pour lui, et non la moindre, car la plupart des fonctionnaires ne reçoivent pas d'appointements et subviennent comme ils peuvent à leurs besoins; l'autre doit solder le revenu arbitraire et variable qu'exigera le Sultan, payer des dons de bienvenue au souverain, des cadeaux au grand vizir. Si l'impôt exigé n'est pas versé de suite, si les présents sont insuffisants,

10 caïd est jeté en prison. II s(»ra battu chaque jour jusqu'à ce qu'il révèle la caclietle où (»st enfoui son trésor; ou bien, on enverra chez lui (les serviteurs du inaghzen qui vendront ses biens, ses récoltes, ses troupeaux, jusqu'à concurrence de la somme requise; ou enfin, s'il est insolvable, on l'emprisonnera pour la vie.

Aussi, n'est-il pas rare, quand les qaïds sont bavards ou confiants, de leur entendre dire : « — Nous man{2^eons nos administrés pour n\>tre pas manpés par le maphzen... ; unt» bonne administration rapporterait dix fois plus au trésor et coûterait dix fois moins au peuple..., le mal dont souiïn» ce pays, du p(»tit au f^rand, est l'injustice ».

Et de même» les voyajçeurs marocains, qui ont parcouru TAlpérie, les pèlerins de la Mec(|ue à (|ui l'itinéraire officiel impose le passade par la Tunisie, parlent avec admiration et envie de ces pays heureux oii le travailleur re(;oit et cons(»rve son salaire, ou l'on peut devenir riche sans courir h» risque d'être dépouillé ou emprisonné, où les juges n'acceptent pas de cad(»aux, où la vi(» est si douce et si facile que beaucoup s'y sont établis et n'en veulent plus revenir.

Le sentier (|ui mené au logis du khalifat El Hadj-Mohammed monte en zigzags par des lacets à peine praticables aux mulets et aboutit à la porte Est de la ville. Agergour est entourée d'un mur; le côté Nord s'adosse à la montagne, le côté Sud surplombe la plaine.

Le khalifat est un vieil original. Son accueil nous l'apprend de suite.

11 nous laisse pendant une grande heure sur le seuil de sa porte, en tête à tête avec des serviteurs dont la consigne est de rester muets ; il paraît incognito, nous interroge sur nos professions, nos projets ; enfin il revient avec une certaine majesté, entouré d'une suite de serviteurs et d'esclaves, et prononce le : « Maraba bikoum », — la bénédiction soit sur vous, — qui fait de nous définitivement ses hôtes.

Sa maison est construite en fer à cheval autour d'une cour intérieure ; le côté fibre, bordé d'un parapet, donne à pic sur le plus beau panorama qu'on puisse rêver : Au Nord le Djebilet; plus près, les collines du Gilis et les Koudiat el-Abid, au pied desquelles commence une immense oasis d'un vert sombre, d'où surgissent les terrasses étagées de

Merrakech que domine la haute et svelte Koutoubia, sœur de la Giralda de Séville. La chaîne du Haut-Atlas limite la vue au Sud. On en voit sortir l'oued Nefis et ses aflluents : l'oued Amesmiz, l'oued Enouggal, l'oued Aqqa.

Au centre, dans la plaine, on aperçoit Tameslouht, Sekoutana, Taouerda, toute la route que nous avons suivie, et, plus loin dans l'Ouest, la ville d'Anismiz et d'innombrables îlots de verdure où se caclient des villages, des douars et des maisons isolées.

Le vieux khalifat a fait construire à Tangle Nord-Ouest de sa cour une cabane en roseaux qui lui sert d'observatoire ; il m'en fait les honneurs. De là-haut, il dénombre avec volubilité les tribus, les familles, les qaïds, les chîkhs; il me raconte des légendes aussi, car le Marocain est superstitieux : « — Cette grande crevasse dans la montagne d'el-Goundafi renferme une mine d'or que garde un démon jaloux... ; dans cette grotte inaccessible, les Roumis ont caché un immense trésor... ; au petit village de Lalla Takerkous, on prend des tortues qui guérissent les possédés... »

Jeudi 2 novembre.

Notre caravane s'augmente, fort à propos, d'un Bokhari de la garde du grand vizir, porteur d'une lettre pour le qaïd Si Taïeb el-Goundali.

Hier, en nous montrant la direction de notre route, le khalifat nous a recommandé de franchir vite les parages de l'oued Agedouren, peuplés de Derqaoua assez redoutés. Du coup, l'ardeur de notre guide, le qaïd Ahmed, est tombée ; il ne sait plus le chemin, son cheval boite.

Pendant la première heure, le sentier de chèvres où nous marchons escalade les pentes rocheuses qui aboutissent au ravin de l'oued Agedouren. Nous traversons les jardins d'Ouizel et le village de Tatcher. Au moment où nous descendons dans l'oued, le vieux khalifat nous rejoint monté sur sa mule grise, le fusil en travers de la selle, suivi de deux serviteurs. Il a jugé sans doute que les devoirs de l'hospitalité l'obligeaient à nous protéger jusqu'aux confins de son territoire. Il nous escorte donc, obligeant et bavard, nonmiant tous les villages qu'on aperçoit, tous les sommets qu'on découvre, et ne nous quitte qu'à la limite de son commandement.

De la crôte de ce <ljebel Gergouri, on redescend dans la vallée de l'oued Nefis qui ouvre le col d'el-Goundafi. L'entrée du col porte le nom de Tizi n'Imiri: elle est encadrée de deux grosses montagnes : le djebel Goursa à l'Est le djebel Ferrati à l'Ouest. L'ensemble de ce massif montagneux porte le nom d'Adrar n'Deren.

16

Djebel Gouraa

L'Oued NdiM

Djcbfl Ferrati

Fig. iiO.

- EnTHKE du col D'EL-CiorNIiAFI Vue prise du Djohol (iorjrouri.

Adrar. en horbrre, sipnilie inonlagnr. Le mol « Allas » est totalement ijijnore des hahilaiils. Ils ilésif^nent rhacjuc» massif du nom de la tribu qui

l'babite. Ainsi, nous sortons du territoire des Ousgitapour entrer dans les montagnes des Goundafa; la tribu qui peuple le col porte le nom de Oued Nefis. A TEst, sont les Glaoua; à rOuest, les Ida ou Moumen; puis les Ida ou Malunoud, les Ida ou Ziki, les Ida ou Tanan^eniinlesHaiia qui bordent TOcéan. De Taltitudi» de 1,400 mî'tres, l'on descend à 900 mètres par des lacets sans nombre. On longe un instant un ruisseau salé coulant dans un lit d'argile rouge<\tre, où, par des procédés très primitifs, les babitants recueillent ce sel rose qu'on vend sur l(»s marcbés du pays.

La route emprunte ensuite la vallét» de Toued Nelis dont la largeur varie entre cinquante et deux cent cinquante mètres.En cette saison, l'oued nVst qu'un joli torrent de six à dix mètres de large, de soixante ccMitimè-tres de profondeur moyenne, roulant une eau lait(»use mais bonne à boire, sur un lit de galets, parmi b*s lauriers-roses.

Fi''. 147. — I..I: LIT i»K L'Or El» Ne fis

Plus loin, la vallée se rétrécit, la route est taillée à Ilanc d'escarpement. Ces gorges d'el-Mekhara avaient jadis mauvais renom, elles sont boisées et d'aspect sauvage. Sur notre passage, nous faisons détaler un couple de petits sangliers et lever quelques perdreaux. Le grand fauve de ces montagnes est la panthère; nous n'en avons îamais rencontré.

Agadir el-Bour, notre gîte de ce soir, est un gros cube mi-partie terre et mi-partie galets. Le chîkh Si Brahim nous y fait un accueil d'abord glacial, puis très hospitalier, selon la coutume des Chleuh.

Car nous avons franchi la limite extrême du pays arabe. Dès le seuil de l'Atlas, on entre définitivement chez les Berbères du bassin atlantique, chez les Chleuh.

Vendredi 3 novembre.

D'Agadir el-Bour à la Qaçba du qaïd el-Goundafi, la roule est difficile, même, en quelques endroits, dangereuse. Les chameaux chargés ne peuvent y passer et les mulets de bât n'y passent qu'avec peine. On chemine dans le lit de l'oued lorsqu'il est praticable ; quand les passages deviennent difficiles, on les évite en s'élevant le long des pentes escarpées de la vallée, on coupe des éperons abrupts qui forcent la rivière à de capricieux méandres.

Nous avons une chance toute particulière ; le qaïd est rentré avant-hier dans sa demeure en suivant cette route, et nous bénéficions des quelques réparations de fortune que l'on

a faites aux endroits effondrés. Pourtant, sous prétexte de diminuer l'étape, notre guide nous entraîne dans des raccourcis, sur de véritables corniches dont l'étroite saillie surplombe la vallée. Par endroits, la corniche est ébréchée ; les muletiers ont alors un procédé simple pour faire passer leurs mules : deux hommes tirent l'animal par la bride, deux autres le retiennent par la queue, un cinquième frappe, tout le monde crie, et... l'obstacle est franchi !

La vallée continue à être très peuplée. Toutes les fois qu'elle s'élargit, des villages s'y pressent, les jardins s'allongent le long des rives. Dès que les pentes s'adoucissent, les cultures les envahissent. On rencontre bt'au-coup de ruines aussi, beaucoup de maisons abandonnées, croulantes, qui témoignent de l'àpreté des dernières luttes.

L'oued Nefis coule à peu près du Sud au Nord dans cette partie-de son

et des chréliens ont tenté maintes fois d'y pénétrer. Les Anglais surtout se sont montrés entreprenants. Tout récemment encore, un membre du Parlement anglais s'est fait arrêter sur la route de Mogador à Agadir, et les missionnaires anglais de Merrakech ont essayé de gagner Taroudant par le col de Bibaoun. Enfin, personne au Maroc n'a oublié la tentative de débarquement du major Spietsbury, sur la côte du Sous, ce qu'on a appcdé en France « Tavenlure de la Tourmaline », aventure qui fut jugée comme acte de piraterie par les tribunaux anglais et, acquittée.

Apres une longue journée d'attente, vers cinq heures du soir, le qaïd nous donne audience. On nous introduit dans une salle assez obscure. Le qaïd est accroupi dans un coin; il a son secrétaire h côté de lui et devant lui une vingtaine de pcTsonnages, parents, amis, vassaux et serviteurs.

Si Taïeb est un homme d'environ trente-cinq ans ; court, fort, autant que j'ai pu juger de sa prestance, car il était accroupi et drapé dans plusieurs burnous. Figure énergicjue, y(»ux très mobiles, avec une légère contraction nerv(»use du côté gauche ; visage assez brun, barbe courte et ronde, mains petit(»s mais énergiques. Pas de salutations oiseuses, de circonlocutions subtiles, la parole est brève, la voix nette, la phrase précise : — « Assieds-toi; bonjour; que cherchez-vous.^... Aller au marché d'el-Menaba dans le Sous ? impossible, la roule est coupée par une tribu qui s'est révoltée... »

Tout ce que nous pouvons obtenir, c'est la promesse d'un guide qui nous ramènera par un chemin nouveau. Pendant l'audience on sert du café, boisson ran» au Maroc où l'on ne boit que du thé. Des esclaves apportent des lettres, elles se succèdent sans cesse ; le qaïd les ouvre d'un geste sec, les parcourt rapidement et les jette à son secrétaire avec quelques mots d'explication.

L'audience est terminée, on cause maintenant. La conversation roule sur la campagne du Tazeroualt, sur l'expédition contre les Mesfioua, sur l'ambassade italienne qui est attendue ces jours-ci a Merrakech. On parle de l'état des routes ; je raconte la chute que j'ai faite la veille, avec mon mulet, dans un gué de Toued Nefis. Sur cet accident, qui met tout le monde en joie, on se sépare et nous regagnons la maison des hôtes.

LE SOUS

247

Dimanche 5 novembre.

A dix heures seulement, le qaïd nous envoie le guide promis. C'est un Chleuh de la montagne voisine. Il porte à Toreille droite un large anneau d'argent auquel pend un colifichet; il a Tair insolent, leste et féroce, comme tous les gens d'ici.

Nous reprenons en sens inverse la route parcourue Tavant-veille ; on nous mène à Tinesk chez un des frères du qaïd qui nous fera conduire à Amsmiz. Journée terne, route sans intérêt. Nous sommes en tutelle, il s'agit de reconquérir notre liberté d'action, d'échapper à la surveillance officielle que nous avons éveillée, aussi, le soir, en arrivant à Tinesk, comme on nous fait attendre longuement la réponse du chîkh Ahmed, nous débutons nos mules à la porte de sa demeure, et quand, à la nuit, on vient nous prier d'entrer, nous déclinons son offre d'hospitalité trop tardive. Ainsi, nous serons libres de nos mouvements demain.

Lundi 6 novembre.

Le sentier qui va de Tinesk à Amsmiz est un véritable escalier. Il s'élève à 2 250 mètres et redescend dans la plaine à i 000 mètres.

Du sommet du col, on voit tous les pics environnants; aucun n'a de neiges. _ „___„ .^_- ^ -

Le temps se couvre, les nuages s'amoncellent, nous ca-chentla vue, et quand nous atteignons la plaine, la pluie se met à tomber. Pluie inclémente aux voyageurs, mais bienfaisante pour la fécondité du pays.

Les gens d'Amsmiz labourent leurs champs sous l'averse, la campagne est pleine de monde et la qaçba du qaïd el-Hassen ould Haddouk Mohammed est bruyante et agitée.

Fig. 150.

Sentier de Tinesk a Amsmiz

VoYA(;ES W MAROC

Qaçba du Qaîd

Fig. 151. — Route des Diara Vup prisp à haulour do Mxouda.

Mardi 7 novembre.

J'ai dû me séparer de mon guide le qaïd Ahmed, il était malade de peur.

Nous continuons notre route en très humble équipage, guidés vers la

qaçba du qaïd el-Mzoudi par un homme du pays.

Il pleut toujours. Amsmiz, dont nous contournons un instant Tenceinte, est un rectangle où des maisons en terre battue et d'assez misérable apparence se pressent autour d'une mosquée neuve. Un monceau de ruines remplit lecoin

Fig. 0. — OlE/ZAN liarsal cs-SouIlaii (maison de rc^coplioii).

la maison chérilieime d'Ouezzan est la pre-

iniÎTc» (lu monde musulman. Elle remoiilr à Falmat t»z-Zohia, la lillo du PropliMe, sans une seule lacune dans ses trente-cinq générations; elle compte au nombre de ses ascendants directs Mouley Idrîs, premier empereur du Maroc (791).

La famille des Cheurfa Filali, qui depuis 1632 occupe le trône marocain, est une usurpatrice. Ses sultans reconnaissent implicitement la

préséance de leurs cou-^ ' ,^ sins d'Ouezzan en sol-

llf i^^\J "éh* licitant d'eux, lors i\v

H^ ^j§^ J^ur avèncmient, une

r 1 II bénédiction qui leur

conK're l'investiture spirituelle'. De même dans toutes ses expéditions le sultan se fait accompajî^ner par un cliérif ouezzani. En écbange, il proroge tacitement aux cbeurfa le libre» gouvernement de leur lief d'Ouezzan et la jouissance de certains domaines allodiaux dont le fond lui appartient, mais dont il leur abandonne les impôts et le revenu.

Les premiers cheurfa habitèrent Zerhoun, le Djebel Sersar, Basra, Harach. La ville d'Ouezzan est d'origine récente : elle fut fondée par le grand ancôtn». Mouley abd Allah Chérif vers 1730.

Depuis lors, la fortune de la famille et la prospérité de la ville vont croissant : Mouley Mohammed construit autour du tombeau de son père la mosquée sainte, dallée d(» marbre, lambrissée de faïences, éclatante de blancheur sous ses toits de tuiles vertes. Les fidèles accourent, la ville s'accroît, une confrérie nouvelle se forme dont les fils de Mouley Moham-

* idris. l'ancôtrc des Ouezzani. était fllî> d'Abd Allah cl-Kanjil, lils do Hasan II, fils de Hasan es-Sibt.

El-IIasan beii Qasirn. l'anctHro dos sultans actuels k\m'\ vint do lanhou. ville du Hedjaz, se fixer au Maroo, prétondait éj^alemont descendre de Hasan es-Sibt. le petit-fils du Proplièto. Mais on dit que sa gônéalogio proscnle une lacune après Moliannned en-Nefs ez-Zakiia, fils d'Abd Allah el-Kamil.

Nord-Ouest de la ville; ce fut la demeun» de Tancien qaïd. A la mort de Mouley el-Hassen, le qaïd fut tué et sa maison détruite. Route monotone: . à gauche, les pentes ' , de l'Atlas, dont notre | itinéraire longe le | . • pied, ce qui lui vaut ' ' le surnom de « route ! des diara » — des poitrails; à droite, une plaine infinie où s'élèvent de grands viUages entourés de jardins.

A Mzouda comme îi Amsmiz, comme h Agergour, la qa(;ba du qaïd s'élève à côté des décombres (W l'ancienne qaçba; mais ici force est restée au repré-

Fi^. 152. — Qaçba du yAÏD el-Mzoudi

seulanl du Sultan, comme en témoignent les ruines du village voisin. Le qaïd el-Hadj Omar est un homme jeune. Il sort de prison. Mouley el-Hassen le fit arrêter avec quelques fonctionnaires du voisinage et Toublia dans un cachot. Il vient d'être libéré après sept années de captivité au cours desquelles la plupart de ses compagnons d'infortune sont morts. Le qaïd a été à la Mecque; il en est revenu par Constantinople. Il a beaucoup retenu et assez bien compris, possède des idées générales étonnamment justes et se tient de son mieux au courant de la politique extérieure européenne. Il est venu souper avec nous et nous sommes restés très avant dans la nuit à parler de l'avenir du Maroc.

Mercredi 8 novembre.

L'étape est courte et la route semblable à celle d'hier. Le gîte naturel serait Imi n'Tanout, où demeure le khalifat du qaïd cl-Mtougi. Mais la leçon d'el-Goundafi nous a instruits. Pour franchir l'Atlas, il faut éviter tous les fonctionnaires officiels. Nous coucherons donc ce soir dans la qaçba du qaïd ed-Douiri comme si, marchant à très petites journées, nous voulions aller à Mogador.

Le qaïd Ahmed Boundi est absent ; son fils et son khalifat nous font un assez tiède accueil, ce sont de pauvres gens, et l'absence du maître les laisse craintifs et défiants.

Jeudi 9 novembre.

Un guide que nous avons embauché à grand'peine veut nous faire prendre le chemin de Seksaoua. H doit obéir en cela à quelque consigne donnée par le khalifat, car le qaïd séjourne pour l'instant à Seksaoua, et, visiblement, on veut nous mener chez lui. Mais nous nous sommes fait expliquer le chemin d'imi n'Tanout et toutes les objurgations de notre guide nous laissent insensibles ; nous suivons la route de Souera (Mogador) jusqu'au village de Nfifa où bifurque la route du col de Bibaoun.

Imi n'Tanout est composé de quatre groupes de maisons. Les deux plus importants, situés juste à l'entrée du col, encadrent l'oued Nfifa. Nous les franchissons rapidement, capuchons rabattus et cœurs battants ; il nous fauf passer devant le porche du khalifat où cinq ou six Arabes

vrtus dt' burnous livs hlanrs sont accroupis oisifs et contemplatifs... Notre apparence doit èlre bien minable, car pas un n'a levé les yeux sur nous. Au-dessus de 1 élranp:l(Mnent qui }j^ene son déboucbé dans la plaine, la rivii're coub» dans une valb'e spaci(»us(». La roule facile serpente au milieu des jardins, parmi les oliviers, les amandiers ; les villages se succèdent et parfois se toucbent ; les penl(»s 1res douces sont couvertes de cultures; partout on laboure, on travailb», b» pays a l'apparence de la prospérité beureuse. Ici, pas de ruines comme dans la vallée sauvage de Toued Xefls, plus de nmrailles de rocliers, ni dVscaliers inaccessibles. Le col

de Bibaoun est la grand'route officielle entre le Sous et Mer-rakecb. Les caravanes passent par là; à cbaque pas on rencontre des chameaux pesamment chargés dont le lent défilé encombre le chemin. Apres quelques kilomètres, la route quitte la vallée et s'engage dans un vaste cirque d'aspect plus sévère, sans habitations, sans arbres ; elle le traverse en montant douceni(»nt et vient butter sur une grosse montagne boisée ; ell(» tourne alors à l'Ouest et entre dans un coub)ir large d'une dizaine de» kih)mî»tres dont la muraille Est est formée par la haute chaîne des Ichi ou Mahmoud.

Nous déboîtons de la route pour trouver un asile. Un vieux chîkh de hi montagne consent h nous donner l'hospitalité dans sa très modeste denunire, auprès du hameau de Amarou (^iliéar.

Fij<. 153. — Col de IJibaoun. — Amauou Cuéah

Vendredi 10 novembre.

Nous marchons toute» hi journé«» dans h» large couloir où nous sommes entrés liier. La chaîne des Ida ou Mahmoud domine toutes les cimes d'alentour. \i\\v a l'apparence d'un long dos ch» cliameau dont la bosse serait

Fig. 154. — Col de Bibaoun. — Argana Nzala

figurée par le pic dlfqih qui paraît nous dominer de 2 000 mMres. La chaîne des Ida ou Ziqi forme la muraille Ouest du couloir; elle ne semble pas avoir plus de 600 à 800 mètres de haut. Ses pentes sont en glaise verdàtre, escarpées, les eaux y ontcreusé des ravins qui mettent à nu une argile rouge. Cette chaîne bizarremen t colorée est surmontée d'une falaise de grès gris qui peut avoir une cinquantaine de mètres de hauteur. D'où nous sommes, on ne peut voir si cette falaise est une anUe ou le bord d'un plateau.

La route est toujours facile et douce; elle rencontre un oued qui d'abord s'appeHe Toued Talatirhal, du nom d'un village qu'il traverse. Elle l'accompagne ensuite chez les Ait Moussi dont l'oued prend le nom. Nous quittons la route vers le soir pour demander l'hospitalité au chîkh

el-IIadj Bihi Ge-nouni à la nzala Argana. ' Ces nzala jalon-

nent les routes ofli-cielles du bled el-Maghzen. Les voyageurs y trouvent, moyennant rétribution, un abri, quelques vivres et de l'orge. Parfois la nzala est une maison, le plus souvent elh? n'est qu'un nouaïl, une hutte en roseaux ou en branchages, ou même une simple tente dans un douar.

Fig. 1;i5. — Typks dIda ou Ziki

L'accueil qui nous fut fait ce soir-là est un des mauvais souvenirs de notre voyage. Le chîkh, mis en défiance je ne sais pourquoi, nous refusa Taccès de sa nzala et nous laissa dehors. La pluie s'était mise à tomber, la nuit était très noire, des gens rôdaient autour de nous avec des allures inquiétantes. Sidi Mrri, mon nègre, nous avait quittés sous un prétexte quelconque et ne reparaissait pas, notre guide s'était éloigné vers la montagne, prétendant qu'on nous attaquerait si nous restions groupés. Vers dix heures un serviteur vint, un falot à la main, nous prier de pénétrer dans la nzala. Tout d'abord, nous crûmes à un piège, encore que tant de précautions pour s'emparer de deux hommes parussent improbables. Mais le chîkh vint lui-môme, nous fit servir un plat de couscous, et se mit à manger avec nous. Dès lors, nous n'avions plus rien à redouter. On se mit à bavarder; l'intention évidente de nos hôtes était de nous détourner de notre voyage. On nous conta force histoires de brigands : — « La route était coupée... hier encore des caravaniers y avaient été pillés... les Ilouara avaient attaqué un détachement de cavaliers du Sultan... » — Notre mérite n'était pas grand de mépriser tous ces dangers ; nous avions rencontré quelques heures auparavant de pacifiques voyageurs qui nous avaient fait le plus

rassurant tableau de la sécurité du chemin. Miliani le conta en riant et ce fut une hilarité générale chez ces grands enfants. On nous fit des confidences; notre venue avait été annoncée par un rekass, on avait résolu de nous arrêter. Sidi Mrri, pris de peur, nous avait trahis pour se sauver ; on savait parfaitement qui nous étions et où nous voulions aller.

Mais la trahison de notre nègre avait produit un revirement complet dans les intentions des Ida ou Ziki, car si ces Berbères sont très capables de piller un voyageur, ils n'accepteraient pas de commettre une trahison avec la complicité d'un nègre, c'est-à-dire d'un esclave.

Voici donc ce qui fut décidé : Puisque notre volonté d'aller au Sous était formelle, le chîkh ne nous en empêcherait pas, il nous y aiderait môme — moyennant salaire, la chose va de soi. Il nous donnerait trois compagnons : son frère el-Hassen, un de ses amis, Mohammed, et un Houara d'un village voisin. On nous fit la leçon pour nous mettre en garde contre certains obstacles et on convint de partir le lendemain dès l'aube.

J'ai conté cette petite aventure parce qu'elle montre ces Chleuh sous leur véritable jour : accueil elfrayant, aspect peu rassurant, instinct

pillard, avec un fond de droiture chevaleresque et beaucoup d'enfantillage.

Samedi 11 novembre.

Nous partons de bonne heure. La route rejoint Toued Ait Moussi, puis le perd définitivement; Toued tourne à gauche vers l'Est, tandis que la route escalade la chaîne où s'ouvre la dernière brèche du col. Nous partons de 730 mètres d'altitude, la trouée est à i 480 mètres. Cette partie du trajet est assez dure, mais sans comparaison possible avec l'itinéraire d'el-Goundafi. La montagne est toujours peuplée, cultivée ; le village d'I--, .^ , Fig. 155. — Col de Bibaoun. — L'Oued Aït Moussi

leru, situé au sommet du col, est réputé pour l'indépendance de ses habitants et la richesse de ses jardins.

La brèche par où nous passons est connue sous le nom de « Ferq er-Rih » — la porte du vent. Après cette grosse chaîne, véritable barrière de schistes argileux et quartzeux dressés verticalement, l'Atlas tombe brusquement dans la plaine du Sous. Quand on vient du Nord, il faut deux journées pour atteindre le sommet du col ; on descend dans la vallée de l'oued Sous en cinq heures.

La*chaîne principale est orientée Est-Ouest; il s'en détache des contreforts orientés Nord-Sud, séparés par des ravins profonds, dont le schéma donnerait l'idée d'une suite de stalles.

Nous descendons le long d'un de ces contreforts; la route prend en ce point le nom de Tizi Bibaoun que nous appliquons ordinairement à tout le col; de ce point Ton découvre la vallée du Sous. Elle apparaît large d'une cinquantaine de kilomètres, bordée au Sud par le petit Atlas qui semble reproduire, en moins élevé et plus épais, le massif montagneux du Haut-Atlas. A l'Ouest on découvre une longue frange

(h» (lunes vl la mer adrnirahlenu'nt l)l(»u(* ; à nos pieds, un océan de verdure, des villes grises, des maisons à tourelles, quelques qoubbas d'une éclatante blancheur, (4, par endroits, le miroitement de Toued Sous qui semble une grande rivière.

Nous devions aller coucher chez le chîkh de Meneizla, premier khalifat du gouverneur de Taroudant, mais notre Houara, Mohammed bou Taleb, nous offre l'hospitalité chez lui, dans sa maison, au village de Loummi; nous éviterons ainsi un de ces personnages officiels, si hostiles aux étrangers. Pendant toute la soirée, la demeure de Bou Taleb ne désemplit pas de visiteurs ; on vient voir les Roumi, car Miliani passe aussi pour Européen, et tous sont un peu déçus de nous trouver si peu différents d'eux-mêmes.

Dimanche 12 noYcmbrc. Loummi est si tué

Fig. Vol. — Roi'TE DE Meneizla a Taroudant. à Toriffine de la val-

lee de 1 oued Temna. Nous laissons cette» vallée à noire droite (Ouest) et nous suivons la ligne de faîtes d'un de ces contreforts perpendiculaires à la direction générale de la chanie (|ui sépare la vallée de l'oued ïenuia de la vallée de Toued Meneizla. On Tappelle « anq el-djemel w, le cou du chameau, à cause de sa forme tranchante. L'arête est étroite et la route coupe et recoupe la crête en zigzags.

Les habitants nous parlent de gisements métallifères ; il y aurait près d'Argana des mines d'argent? Les échantillons qu'on m'a montrés étaient des pyrites de cuivre et de fer oligiste ou simplement des morceaux de quartz où étincelaient quelques parcelles de mica.

Meneizla est une grosse bourgade sise au pied du contrefort, le long duquel nous dévalons; le niarché qui s'y tient le dimanche est aujourd'hui particulièrement populeux. Les llaouara, sur le territoire desquels nous entrons, jouissent d'une détestable répulation. Lenz raconte les émotions

M A

VOYACiES AU MAUOC

Fig. 159. — Tabou DANT et l'Anti-Atlas Vue prise de Gaha (Az. =. 180»).

qu'il éprouva en parcourant, il y a dv cola dix-neuf ans, la route que nous suivons. Foucauld de inenu^ parle des dangers que» les voyageurs

courent dans ce pays. , Cette insécurité n'est plus qu'une légende, si j'en juge par la tranquille allure des voyageurs que nous avons rencontrés.

A partir de Meneizla, nous sommes en terrain plat et dans une foret d'arganiers. Non pas une forêt dense comme celles d'Europe, mais une forêt aux arbres largement espacés entre lesquels croissent des buissons de jujubier sauvage.

La route traverse des ravins, qui deviendront des oueds à la fonte des neiges ou au temps des pluies. On aperçoit à travers les arbres des villages, des champs cultivés, des troupeaux de chèvres. Nos guides nous parlent d'une ville en ruine qui serait près de la route et se nommerait Gaba ; nous quittons le ^^' •»<>" Nouna s^ moM bcn Abd Aiuh

sentier pour la voir.

En effet, voici l'enceinte ; on voit encore très distinctement le tertre qui portail le rempart et son fossé. Les pierres énormes de ce rempart jonchent le sol. Rien ne pousse sur le polygone à peu près rectangulaire qui mesure environ cent mètres sur soixante mètres, cette aridité contraste av(»c la fertilité des plaines voisines. Sur la face Est, des pierres restées debout supportent encore (|uelqu<»s dalles. Je ne découvre aucune

Ravin de l'Oued Oaar

Fij?. 160. — Ta BOUDANT

Vue prise <lu lit île rOiie<I Oiiar.

inscription apparente, nous n'avons aucun moyen de faire des fouilles ; riieure nous talonne, car il faut rentrer à Taroudant avant le « louli »; nous passons, laissant à leur sommeil les mystérieuses ruines.

Aussitôt après avoir quitté Gaba, nous apercevons dans la plaine les tours blanches et les murailles crénelées de Taroudant. Nous sommes tous un peu émus de savoir quel accueil nous réservent les Roudani. Le bâcha Hammou, gouverneur de la ville, fut autrefois {i^ouverneur de Mek-nès, où son (ils lui a succédé. Il a la réputation d'être un honmie intelligent et énergique. La soumission de celle partie du Sous est IVeuvre de ses cinq années de commandenuMit, et Bou Taleb prétend

qu'il a fait couper ^ g

plus de têtes qu'il n'y a de crénc^aux aux remparts de sa ville.

Taroudant (»sl hi capitale du Sous, hi plus grande ville du Sud marocain. Sa richesse, la beauté de ses jardins, ses orangers, s(»s citronniers, ses oliviers, sont renommés dans toute l'Afrique du Nord.

Nous y pénétrons par la port(» des Aïl bou Nouna. la plus septentrionale des cinq port(»s ; tout à c(Mé s'élève la qoubba de Sidi iMoham-med ben Abd Allah, qui disparaît presque entièrement dans la venlun».

Nous traversons paisiblement la ville dans toute sa longueur ; on nous regarde à peine, et nous entrons dans la cour de la qacba, où demeun» le bâcha. Je lui fais porteur par un de ses soldats la lettn» du sultan, en demandant une audience, et nous nous accroupissons à la porte au milieu des moghazni et d(»s quémandeurs. Quelques minutes après, le soldat revient accompagné d'une sorte d'intendant. Il nous apporte les compliments du bâcha, nous annonce que nous serons reçus le lendemain et qu'une maison et des hommes de garde sont mis îi notre disposition.

Fi*?, m.

T A U O |-1) A N T .

L K M K I-1. \ Il

17

Lundi 13 novembre.

Après deux traversées de TAtlas, dont la première très rude et suivie d'un retour, un peu de repos nous était bien dû. Nos mules sont très blessées H déferrées, nos cbouari sont en lambeaux, nos belleras sont percées. Taroudant est une ville de ressources, on y trouve de tout, même un bitar, un vétérinaire, qui panse avec du savon les plaies de nos pauvres mules.

La maison qui nous est donnée sert de demeure aux qaïds de passage, elle est spacieuse et dotée d'un joli jardin d'orangers çt de citronniers doux, couverts de fruits mûrs. De nombreux Roudani viennent nous y voir, s'installent sans façon sur nos nattes, boivent notre tbé, cueillent nos oranges, et lorsque, à neuf heures, le bâcha nous fait dire qu'il nous attend, toute une bande d'amis nous fait escorte jusque chez lui. Le chemin qu'on nous fait suivre longe le rempart, passe auprès du mellah, sort par la porte Zourgan et rentre par la porte de la (jaçba. Cette promenade nous permet d'admirer les beaux jardins d'oliviers qui entourent la ville.

La porte de la qacjba est percée au fond d'un renfoncement du rempart, de façon que l'assaillant n'y puisse accéder qu'en défilant sous des f(»ux croisés à bout portant. La porte débouche sur une petite place assez pittoresque ; l'entrée de la qaçba est h droite. On pénètre» d'abord dans une grande cour où des soldats oisifs se chauffent au soleil. Le long d'un mur, à gauche en entrant, trois p«»tits mortiers et deux vieux canons à roues de bois braquent vers le ciel leurs gueules rouillées. Un grand vieillard en caftan vert olive, la ttHe coiffée d'un énorme turban blanc, nous introduit auprès du hacha.

Le prétoire est un hangar ouvert sur la cour et porté par deux colonnes. Le hacha est accroupi contre le mur du fond; c'est un vieillard très noir avec, tout au bas du nn'nton, une petite barbe blanche crépue. Il a l'air nialin et bienveillant : il parle tout bas, en bredouillant un peu, conmie si ses grosses li'vres étaient lourdes à remuer. La conversation s'engage avec la courtoisie» complimenteuse en usage dans tout TOrient. Le hacha me regarde de côté avec un p<»tit sourire d'incrédulité quand je

lui conte que nous nous sommes perdus dans la montagne et que, voulant aller h Mofçador, nous arrivons h Taroudant... Je n'insiste pas et je me répands en éloges sur la prospérité du pays, sur sa sécurité surtout, car enfin, dans ce terrible pays de Sous, réputé si inaccessible, nous avons circulé sans escortes, sans armes, trouvant partout bon accueil et liospitalité. J'ai touché une corde sensible. A voix très basse, le vieux

bâcha nous conte rinsécurité passée, la ville assiégée par les montagnards, affamée, ran-^'onnée. Depuis cinq années qu'il gouverne, il a dû faire couper plus de mille têtes... et ses deux secrétaires, un vieux taleb à barbe de neige, aux yeux ridiculement charbonnés de koheul, et l'autre, un tout jeune homme à l'air obséquieux, fourbe et servile, approuvent avec un grand murmure admirateur.

Sous son prédécesseur, Ould el-Boughdadi, les Roudani ne sortaient plus de leur ville, on faisait faction jour et nuit; les pillards venaient sous les murs, en plein jour, récolter les olives des jardins, et la nuit perçaient de grands trous dans les remparts pour s'introduire dans la ville.

Nous remercions le hacha de la maison qu'il nous a fait donner. Il demande quelle est cette maison ; on la lui désigne, et le voilà qui se fâche, qui envoie chercher l'amin des jardins, les chefs des quatre quartiers. Il veut qu'on nous loge dans la bahira du qadi Sidi lahia, fils du f(jih Sidi Abd el-Kerim. Nous nous confondons en remerciements, mais nous sommes ici pour très peu de temps, nous voudrions partir après-demain déjà, regagner Mogador. Le hacha tient à son idée, nous habiterons la bahira. L'amin des jardins, el-Hadj Mohammed abd er-Ruhman Mzioud, est chargé de notre installation, il conmiandera vingt hommes de garde pour veiller sur nous, et, quand nous voudrons partir, il désignera un bokhari pour nous accompagjier.

Nous voici donc installés dans la bahira du qadi. La maison se compose d'une unique salle, très grande, très claire, précédée d'une voûte portée par deux colonnes. Le jardin est un véritable parc dont les arbres forment un impéiuHrable dôme de verdure. Une séguia traverse le jardin, et, pour nous faire hoinieur, on remplit un bassin cimenté placé devant ma porte, au grand émoi d'une colonie de cafards qui, paisibh*ment. y avait élu domicile.

Mardi 14 novembre.

Journée de repos, délicieusement oisive. Les visiteurs affluent; quelques-uns, pour se donner une contenance, nous apportent de menus présents : des noix, des dattes, des amandes, des olives nageant dans une sauce au piment, des pommes minuscules, grosses comme des nèfles et très parfumées, de la menthe, du jasmin, des géraniums, des poivrons, des keftas, boulettes de hachis de viande cuites dans le beurre. En échange, nous offrons d'innombrabh^s petites tasses de thé et Ton cause interminablement. En pays musulman, les conversations générales sont plus productives que h»s a-parl(» ; les gens sont moins méfiants en public et plus sincères; il est facile de contnMer les renseignements, les interlocut(»urs s(^ reprennent, se corrigent, se complètent, et cette soirée nous fournit d'intéressants aperçus sur le pays. On sent bien, à la haine qui sépare le Chleuh, le Berbri, l'Arabe marocain, le Hartîini, le nègre soudanais, que Tagrégalion de ces éléments si disparates ne peut être que momentanée. L'unité nationale ne découle pas néces-sain^ment de la connnunauté de religion; dans le Sous cette unification, œuvre laborieuse des derniers Sultans, n'a été réalisée (|ue par la force de h»urs armes et ne survivra pas h leur fortune.

Un bataillon d(^ l'armée chérilienne tient garnison Ji Taroudant. Tous les soirs, v«'rs cincj heun»s, h»s honnnes manouivrenl, les tambours battent, les clairons soiment.

La grande mosquée dresse tout contre nous son graci(»ux minaret rose, treillage de vert. De notn» tentasse on plonge indiscrètement dans l'intérieur de la djtMiui (h» Sidi ou Sidi, auquel son toit singulièrement gondolé donne un aspect d(^ pagode.

La journée» est finie, nos bagages sont prêts, nos nmles ferrées de nc^uf, nos bâts réparés, nos bellera n^ssemelés; nous partirons demain avec le jour. Un peuple de

hérons s'installe pour la nuit dans les arbres de notre jardin avec un assourdissant vacarme de crécelles.

Mercredi 1") novembre.

Nous atU^ndons notre guide de six heures du matin, heure convenue pour Ir dépari. à huit h(Hn*es (|uarante. La précipitation (»st inconnue des

Arabes, leurs existences désieuvrées se déroulent noblement, lentement. La rout(» de Mogador longe la rive droite de Foued Sous. Elle fut parcourue, en 1884, par le vicomte de Foucauld; elle n'offre donc plus aucun imprévu topograpbique. La rive gaucbe, au contraire, est vierge et toute blanche sur nos cartes ; c'est elle que nous allons suivre. Notre guide fait quelques objections à cet itinéraire qui contrevient aux ordres du bâcha. Pour calmer ses scrupules, nous lui donnons une lettre de satisfaction et quelque argent, moyennant quoi il nous abandonne, et nous voici redevenus de simples voyageurs musulmans, allant au gré de nos caprices. Nous marcherons tout le jour en territoire Houara.

Taroudant est un peu au Nord de l'oued Sous ; la ville est alimentée par des séguias qui absorbent une partie considérable de la rivière. Notre route descend parallèle -ment au lit de l'oued

Ouar et traverse l'oued Sous au coniluent des deux rivières. La vallée est peuplée d'une quantité de villages dont les jardins forment deux haies continues le long du chemin. Les maisons en terre et pierres, ou en terre seulement, ont toutes la môme apparence : toits plats, enceinte percée d'une seule porte, tourelles crénelées.

Les gens du pays nous parlent de nombreuses ruines. A les en croire, une ville très bien conservée et qu'ils appellent Toukhrout, ne serait qu'à une demi-journée de marche au Sud-Ouest de Taroudant; un long aqueduc partant du Ras el-Oued aurait mené l'eau jusqu'à Agadir, desservant par des branchements, ou directement, les villes de la vallée : Gaba, Toukhrout, Oulad Qouràa, etc.

Et de fait, on nous montre un admirable fragment d'aqueduc qui franchit l'oued Ouar auprès deGelelcha. Il se compose de cinq belles arches

Fig. 162. — Lit de l'Oued Ouau En aval de Taroudant.

haiiU's (l'une viiijj^tainr dv mî^lics, Irjiçi'res vi gracieusrs. Je n'y vois aiiruiit' insrriplioii, (|U('l(|ii(»s piles porlriil à leur parlit» supérieure de pelites niches vides.

Au point où nous Iraversons l'oued Sous, — au eonlluenl de Toued

Ouar, — la rivière se partagée en plusieurs hras dont le plus }i:ros n'a qu'une dizaine de mètres de largeur sur soixante eentinièlres de pro-iondeur. On nous <lit que le déhit d'eau n'esl jamais inférieur à cet étiage; en eer-tains temps, Toued iH^npIit sa large vallée et devient un énorme lorrenl. L'eau esl elaire el bonne, le courant est assez rapide, encombré de gros gah^ts, de roseaux, des àràrs et de lauriers-roses.

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à dex requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

Fig. 7. — OUEZZAN Jardius de la Rarsat cs-Soultaii.

ined — Mouley Taïeb et Mouloy Tluiiiii * — vont pircluM- la doclrim', ïxxiï à rorienl, Taulre à roccidcnt. Ainsi naissent les s<M*tes sieurs, aux rites identiques, des Taïbîin et des Touhania.

Depuis lors, la « Baraka », le don divin de bénir, que Dieu eonfî're au plus saint et qui se transmet sans lois du plus dipne au plus dij^nie, ne sort plus de la maison d'Ouezzan qu'on surnomme w dar Demanah », l'asile inviolable. Ce privilège sacré n'est pas l'apanage de l'aîné, mais du préféré; témoin le legs qu'en lit Mouley Ali ben Ahmed à son lils cadet Mouley el-Arbi.

Ce Mouley el-Arbi \ grand-pere des cheurfa actuel, est demeuré légendaire pour sa corpulence et son amour d(»s voyages. Il a parcouru l'Afrique septentrionale de Tombouctou à la mer Rouge dans sa mahafa portée par quatre nmles, traînant après lui deux canons.

Son fils fut le célèbre chérif Mouley Abd es-Salem, notre allié, figure intéressante de pontife dissident composant avec Tlnlidèle tout en restant chef religieux des croyants, s'elforçant de concilier la règle, austère de rislam avec la morale d'Épicure; il rompit avec le Sultan, épousa une anglaise — Miss Keene —, acquit une célébrité tant par ses (|ualilés que par ses défauts, compromit un peu par sa politique, S(»s relations et sa conduite, le prestige des cheurfa d'Ouezzan et mourut vn 1892, laissant cinq lîls.

Le sultan Mouley el-IJassen, impuissant à déposséder ce chérif rebelle de son titre religieux et de son pouvoir spirituel, s'c^U'orca du moins de le dépouiller de tout pouvoir temporel et de désunir sa famille. Il nonnna un « mezouar ech-Cheurfa » ou « Moul ez-zaouia », c'est-à-din^ un chef lies cheurfa, un administrateur des biens de la zaouia, et se lit accompagner par des cheurfa des branches cadettes, en paix comme en guerre.

Les cinq lils de Mouley abd es-Salem sont :

Mouley el-Arbi, l'aîné, chef delà maison, dépositaire de la « Baraka ». Il vit a Qacerin, h Q(;ar (;l-Kebir ou à Ouezzan : à demi fou, grand mangeur de hachich et d'opium, fumeur de kif\ sa folie est inollensive : il

* U faudrait écrire : Mouley et-T'ayyeb; Mouloy el-Touhaiiii : les Drisiyyin, disciples do Mouley Idris; les T'ayyibiyyîn, ou T'ayyibiyya: les Touhaïuiyya. ou Touliamiyyin. L'orthographe incorrecte que j'adopte s'excuse, ici coinine ailleurs, par le souci de donner une trans-rription simple, et par ma complète ignoranc^e do l'arabe réffulier.

* Ce chérit" est désigné communément par le nom de : Si el-Hadj el Arbi.

La route longe ensuite la berge à pein<» accusée de la vallée à travers des prairies, des champs cullivés, des jardins. Le côté Sud esl mas-

Fig. 103.

.Maison di Sors

Fi''. 1()4. — Maison nr Sous

que par la lisière

de la foré! d'arga-

niers ; le colé iNord

descend en penle

douce vers la rivière,

puis remonte insensiblement jus(|u'aux pj'emiî'n»s penles du Haut-Atlas,

toujours couvert de forets, de jardins et de villages.

A la hauteur du gros village d'Aourchienne, on nous monire remplacement où fut plantée la tenle du sultan Moulev Sliman. Les fidèles

en ronserveiU pieusement l'empreinte; le pourtour est dessiné par de grosst\s pierres.

Un peu plus loin, nous franchissons un aqueduc, et nous laissons à noire gauche la (|ouhl)a de Sidi Ahmed ou ^Hannnou, à |c(Ué de la(|uelle

lin»

Fig. 105. — RriNES h'vs AQUEnrc Fraiu?lii'*«niil le lit do TOiumI (hiar.

s'élève une médersa fameuse. Kniin, vers quatre heures du soir, on nous montre, sur le territoire (h»s Ouhul Qouràa, une colline couverte de

Fip. ififi. — L'OuEi) Sous

El) uval (io Taruiindanl (<:oii(liifînl di> l'Oiiod Onar,

déhris (h' poterie à côté de laquehe on voit encon» très distinctement un hassin de quatre-ving:ls mi'tres sur quai'ante mètres, jadis alimenh" par un aque<luc, (|ui en lonue encore le côté Ouest.

Nous (|uiltons ah)rs hi vallée (h' l'oued Sous, pour aller vers le Sud

Fig. 167. — Un Aroanifu

(ItMiiandcr Thospitalitr h Mohainined Ahd Allah ben Qouri, fhîkli de

(iolelcha, chez les Oulad (Jouràa.

Jeudi 16 novembre.

Nous partons d'abord vers Je Sud, puis, au Douar Kebir el-Kelifat, nous faisons demi-tour en prenant pour point de direction Agadir, dont les remparts font au dernier contrefort du Haut-Atlas une couronne blanche, visible de très loin. Vers Kelifal, la plaine se dénude, la fonH fait place à de maigres buissons de jujubiers sauvages, les villages sont plus espacés, ils semblent être de petites oasis au-dessus desquelles pointent quelques tourelles et quelques hauts palmiers. En revenant vers Foued Sous, au contraire, nous rentrons vn ïovH, les villages et les champs cultivés se succèdent presque» sans intervalle. Beaucoup de ruines jonchent la route : un gros pan d'acjue-duc vn ciment; plus loin une sorte de tunmlus; sur le territoire des Oulad Daho, un réservoir semblable à celui «riiier; plus loin, dans la foret, en entrant chez les Aït Moussa, des pierres éparses pouvant provenir d'une ville détruite. Nous sommes sur le théâtre des dernières insurrections. La répression fut t(»rrible, le qaïd Si Saïd el-Gellouli en fut chargé. Il ins-

Fig. i()8. — DAli CuiKU Salem Dauâ (Ksima) Chefs Soussi cl leurs sorvilour».

Le Chikh d'Azro

LK SOUS 265

talla son lils k sa place dans son qaïdat du Haha vl descendit vers le Sud en longeant la mer. La première rencontre eut lieu sur le territoire des Oulad Daho. Toutes les tribus des Chtouka avaient envoyé leurs contingents. La victoire resta aux troupes dii Sultan. On coupa cent cinquante tètes, on lit trois cents prisonniers, parmi lesquels les qaïds des Oulad Daho, des Oulad Allel, des Ait Boukko, des Ait Deleimi. Les demeures de ces révoltés et beaucoup de villages furent détruits ; l'armée victorieuse campa pendant une année entière sur le pays conquis.

Nous entrons sur le territoire des Qsima, qui linn'te à l'Ouest rimmense plaine des Haouara. Le chîkh Salem Daho, des Aït Moussi, nous invite à déjeuner chez lui avec le chîkh de Gelelcha Aït Qouràa et le chîkh Mohammed el-Gerni, de la ville dWzro, qui nous accompagnent. Le menu de ces agapes ne varie guère; partout on sert des œufs durs, dt»s tagin(»s, poulets rôtis, du miel immergé dans de Thuile d'arganier et mélangé de beurre rance, des patates; le tout accompagné de galettes de farine, de seigle ou de maïs, et arrosé d'une quantité de petits verres de thé trop sucré, dans lequel on met une botte de menthe ou d'absinthe pour le parfumer.

En reprenant notre route, nos côtoyons de grosses bourgades, presque des villes : Tamezia, Azro. En ce dernier point nous retrouvons Toued Sous, plus large, plus lent, et nous suivons sa fertile vallée jusqu'au village des Aït Melloul, où passe la route d'Agadir au Tazeroualt.

Vendredi i7 novembre.

Le qaïd Si Saïd el-Gellouli, poursuivant ses conquêtes, s'est enfoncé dans le Sud, vers le Tazeroualt, emmenant comme auxiliaires et comme

Le Chikh de Gelclrka

Fig. 1C9.

Types de Soussi

olaj;('s, ilrs coiilinj^ruls lovt'îs dans \v pays cl 1rs clwïs (|ui ont fait leur soumission. Tous les rhiklis (1rs Qsinia et des Clitouka sont auprès de lui à ïiznil. (W qu'on nie conte de cette expédition dans rExlrènie-Sud, le mysti're dont on l'entoure, me donne envie d'en pénétrer le secret «;l d'en suivre les opérations de plus près. Nous descendrons vers le Sud, la route est bonne vi le voyage paraît si facile.

On marclu; d'abord en foret clairsemée, déboisée par places, peuplée de nombreux villages.

Le voisinage dt» la m(»r est annoncé par la présence du sable, d'abord rare, puis s'étendant en nappe ridée, et vers l'Ouest, à Tborizon, s'éle-vant en bourrelet de dunes.

On sort de la foret après la médersa de Ben Djerrar pour entrer dans c(»tte plaine innnense que nous apercevions bier de Kefifat. Nous nous dirigeons sur TAnti-Atlas dont les derniers contreforts s'abaissent avant d'atteindre la mer, laissant une bande de terre entre les montagnes et rOcéan. Ct*lte langue de tern^ est limitéi», au Sud, par les collines des Ait Brabim. IjW seul cours d'eau la traverse : l'Oued Massa qui sort de la montagne des Ida ou (lercbmout et des Aït Mezal sous le nom d'oued Oulrass.

Les villages émaillent cette plaine au milieu de laquelle ils prennent rasj)ect d'oasis. Leurs jardins, d'abord étendus et fertiles, vont en s'ap-pauvrissant, à mesure qu'on descend vers le Sud, jusqu'à n'être plus (|ue (b*s baies de cactus et de iiguiers (b» barbarie. La seule ricbesse du |)ays est la ft^rtilité du sol qui produit d'admirables récoltes de céréides. Mais celte ricbesse varie avec l'abondance des pluies hivernales, car les puits suflisent h peine à l'arrosage des jardins. Dans les années plu-vi«»uses, la plaine» devient un océan de récoltes ; la sécberesse produit d'alfreuses disettes. Le pays est dénudé en cette saison; les moissons ont été faites, les puits sont bas, les troupeaux paissent au loin dans la montagne ; la guerre a pris les hommes, vi les villages à denii-détruils, endormis dans rinaction, ensevelis sous la mince couche de sable que le vent de mer charrie^ jus<|ue très loin dans l'intérieur, ont un air d'abandon et de misère. La transition est brus(|ue de la luxuriante vallée du Sous il cette plaine sans eau, tributaire des saisons si capricieuses sous ces latitudes.

Ainsi s'expliquent les alternatives de détresse et de prospérité qui

LK sol: S eôT

font Iv pays faible ou fort, soumis ou indépendant. La conquête du (|aïd el-Gellouli s'est trouvée bien servie par une année de famine, et l'occupation du pays se fait tout simplement en entretenant la misère sur la ligne de retraite de l'armée chérilienne.

Tout est cher dans ce pays pauvre : l'argent diminue de valeur, la pièce de 1 fr. 23 de la monnaie liassani ne vaut plus qu'une peseta espagnole, c'est-à-dire au cours actuel du change, moins qu'un franc.

Et à ce propos, il est intéressant de noter que la monnaie marocaine — monnaie hassani, connue on l'appelle — frappée d'abord en France et maintenant en Allemagne, suit les fluctuations de la monnaie espagnole. Ce phénomène est anormal, puisque la valeur de la monnaie marocaine est totalement indépendante du change espagnol; voici l'explication qui m'en fut donnée :

Pendant longtemps l'argent espagnol fut à peu près la seule monnaie d'argent employée au Maroc. L'unité supérieure était le douro ou rial, valant environ cinq francs et désigné, suivant l'effigie qu'il portait, du nom de « rial fonijo » (Alplionso; ou « rial zabil »

(Isabella;.

Actuellement, le Sultan accapare la monnaie espagnole et le paiement de la nouvelle monnaie marocaine s'effectue par un simple éclumge. On remet au concessionnaire de la frappe autant de pièces espagnoles qu'on reçoit de pièces marocaines de valeur semblable. On voit de suite (jue le concessionnaire gagne à cette opération la différence entre la valeur fictive de chaque pièce et le prix de revient de cette piî'ce, qui est en argent, à un titre faible, et frappée avec des coins très simples portant le nom du sultan régnant sur une face, et la date sur Taulre. Ce bénéfice est partagé, me dit-on, entre le maghzen et le concessionnaire. Il va de soi que, dans cet échange, la monnaie nouvelle perd sa valeur propre, indépendante, prend celle de la monnaie espagnole, et suit le cours si fantaisiste de son change.

Pour achever ce qui a Irait à l'argent, on m'a dit que la contrebande d'argent se faisait en grand dans les ports marocains. On n'introduit pas de fausse monnaie, mais seulement de la vraie monnaie marocaine qu'on fait entrer en fraude. De cette fatjon, le fabricant n'a plus à partager avec le maghzen les bénéfices de l'opération; le douro lui coûte environ trois pesetas et en représente cin(|, ce (|ui constitue une contre-

J)amle assez afifiTahloiucnl fructueuse pour que des {çens peu scrupuleux, en courent les risques.

Presque tout Fargenl en cours au Maroc est oyxdé à tel point que la Ban(jue (h^ Marseille avait déclaré qu'elle ne nrcevrait plus de pièces de cet État. Cela tient à la façon dont les Marocains enterrent leur fortune. L'insécurité est grande, les actes de banditisme sont courants, les maisons sont mal bâties et n'oH'rent pas de cachettes sûres ; on enfouit son argent. Cet usage expli(jue toutes les légendes de trésor qui se racontent et qui trouvent créance. Bien des gens sont morts loin de chez eux, sans livrer le secret de leur cachette et, partant, bien des fortunes doivent dormir ignorées dans la terre.

On n(î trouve pas de monnaie d'or au Maroc. 11 en existe pourtant, puisque les grands qaïds n'abordent jamais le sultan ni son vizir sans lui oH'rir une poignée ou même une caisse de « louiss ». Je sais de source sure que certains conHner(;ants de la côte introduisent de l'or, et en font l'échange, sinon le tralic. On m'a dit que des mesures allaient être prises par les nations intéressées pour empêcher cet exode de leur or.

Nous couchons ce soir chez le chîkh el-Mahfoud, des Oulad Allel. Le chîkh est auprès du qaïd el-Gellouli ; son (ils et son frère nous reçoivent et nous hébergent de leur mieux.

La maison de notre hôte vient d'être le théâtre d'une petite scène d'intérieur (|ui peint un côté des mœurs souassiennes.

L'esclavage existe dans tout le Maroc. On s'en cache à Tanger par déférence pour les Roumis dont il faut ménager la susceptibilité. Dans les grandes villes, où les Européens ont droit de cité, on écarte doucement les visiteurs du marché des esclaves. Dans le Sud, la ti'aite se pratique librement. Ce sont les nègres qui font tous les frais du marclié; le captif de guerre n'est jamais vendu pour la raison qu'il est toujours nmsulman, c'est-à-dire, selon les lois de l'Islam, invendable*.

Notre hôte possédait une belle négresse; il Tavait achetée pour en faire sa concubine et l'avait payée cent quarante-cinq francs, prix moyen pour une esclave jeune. Après une année, il s'était lassé de sa négresse, avait acheté un beau nègre de cent vingts francs en pleine vigueur, et l'avait marié avec sa négresse. Lt» ménage avait eu cinq enfants, dont

* E.Yireplion osl l'aitr à cciUi règle par les Djebalu.

l'aîné paraît avoir dix ans, et la famille nouvelle vivait heureuse sous le toit patriarcal dont cette fécondité accroissait la fortune.

Avant-hier une violente discussion éclata entre notre hôte et son nègre. On fit fouetter le nègre, et ce matin on Ta vendu sur le marché d'Hassi el-Boger. Mais, comme un serviteur est indispensahle, qu'il faut donner un consolateur à la veuve, un père aux orphelins, le frère du cliîkh a acheté un autre nègre qu'on a marié à la négresse.

Cette histoire nous est dite naïvement, comme une chose toute naturelle; le Soussi est doux pour ses esclaves, les traite hien, mais les considère comme un simple bétail.

Samedi 18 novembre.

A quatre heures du matin, le frère du chîkh vient nous proposer de partir. Il fait un clair de lune admirable, les indications de mes instruments sont aussi facilement lisibles qu'en plein jour; sous écrite lumière blafarde la plaine prend un aspect de désolation fantastique. Nous nous rapprochons des montagnes, elles forment un massif sombre. La route est monotone d'abord, puis, au lever du soleil, le paysage s'éclaire ; la silhouette de TAnti-Atlas se découpe avt»c une merveilleust» netteté sur le ciel rose. Notre guide nous désigne tous les sommets, toutes les vallées. A mesure que le soleil monte, les reliefs se dessinent et la chaîne apparaît tout entière jusqu'au djebel Siroua, (jui paraît souder le Haut-Atlas à TAnti-Atlas, et fait de loin Teffet d'un énorme cône trapu, au sommet tronqué.

On pénètre dans la montagne sur le territoire des Aït Millek. C'est une immense cuvette dont le seuil, au Nord, est une dune de sable. A l'Est, le djebel Tachilla, dont le point culminant n'a pas plus de trois cents mètres de haut, nous est signalé par les habitants connue renfermant une mine d'argent jadis exploitée par les Roumis? Du côté de l'Ouest, TAnti-Atlas, qui depuis le Siroua court dans la direction Ouest-Est, se brise, fait un angle droit et se dirige vers le Sud. \u sommet de cet angle se trouve la tribu de l'Oued Rinn.

Nous demandons l'hospitalité au chîkh Ahmed Ifqih et, avant la tombée du jour, nous faisons l'ascension du djebel Tachilla qui ne porte aucun vestige de mine, mais d'où l'on découvre tous les sonnnets des

VOYACKS AIT MAHOC

l-'ij:. 170.

Tyi'k hk m visons du T.vzKnorM.T

environs, loulc la plaine. Afradir. Tiziiil v{ parfois, quand le leinps est

rlair, Taroudant et le Haul-Atlas.

Dans la soirée, un jeune rliérif. du nom de Moulev Ali-ni(»d, vienléjralenienl s'installer chez le rlnkh Ahmed Ifqih. Il hahile chez les Aïl Mezal, dans la rnon-lajîne.fi TEst du

territoire de Chtouka. Il est heau-frère du

caïd Kl-Ciellouli el se rend h Tiznil en nonihrenx équipaj^c. Son allure

est troj) rapide pour (|ue nous puissions le suivre el «railleurs d«» pauvn»s

voyajTcurs connue nous dé])areraienl sa hrillanle escorte, mais, en échanjrc

d'un crîiyon el d'un cîunel, il nous donne un pani(»r de dattes et nous

laisse un de ses honnnes pour nous servir de zellal sur h» territoire

insoumis des Ida ou (lerchmoul.

En Bled (d-.>la}»lizen, le voyageur esl proté«;:é par la loi. Les fonctionnaires chériliens soni resjx^nsahles île \i\ sécurité de leurs t(»rritoires et

])aienl des donnna-

jrcs el inléréls])()ur

les délits (|ui secom-

mellenl chez eux. On

n'a donc à redouler

(|ue les hamlils. Il

paraît (|u*ils sonl

nomhreux cl enlre-

pHMianls ; je n'en

peux rien dire, iTen

ayani])as rcnconiré.

,, ,», , ,., Fi«r. 171. — Typk i»k maisons nr 'J'azkrolalt

hn ISled es-hiha,

|)avs insoumis, le vovaiicur se lail acconler des zellats, c'est-îMiire des

liai'diens res]M>nsahles. Tout peisonnajif influent, doni Taulorilé esl

respectée dans la contrée, fait commerce de sa protection, accorde sa sauvegarde. Moyennant un prix fixé à Tamiable, il donne une escorte, forte ou faible suivant le cas, et devient responsable de son protégé. Non pas responsable pécuniairement ni judiciairement, mais un accident jette le discrédit sur son autorité, lui enlève sa clientèle et le prive de bénéfices souvent considérables, car cette protection est un véritable impôt

et se paye à raison du nombre d'animaux ou de la valeur des charges transportées. La plupart du temps, un ou deux zetlats suffisent pour escorter les hôtes d'un chef respecté ; ils n'ont, en général, aucune arme (»t les voyageurs redoutent la traversée des pays dangereux oii les zettats doivent être . nombreux et armés pour pouvoir défendre effectivement leurs clients.

Dimanche 19 novembre.

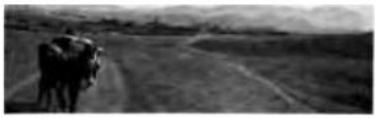
Comme hier, nous partons dans la nuit; mais la lune est voilée, un brouil-

lard très dense tond)e a n.onzo., lAmi \iiav

en pluie fine et, jusqu'à huit heures du matin, je ne sais de la route parcourue (|U(» des azimuts, des hauteurs barométriques et ce que nous en avons découvert hier soir du djebel Tachilla.

De loin en loin, des aboiements de chiens, un chant de coq, une prière du fejer, dénoncent le voisinage d'un village ou d'un douar; nous frôlons des taches plus sombres qui sont des jardins (»t, quand le brouillard se dissipe enfin, nous apercevons à notre gauche (Sud-Ouest% une longue arête dentelée que nous suivions depuis le matin, et à lïolrr droite, une plaine rocailleuse bordée par des collines londes.

Nous traversons l'assif Ouïras qui coule encaissé entre deux berges de grès grisou v<*rl. Son cours esl peu rapide: il a (rente mètres dv large environ et cinquanle centimèlres de |)rofondeur: son lil esl pavé



«le gros «^alels et enroinbrv do roseaux. L*eau est liinpifle, ag^réalile à hoin» et ne tarit jamais. Le hameau de Tougourza, près duquel nous franchissons hi rivièiT, étage ses maisons sur h\ rive gauehe et disparaît presque enlîî'nMnent dans hi verdure de ses jardins.

Plus haul, à une demi-heure en amont, près du viUage de Taukis, on me signale un pont en bri(|ues et ciment, semblable à celui de Mor-rakech. Jj'explorateur 0. Lenz Favait, paraît-il, déjà signalé. Je ne l'ai su que ti'op tard pour aller contnMer ce renseignement intéressant.

Route peu accidentée. Quel(|ues gros centres formés de villages sans jardins, disséminés à quelques centaines de mètres les uns des autres : Sbouia, AfergouUa, el-Mader, don! la population est estimée supérieure à 3.(100 âmes.

Il est midi, la plaiiK» est morne, mais non déserte; le soleil est chaud, mais non pas écrasant, et nous sonnnes pourtant plus basque nos postes de l'Extrême Sud algérien. On juge le Maroc par comparaison, on le eon-(;oit pareil à l'Algérie, à la Tunisie, tandis qu'il n'est comparabh» qu'à l'Espagne à laquelle il ressend)h» par son climat, par sa structure géologique, par son système orographi(|ue, ses hautes montagnes d'où naissent de grands lleuv<»s aux vallé«»s fertiles. On s'en fait une opinion à travers des légendes qui défigurent sa fortune et le caractère de ses habitants.

Une grande oasis, dont la lisière Nord paraît avoir quatre kilomètres de long, barre notre rouh* : c'est Tiznit.

Lundi 20 novembre.

Quand le jeune chérif Mouley el-Hassen, lilsdu sultan Sidi Mohammed — de glorieuse mémoin» — eut atteint la plaine des ÀTt bou Amran, il installa son camp au pied des collines des Aït Brîihim, auprès d'un pauvre village qu'on nommait Tiznit, du nom d'un oued desséché qui le traversait. Les puits étaient bons, deux sources abondantes suffisaient à la consonnnation des soldats, les jardins contenaient de beaux arbres : Mouley el-llass(»n complait s'arrêter là pendant quelque tenjps, y refaire son armée, entamer d(»s négociations avec h» maître du Tazeroualt, le fameux marabout Sidi <d-llossein ould Hachem, chef de la zaouïa de Sidi Ahmed ou Mousa. Après deux ou trois semaines de séjour, on apjnil (|U(» le marabout l'efusait de payer tribut au Sultan et appelait

Dar el-Fqik

Maison du Qaîd

M'» DE Segonzac. — Voyages au Marc

à lui les guerriers de Toued Noun pour attaquer Tarmée chérifienne. Mouley el-Hassen, jugeant sa situation trop aventurée, sa ligne de communication trop peu sûre, replia son camp et remonta vers le Nord. Mais son séjour avait suffi pour attirer à Tiznit les populations environnantes, un grand marché s'y était établi, des travaux avaient môme été entrepris. Petit à petit, la ville s'accrut, s'entoura d'une ceinture de remparts ; les caravanes du Soudan arrivant de Tendouf prirent l'habitude de passer par Tiznit, d'où elles bifurquaient sur Taroudant ou Mogador.

En 1882, Mouley el-Hassen, devenu Sultan, reprit la conquête du Sous et revint camper à Tiznit. Il y reçut la soumission du marabout rebelle, construisit une qaçba, installa un qaïd, acheva les remparts et fit de la ville nouvelle la capitale du Sud marocain.

Ainsi nous fut contée la fondation de Tiznit. Et la ville nouvelle a bien, en effet, les dehors et les proportions d'une capitale. Ses hautes murailles crénelées, un peu fragiles peut-être, ont au moins cinq kilomètres de développement et sont percées de six portes monumentales. Tiznit est divisée en quatre quartiers, possède quatre djemà et un mellah peuplé d'une nombreuse colonie juive. La volonté du Sultan est obéie, la capitale est forte et spacieuse, il n'y manque que des habitants ; Mouley el-Hassen a pu créer une ville, il n'a pas pu lui donner la vie.

En ce moment, la qaçba sert de résidence au qaïd Si Saïd el-Gellouli. Le corps

d'expédition est plus au Sud et opère sur l'oued Noun, contre le fils du marabout Sidi el-Hossein, et, vers Ifran, contre les Aït Imejjat.

En réalité, la campagne se poursuit diplonuitiquenn^nl, les coups de fusil sont rares. Le qaïd temporise ; il est de son intérêt de prolonger celte guerre qui fait de lui le plus puissant et le plus indépendant des chefs du Maroc. 11 répand des nouvelles alarmantes sur la situation du pays, sur sa position critique, il demande des renforts, il se fait apporter par mer des approvisionnements de vivres et de munitions.

Ainsi s'est créée cette fable, que j'ai entendu répéter partout, d'une campagne terrible, coûteuse et difficile, qui retiendrait l'armée expéditionnaire dans le Tazeroualt.

D'autre part, le Sultan n'est pas fâché d'avoir des troupes de ce côté. On dit que le chef de la zaouia de Sidi Ahmed ou Moussa, non content de s'ôtre révolté, se pose en compétiteur et prétend au trône. Il exploite une prophétie très connue annonçant que le règne de la dynastie filais

Jienne est iermino et que le successeur du sultan actuel viendra du pays de Sous.

Il est donc de bonne politique de surveiller ce marabout puissant et remuant, et cette surveillance serait le véritable but de la campagne du Tazeroualt. On explique par ce même motif le rapprochement qui s'est opéré entre le Sultan et le chérif Màou el-Aïnin ech-Chengiti qui habite au sud de la Segiet el-Hamra, soit à Smara, soit à Daoua el-Betni, soit encore à Chengit. L'influence religieuse de ce chef, qui se donne pour un réformal(*ur de Torthodoxie serait volontairement exagérée par le sultan. On Ta reçu, cette année encore, à Merrakech, avec des honneurs magnifiques ; on lui a fait construire une zaouia. Il était venu avec ses deux fils Si Ilassad et Si Moktar et trois cents Maures montés sur des mehara, tous tolbas et parlant le tamazirt et Tarabe Çahraoui usité chez les Maures Trarsas, Brakna et Douaïch, du nord du Sénégal.

La situation politique du Sud, telle que me l'ont décrite les indigènes, est donc la suivante :

Le qaïd El-Gellouli réside à Tiznit avec quelques troupes ; environ un bataillon. Ses avant-postes forment un demi-cercle et sont au contact avec Tennemi dans deux directions : sur Toued Noun, avec Sidi Hossein ; vers Ifran, avec les Aït Imejjat.

Au Sud s'étend le tel'ritoire des marabouts de la zaouia de Sidi Ahmed ou Moussa, et plus bas commencent les territoires soumis à rinfluence religieuse du chérif de Chf'ngit, auxquels confine Thinterland du Sénégal.

Mardi 21 novembre.

Il serait exagéré de dire que notre visite ait fait plaisir au qaïd. Dès l'entrée dans la ville, nous avons été Tobjet de la curiosité générale. La guerre a supprimé tout transit; voyageurs et commerçants n'ont que faire sur ce théâtre d'opérations militaires. Force nous fut donc d'entrer dans la qaçba et d*y remettre la lettre du sultan faisant connaître nos véritables qualités. Justement, le qaïd Si Saïd el-Gellouli était assis dans sa cour, entouré d'une vingtaine de chefs du pays. C'est un grand et robuste vieillard, aux traits durs; le nez se recourbe en bec d'aigle, il a le teint très blanc, l'air décidé. Le cachet du sultan a tout de suite fait son (»flet, corrigeant l'étonnement qu'a produit la révélation de notre

identité. Sans insister davantage, le qaïd nous a désigné une maison adossée au rempart, près de sa qagba, où nous sommes installés de suite, et la soirée s'est passée sans incidents.

* Le kif est le chanvre indien.

pari brusquement pour de longues chevauchées, sans but, sans autre escorte que quatre femmes juchées à califourchon sur des selles anglaises. On le suit, on le rattrape, on l'oblige à rentrer. L'an dernier, il vint, en cet étrange équipage, rendre visite au ministre de France à Tanger. Toutes les affaires sont aux mains de son secrétaire ou de ses neveux Mouley Ahmed et Mouley Ali. Il a trois enfants : un fils de dix-huit ans, Mouley Taïeb, né d'une esclave noire, et deux filles de huit et dix ans, mariées à leurs cousins.

Le second fils, Mouley Mohammed, est mort fou, laissant d'une esclave noire, deux fils : Mouley Ahmed et Mouley Ali. Ils ont épousé leurs cousines, suivant l'usage musulman qui donne au cousin germain une sorte de droit de préemption sur sa cousine et recommande le mariage entre proches parents comme un moyen de perpétuer les qualités de la race et de resserrer les liens de famille.

Mouley Ahmed est ce gros jeune homme qui m'a reçu Iner. Mouley Ali est attendu ce soir rentrant d'une campagne chez les Béni Messara.

Le troisième fils, Mouley Thami, est fou furieux. Il est enfermé dans une maison de santé près de Marseille.

Les deux derniers fils se nomment Mouley Ali et Mouley Ahmed — comme leurs neveux —; ils sont fils de la Chérifa anglaise et habitent Tanger.

Telle est la situation de la branche principale des cheurfa d'Ouezzan. Cent autres rameaux, issus du même tronc, se greffent sur l'arbre généalogique autour duquel ils forment une frondaison complexe, inextricable.

Ce sont en général cheurfa pauvres, aînés dépossédés et jaloux, cadets besogneux et quémandeurs, cousins éloignés, parents peu fortunés, parasites vivant à l'ombre de la zaouia, sorte de maison-mère, séminaire et hôtellerie. Enfin partout dans le Maroc on rencontre des cheurfa Ouez-zani. J'en ai vu dans le Rif, dans le Sous, chez les Braber; il en existe dans le Tafilelt et jusqu'à l'oued Dra.

On vient me dire que Mouley Ahmed m'attend, que son oncle Mouley el-Arbi, hors d'état de me recevoir, a délégué son secrétaire pour prendre connaissance de mes projets.

L'entrevue fut longue. Beaucoup de phrases inutiles y furent dites, aucune pronu^ssc» formelle ne me fut laite. La diplomatie marocaine ne le cède à la nôtre ni en courtoisie, ni en subtilités dilatoires.

Le chérif, son secrétaire et le fqih de Mouley el-Arbi m'ont énuméré tout le martyrologe rifain et conté toutes les légendes arabes ou espagnoles qui font à cette province berbère un rempart d'épouvante. Un seul homme pourrait peut-Otre m'y guider, un parent pauvre, Si ^ Moliam med, qui s'est fait une spécialité des tournées de quéle en pays berbères. Si Mohammed liabite Fès, mais il est probablement en voyage; en tout cas le chef de la famille seul, Mouley el-Arbi, aurait qualité pour lui imposer la mission d'accompagner un chrétien dans h» Rif. Il faudra donc que je voie le chef de famille, que j'en obtienne une» lettre de créanct» et que je retrouve Si Mohammed.

Il pleut toujours.

2 février*.

Matinée radieuse. J'ai fait l'ascension de la montagne d'Ouezzan, le Djebel bou Allai,

Mais la nuit n'a pas porté bon conseil au qaïd. Il m'envoie dire, dès l'aube, que je dois me préparer à partir de gré ou de force, et sous escorte, pour Taroudant ; ses cavaliers me remettront au bâcha Hammou, auquel il entend laisser la responsabilité de mon voyage.

Notre seule arme est Tinertie. Je fais dire au qaïd qu'il est le maître, puisqu'il a la force pour lui, mais que je n'irai pas à Taroudant.

Le hasard fait qu'un serviteur du qaïd, en aidant a débiter nos mules, aperçoit mon fusil de chasse, un calibre 16 à percussion centrale. Il nous raconte qu'on a donné un fusil semblable au qaïd qui ne peut s'en servir faute de cartouches. Justement j'ai cent cartouches qui alourdissent bien inutilement nos bagages. Je les fait porter chez le qaïd, en le priant d'accepter ce présent et de nous accorder audience. En échange de ce cadeau le qaïd m'envoie deux pièces de cotonnades bleues du Soudan, une quinzaine de pains de sucre, et me fait dire qu'il nous attend.

Il est évident que notre venue contredit singulièrement la légende du qaïd. Qu'un Européen ait pu voyager sans escorte, dans un pays en pleine insurrection, la chose ne paraît guère croyable et la conclusion qui s'impose naturellement est que cette insurrection n'est pas très redoutable. Sa préoccupation est de savoir où nous voulons aller. Notre intention de rentrer à Mogador, suivant les prescriptions de notre sauf-conduit, paraît le satisfaire. Il redoutait, nous a-l-on dit, de nous voir retourner à Merrakech, ou passer chez Sidi Hossein qu'on soupçonne de solliciter l'appui de la France. Après de savantes circonlocutions, où le qaïd déploie toute sa rouerie de vieux diplomate oriental, il condescend à nous accorder la solution qui sert le mieux ses intérêts, et qui, par bonheur, se trouve conforme à nos intentions : il nous donnera demain deux guides qui nous mèneront a Mogador par Agadir.

Mardi 21 novembre.

Dès les débuts de la route, je me sépare de mon escorte officielle ; on veut m'imposer un itinéraire qui longe la mer, je lui en préfère un

jKhtuaire de 1 Oufd

Duni>«

aulro qui passe <laiis la plaine. Cotto discussion sert a merveille nos désirs d'éinaneipalion. J(^ payi» mon escorte et je la renvoie; nous prenons un hoînme tlu pays vl nous voici Je nouveau libres H inconnus.

Jus(|u'à l'oued Massa, la roule n'oUre aucune particularité; elle (»st plate, monotone, jalonnée de f^ros villagres, comme celle (ravant-hier. La courte vallée d(» Toued Massa entre Azennoul et Arbalou est un

des plus jolis points de la côte marocaine. La rivière est lente, presque majestueuse. Elle coule sur un lit d(^ sable entre deux berges couvertes de roseaux avec une larjçeur moyt'nne de cinquante mètres. Nous faisons fuir en passant des vols de canards, des lierons, des bécassines, des poules d'eau. La rive droite est en prairies ou (»n jardins, sa pente très douce va rejoindre la lijrnc» des liauU»urs qui bornent Tborizon ; la rive {gauche» est dominée» pres(|u'à pic par les collines des Ida ou F^oul où s'accroclienl de» pitlores(|ues villaji^es. La plus grosse bourgade du pays des Aït Massa est Arbalou, où nous trouvons l'bospitalité pour ce soir dans la demeure du qaïd Kl-IIadj Ilammou, un des meilleurs auxiliaires du Gellouli, nous dil-on.

Fig. 171). — L'Or El) Massa Vue |)ri>o d'AzoniiouI.

Mercredi 22 novembre.

Nous partons au petit jour : um» brume lourde rampe, par places, sur la valléi» d«' l'oued Massa. On entend la m(»r, sa senteur nous impn'gïH». elle» n'est (|u'à (|uel(|ues centaines de mètres de nous, mais elle reste invisible derriî'n* les liantes ilunes qui bordent la côte. Le llaut-Allas reparaît, un peu confus encore, mais très imposant. Il n'a

plus de neiges dans toute la partie qu'on découvre, d'Agadir au Glaoui.

La plaine est toujours pareille et la route continue à serpenter sur ce

sol rougeàlre, de village en village. Des ruines partout : chez les Ait

BoukkO, les Aït boU Dar OaW HK.Iml AffJidlr

Taïeb; ruines de la

haute d(»ineure du

qaïd Hossein el-De-

leïnii qui fut le plus

grand handit de la

contrée, au dire du

connnandant Erck -

niann, et un grand

défenseur de Tindé-

pendance et de Tau-

tonomie berbère, si

Ton en croit les

Gtliouka.

Au village de Nechada, nous faisons halte cliez le chîkh El-Hadj

Brahiin, puis nous reparlons vers Agadir, très visible maintenant sur la nion-tagnt» verte (|ui lui sert de socle. La transition de la plaine du Tazeroualt à la vallée du Sous est marquée par l'apparition d(i la forêt

A(r'»dir

Fig. 176. — L'Or El» Sors i}\ï6 à l Lil. do la mer.

Ida ou Tnn.in

d'arganiers. Le con-

Fig. 177. — RoTTE DE TizxiT A Agadib Aprùs la lra\ersi'o de lUiicd Sous.

Iraste de ces (juel-ques jours de désert nous la fait trouver plus belle» et plus riche qu'aux environs (h* Tarou-dant. Et, naturellement, les histoires de brigands recommencent. Une jolie clairière oii nous passons est nommée llofra Aniou Kouroum ; elle fut le théâtre d'un massacre affreux : le trésor de Moulev el-llassen

aurait été attaqué et pillé en cet endroit (4 tous les muletiers égorgés 1 Après avoir franchi le bourrelet des dunes qui encombrent les rives, nous descendons dans l'oued Sous. Il s'étale ici en une large nappe au courant peu rapide où se mire le palais du qaïd El-Hadj Hammou el-Qsimi, haute et seigneuriale demeure flanquée d'une grosse tour ronde.

Un peu plus loin, nous passons devant la maison de son neveu, le chikh Abd er-Rahman el-Hadj el-Arbi, ornée de deux minces tourelles qui lui font une amusante silhouette de palais byzantin.

Et le soir enfin, nous atteignons Agadir-Founti, le port du Sous. Nous couchons chez le khalifat Mohammed, beau-frère du qaïd El-Gellouli, homme jeune, très brun, à l'air hautain, portant la barbe en pointe et paraissant se faire une haute opinion du commandement qui lui est confié.

Jeudi 26 novembre.

L'étape d'hier a fourbu bêtes et gens et nous nous reposons en regardant la mer que nous n'avions pas revue depuis Casablanca.

Agadir passe pour le meilleur port de la côte marocaine. C'est une rade foraine sans aucun obstacle qui Tabrite de la houle ni du vent du large ; on m'a dit qu'à trente mètres de la côte, on trouvait quinze nièmes de fond. La plage vient du plein Sud, forme une anse peu profonde, puis est brusquement brisée par le dernier contre-fort du massif de Haha, qui s'avance droit à l'Ouest et plonge dans la mer, formant un cap d'un kilomètre de longueur. Au haut de ce promontoire s'élève Agadir, ville hermétiquement close, dont les remparts n'ont qu'une seule porte. Agadir est connue, son enceinte triangulaire a été levée; il a fallu, au moment des famines du Sous, et sur l'ordre du sultan, ouvrir la porte

inhospitalière aux Européens qui apportaient des vivres.

A mi-côte, on a construit un petit fort qui surveille la mer. Ce fortin est armé d(» vieux canons, dont six sont braqués vers le large et trois vers h» Sud, pour battre la rade. Vieux canons sans affûts, montés sur des roues de bois, comme toute l'artillerie de forteresse marocaine, jouissant d'un commandement superbe, mais plus dangereux sans nul doute pour leurs canonniers que pour l'ennemi.

Au pied du contrefort qui porte Agadir, du côté du Sud, se trouve

LE SOCS

279

le village de Founti. Deux qoubbas, une grosse maison neuve, toute blanche, bâtie pour servir de poste de surveillance et de douane quand par miracle un bateau vient sur la rade, quelques pauvres maisons de pêcheurs, constituent tout ce hameau auquel sa situation semble promettre de si belles destinées. Le jour où le port d'Agadir s'ouvrira au commerce européen, Mogador cessera d'exister. Les gens du Sous n'auront plus à faire F"rt Açnd.r

les quatre ou cinq r -^ —

étapes de la route monotone d'Agadir à Mogador pour vendre les grains, les dattes, les oranges, les écorces de grenadier, lesfruitsd'ar-ganiers, les pois chiches, les peaux de chèvres et le cuivre que produit leur pays.

Mais cette heure de prospérité n'est pas encore venue pour Agadir ; mieux que ses vieux canons, que ses jolies murailles blanches, nos compétitions lui font une inviolable ceinture.

Nous avons parcouru le chemin d'Agadir à Mogador en quatre étapes.

Fig. 178. — A G Ain R Vue prise à 3 kil. au Sud i^Az. = 0"»).

Cette dernière partie de mon itinéraire a été levée et décrite par le vicomte de Foucauld ; je n'ai pu que constater la vérité des descriptions et la justesse des renseignements de cet admirable voyageur, et je suis heureux que cette route commune me fournisse l'occasion de terminer mon récit en lui rendant hommage.

APPENDICES

k

I RENSEIGNEMENTS

POLITIQUES — STATISTIQUES - RELIGIEUX

J'ai donné, au cours de mon journal de route, les observations que j'ai pu glaner sur les mœurs, les coutumes, les institutions des Berbères marocains.

Sous ce titre de Renseignements j'ai voulu grouper quelques faits politiques, statistiques, religieux, qui m'ont été rapportés par les indigones.

Ces documents ne peuvent naturellement prétendre à une exactitude absolue ; de môme ils sont forcément très incomplets. Je les livre tels qu'ils m'ont été fournis, en insistant sur la difficulté qu'on éprouve à obtenir des informations géographiques concordantes, des estimations numériques raisonnées.

Je tiens à dire aussi de quel secours m'ont été, pour ces enquêtes, les travaux de tous les savants qui m'ont précédé sur ce terrain d'études*. Par eux ce Maroc inconnu m'était, avant le seuil, déjà familier et ces notes ne seront, le plus souvent, que la confirmation, le complément, de leurs informations.

DIVISIONS DU MAROC

DÉNOMINATION. — Lc scul nom par lequel on désigne le Maroc, dans le monde musulman, est : el-Maghj'ib — rOccident. On ajoute quelquefois à ce nom répithète d'el-aqça :el-Maghrib el-aqça — l'extrême occident.

« Notamment les ouvrages de MM. le vicomte Ch. de Foucauld, le comte H. de Castries, commandant Le Valiois. capitaine Larras. II. de la Martiniéro. A. Moulièras. E. Doutté. G. Rohlfs, P. Schncll et Aug. Bernard, J. Schaudt. Quedenfold. W. B. Harris, Jos. Thomson, J.-D. Hooker and J. Bail. Budgott Moakin. et la précieuse carte de M. R. de Flotte Roquevaire.

Division politique. — Le Maroc se divise en deux nfgions'que ne se'pare aucune frontière précise ni définitive :

Le Bled el-Maghzen^ formant Tempire chérifien, dont les provinces sont administrées par des qaïds régulièrement investis, dont les villes sont gourvernées par des bâchas officiels. Sa superficie serait d'environ 200 000 kilomètres carrés ; sa population d'à peu près 4 millions d'ames ; le Bled es-Siba, pays insoumis, dont les tribus sont indépendantes, s'étendrait sur 600 000 kilomètres carrés peuplés de 7 à 8 millions d'àmes.

Division ethnographiqie. — Le Maroc est habile par deux races : la race blanche, représentée par les Berbères, les Arabes et les Juifs ; la race noire, par les nègres soudanais.

La population aborigène est berbère. L'élément arabe s'est amalgamé avec les éléments berbères et nègres de telle façon qu'il n'existe plus d'Arabes proprement dits au Maroc. Nous conserverons cependant ce nom d'Arabe pour désigner les tribus arabisées parlant exclusivement la langue arabe.

Division géographique. — Le Bled el-Maghzen, qu'on désigne souvent sous le nom iVel-Rarb — l'Ouest, comprend à l'heure actuelle :

Le Sahel septentrional, la province de Fès, la province de Merrakech, le Sous (Berbères), leTafilelt (Cheurfa).

Le Sultan possède encore quelques îlots isolés : Oujda, Figig...

Il entretient des garnisons permanentes à Taza. Aïoun Sidi Mellouk, Azrou, Çefrou... Quelques camps provisoires occupent la zone frontière ; quelques colonnes mobiles

rayonnent dans le Rif, les Djebala, la partie occidentale des Braber, le Sous.

Le Bled es-Siba, comprend : le Rif, les Djebala, la Dahra (Arabes), les Braber, le (jahra, l'Oued Noun, le Dra, la Seguiet el-IIamra.

Chacune de ces provinces constitue l'habitat d'un certain nombre de tribus.

Nous ne nous occuperons ici que des Berbères.

13i:rbl:k£:s

Les Berbères du Maroc se donnent le nom patronymique d'Imaziren^ et se répartissent en :

Chleuh — Berbères des bassins atlantique et méditerranéen. Braber — ('eux de l'Atlas et du désert. Hartani — Berbères noirs : Draoui, Çahraoui.

L'appellation de Qebaïl donnée h certaines agglomérations berbères est la traduction du mot tribu mais ne constitue pas un nom propre;

' Singulier Ainazir — féminin Tamazirt.

De môme les Qebala sont des Berbères, vassaux ou serfs, selon les cas, d'autres tribus berbères plus puissantes.

I. — RIF

Division. — Nous diviserons arbitrairement le Rif en trois zones : Septentrionale — comprenant toutes les tribus du littoral ; Centrale ; Méridionale — comprenant les tribus limitrophes des Djebala.

Zone septentrio.nale. — Les tribus du littoral méditerranéen sont, de l'Est à rOuest » :

i. Tri fa. ^ 7. * Béni Ouriarel.

2. * Qedbana^ 8. • Beqqouïa.

3. • Gelaïa. 9. * Béni Itteuft.

4. * Béni Saïd. 10. Béni Boufrah.

5. * Béni Oulichchek\ il. BeniGmiP

6. * Temçaman. 12. Mtioua.

Zone centrale. — Les tribus du centre sont, de TEst à l'Ouest :

13. * Béni boulahi. 17. Targist.

14. * Lemtalça, 18. Zerketh.

15. Tafersit. 19. Béni Scddat.

16. * Bcni Touzin.

Zone méridionale. —Les tribus de la frontière Sud sont, de l'Est h l'Ouest :

20. BeniZnacen^. 20. Béni Mesdoui.

21. Oulad Zettout. 26. Béni Bechir.

23. * Gsennaïa. . 27. BenibouNçer.

24. Béni Ahmrad. 28. Tarzout.

Langue. — La langue commune est la langue tamazirt, mais le dialecte que parlent les Rifi diffère sensiblement du dialecte des Braber et est à peine compris des Soussi (ou Souassa).

* Les numéros correspondent aux numéros marqués en rouge sur la carie.

* Les Rifains du centre et de l'ouest renient les tribus de Trifa et des Béni Znacen.

' Les tribus précédées d'un astérisque sont celles sur les territoires desquelles nous sommes passés.

* Qu'on prononce aussi Ourichchck.

* Ou Béni Igmii.

Les tribus voisines des Djebala et de TOranie parlent l'arabe autant et même plus que le berbère, et la migration, chaque année plus importante, des moissonneurs rifains tend à répandre de plus en plus l'usage de la langue arabe.

Renseignements politiques. — Les Rifains se disent indépendants; de fait ils reconnaissent la suzeraineté du Sultan.

Les guerres contre les Espagnols, l'expédition des Beqqouîa, l'occupation de certains points stratégiques qui l'a suivie et qui persiste encore, ont établi dans le pays un peu d'ordre et une sécurité relative.

Les tribus nomment leurs qafds à l'élection. D'aucunes, les plus fidèles, les plus exposées, soumettent leur choix à la ratification du Sultan, qui confère l'investiture : telles sont Gelafa, Qebdana, Béni Saïd. D'autres se passent de la sanction chérifienne : telles Cenhaja, Targist. Quelques-unes enfin n'ont pas de qafds ; chaque fraction, chaque village, y est gouverné par sa djetnàa, son conseil des notables : telle Gsennaîa.

Le rùlc du qaïd se borne, quant à la politique extérieure, à celui d'intermédiaire entre le Maghzen et sa tribu ; quant à la politique intérieure, h celui d'arbitre et de policier. lia, de plus, la responsabilité des négociations avec les tribus voisines, le commandement des petites opérations de guerre. Pour les expéditions importantes on nomme généralement un chef spécial, un amrar^ un chikh er-rebea, qui dirige la campagne.

Ces charges sont révocables et n'ont aucune durée limitée.

Chaque tribu est partagée en fractions, roubà^-, la fraction forme un ou plusieurs villages, le village est divisé en plusieurs parties, ou çoff, et régi par une djemàa.

Les Rifains sont tous sédentaires, agriculteurs et fantassins.

La seule tribu qui ait renom de tribu cavalière est Lemtalça.

La tribu la plus puissante, la mieux armée, la plus peuplée, estGelaîa;

La plus étendue est Lemtal^'a; après elle vient Gsennaîa; la plus petite est Tafersit;

La plus pauvre est Beqqouia, où les soldats du Sultan « ont brûlé jusqu'aux racines des oliviers! »

Renseignements statistiques '. — 2. Qebdana: 1 qaîd. 3.000 fusils.

3. Gelaïa : 7 qaïds, 6 fractions : Mezzouja, Béni bou Ifrouh, Béni bou Chiker. Béni bou Gafer, Béni bou Remran, Ferkhana. 12.000 fusils,

4. Béni Saîd : qaïd Bou Zian es-SaVdi ; 25 roubà dont 4 ne paient aucun impôt. 4.000 fusils.

5. Béni Oulichchek : qaïd cl-Hadj Arbi el-Oulichchki. 4.500 fusils.

* On prononce l'boa.

• Jo ne transcrirai que les renseignements recueillis dans les tribus que j'ai visitées ; ces évaluations sont essentiellement aléatoires et variables.

6. Temçaman : 5 fractions : trois de 5.000 fusils.

une de 3.000 » une de 1.000 »

7. Béni Ouriarel : 6 fractions : el-Mrabtin, qaîd Si Bou Bekr. 800 fusils.

les cinq autres 1.800 »

8. Beqqouia (autrefois 6.000 fusils) Adouz. 500 fusils.

9. Béni Ittcuft : qald Ali bou Si Taïeb. 500 fusils.

Snada. 500 »

i.OOO fusils.

10. Lemtalça : qaïd el-Hadj Omar. 10.000 fusils.

11. Béni Touzin, 6 fractions. 5.000 fusils.

12. Gsennaîa, 4 fractions : Chaouia, Béni lounèsi Béni Mhammed, Béni Hassen. 7.000 fusils.

Renseignements religieux. — Mes rapides observations ne me permettent pas de conclure h TindifTérence religieuse des Rifains. Il semble bien pourtant, h les entendre, avoir leur attitude dans les mosquées, que leur foi soit singulièrement tiède, que toute leur religion se borne aux pratiques extérieures et au culte des saints.

Les tolbas sont très nombreux, mais très ignorants.

En principe, tout adolescent est un taleb, un écolier; ce titre lui confère un droit de vagabondage et une étonnante immunité. Les gens du peuple sont profondément ignorants, leur savoir se borne à la récitation de quelques sourates du Coran qu'ils répètent sans en rien comprendre.

En matière de droit les djemha et les qaïds appliquent plutôt les règles du bon sens : le raï, ou les coutumes : Vourf, ou Yàda, que les préceptes du Coran ou de la Sounna.

Les études théologiques se réduisent à la lecture en commun des commentateurs et des traditionalistes.

Le clergé, si tant est qu'on puisse donner ce nom qui suppose une organisation, une hiérarchie, aux imams et aux marabouts rifains, se recrute sans aucune règle. Ces emplois sont souvent électifs et plus souvent encore héréditaires. Ils ne confèrent ni

appointements fixes, ni droits spéciaux. Le clergé rifain vit de Tautel, du seul produit des offrandes, des ziara, des ouàda.

Le culte des saints, qui fut de toute antiquité si cher aux Berbères S a pris dans le Rif une incroyable extension. Chaque tribu, chaque village a ses ouali, ses medjdzoub, ses marabouts, ses cheurfa. La tombe du santon local varie, suivant les ressources et la piété des habitants, depuis Thumble mzàra, à ciel ouvert, jusqu'à l'élégant 5e/dsurmonté d'un toit de tuiles vertes ou d'une qoubba. Le passant, môme s'il ignore le vocable de ces mausolées, se détourne de son

' Voir Procopc : Guerre des Vandales.

chemin pour ajouter une pierre h Vhaouiia ou baiser la porte du Seïd; il invoque ces dei ignoli en portant ses deux mains réunies à son front, h sa bouche et ?i sa poitrine.

Il peut paraître singulier que les doctrines monothéistes, si sévèrement orthodoxes, des Derqaoua puissent se concilier avec ces formes anthropolàtriques du culte rifain, survivance des religions polythéistes antéislamiques. On m'a pourtant assuré que les confréries ayant le plus de khoddam, d'affiliés, dans le Rif étaient les Derqaoua et les Taïbia. Ensuite viendraient, par ordre d'importance, les Tidjanïa, les Chikhia, les Zerroukia, les Ileddaoui.

Les confréries mystiques des Qadria et des Aïssaoua ont relativement peu d'adeptes.

J'ai dit, en parlant de Snada, quelle influence prépondérante ont su conquérir les cheurfa Ouezzani. Ils la tiennent de leurs ancêtres et la conservent par de continuelles excursions dans le Uif, en stimulant sans cesse l'activité de leurs moqaddcms et le zèle de leurs foqra.

II. — DJEBAL.A*

Divisiox. — Pour la commodité de notre énumération nous grouperons les tribus des Ujebala suivant leur situation géographique :

Littoral méditerranéen. — Les tribus du littoral méditerranéen sont, de TOuest à l'Est :

29. Landjcra. 32. Béni Saïd.

30. Tittaoun. 33. Rmara.

31. Béni Màden.

Frontikue du Saiiel septentrional. — Les tribus limitrophes du Sahel septentrional sont, du Nord au Sud :

34. Béni Mçaouer. 37. Béni Gourfiit.

35. Djebel el-Habib. 38. Ahel Serif.

36. Bdaoua. 39. Ouezzan.

Frontière de la province de Fès. — Les tribus limitrophes de la province de Fès sont, de l'Ouest à l'Est :

40. Setta. 43. Fichtala.

41. Béni Messara. 44. Slès.

42. Béni Mezgilda.

* Djebala signifie montagnes, DJebaili, pluriel : djebaïlia. montagnard. Nous avons adopté. conLrairemcnl à ces dénominations normales, mais conformément à. l'usago courant, les noms de DJebli, pluriel : Djebala^ pour désigner les habitants des Djebala.

Frontière des Brader. — Les tribus qui bordent la trouée de Fès-Oujda sont, de rOuest à TEst :

45. HiaTna. 47. Oulad Bekkar.

46. Tsoul.

Frontière du Rif. — Les tribus limitrophes du Rif sont, de l'Ouest à l'Est :

33. Rmara. 30. Mernissa.

48. Ktama. 51. Genhajat ez-Sraér.

49. Béni Ahmed. 62. Branès.

Tribus de l'intérieur. — Face méditerranéenne, du Nord au Sud :

53. Oued Ras. 57. Béni Ahmed ez-Zerrouq.

54. Béni Hozmar. 58. Béni Zeroual.

55. Béni Hassan. 59. Ledjala.

56. Lekhmès.

Tribus de l'intérieur. — Face ri faine, de l'Ouest à l'Est :

60. Béni Ouriagel. 64. Béni Oulid.

61. Meziath. 65. Rerrioua.

62. Béni Ouandjel. 66. Genhajat er-Reddou.

63. Fenaça. 67. Béni bou Ghibet.

Tribus de l'intérieur. — Face occidentale, du Nord au Sud :

68. Béni Arous. 71. Meçmouda.

69. Béni Ider. 72. Rzaoua.

70. Rehouna.

Langue. — Les Djebala emploient exclusivement la langue arabe.

Renseignements politiques. — Les Djebala sont Bled es-Siba, pays indépendant. Ils n'ont ni qaïds, ni fonctionnaires chérifiens. Ghaque tribu s'administre à sa guise. On y trouve toutes les formes de gouvernement depuis l'autocratie des cheurfa puissants, jusqu'à l'oligarchie des djemàa.

A l'heure actuelle, pourtant, certaines tribus voisines de Fès reconnaissent tacitement Tautorité du sultan < Ge sont :

Fichtala, qui relève du hacha de Fès Jdid Béni Ouriagel — —

sommet Sud du triangle géodési(|ue naturel : Djebel Alem — Djebel ech-Chaoun — Djebel bou Allai.

Nulle contrée du monde n'est plus inconnue (|ue ce massif montagneux des Djebala et du Rif qui s'étale devant moi du Nord-Ouest au Sud-Ouest. Pentes rudes, cimes tranchantes, chaos singulièrement confus de crêtes et de pics arides, océan pétrifié où les brumes du matin se déchirent et semblent des volutes et des fransres d'écume.

En vain j'interroge mes guides, personne», ne peut me fournir de renseignements précis ; les gens du pays ne voyagent pas. Les Ouezzani sont en guerre avec leurs voisins, les Béni Messara, les Rzaoua, les Lekhmèsi. Ils ne connaissent que le Rarb, dont les plaines s'étendent à l'inlini vers le Sud et vers l'Ouest. De C(»s côtés on me nomme les collines, les villages, lesàzibs^; tous les bouquets de verdure, tous l(»s ruisseaux, ont un nom et les sentiers vont h Fès, à Meknès, à Rbat ou h Qi^iiv el-Kebir.

En descendant du Djebel bou Allai on me raconte les luttes épiques qu'Ouezzan soutint contre les tribus djebaliennes.]^es Reni Messara surtout sont acharnés. Ils ont assailli vingt fois la villr des cluHn*fa qui, bien armée', bien approvisionnée, les a toujours repoussés. L'origine de

' Les clieurfa portent tous le titre de Mouley — mon maîlic — sauf < oux qui s'appellent Mohanimcd, auxquels on donne l'appellation de Si Moliamnied. il n'existe (ju'un seul Mouley Mohammed, qui est le Prophète.

* Azib, forme.

^' Les cheurfa estiment la force de Ouezzan à 3 000 fusils de j^uern? européens : Reminj^lon,

relu» (|ue!Tllo se p(MMl dans le passé, mais la tradition veut que les premiers coups aient été éclian}:;^és à propos d'un centime de tabac à priser. Pour se garder des surpris(»s, les {i^ens d'Ouezzan ne permettent l'accès de leurs marchés qu'aux Djebala sans armes ; ceux qui veulent conserver quand même leur fusil doivent en démonter le chien.

Au retour on m'a conduit ch(»zMouley el-Arbi. Le chérif m'a regu dans la cour intérieure de sa maison; il était seul, assis à terre, les yeux fixés sur le splendide décor montagneux qu'il domine, perdu dans une contemplation si profonde que son fqih dut lui toucher l'épaule pour annoncer ma présence.

Apres quelqu(»s phrases <le bienvenue prononcées d'une voix très sourde» Mouley el-Arbi (il signe au f(|ih de me lire la lettre préparée pour Si Mohammed. L'épître fut ensuite scellée du sceau chérifien et me fut r(»mise. Pendant que le secrétaire lisait la lettre, Mouley el-Arbi était retombé dans son (»xtase. Sa figure d'ascète, singulièrement maigre, exsangue» et creusée» ne laisse^ aucun doute sur l'état précaire de sa santé. Le nez proéminent, volumineux, est mince; la bouche, très grande, est presque constannnentouverte; le menton,trop petit, porte une barbe rare; les yeux sont beaux, la flamme du regard dément par instants l'apparence générale d'assoupissement maladif, de torpeur, d'hébétude.

Je; me suis levé pour partir, Mouley ed-Arbi a murmuré encore quedque's fornuiles ele politesse, puis il a repris son immobilité ele faquir et son re've».

3 février.

Il pleut ele nouveau; le baromètre baisse, les montagnes disparaissent dans les nuages,

Tsoul, qui est administrée par 4 qaïds Branès, — —

49

Cenhadja, qui est administrée par 6 qaids. Hiaïna — 5 qaîds

Tittaoun qui relève du bâcha de Tanger.

La région montagneuse comprise dans le triangle : Tanger, frontière du Rif, Fès, est Tune des plus impénétrables du Maroc. L'insécurité est telle que les Djebala eux-mêmes n'y sauraient voyager. Il s'ensuit que les habitants ignorent le pays; les renseignements qu'on y recueille sont à peu près inconciliables. Ces difficultés n'ajoutent que plus de prix au travail d'informations du savant professeur A. Mouliéras, auquel nos itinéraires apportent seulement quelques rares rectifications.

Renseignements religieux. — Les Djebala ont un universel renom de savoir. Certaines tribus, celles de l'Ouest notamment, se vantent de n'avoir pas un illétré. Les zaouia sont nombreuses et fréquentées. L'enseignement qu'on donne aux tolbas passe pour fort étendu; Ech-Chaoun, Tetouan, Béni Arous, Rzaoua, Fichtala, sont des centres d'études importants. On vient de partout prier dans leurs sanctuaires, écouter les leçons de théologie et de droit de leurs docteurs. Un fqih djcbalien, verbeux et disert, émerveillait devant nous son auditoire par la simple énumération des branches de son savoir; il savait par cœur, disait-il, le Coran, la Sounna, et Sidi Khelil ben Ishaq, le plus fameux des jurisconsultes malékites; il connaissait encore les oçoul el-fiqh, les sources du droit musulman, qui sont, le Coran et les Iladits, Vljma, le recueil des décisions des docteurs de la foi et le Qïas^ la logique, ou plutôt l'induction analogique.

Plus encore que les Rifs, les Djebala professent le culte des saints, et dans ce pays privilégié, les marabouts et les cheurfa sont innombrables. Les Béni Arous, les Béni Zeroual, par exemple, se disent descendants du Prophète; chez eux tout homme est chérif.

On a quelque peine à comprendre comment des Berbères peuvent établir leur filiation pour remonter jusqu'à (joréich. Ils renient leur origine berbère et se prévalent de généalogies apocryphes qui leur donnent pour ancêtres les cheurfa hoséïniens et hasaniens réfugiés jadis chez les Berbères. La prophétie de Fatimat ez-Zohra s'est réalisée : « Chaque prophète a eu ses apôtres; les miens dans l'avenir seront les Berbères. On massacrera El-Hasan et El-Hoseïn; leurs enfants s'enfuiront au Maghrib et les Berbères seuls leur donneront asile*. »

Les plus grands saints des Djebala sont :

Abd es-Selam ben Mechich^ le disciple de Abou Médian, le patron et l'ancêtre des Béni Arous, inhumé sur le Djebel Alem ;

* Nozhet el-Hadi, éd. Houdas, p. 485.

' Dont la généalogie complète est : Abd es-ScIam i)en Mechich ben Abi Bekr ben Âli ben Horma ben Isa ben Sellam bon Mczouar i)en Haïdara ben Mohammed bon Idris ben Idrit ben Abd Allah bon el-llasan ben el-llasan ben Ali ben AU Talib. — Kitab el-Jstiqça ap. Moa-

Mouley bou Chta el-Khammar, patron des cavaliers, enterré sur le territoire de Fichtala ;

Sidi Allai el-Hammoumi, chez les Béni Zeroual, au village d'el-Mekraoui ;

Sidi Ahmed Zerrouk, dans la tribu d'el-Branès*.

On m'a nommé dans Tordre suivant, qui prétend être celui de leur importance numérique, les principales confréries représentées dans les Djebala :

Qadrïa, Touhama, Tidjanîa, Derqaoua, Zerroukia, Aïssaoua, Kettanïa S Djazoulia^, Hamadcha, Heddaoua.

Le grand nombre des cheurfa et des marabouts, la ferveur de ces cultes locaux, amènent des rivalités entre les tribus trop ardentes à soutenir la supériorité des mérites et la préséance de leurs patrons. Cette pléthore entraîne aussi une dépréciation, une démonétisation du titre sacré de chérif. Dans les Djebala, comme à Fès et au Zerhoun où les drisiin pullulent, comme au Tafilelt, peuplé de cheurfa filali, comme chez les Medghara et dans la vallée de Reris, les descendants du Prophète et les marabouts ne jouissent d'aucune immunité, ni d'aucun prestige. On m'a conté dans la tribu de Slès, comme une aventure courante, l'assassinat de deux cheurfa. De môme encore les Béni Messara et les Rzaoua attaquent et pillent les cheurfa d'Ouezzan ; ils se vantent de vendre un jour prochain les chérifas sur leurs marchés!

m. — BRABER

Division : Les Braber sont à peu près d'accord pour se répartir en trois groupements * :

Aït Idrassen, — orientaux. Aït Oumalou, — occidentaux. Ait lafelman, — méridionaux.

Il faut ajouter à cette répartition : la tribu maraboutique des Ait Aïssa, et la tribu chérifïenne des Aït Cherrouchen.

La répartition des tribus entre ces trois groupes est la suivante :

lieras. Maroc Inconnu, p. i70. Voir aussi la judicieuse critique de cette généalogie dans E. Doulté. Les Marabouts, p. 51.

* On y trouve aussi des saintes : telle cette Lclla Mimouna qui vécut d'une existence érémi-tique et mourut en odeur de sainteté dans la tribu do Setta. On en cite quantité d'autres dont on ne prononce les noms qu'en leur accolant les épithètes de mahboula^ chérie de Dieu, ou de mouqarrabay bénie de Dieu.

* Disciples de Si Mohammed ben Djâfar ben Idris el-Kettani, le jeune et célèbre docteur de la Djemà d'el-Kerouiyin, auteur du Selouat el-Enfas.

* Disciples de l'imam Abou abd Allah el-Djazouli, auteur du Delaïl el-Kheirat.

* Je n'ai rencontré aucun Berbri capable d'énumérer les fractions de sa tribu ; k plus forte raison les Braber ignorent-ils leurs voisins. La présente liste ne peut qu*ôtre très provisoire et perfectible.

Chacune de ces tribus se fractionne ainsi qu'il suit : , Alt Ahmed (Hammed).

AUOurtindi.

Ait lèkeddéren.

Art Bou Kouzzin.

Alt Bou Bideman.

Art Harsalla.

ArtNàman.

Alt Sliman.

Art Arach.

Alt Ouallal. Ces fractions se subdivisent de la façon suivante :

' Alt Athman ou Daoud.

Béni Mtir

Ait Bou Bideman:

o

H

Ait Harsalla qaîd Aîssa :

AïT Naman :

(environ 400 tentes) qaïd Aîssa ou Brahim, qaîd Ahmed ben Mohammed.

Aït Amar loussef.

Aît Mouger.

Aït Ammar ou Saïd.

Art Alla.

Art Hassi ou Ali.

Douar Mohammed Assou.

Douar bou Ghta ou Khassou.

Douar Ali ou Genaoui.

Douar Tahar el-Bellik.

Douar Tahar Mohammed ou Abbou.

Douar Aït Mohammed.

Douar Qard el-Hadj Alilou.

Douar Art Merzoug.

Aït Ali ou Ali.

Aït Moussa ou Ahou.

Aït Hammou ou Daoud.

Aït Sellou.

Douar Qaîd ben Ahmed el-Menaïni.

Aït Amou.

Aït loussef ou Athman.

Douar Aït Hand.

Aït Mençour.

Aït Chàou.

Aït Bouhou.

Aït Adir.

Aït loussef ou Hammou.

Aît Mohammed.

Aït Omar louchcho.

Aït Aîssa ou Brahim.

VOYAGES AU MAROC

AÏT Naman :

(environ 400 tentes) qal'd Aïssa ou Brahim, qaîd Ahmed ben Mohammed.

Ait Ièkeddéren : 4 qaïds, environ 430 chevaux, qaïd principal Abd el-Ouahad ben loussef.

ATt boc Rouzzix :

\

Ait Hand ou Hassen. Alt Hassi ou Chalb. Art el-IIassen loussef. Art el-Hassen ou Omar. Art Moussa. Art Sard.

Art loussef bou Fchir. Art Omar ou Athman. Aït Ali.

Art Sard ou Athman. Art lahia ou Hassen. Artel-Hadj. Oaçba bou Fekran. Qaçba el-Hajeb.

Art Qmâchin. Art bou Hofra. Art Omar. Art Alla. Art Ghàou.

Ait ArACH : répartis en tirremts qui sont situés sur TAssif Anzgemir, du col de Tendouf au confluent de Toued Mloura.

Tamalout (frontière des Art Arach et des Alt lahia ou loussef).

Saïda bou Moussa.

Art Ahmed.

Art ben Ichchou.

Aqqa el-Aïn.

Ait Ammar ou Iqqo.

Art Sidi Ammar.

Art Amrar.

Sidi Mouley el-Màti.

Sidi Hennini.

Art Ali ou loussef.

Tafarrat.

Tabenarssat.

Ait Boubou Khenchouch.

Alt Athman ou Ali.

Ait Ali ou Ahmed.

Ait Tourecht.

Art ben Ali»

Tadjit.

s

APPENDICES AîT OuAFELLA : fraction détachée des AU Izdeg.

295

<

o

Art Alla:

Art Mbarek :

Art Alla, lahenchich. Art Ali ou Moussa. Art Ammar. Aït Rahou.

Art Abi. Art Moussa. Art ben Hassein.

Be.ni OuARArx : se divisent en deux groupes

Béni Jlidassen :

3

es u

X

as <

O

Arn Teida :

Ahelel-Thoulout:

Béni Bou Nçer. Béni Aziz. Béni Bahr. Béni Mençour. Béni bou Hassen. Tekhiamin.

Tammest. Qamria. Béni Damai. Meichat. Ahel Smio. El-Genenda.

Art Hamidît.

Art el-Arbi (sur Toued Melilo).

Béni Khiar (montagne).

Art Hammed —

Béni Achouch —

Béni Khiar (plaine).

Art ben Abbou —

Art Ouigsar —

Art el-Idout (montagne).

Art Mohammed ou loussef.

VOYAGES AU MAROC

5

ai

<

O

Oulad Ali Zerarda.

Béni Merlid.

Oulad Açou.

Oulad Ali.

Béni Zehna.

Oulad ben Ali.

Béni Mqout.

Mrila (fraction des béni lazra incorporée dans les Béni Ouaraîn).

Aït Cherrouchen (fraction de la tribu des Aït Gherrouchen émigrée

chez les Béni Ouaraîn). Art Rebàa. Alt Ammar. Béni Qassem. Béni bou Zert.

o

<

Aït Ioussi : qaïd Omar el-Ioussi.

/ Rerraba. AU Helli. Art Messaoud.

Aït Lalla Mîmouna (Cheurfa). Béni Hamda.

Béni Isliim

3

Aït Baza. Aït bou el-Man. Aït Gafir. Aït el-IIassen.

Beni Alaham :

a

Idrassen

Aït Ali ouMei-moun :

Aït el-Hassen ou Mimoun :

El-Merabtin. Mediouna. Aït el-Hadj. Ouglît. Ahel ed-Deir. Taourirt. Mechqara. Aït Rahou. Beni Msabil. Aït el-Khazi. Aït Razzou.

APPENDICES

297

Beni Iazra

/

Ahel el-Oued.

Ahel ed-Dar.

Mternara.

El-Qelàa.

El-Qaçba.

Oulad Mbarek.

Oulad Dimerian.

ArnBetha(Berta).

Oulad Mkadir.

DarHaqqoun.

Mellaha.

Tarit. Risran incorporé aux Beni Ouaraîn : (Mrila. (Hermounou.

se disent Arabes mais sont des Braber arabisés Beni Bou lahmed. Beni Bou Qitoun. Beni Oujjan. Ahel el-Oued. Beni Mgaça. Mterkat.

Beni Senan (Djebel Tazekka). Ahel Tahar. Mgaça. Ahel ed-Doula (montagnards demeurés Braber).

Beki Sadden : 4000 chevaux; 3 qaïds.

Mternara :

EI-Menzel

Beni Sourat:

Terrout :

Risran

RiATA

\

/ AU Ammar.

S 5

C/3

\

. Hamouden. \ AU Hamadan.

Beni Mgild

/

:5

Reklaoun Feska) :

(Art

1 {

Art Alla.

Art Hammou ou Bouhou.

Art Feska.

Art lahya ou Alla.

Art Qessou ou Haddou.

Rarbia (Irarbiin).

Art Moussa ou lahia.

Art Athman.

Art Bouhou ou Ichchou.

Art Meroul ' habitent l'ëté les

Art Mohammed ou Hossein. • pentes du Ari Art Ouahi ^ Haran.

Alt bou Giman

Ari IZDEli

s '

Oued Outad ;

Art lahia ou Hossein.

Ait Moussa ou Ali.

Art Omar ou Hossein.

Alt Messaoud.

Art Ouahi ou Hakki.

Art Zid.

Art Hammou ou Hakki.

Art ou Ghérif.

Aït Fergan. Art Moussa ou Ali. Aït lahia ou Khlifa. Art Moummou.

Haute vallée de Ziz.

1 \ \

È \ Oued Ziz:] Tiallalin

5

/ El-Kheneg.

\ Qçar es-Souk.

Cours de VOued Ouiad-AU-fzdeg,

A) Une branche a pour source VAi^balou TaUiouen dans le Ari Aïach (de cette môme source sort TOued Ziz qui coule vers le Sud) et passe à :

Tattiouen. Rive droite.

Alt Ilahou. —

r. ,. T^.i i Aî't Moussa ou Ali —

Qçabi Fhlo.] ,.,,,. ,,,,.«

{ Aït lahia ou Khlifa —

Berrom (Aït Haddidou). —

B) L'autre branche sort de TAIoun Sidi ATssa dans le col de Merzi Doqqi, au Kef el-Mouch près de la zaouia de Sidi Hamza et passe à :

Teçouit (Aït Gherrouchen). Rive droite.

Teçouit (Ait S* Hamza, merabtin). —

Acellin (Aït lahia ou Khlifa). —

Aït Ouahi (Aït Ouafella). —

Qçar el-Kebir (Aït Ouafella). —

Irermjiouin (Aït Fergan). — Confluent à Tabennatout (Aït Moummou).

C) Semmoura (Aït Hahou). Rive gauche.

Teskat (Aït Merrad) loin dans l'Ouest.

Bou Zemlan (Aït Fergan). Rive gauche.

Takit (Ait Tedrat, merabtin).

Tamousa ou Alit (Aït Moussa ou Ali). —

Oçar el-Kebir (Aït Moussa ou Ali) marché réputé. Rive gauche.

Tachouit (Aït Moummou).

Qçar Si Habib bel Mati (Azib d'un chérif), loin de TOued. Rive gauche.

Gérouan (Azib), loin de Toued. Rive gauche.

Tajellilit — — _

Tamejoult — — —

Aït Hadidou : Quelques Qçour au Nord du Haut-Atlas, les autres sur les pentes Sud et dans la haute vallée de TOued Ziz.

VOYAGES AU MAROC

D O

Aït laqoub.

AU Brahim.

Alt Amr.

Ait lazra.

Art Ali ou Iqqo.

Aït Ouizert.

Art Ouzellef.

Art Sard ou Haddou.

Ait Merrad

leurs formes sont insaisissables. Mes hommes dorment bercés par le fracas monotone ele la pluie. Le guiele qui eloit nous coneluire a Fès n'est même pas venu, tant le elépart est impossible, et Miliani m'a dit d'un ton sentencie'ux : « Courir e»sl bien, attendre est mieux. »

WincliesUîr, Mausor. MaHini-lIenry, Unis, etc. Les clicurfa possèdent un «Hunnant ai-senal où figurent à peu près toutes les armes connues. Ils lahrùiuent de la poudre, réamorcent les douilles vides, mais le ravilaillemenl en munitions csl tlillicilc et ne jm'uI se faire «jue par conlrel»an<le.

£lj=J«l 6«T«r,\,. ^ 40.^ L„i„j„ ^^^ ^ ^

M** lis SlOONÏAl

4 février.

Départ à huit heures sous un ciel soucieux.

La route suit hi vaUée de Toued el-Beïd, frontîî»re naturelle entre le territoire d*Ouezzan et la trihu des Béni Messara. Vers midi, le flanc Ouest s'abaisse et se perd dans la plaine d'Ihyaoua où Toued Ouerera se jette dans le Sbou. Le flanc Est, au contraire, sVleve, formant le Djebel Aouf, et, plus loin, le Djebel Seifroul. Sol d'arj^ih» où affleurent des grès et sur qui ruissellent les averses ; plaines merveilleusement fertih»s, parsemées d*àzibs, couvertes de cultures et de champs en jachère; pentes en friche où croissent des palmiers nains, où paissent de prands troupeaux de moutons.

Nous couchons ce soir au pied du Djebel Seïfroul, au bord de Toued Ouerera, chez un moqaddem * des cheurfa qui nous a S(Tvi de guide.

Nous sommes partis cinq, nous arrivons trente. L'insécurité du pays ne permet pas aux voyageurs de marcher seuls. Ils attendent pour partir en nombre l'occasion d'un marché voisin, une caravane qui passe. On racole ainsi, chemin faisant, des isolés, des mendiants, pauvres diables en haillons qui, pour un morceau de pain, rendent une foule de petits services, aident à charger les mules débillées, portent un pa((uet tombé ou un fusil trop lourd, jusqu'à ce que vienne un plus pauvre qu'eux-mêmes auxquels ils donnent le fusil et la moitié de leur pain ; ainsi les caravanes vont croissant et les emplois se divisant à l'infini.

Q

es

PS Gd

Amtrous ;

Semgat ;

Art Ilani.

Aït Sidi bou laqoub.

Art Sidi Mohand ou loussef.

Art Daoud ou Hezi.

Art Brahim.

Art bou Izem.

Art loub.

Art Ouahi.

Art Mesri.

Ferkla : Art Khlifa.

2 i

ë ArtAzem.

Cd I

fe [Art lazra.

Thodra :

g (ArtQenad. § / ArtÇaleh.

Ari Cherrouchen : Braber arabisés, Cheurfa nomades dont Thabitat s*ëtend sur la rive droite de la Mloura, entre le territoire des Béni Gil et Douiret es-Sebàa.

I

o

I Art Ilaroun.

Art Hammou. \ Art ben Ouadfid.

Art ben Founas.

Oulad en-Naçer.

Oulad Ahmed ou ben Achour. \ Ahel Tedmara.

Art Sidi Ali, Cheurfa sédentaires incorporés aux Béni Ouararn :

Oulad Sidi Mohammed Sebàa (ou Sebah). Oulad Sidi Mimoun.

'i^^

OuizERT (Arabes) :

\

H

es

Ed N

o

/

Oulad Khaoua :

MisouR (Arabes) :

Oulad Abbad :

\

APPENDICES

Oulad Daho. Oulad Mençour. El-Hachelfa. Lhoumel.

Oulad bou Zian. / Qaçba.

Oulad Sliman. —

Oulad Çrir. —

Oulad Sidi bou Taîeb. 4 Qaçba (merabtin).

Oulad Sidi bou Alem. / Qaçba (cheurfa).

Igli. / Qaçba.

Oulad bou Hofra (qaçba isolée), en amont.

301

OuTAD Oulad El-Hadj (Arabes)

a < a

Q

<

D

O

Q < H

O

OuladMellouk B Qaçbas .

Ahel Outad : / Qaçba.

Oulad ben Abd /' Oulad Ali ben Dahman. el - Kerim : < Oulad Mbarek. 8 Qaçbas. [Oulad ba Rahou.

Kouchma.

Oulad en-Nemir.

Oulad en-Nfîça,

Asdouter.

Oulad Hammou.

Oulad Mohammed es-Çrir. Oulad Sidi Abd el-Ouahd (merabtin). / Qaçba. Oulad Sidi Mbarek el-Kandisi (de Kenadsa). / Qaçba. Oulad Sidi laqoub ben Eshal. d Qaçba. Qechacha. / Qaçba.

TissAF. Oasis des Oulad Sidi Aïssa (Arabes) : Oulad Sidi Mhammed. Ahel Zaouia. Ahel Aïouch.

\

Almis Marmoucha (Braber). Alt Smah.

Tiquant (600 feux, Arabes berberisés)

/ Oulad Ouahian.

I Oulad Bahnoun

j Oulad Hammou.

(Oulad S' Alssa.

TiRNEST (700 feux, Arabes) : Oulad el-IIassein. Keraker. ' Oulad ben Gasim.

Reggou (300 feux, Arabes berbdrisés) :

I Oulad Daoud.) ^

Oulad Aîd. i"""î"""-

Oulad Abd el-Moumen. \

Oulad Sidi Moussa. | scfelani.

Oulad bou Knlf. ;

Oulad Sidi Abd Allah el-Mahjoub.

Meïtar (Arabes) :

Oulad Sidi bou laqoub, 300 fusils.

Feqqous (Arabes) :

^ El-Euchran, 300 fusils. \ Oulad Sidi bou laqoub.

El-Arjax (Arabes) :

Oulad Aîd. \ Oulad el-Mir. i Oulad Mouha bein Abeïd. ' Oulad bou Cherifa.

Rekk.\m (nomades Arabes) : . Oulad el-Hadj.

El-Bekais. ' Toual.

IL\ouAUA :

\

Atemna.

2 l Agersif : ^ Oulad Messaoud.

i \ Zergan.

j2 \ Oulad Ilammou ou Moussa. Oued Msoun. Oulad Sedira.

Renseignements politiques. — Le pays des Braber est Bled es-Siba.

Le Maghzen a lutté de tout temps contre les tribus qui entourent Fès, et celles dont les territoires sont traversés par les grandes voies commerciales : Meknès-Tafilelt, Meknès-Merrakech, Fès-Rbat, Fès-Tafilelt, Fès-Oujda. Sa politique consiste soit à entretenir des postes sur les routes à garder (Çefrou, Azrou, Oçabi ech-Cheurfa, Outad Oulad cl-lladj, Taza) ; soit à fournir des subsides aux

^

chefs des tribus (Hammou ez-Zaïani, Omar el-Ioussi), ou à certaines fractions des tribus (AU lèkeddéren, Bou Ilouzzin).

Outre ces précautions militaires et pécuniaires le Maghzen entretient chez les Braber des agents secrets qui le renseignent sur Tétat du pays. Ces agents sont, pour la plupart, des marabouts et des cheurfa. Le Sultan se sert de leur influence pour entretenir les Braber dans ce continuel état de guerre intestine qui les rend incapables de toute cohésion, et partant de toute action contre Tempire chérifien.

Les tribus les plus fermées au Maghzen sont : les Riata, les Béni Ouaraïn, les Zaër, les Ait Seri.

La tribu la plus forte et la plus étendue est celle des Béni Ouaraïn qui possède de dix à douze mille fusils. Après elle vient la tribu des Béni Mgild qui en possède de huit h dix mille.

L'administration intérieure des tribus est, à peu de détails près, la même chez les Braber que chez les Berbères du Nord. Chaque douar a son chef, chaque fraction sa djemàa, chaque tribu nomme un ou plusieurs amrars.

Les Béni Mtir, Béni Mgild, Zaïan, Oulad el-Hadj, Ait loussi, ont des qaïds berbères investis ou reconnus par le Sultan.

Renseignements religieux. — L'ignorance et rindifférence religieuses des Braber de l'Atlas est proverbiale. Leurs voisins arabes disent d'eux :

« Ils font leurs ablutions avec du sable et récitent la chehada en tamazirtM »

Ils n'entendent rien au Coran, ni aux prières; leur religion se borne aux pratiques du culte extérieur. Ils sont inaccessibles aux doctrines des confréries spiritualistes ou mystiques.

Les jongleries, les prodiges des thaumaturges, les extases des théosophes, les laissent étonnés, mais insouciants. Ils ne comprennent pas l'arabe et toutes ces mômeries ne sont pour eux, suivant l'irrévérencieuse expression d'un Béni Mgild, que « des diableries ! »

Les Braber sont superstitieux. Ils ont une vénération très grande pour leurs marabouts locaux dont le pouvoir spirituel est souvent doublé d'un pouvoir temporel illimité.

Les Derqaoua et les ïhouama sont nombreux.

Les Tidjanîa, les Chikhïa ont quelques adeptes.

Les Naceria * font beaucoup de propagande dans le Sud-Ouest. De même les Kounta' et les Kerzazia * dans le Sud-Est.

* Plusieurs Braber nous ont parlé de traductions du Coran en tamazirt, nous n'en avons jamais vu aucune ; de même que nous n'avons jamais rencontré un Berbère marocain sachant écrire le Tamazirt.

* Disciples de Mohammed ben Nacer ed-Draoui, dont le chef actuel Sidi Mohammed ou Bou Bekr étend son autorité jusque chez les Maures. Il aurait des zaouias à Tichît, à Chengft, à Smara, à Oualata, à Araouan.

^ Reçoivent leur mot d'ordre de la zaouia de Kounta dans le Touat.

* Disciples du chérif Mouley Kerzaz, apôtre du Gourara.

VOYAGES AU MAROC

IV. — SOUS

Division : Nous diviserons arbitrairement le bassin de Toued Sous en deux parties : 1* le Ras el-Oued, en amont de Taroudant; 2<» la vallée en aval de Taroudant. Les tribus qui habitent ces régions sont :

Ras el-Oued (Oued Sous de son origine à Taroudant) : Oulad bou Reis. Ël-Menaba. Tiout. Er-Razan. Aït bou Bekr. Art ïggas.

Taroudant

Roudani.

Les tribus riveraines de Toued Sous entre Taroudant et la mer sont : les Houara (deux rives), les Mesgina (rive droite), les Ksima (deux rives), les Chtou-ka (rive gauche}.

IIOUARA :

Ces tribus se fractionnent de la façon suivante : Kflffat.

Aït Khoureis (ou Koura). Oulad Saïd. El-Gerdan. Oulad Hassein. Oulad Ali. Oulad Kerroun. El-Hafraïa. Oulad Daho. Ilomerin.

es

Ksima

/ Aït Moussa. Bou Soud. Aït Baba. Aït Melloul. El-Mzar. El-Qaçba Tahar. Imseggen. Tarrast. Ed-Dechra. Bou Serga.

k.

APPENDICES

305

Chtouka :

i

Sandala.

Assad.

Ida ou Mennou.

Ida ou Mhammed.

AU Baha.

Art Amira.

Alt Allel.

Meched.

Art Boukko.

Art bou Taïeb.

Aït bou Lefaa.

Art ou Mrabet.

Iznika.

Alt Millek.

Ait Itagouan.

Art Ahmed.

Art Moussa.

Art oued Rinn.

Art Amr.

Ida ou Bouzia.

Ida ou Garrad.

Art laza.

Alt Khoureis.

Ikouneka.

Art Mzar.

Administration. —Le Sous comptait autrefois 70 qaids environ, autant que de tribus. A la suite des dernières campagnes, cesqards ont été emprisonnés ou tués; ceux qui restent ont conservé le titre sans plus avoir aucune autorité.

Actuellement, le Sous est aux mains de trois grands qards : le qal'd Tal'eb el-Goundafi, résidant à Qaçba Goundafa, dans le col du môme nom ; le bâcha Hammou, gouverneur de Taroudant ; le qai'd Si Sard el-Gellouli, résidant à Tiznit. Le qard El-Mtougi gouverne le territoire sur lequel s'ouvre le col d'Ameskhout. On m'a nommé 3 qaids qui gouverneraient dans le Ras el-Oued : qard Chebani, qard Harda Nommeis, qaid El-Hadj Driss.

Renseignements politiques*. — Les Soussi sont très ignorants de leur histoire. Leurs plus lointains souvenirs remontent à la conquête de leur pays par Mouley er-Rechid (1670).

* Ces notes sur le Sous datent de 1900.

Sous le grand règne de son successeur, Mouley Ismaïl, le Sous demeura Bled el-Maghzen, pays soumis (1672-1727).

11 reconquit en partie son indépendance sous les règnes troublés de ses successeurs, M'^. Ahmed, AP. Abd Allah (frères de M^ Ismaïl) et M^. Sidi Mohammed (fils de W. Abd Allah), qui régna de 1757 à 1790.

M". Sliman (1790-1822) parcourut la vallée de Toued Sous; on montre encore, auprès de la medersa de Sidi Ahmed ou llammou, l'emplacement de sa tente.

Mv. Abd er-Rahman (1822-1859), neveu et successeur de M^. Sliman, accaparé par ses guerres au Nord de son empire (Isly, 1844), négligea le Sous.

Sidi Mohammed, son fils, lui succéda (1859-1873); il envoya son fils faire campagne dans le Sous. Ce fils qui devait être son successeur — M'J. El-Hassen — parcourut le pays et vint se heurter, auSuddeTiznit, au tout-puissant chef de la zaouiadc Sidi Ahmed ou Mousa, le chîkh Sidi Ilossein ou Hachemqui Tarrôta*.

Devenu Sultan, en 1873, My. El-Hassen songea à reprendre sa campagne dans le Sous. Le résultat de sa première expédition avait été peu satisfaisant; les tribus, un instant soumises, s'étaient révoltées aussitôt après son départ.

En 1882, il réalisa son projet et vint jusqu'à Tiznit. Il conquit le pays non sans de grandes difficultés, et Sidi Ilossein se déclara son vassal.

Depuis lors, le Sous est Bled el-Maghzen et paye l'impôt. Mais le Tazeroualt s'est révolté en 1896 à l'instigation du fils de Sidi Hossein.

Le Sultan, M . Abd el-Aziz, qui a succédé à son père M^ El-IIassen, était trop jeune pour se mettre à la tête de ses troupes; le commandement de l'expédition fut donné au qaïd Si Saïd el-Gellouli, qaïd du llaha.

Le qaïd a franchi l'oued Sous, battu les tribus révoltées sur le territoire des Oulad Daho, Ait Boukko, Oulad AUel, Aït Millek, Ida ou Guerchmout; il a son quartier général, à l'heure actuelle (novembre 1899), à Tiznit, sur le territoire des Aït bou Amran. Ses contingents les plus avancés sont au Sud, vers Aougil-min -, sur la rive gauche de l'oued Noun, et, h l'Est, vers Ifran, au contact avec les Aït Imejjat. Lors démon passage, on ne se battait pas; des négociations étaient engagées et les gens du qaïd laissaient entendre

que Si Saïd el-Gellouli traînait les choses en longueur dans le but de prolonger la situation, très avantageuse pour ses intérêts, de chef d'une colonne victorieuse, hors de la portée du Maghzen ^.

' Le territoire indépendant do SidL Hossein ou Hacheni fut fondé par les descendants du marabout Sidi Ahmed ou Mousa et surtout par Sidi Ali bou Dmia et Sidi Hachem, sous le règne de Mouley Sliman; on le nomme Tazeroualt. Les Soussi racontent que le pays est riche et peuplé. Les villes, dont ils vantent la prospérité, sont : lier, Ifran, Aougilmin et Zaouia Sidi Ahmed ou Moussa.

" Les tribus sur le territoire desquelles est situé Aougilmin, sont : les Zouafid, les Aït Moussa ou Âli, les Aït Boho et les Aït Oussa ; il faut de 3 à. 5 jours pour aller de Tiznit Aougelmin.

•' Depuis lors le qaïd el-Gellouli a été relevé de son commandement et a pris part au dernier pèlerinage à la Mecque.

Renseignements religieux. — Tout a été dit sur la situation religieuse dans ce Sud-Ouest marocain. Le Sous, TOued Noun, TOued Dra, la Seguiet el-Hamra, ont été le berceau du mouvement de renaissance et de réforme qui rénova l'Islam au XVI® siècle.

De nos jours ce foyer religieux s'est attiédi, mais il reste encore trois centres dont l'action s'étend sur le monde musulman tout entier :

La zaouia de Sidi Ahmed ou Mousa, dans le Tazerouait, où le marabout Hos-sern ou Hachem professe les doctrines de Sidi abd el-Qader el-Djilani ;

La zaouia de Tameghout, dans le bassin de l'Oued Dra, où Sidi Mohammed ou Bou Bekr, continue l'enseignement de Mohammed ben Nacer;

La zaouia de Chengit, où le chîkh Ma el-Aïnin, fils aîné et successeur du chîkh Fadel, prêche les théories des Fadelia. Ses frères ont fondé des zaouias : chîkh Lamin à Smara; chîkh Saad Bou à Touazik, dans l'Agan ; chikh Sidi el-Kheir h Dar Salam, dans le Hodh.

II OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES '

Les observations astronomiques du Rif ont été réduites par M. P. de Vans-say, ingénieur hydrographe, attaché au Service hydrographique de la Marine ;

Celles des Braber ont été réduites par MM. de Villedeuil et E. Hasse, calculateurs au Service géographique de l'Armée.

Ces observations ont été faites au sextant. (iN<» 2 054 de chez Hurlimann).

L'heure a été transportée au moyen de trois montres de torpilleur. (N** 97, 98, 99 de chez Fournier.)

Les opérations ont été souvent faites dans de mauvaises conditions, celles du Rif en particulier. Il a fallu opérer de nuit, observer les étoiles à l'horizon artificiel, lire le vernier à la lumière, noter l'heure sans aide...

Quelques-uns des résultats ainsi obtenus sont en contradiction avec les indications de

l'itinéraire et les recoupements à la boussole ; on les a marqués d'un astérisque dans le tableau des positions géographiques.

NOTE

SUR LA DÉTERMINATION DE L'HEURE DE TANGER AU COURS DU VOYAGE

Les trois chronomètres dont disposait l'observateur ont été comparés régulièrement tous les jours, de telle sorte qu'il a été constamment possible de ramener les observations, invariablement faites sur le chronomètre 99, aux temps qui eussent été notés sur Tun des deux autres chronomètres.

D'autre part, on constate, entre le 3 et le 4 mai, pendant le trajet

' Les positions déterminées astronomiqiiement sont signalées sur la carte par des points rouges.

Berrian-Qçarel-Kébir, un saut dans les comparaisons des chronomètres 97-99, sans doute dû à une chute du porteur. Mais les comparaisons des chronomètres 97 et 98 sont très satisfaisantes, de telle sorte qu'on est en droit de conclure que le 99 a seul subi un saut.

Plus tard, le 17 mai, le chronomètre 97 s'est arrêté et a été remis immédiatement en marche.

Enfin, le 6 septembre, au cours du trajet Berrian-Tanger, le porteur des chronomètres a encore fait une chute qui révèle dans les comparaisons 97-99 et 97-98 un saut certain. Or, si Ton forme les comparaisons 98-99, on trouve :

Le îi (4 heures, matin) 18-,37%6) g. g _ g, heures Le 6 (2 — -) 18'",46%6) « »« ^"^ -^- neures.

Chute 6",4 en 31 —

Le 7 (9 -) 18-52-,8) __

Le 8 (7 — -) 19"», 0%8 j »> " «^ ^^

Il est dès lors bien certain que la chute des chronomètres a été sans effet sur les chronomètres 98 et 99, ou qu'elle n'a produit qu'un effet à peu près insignifiant, car il serait bien invraisemblable qu'elle ait provoqué des sauts identiques sur les deux instruments.

Pour ces diverses raisons, on a été conduit à adopter le chronomètre 98 comme chronomètre étalon, et on a ramené toutes les observations à ce chronomètre.

On sait, par les relevés des carnets, qu'il n'a subi aucun arrêt; on a admis qu'il n'avait subi aucun'saut pendant le voyage, ce qui paraît résulter des comparaisons. Enfin on a également admis, mais cette fois sans moyen de contrôle, môme relatif, que sa marche avait été constante pendant la durée du voyage.

Pour déterminer cette marche, on ne disposait que des observations faites à Tanger au départ et à l'arrivée. Au départ, on avait deux groupes de pointés sur les étoiles, faits les 27 et 29 avril, et deux observations du soleil du 1" mai, l'une bord supérieur, l'autre bord inférieur. On a éliminé ces deux dernières observations, à cause de la difficulté particulière que présente l'observation du bord du soleil. La précision de ces dernières observations est bien inférieure à celle des pointés d'étoile.

Des deux groupes de pointés d'étoile on pouvait déduire une marche journalière d'environ — 2%5.

En comparant la correction du chronomètre 98, obtenue à Tanger, au retour, le 8 septembre, avec la moyenne des corrections trouvées en avril, on a pu obtenir une marche moyenne qui s'élève à — l',0414.

Ce nombre a paru devoir être admis, attendu que la valeur obtenue en mai comporte facilement une incertitude de ± l',5. On Ta donc employé pour déterminer l'heure de Tanger, au cours du voyage, et par suite les longitudes.

VOYAGES AU MAROC

TABLEAU DES COMPARAISONS (voyage dans le rif)

APPENDICES

313

VOYAGES AU MAROC

QUES

= 0"

i de la polaire. fco 41' 45"

= — 10" de la polaire. 8' 15" 18"

i

: — l'40" de la polaire. • 42' 40"

39 50

38 30

de Ârcturus. 47' 15" 0 30 53 30 46 15 35 0

—20°»I2",8 NAOULI

I da soleil, nfériour.)

12'10" 10 10 fc3 5 9 35 16 15 -19'"50%0

r défaut do

Ph

0

APPENDICES

31S

Il avait été convenu, au départ, que le moqaddem nous conduirait demain au sanctuaire de Mouley bou Chta sur la tribu de Fichtala. Dans la soirée un scrupule lui est venu, me dit-il, de mener un chrétien au tond)eau du grand saint musulman. Et puis la responsabilité lui paraît trop grave, car, la chose est notoire, des « jenouns, des génies, veillent sur la tombe du santon et dénonciMit les infidèles (|ui osent en approcher »...

5 février.

Dès le départ nous franchissons l'oued Ouerera. La rivière, lente • Moqadiloni : intondant des biens temporels et reinvsentant spirituel.

et paisible Tété, est ce malin violente et p^lacée comme un torrent. Elle a un melre de profondeur, cinquante mètres de largue, au pué de Seïfroul, et nos mules ont fort h faire de lutter contre son courant.

Ouerera, dont le nom féminin symbolise les caprices — disent ses riverains — draine les pentes méridionales du massif rifain et le flanc Nord des Djebala orientales. La fonte des neiges, le ruissellement des pluies sur les montagnes escarpées, d'argile et de schistes, rencaissement de sa haute vallée, expliquent la soudaineté de ses crues et le régime irrégulier de ses eaux.

L'oued traversé, nous escaladons les collines des Oulad Aïssa dont le point culminant porte le Seïd de Si Abd en-Nour. A mesure qu'on s'élève, la perspective s'élargit. On me montre dans l'Est, parmi les lignes confuses des chaînes parallèles, la montagne de Setta où s'élève le Seïd de Sidi Mîmoun, le triple sommet du Djebel Fichtala où sont le tombeau de Mouley Mergo, le cénotaphe de Mouley bou Chta et Fès Bali, Tantique Fès, ruine romaine, dit-on, sur qui s'est bâti un village berbère. On me désigne encore la cime ronde d'Aïn Mediouna où l'Ouerera débouche des montagnes de Cenhaja, du Béni Oulid et de Sli's dans les prairies d'el-Hiaïna.

Nous descendons ; les montagnes de l'Ouest disparaissent derrière le rideau de collines du premier plan, la plaine rase et ondulée des Che-raga s'étale droit au Sud, rayée d'une ligne moirée, sinueuse, qui est le Sbou. Au delà, l'horizon se relève de nouveau dans les coteaux <les Oulad Djemà, sombres, luisants, lavés par l'orage.

Nous demandons l'hospitalité au frère du hacha de Fès, Ould Ba Mohammed, dont la demeure domine le marché du mardi — Souk el-arbàa — des Cheraga. On aper^'oit du seuil les tentes des vendeurs, on entend la rumeur des voix. Acheteurs et badauds flânent et bavardent jusqu'au soir, indin*érents à la nuit qui tombe, à l'averse qui redouble.

6 février.

Départ à midi pendant une embellie. Le terrain descend en pentes douces vers le Sbou. Sol superliciel, trî's appauvri en chaux, argile noire et (juelquefois rouge. Par places celte argih» cah*arilere est striée

J'assises de schiste dont les couches fissiles affieu-rent entre les blocs de grès.

Le Sbou, au port d'Abadin, est un fleuve rapide, boueux, plein de remous, glissant entre des berges nues, escarpées, rongées par les eaux. L'oued a cent cinquante mètres de largeur et deux à trois mètres de profondeur en cette saison. Il vient de recevoir,

TABLEAU DES OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

VOYAGE CHEZ LES BRABER

TANGER

(Hôtel Continental).

Le 27 avril 1901. B_760n"n 0=16 e = 0"

Chronomètre n» 99.

10»» IS"» 43*, 2

26 0, 4

32 45, 6

57 17, 4

Hauteurs de Véga. 180 54'20"

20 5 0

21 15 55 25 29 5

Correction du chronomètre=—21™15%0

Zc29 avril 1901.

B = 760,5 6 = 180 6 =—10"

Chronomètre n<> 99. Hauteurs de Mars.

9H8°» 28% 8 54 47, 6 58 46, 2

56017'45" 55 11 20 54 28 30

Correction du chronomètre=—21"*9%7

Le 1°^ mai 1901. B=:762 0 = 180 6 = — 40"*

Chronomètre n« 99. Hauteurs du soleil, (bord inférieur.)

Correction du chronomètre =— 20™58%8

Le 10^ mai 1901. B = 761'"°» 0 = 200 6 = — 35"

Hauteurs du soleil, (bord supérieur).

34029' 5" 33 26 0 33 40 15 32 4 15 31 31 10 Correction du chronomètre=—21" 4»,4

Chronomètre n« 99.

4»»li°»40%6 16 57, 0 20 46, 4 23 39, 6 26 28, 4

Le 27 avril 1901. B=760 0=160 £ = 0"

Chronomètre n** 99. Hauteurs de la polaire.

9H0°>0» 34041'45"

Latitude = 350 46' 24"

Le %^ avril 1901.

B = 760"^,5 0 = 180 e — _ iq"

Chronomètre n* 99. Hauteurs de la polaire.

10»»13°»0* 34038'15"

Latitude = 350 47' 18"

AZIB MOULEY ALI (Oued Tnin).

Le 6 mai 1901. B = 748'»«> 0 = 120 e = — l'40"

Chronomètre n« 99. Hauteurs de lapolairo.

8^24"» 50" 330 42'40"

34 6 33 39 50

39 21 33 38 30

Latitude = 340 38' 27"

Le 6 mai 1901.

Chronomètre n« 99. Hauteurs do Arctunis.

8»'50°> 38% 6 50047'15"

56 33, 8 02 0 30

9 0 54, 2 52 53 30

5 22, 4 53 46 15

9 28, 4 54 35 0

Correction du chronomètres—20™12*,8

EL-HADJ BEN SELAM EN-NAOULI

Le 7 mai 1901.

Chronomètre n» 97. Hauteurs du soleil, (bord inférieur.)

3M2" 32% 8 47012'10"

17 42 46 10 10

19 55 45 43 5

22 40, 8 45 9 35

27 1, 2 44 16 15

Correction du chronomètre = —19™50',0

* La très grande variation des corrections instrumentales provient d'un léger défaut do

sl-bilité du petit miroir.

VOYAGES AU MAROC

Le 1 mai 1901. B =: 752 6 zz: 150 e = — l'20"

Chronomètre n<» 99.

8»>27™ 28 34 9,2 42 5 48 32,4

Hauteurs de la Chèvre. 24" 20'15" 23 19 15 22 3 20 21 4 20

Correction du chronomètre=—19™51»

Le Imai 1901.

Chronomètre n» 99. Hauteurs de la polaire. 9^ 2™ 44" 33«25'30"

Il 39 33 24 20

Latitude =340 29'18"

SI ABD ALLAH BEN TAZIST

Le 13 mai 1901. B=:713 0 = 15" erzO"

Chronomètre n«99. Hauteurs de la polaire. 8h45m43. 32" 52'40'

Latitude = 33" 58'53"

Le 13 mai 1901. Chronomètre n« 99. Hauteui*s de Arcturus. 57" 55' 0"

gh55m 2i«,4

9 0 31, 4

6 37, 4

11 59, 0

16 27, 4

58 55 55

60 6 55

61 10 20

62 1 25

Correction du chronomètre =—17"*36%7

EL-GOUR

Le 18 mai 1901.

B = 692,0 0 = 11" 6 = — 20"

Chronomètre n» 99. Hauteurs do la polaire. 8h42m 0%8 32" 40'50"

Latitude = 33" 48'41"

Le 18 7/2ail901.

Chronomètre n» 99. 8»»55™ 59-9 1 55 5 55, 4 10 48 14 45, 6

Hauteurs de Régulus. 51" 45' 0" 50 38 20 40 51 50 48 55 45 48 9 50

DJEBEL OUARGHAKO

Le 24 mai 1901.

B = 659 6 = 11" e = — IW

Chronomètre n« 99. Hauteurs de la polaire.

11»» 29"» 34% 4 32" 37'45"

Latitude = 33" 38'45"

Le 2^ mai 1901. Chronomètre n« 99. Hauteurs de Arcturus. 12b 22°» 4% 4 590 34'0"

Correction duchronométre =— 16"23%8

Le 26 mai 1901.

B = 656,5 0 = 15" e = — 1' 30"

Chronomètre n« 99. Hauteurs du soleil.

7»" 44°» 59% 8 46 44, 6 48 41, 8 50 34, 6 52 43, 4 54 40, 0

(bord inférieur). 29" 43'20" 30 17 0

30 41 30

31 5 10 31 31 20 31 55 20

Correction du chronomètre=—16°»20%0

AIN RTILA

(Béni Mgild.)

Le 29 mai 1901.

B = 632,5 6 = 85<> e = — 1' 30"

Chronomètre n» 99. Hauteurs de Véga.

9»» 12°» 16% 4 17 29, 4 21 21, 6 24 52, 4 30 35, 6

29" 5'40" 30 3 25

30 45 55

31 23 20

32 26 45

Correction duchronomètre=—16'"32%5

Correction du chronomètre =— 15°»36*,0

Le 29 mat 1901.

Chronomètre n« 99. Hauteurs de la polaire.

9»" 39»»» 36» 32" 20'25"

44 28 32 20 45

Latitude = 33" 30'28"

MRARRA

Le 30 mai 1901.

B = 656°»°» 6 = 11" e = — •l'40"

Chronomètre n» 99. Hauteurs de Véga.

8»»57°»36%4 27" 7'55"

9 1 12, 2 27 46 25

APPENDICES

317

Chronomètre n» 99. 4 4, 2 7 14, 8 9 43, 6

Hauteurs de Véga. 28 17 50

28 52 20

29 19 40

CorrecUon du chronomètre =— 1 o"29%5

Le 30 mai 1901. Chronomètre n»99. Hauteurs de la polaire. 8»» 16°» 30» 32° 14'50"

Latitude = 33° 25'9"

TIRREMT ED-DRA

Le 1®' juin 1901.

B=650°^ 6 = 180 e = —1'30"

Chronomètre n« 99. Hauteurs de la polaire. 8H2°»15» 32015'50"

Latitude =330 26'12'

Le {""'juin 1901. Chronomètre n» 99. Hauteurs de Régulus.

8»»55°»38%4

59 28, 2

9 2 47, 2

5 35, 6

8 44, 0

40O48' 5" 39 59 58 39 20 20 38 44 50 38 8 45

Correction du chronomètre =— 14™5iS0

SEID SIDI RâCHED

Le 1 juin 1901.

8 = 621°»°» 6=160 6 = —1'20"

Chronomètre n° 99. Hauteurs de la polaire. 9»» 30°» 16'» 32M7'45"

Latitude = 33026'26"

Lc7i«ml901. Chronomètre n» 99. Hauteurs de Régulus.

9H3°»5" 23055'55"

Correction du chronomètre = — 14°» 9"

Le 1 juin 1901.

Chronomètre n* 99. Hauteurs de Véga.

10M2°» 8», 6 47012'45"

18 23, 2 48 25 50

22 37, 0 49 16 30

Correction du chronomètre = —14°» 10'

TIDRIN

Le S juin 1901.

B = 606,5 6 = 130 6 = — 2'20"

Chronomètre n» 99. 8»» 30°» 44% 0 34 53, 4 38 49, 6 42 0, 0 45 4, 6

Hauteurs de Véga. 290 1' 10" 20 46 10

30 29 35

31 4 40 31 38 30

Correction du chronomètre=—13°»48",0

Le %juin 1901.

Chronomètre n» 99. Hauteurs d e la polair 9»» 3°»45» 320 19'55"

6 40 32 20 0

Latitude = 330 28' 57"

FELEDDI

Correction du chronomètre = —12°» 27»

Le i2 juin,

B = 575°»°» 6 = 100 3 = — 2' 20"

Chronomètre n« 99. Hauteurs de la polaire.

8»» 35°» 0 320 1'20"

40 31 32 1 30

Latitude = 33010'43"

SELKHAT

Le i^juin 1901.

B = 591,5 6=80 e=—l'O"

Chronomètre n» 99. Hauteurs do la polaire. 8»» 38"» 6» 310 56'50"

8 44 42 31 57 45

9 12 10,8 31 59 15

Latitude = 330 7'15"

VOYAGES AU MAROC

Le in juin 1901.

Chronomètre n» 99. Hauteurs do Régulus 8»» 55"» 45% 2 28^57'10"

9 0 9, 2 29 1 10

9 5 33, 6 26 53 40

Correction du chronomètre = — 12"™ 37*'

Correction du chronomètre =—12™ 2",6

Le 21 juin 1901.

B = 588"» 0 zn 90 e = — 0' 50"

Chronomètre n*» 99. Hauteurs de la polaire.

8»'35«" 5», 4 31^56'35"

44 29, 8 31 58 25

51 43, 0 31 59 0

Latitude = 33'>6'n"

Le 22;Min 1901.

Glirononu'tre n° 99.

b'>55'" 4% 5

9 7 37, 4

12 13, 6

16 29, 6

Hauteurs do Véga. 450 5' 0" 46^26' 10"

47 20 0

48 9 20

Correction du chronomètre =: — 11"» 59*

ARBALOU NTRISS

Correction duclironomètre=— 1 r"56\2

Le 25 juin 1901 (minuit). Chronomètre n» 99. Hauteurs do la polaire. 12'» 56™ 16% 6 32055'30"

1 6 48, 4 32 58 5

1 12 24, 0 33 0 45

Latitude =3301'30

Le 2^ juin 1901.

Chronomètre n« 99. Hauteurs de Véga.

9H8™34%8 57" 23'15"

9 54 8, 8 58 29 45

10 1 25. 0 59 54 50

4 24, 4 60 30 0

7 13. 0 61 3 10

Correction du chronomètre=— 11™ 54%5

BOU HAFFES

Lcl«'";Mi//<?M901.

B = 625 6 = 180 3= —l'O"

Chronomètre n» 99. 11»» 0«»41%2 5 57, 8 12 58, 8 19 20, 6 25 20, 0 32 17, 4

Hauteurs de a Cygne. 510 31' 0"

52 27 35

53 42 30

54 50 0

55 52 45 57 6 35

Correction du chronomètre =—10"» 55»

Le \^'juillet 1901.

Chronomètre n** 99. Hauteurs de la polaire. 10»»29™ 9% 2 320 6'50"

10 48 43, 6 32 12 5

11 44 34, 2 32 28 20

Latitude = 32049'ir

APPENDICES

319

CHEIR

Le 3jMi7/eM901. B = 626°^'" 6 zz 17<> e = — 50"

Chronomètre n» 99. 9»» 5™ 54% 8 11 3, 8 15 39, 8 19 20, 2 2i 5, 0

Hauteurs de Véga. 54^^36' 0"

55 37 20

56 31 5

57 13 50

58 9 15

Correction du chronomètre =— 10"41 ',4

Le 3 juillet 1901. Chronomètre n» 99. Hauteurs de la polaire. 8'>57™50%6 310 43' 5"

9 34 0, 0 31 50 20

10 1 32, 4 31 56 20

10 10 39, 4 31 59 25

Latitude = 320 43' 45"

ANZGEMIR

Le 6 juillet 1901.

B — 629'""» 0 = 20" 6 = 0"

Clironomètre n» 99. 11M7"» 6%6

20 28 32 36

47, 0

22, 4

41, 8

9, 0

Hauteurs de Arcturus. 36^50' 0" 36 3 5 34 27 10 33 32 40 32 49 5

Correction du chronomètre = — 9™ 57"

Le ù juillet i90i. Chronomètre n» 99. Hauteurs de la polaire. 8'>58™39%6 31044' 5"

10 49 40, 8 32 11 5 10^58 18, 6 32 13 35

11 8 8, 4 32 16 0 11 43 12, 0 32 27 0

Latitude = 32" 43' 2"

AIT AMRAR

Le 7 juillet 1901. B= 619,5 0 = 210 6=1 — 5"

Chronomètre n» 99. Hauteurs de la polaire. 10»»57™ 10» 32011'40"

Il 5 15 32 14 5

11 12 10 32 16 10

Latitude = 32040'30"

Le 1 juillet 1901. Chronomètre n« 99. Hauteurs d'Arclurus.

ll'»26™29%2 31 17, 6 36 32, 4 40 52, 2

340 l'30" 33 l 10 31 54 20 30 59 50

Correction duchronomètre = — 9™,56»9

QÇABI FLILO

Le a juillet 1901.

B = 612,5 0 = 160 e = — 20"

Chronomètre n» 99. Hauteurs de la polaire,

11»"34™ 8%0 320 26'45"

11 47 9, 4 32 30 15

Latitude = 320 38'29"

Le {{juillet 1901. Chronomètre n» 99. Hauteurs de a Pégase.

12»» 3°» 3% 4 10 24, 2 15 22, 2 19 12, 0

35021'40" 30 55 30

37 57 10

38 45 8

Correction du chronomètre = — 8™ 35"

BOU AIACH Le i6 juillet 1901. B z= 638,5 0 m 160 e --

-10"

Chronomètre n® 99. 8»» 57"» 8% 2 9 2 6, 4

5

quelques kilomètres plus haut, Toued Inaoun ; il recevra, quelques kilomètres plus bas, Toued Ouerera. Grossi de ces deux affluents

11

ca © < •-

o

de droite il deviendra le li_ plus grand fleuve du Ma- t^

^ 5

roc, le Stibur magnifiais | de Ptolémée, et, par endroits, en février ou en mars, au temps des inondations, il atteindra quinze cents mètres et jusqu'à deux kilomètres de largeur. Le port d'Abadin * possède deux gareb, deux bacs. L'un pour le service du public, l'autre pour le service du Sultan. Chaque bac peut passer six à huit mules avec leurs charges et leurs muletiers. Le prix du passage

2

te

varie

de une demi-peseta à une peseta, au gré du passeur qui, le pauvre homme, nous confie combien le métier est dur et peu rémunérateur Thiver : les gens et bètes du Maghzen ne paient pas, les cheurfa et leurs animaux ne paient guère, les miséreux paient en aidant à

9

12

16

5, 6 17, 6 49, 0

2. 0

Hauteurs de Véga. 62054'45"

63 50 15

64 20 50 05 15 20

65 56 15

66 33 30

Correction du chronomètre = — 10"»41»

Le {6 juillet 1901.

Chronomètre n» 99. Hauteurs de la polaire.

10»» 12"» 33*. 0 320ir52"

33 8, 2 32 17 45

49 4, 0 32 22 40

Latitude = 320 43' 25"

Le {6 juillet 1901.

Chronomètre n® 99.

10»» 57"» 5",0

11 1 52, 4

7 12, 8

13 22, 2

16 23, 2

Hauteurs de Arcturus. 32055' 5" 31 54 10 30 47 55 29 30 15 28 53 20

Correction du chronomètre = — 10"» 41»

VOYAGES AU MAROC

OUIZERT

Le 17 juillet 1901.

(Ciel couvert).

B = 657"»" 0 = 19<> E = — 0"

Chronomètre n»99. Hauteurs de a Couronne. 12»» 9"» i9",0 35*» 28'15"

12 14 22, 2 34 26 15

12 30 10, 0 31 12 25

12 35 13, 8 30 10 30

Correction du chronomètre = — 5™6",5

Le il juillet \90i. Chronomètre n® 99. Hauteurs de la polaire.

MISOUR

Le 19 juillet 1901. B = 667™"» 6 zr 20O E =z — 10"

Chronomètre n» 99. 9*» 33™ 9% 6

40

44

6, 4

28, 8

48 36, 8 54 3, 6

Hauteurs de Arcturus. 460 45' 0" 45 18 25 44 23 0 43 30 0 42 23 2 Correction du chronomètre = — 4™ 22"

Le {9 juillet 1901. Chronomètre n» 99. Hauteurs de la polaire.

32^32'35" 32 33 45 32 35 30 32 37 35 32 39 45 32 41 30 Latitude = 330 V 34"

OUTAD OULAD EL-HADJ

B

Le 22 juillet 1901. ;670,5 6=: 22^ e=0"

Chronomètre n» 99. 10»» 25™ 42% 0 30 37, 6 34 20, 6 40 28, 6 46 15. 0

Hauteurs do Altaïr. 58n4' 5" 59 23 50

59 55 0

60 42 38

61 17 0

Le 22 juillet 1901.

Chronomètre n» 99. 10'>54« 19% 2

10 59 4, 6

11 6 20, 0 11 11 38, 6 11 20 8, 4

Hauteurs de la polaire. 33011'15" 33 12 25 33 14 25 33 16 25 r33 19 55

Latitude = 330 20'33"

TIRNEST

Le 26 juillet 1901. B = 638 6 = 220 e = — 50"

Chronomètre n" 99. 9Mo™ 12», 8 12 54, 8 15 39, 6 18 20, 2 21 0, 0

Hauteurs de ArcluruB. 45018'55" 4i 45 5 44 10 40 43 37 55 43 3 40

Correction du chronomètre=— 2™ 15%6

FEQQOUS

Le 29 juillet {90i. B =z 673"™ e = 180 e = — 50"

Chronomètre n» 99.

8»» 0™ 49», 2

6 57, 6

11 47, 2

15 26, 2

20 36, 0

Hauteurs de Arcturus. 56*» 52' 5" 55 38 35 54 40 0 53 55 52 52 52 15

Correction du chronomètre =—1™11%0 Le 29 juillet i90\.

Chronomètre n»99, 9h5|m 495^0 9 58 4, 2 10 6 53, 8

Hauteurs de a Cygne. 60'»57' 50"

62 3 15

63 34 20

Correction du chronomètre = — 1™ 10*,2

Le29;ui7/eM901.

Chronomètre n» 99.

9»» 37™ 1»,0

10 14 4, 8

10 18 50, 8

Hauteurs delà polaire.

33019' 0"

33 29 35 33 31 33

Correction du chronomètre = — 2™ 40"

LaUtude = 330 40' 12"

APPENDICES

321

TAMMEST

U 2 août 1901. B = 630"^ 6 = 160 e = — 30"

Chronomètre n« 99. Hauteurs de la polaire.

8»» 48°» 5", 6 8 52 19, 0

8 55 37, 8

9 1 2, 0

33^15' 0" 33 16 0 33 16 35 33 18 18

Latitude = 330 48' 33"

Le 2aoiU 1901.

Chronomètre n" 99. Hauteurs de Arcturus. 9»>20°» 55% 0 37^13' 45"

9 25 6. 6 36 21 25

Correction du chronomètre = — 1™ 44%2

BENI DAMAL

Le 6 août 1901. B = 640"»™ 6 = 260 e =z — 45"

Latitude = 330 52' 17"

ZAOUIA SIDI MBAREK

Le 7 B == 696™" < Chronomètre n» 99. 8»» 19™ 50% 6 24 33, 8 29 41. 4 33 58, 6 38 16, 8

août 1901.

I = 250 e = — 50"

Hauteurs de Arcturus. 450 27*45" 44 20 25 43 25 30 42 32 30 41 39 5

Correction du chronomètre =—0™ 2%2

Ul août 1901.

Chronomètre n»99. Hauteurs de la polaire.

330 38'10"

33 40 0

33 43 10

33 45 15

33 47 45

Le 8 août 1901. B = 670™™ 6 m 260 e = — 35" Chronomètre n« 99. Hauteurs de Arcturus. 7»» 58™ 32% 8 490 9'40"

8 1 55, 4 48 28 35

8 6 3, 6 47 37 38

8 9 32, 0 46 55 25

8 13 11, 4 46 9 55

Correction du chronomètre =: — 0™ 44%8

Le 8 août i90i.

Chronomètre n" 99. Hauteurs de la polaire.

8»'24™ 36% 6 33032'35"

30 56, 8 33 34 20

38 3!, 0 33 36 35

44 59, 0 33 38 48

50 5, 8 33 41 30

Latitude = 340 6' 13"

TAZA

Lel3aoiU 1901.

B = 696,5 Chronomètre n» 99. 7»» 39™ 17% 6 44 20, 4 48 13, 0 51 28, 4 55 43, 8

= 270 e = — 45"

Hauteurs d*Arcturus. 480 59' 15" 47 55 50 47 7 45 46 27 8 45 35 15

Correction du chronomètre =—0™ 12%2

Le iZaoût 1901.

Chronomètre n» 99. 8»» 9™ 17% 0

17 23 29 38 43

54, 8

43, 0

26, 2

22, 4

40, 8

Hauteurs de la polaire. 330 40' 40" 33 43 30 03 45 55 33 46 5 33 49 30 33 51 5

Latitude = 340 12' 45"

VOYAGES AU MAROC

EL-AZRA

Le 18 août 1901.

B = 723°»°» 0 = 290 6 = — 45"

Chronomètre n» 99. 7»'36°» 37% 8 41 2'f, 0 46 29,2 51 22, 6 55 25, 2

Hauteurs de Arcturus. 45H0' 10" 44 41 5 43 37 55 42 37 30 41 47 20

Correction du chronomètre = —1°» 7%4

Le iSaoût 1901. Chronomètre n<>99. Hauteurs de la polaire.

8»» 4™ 39% 2 12 12, 0 27 5, 2 35 12, 0 39 9, 6

33H0' 20" 33 42 0 33 46 45 33 49 25 33 0O 0

Latitude = 3l« 7' 49"

BOU ZEMLAN

Le 19 août 1901.

B= 725,5 0 = 270 ezz —rO"

Chronomètre n»99. Hauteurs de Arcturus.

7h49m 7»^0 42° 19'43"

7 53 45, 6 41 21 40

8 1 24, 6 39 46 15 6 3f, 6 38 42 17

11 53, 4 37 35 50

Correction du chronomètre = + 0™41",4

Le 19 août 1901.

Chronomètre n» 99, Hauteurs de la polaire.

8*'22°» 19% 0 33043'55"

27 1, 0 33 45 45

32 18, 8 33 46 55

38 36, 2 33 47 55

44 i8, 0 33 50 5

Latitude = 34^ 4' 18"

BENI SOURAT

Le 23 août 1901. (Matin).

B = 670™°» 0 :

Clironomètren» 99.

14»» 30'» 47», 8

48 41, 6

53 17, 4

59 21, 8

15 5 12, 6

180 zz= — 50" Hauteurs de a Cygne. 43035'55" 40 27 30 39 38 52 38 36 45 37 36 42

RISRAN

Le 25 août 1901. B = 657,5 0 = 170 e = — 50"

Chronomètre n» 99.

10»» 30°» 20», 2

35 31, 0

42 7, 0

5^ 57, 2

11 3 7, 4

Hauteurs de lapolaire. 34015' 10" 34 15 35 34 17 45 34 22 50 34 24 45

Latitude = 33048' 12"

Le 25 août 1901.

Chronomètre n» 99. 11 "22°» 57% 6 28 5, 2 32 15, 0 36 24, 8 41 59, 2

Hauteurs de 2 Bélier. 3I05I' 50"

32 5i 12

33 45 15

34 38 25

35 47 20

Correction du chronomètre = + 0°»8%5

AIN TEBOUDA

Le 27 août 1901. B = 701,5 6 z= 260 e zz: — 1' 0"

Hauteurs de Arcturus. 420 42' 2" 41 53 8 40 59 45 40 14 55 39 31 5

Chronomètre n« 99. 7»» 15"» 8% 2

19 0, 2

23 24, 4

27 1,6

30 29, 0 Correction du chronomètre=— 0°>35%4

Le 21 août 1901. B = 701,5 0 = 170 e = —50"

Clironomètre n» 99. Hauteurs de la polaire.

16»» 28°» 40-, 6 35*» 8'45"

35 27, 8 35 8 32

40 50, 4 35 7 10

Latitude = 330 58' 44"

FÈS

Le 31 août 1901. B = 718°»°» 0 = 290 e = — 40"

Correction du chronomètres—0°»20%5

Chronomètre n» 99. 7Hl°»31%2 45 16, 4 48 15, 0 52 10, 4 55 52, 8

Hauteurs de Altaïr. 57^27' 35"

57 59 45

58 24 32

58 55 50

59 24 40

Correction du chronomètre = — 1°» 2», 2

APPENDICES

323

Le 31 août 1901. Clironomùtre n» 99. Hauteurs do la polaire.

Le 4 septembre 1901. B = 751,5 0 = 190 E = —40"

Chronomètre n« 99, Hauteurs do la polaire. 34042' 18" 34 44 0 34 46 5 34 46 55 34 48 5 Latitude = 340 59' 2"

Le 4 septembre 1901. Ghronomèlre n» 99. Hauteurs de Arcturus. 8»» 1"» 37% 8 270 19'17"

5 21, 2 26 33 55

12 0, 2 25 10 37

15 23, 0 24 30 57

Correction du chronomètre = — 3°»51%8

TANGER (Hôtel Continental).

Le 8 septembre B = 750™°» 0 = 250

Chronomètre n« 99.

9^58°» 1%0

10 2 7, 8

7 25, 2

13 35, 0

il 23, 8

1901.

E = — 40"

Hauteurs de Altaïr. 570 30' 15" 56 58 50 56 16 45 55 25 48 54 53 20

Correction du chronomètre = — 2™46%0

Le 8 septembre 1901. Chronomètre n«99. Hauteurs de la polaire.

10»»2:°»40%2 32 41, 4 37 17, 4 40 46, 8 46 10, 4

360 27' 35" 36 29 45 36 30 25 36 31 8 36 32 55

Latitude = 350 47' 37"

VOYAGES AU MAROC

TABLEAU I

V01

LOCALITES

Tanger

Azib Moulej Ali

El-Hadj ben Sclam en-NaouIi

Dcher cn-Naouli

Sidi Abdallah ben Tazist. . .

El-Gour

Djebel Ouarchako .

Aïn Rtiln ....

Mrarra

Tirreml cd-Dra . Scïd Sidi Rached

Tidrln

Feleddi

Seikhal. . . Irir Ouaouas

Arbalou N'Triss Qçabi el-Aliinr; Bou Haffes . .

DATES

Avril

Mai

Mai Mai

Mai Mai

Mai Mai

Mai

Mai

Juin

Juin

Juin

Juin

Juin Juin

Juin Juin Juillet

27 l'8 29 30 le,

0

8

i3 13 14

18 19

24 25 26

29 30

30 31

8 9

i3 13

15

22

22

25 26

26 27

2

la manœuvre, les femmes paient souvent d'un sourire, les enfants ne paient jamais... et la conclusion du brave batelier fut : « donne-moi cinq francs ! »

La rive gauche du Sbou appartient ici aux Oulad Djemà, voisins, donc ennemis, des riverains de droite, les Glieraga.

Les pentes de leurs collines sont rapides et fertiles et le seigneur de cet admirable pays, notre hôte de ce soir, Bou Chta ben Boughdadi, fils de Tex-bacha de Fès, nous a dit avec un sourire d'orgueil : « On raconte que le Sultan doit venir à Fès, nous faisons courir le bruit que ce voyage serait dangereux ; nous sommes trop riches pour pouvoir être ses voisins. »

7 février.

Il faut environ cinq heures de marche pour atteindre le Djebel Gebgeb, sommet du seuil qui sépare la vallée du Sbou de la plaine de Fès. Chemin Taisant on laisse à TEst le Djebel el-Haloui et le Djebel Zalagh et à l'Ouest le Djebel Selfat et la montagne sainte du Zerhoun où est enterré Mouley Idris, apôtre et premier souverain musulman du Maroc. Cette montagne sainte couverte d'oliviers est un continuel jardin d'où émergent des villes toutes blanches, riches, prospères, peuplées de cheurfa Drisîin*. L'une d'entre elles, Béni Amar, est en lutte ouverte contre le qaïd de Fès, représentant du Sultan. Une mahalla^ de six cents hommes environ, commandés par le qaïd Agha^ ech-Chaoui, ayant sous ses ordres le tabor * fameux d'el-Hadj Ali, opère contre ces rebelles.

* Il est de notoriété publique au Maroc que les gens du Zerhoun descendent d'ancAlres chrétiens et « qu'ils ont encore un chapeau dans leur coffre »; expression méprisante qui signifie qu'ils n'ont point tout à. fait oublié leurs origines et la foi de leurs pères. Les Zerhouni se défendent aigrement de ces accusations.

* Une colonne expéditionnaire commandée par un qaïd. Le nom de karka paraît réservé aux expéditions que le Sultan dirige lui-môme.

* On prononce au Maroc : qaïd Ra.

* Le tabor équivaut h. peu près à, un bataillon. Le tabor d'el Iladj Ali est la meilleure troupe du maghzen, ce qu'on attribue aux capacités do commandement de son chef, et à ce fait unique que les hommes y sont régulièrement payés.

Un incident tragique et sacriU'ge, qui date d'hier, a mis tout ce pays en émoi :

Zerhoun est horm^ c'est-à-dire est un asile inviolable ; de même qu'Ouezzan, de môme que le quartier de la zaouia de Mouley Idris à Fès. Le chef de la colonne expéditionnaire avait reçu Tordre de s'emparer des rebelles sans violer l'enceinte sacrée, sans scandale et sans effusion de sang. Il s'avisa d'un stratagème : un des cheurfa inviterait chez lui les principaux dissidents ; les soldats surgiraient pendant la fête et s'en empareraient. Ainsi fut fait. Mais les invités, surpris d'abord, se défendirent, firent un vacarme affreux, se réfugièrent sur la terrasse, poussèrent des clameurs. Le peuple s'ameuta; les soldats se sauvèrent et le chérif félon fut assommé.

Le coup était manqué; mais cet échec était sans gravité quand une compagnie, attirée par le bruit, et croyant repousser une sortie, lit un retour offensif d'autant plus vigoureux que les Zerhouni n'avaient pas d'armes et tua quatorze hommes.

Le qaid, comme de coutume, fit décapiter les cadavres et envoya les têtes des cheurfa à Fès où elles furent salées et camphrées par un juif, puis pendues au chambranle de la porte Bab Ftouh, sans plus d'égards que s'il se fût agi des têtes de simples sujets du

HEURES

des comparaisons

10»»

8 10

7

7

4

5

8,5 5

3

8

8 6

8

7

11

8 8

9

7

9 8

8,5

7

9 8

8,5 5

Midi. 9»» S.

9 S.

9 M.

8 S.

M. M.

M. M. M.

S. M.

S. M.

S.

S.

M.

M.

S. M.

S. M.

S. M. M.

S. M.

S. M.

S. M.

S. M.

S. M.

COMPARAISONS

11,5 6,5

9

7

10

8

S. M.

S. M.

S. M.

Chronomètres 97-98.

1«

1

1

1

0

0

— 1

2 2

2 2

2 2

20-,4 15,8 13,8 8,8 4,6 59,4 59,2

1 5,6 1 8,4 1 -2

h 8,6

12,2

20,0 16,6 21,0

7; 4 5,6

30,6 28,2 32,6

40,0 40,2

43,6 40,4

47.4 45,2

8,4 6,0

10,4 9,2

28,0 31,4

42,4

3,0

9,8

14,2 16,4

22,8 19,6

23,4 20,0

Chronomètn 97-99.

4°» 16«

4 4 4 4 4 4

4

4

14 12 9,2

7,4

31,6 34,6

APPENDICES

325

MPARAISONS

Z LES BRABER

VOYAGES AU MAROC

LOCALITES

Icheîr . . . Anzgemir. . ArtAmrar . Oçabi Flilo.

Bou Aïach Ouizert. .

Misour

Outad Oulad el-IIadj.

Tirnest

Feqqous

Tammest

Béni Damai .... Zaouia Sidi Mbarck.

Geldaman Taza. . .

El-Azra . . . Bou Zcmlam Béni Sourat Risran. . . Ain ïebouda

Fès

Oçar el-Kebir Tanger. . .

DATES

Juillet

Juillet

Juillet

Juillet

Juillet Juillet

Juillet Juillet Juillet Juillet

Août

Août

Août

Août Août

Août

Août

Août

Août

Août

Août Sept.

Sept. Sept.

3

4

6

7

7 8

11 12

16

17 18

19 20

22 23

26

27

29

30

2 3

6

7

7 8

8

13 13

18 18

19 20

24 24

25 26

27 28

31

1er

4 5

8 9

HEURES

des comparaisons.

8» 8

10.5 4

10 5

10

7

8,5

S. M.

S. M.

S. M.

S. M.

S.

Minuit. 5 M.

S. M.

S.

COMPARAISONS

Chronomètres 97-98.

9

8

10,5 7

9

7

10

4 8

9 8

9 7

9

7 8

5

8,5

7,5 9

2 6

10,5

7

7.5 4

7,5

7

8.8 4

10

7

M.

S. M.

S.

M.

S. M.

S. M.

S. M.

S.

M.

S.

M.

S.

S. M.

M.

M.

S. M.

S. M.

S. M.

S. M.

S. M.

— 2°

— 2

— 2

— 2

— 2

— 2

— 2 2

— 2

— 2

— 2

— 2

— 2 2

— 2 2

— ï

— 1

— 1

— 1

— 1

— 1

— 1

— 1

— 1

— 1

— 1

— 1

— 1

— 1

— 1

— 0

— 0

— 0

— 0

— 0

— 0

— 0

— 0

— 0

— 0

— 0

— 0

— 0

Chronomètre 9799.

'»42»,2 49,2

4,2

6,8

12,6 17,6

53,0 59,8

28,6

45,6 50,0

10,0 17,8

4^,6 50,8

24,6 30,4

48.8

52,0

32,8 39,6

12,2 24.6

27,0 33,6

37,4

28,0 30,8

20,8 25,«

35,*

44,2 17,0 16,2 29,4 35,2 49,0 54,8

23.8 33,0

«,0 13,4

49,4 55.2

i

APPENDICES

327

CALCUL

ironomëtres 99-98.

10™ 7",2

10 11,4

10 40,2

10 41,4

10 46,4

10 48,6

11 23,6 11 26,4

11 53,8

HEURES

des observations.

CORRECTION

du chronomètre 99

à l'instant de l'observation.

9*» 25°» S. 11 4 S. 11 5 S.

Minuit, 2

Pour Ut longitude il faudrait que

+ 10°» 7%6 + 10 40,4 + 10 46,9 + 11 25,1

CORRECTION

du chronomètre 99,

CORRECTION

du chronomètre 91

10°» 41%4 — 20°» 49%0

9 57,0 — 20 37,4

Sultan.

Grande indignation dans Fès, cette ruche pharisicnne ; grande colère sur la montagne sainte. Les Béni loussef, les Zerhouni, les Béni Amar, appelèrent leurs voisins à l'aide et la révolte menaçait de se propager, quand un ordre du Sultan vint calmer l'effervescence. Le qaïd fut blâmé et peut-être puni. Les têtes furent décrochées et ensevelies, une indemnité consola les familles des victimes « et, s'il plaît à Dieu, — ajoutait malicieusement le bon chérif de qui je tiens cette histoire — quand notre seigneur le Sultan — que Dieu lui donne la victoire — passera quelque jour prochain sous la Bab Ftouh, rentrant dans sa capitale fidèle, personne ne se souviendra qu'il en décora la voûte des têtes de ses cousins, si ce n'est pour louer sa modération et sa générosité. »

Deux heures après avoir dépassé le sommet blanchâtre et glaiseux et les carrières de pierre à chaux du Gebgeb nous franchissions la porte Bab Elgisa et nous nous installions dans un des fondouks voisins.

Fès, 45 mars.

Les jours d'inaction n'ont pas d'histoire. Pendant trente-trois jours j'ai regardé tomber la pluie, la grêle ou la neige, à travers les fenêtres finement ouvrées du vice-consulat de France où M. Marchand m'offrit une très cordiale et bien précieuse hospitalité. J'ai vécu claustré par la saison et aussi par la nécessité de n'être vu de personne pour n'être pas reconnu plus tard sur ma route.

Mes seuls compagnons ont été quelques musulmans très sûrs, très discrets. Par eux j'ai pu me renseigner, préparer mon voyage, me tenir au courant des choses du dehors.

Les environs de Fès sont en pleine insurrection, mais l'insécurité actuelle n'est ni pire, ni plus grave, que de coutume.

Au Nord les Zerhouni sont pleins de rancune, mais l'aventure récente paraît devoir leur inspirer une moindre confiance en l'immunité de leur repaire.

A l'Est les Tsouli se battent entre eux et contre leurs qaïds.

Au Sud les Aït loussi, alhés aux Béni Sadden et à quelques fractions des Béni Mtir, guerroient contre les Oulad el-Hadj et les Oulad Allai. Ces escarmouches sont une suite de la révolte du qaïd Omar el-loussi contre le Sultan. Omar a fait sa soumission, il a été jusqu'à Mer-rakech implorer le pardon du Sultan, emportant, pour plaider sa cause, une obole de trente mille douros. Le chef parti, la guerre traîne et dégénère en pillages, en embuscades. La route du Tafilelt est coupée ; hier encore une caravane de Filali' a voulu forcer le passage, elle est rentrée avec cinq morts et plusieurs blessés. Le secrétaire et le fqih du consulat de France, allant faire une enquête à Çefrou, ont été attaqués et dévalisés ; ils n'ont dû la vie qu'à leur heureuse inspiration de se donner pour des pèlerins allant prier au sanctuaire de Si Ali bou Selrin, patron des Aït loussi.

Telle est la chronique. Il est bon de la connaître, encore faut-il n'en pas exagérer les conclusions.

J'ai trouvé Si Mohammed, le chérif pauvre et nomade qu'on m'avait indiqué, et cette découverte ne va pas sans quelques déceptions.

• Gens du Tafilelt.

Si Mohammed est un gros homme à face rahelaisienne. Il avoue cinquante ans passés et

— 9 56,9 — 20 43,8

— 8 35,0 — 20 0,1 V observation fût du {\j juillet.

VOYAGES AU MAROC

RÉSULTATS DES OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

VOYAGE CHEZ LES BRADER

LOCALITES

Tanger (Hôtel Continental). .

' Azib Mouley Ali

El-Hadj bon Selam en-Naouli * Sidi Abdallah ben Tazist. . •El-Gour

Am Rtila. . . .

Mrarra

' Tirremt ed-Dra • Serd Sidi Rached

•Tidrin

Feleddi

Selkhat

• Irir Ouaouas

Arbalou Ntriss

Oçabi el-Ahmr

Bou Haffès

Ichcrr . .

Anzgemir.

Alt Amrar

Ocabi Flilo

Bou Aîach

Ouizert

Misour

Outad Oulad el-Hadj

Timest

Feqqous

Tammest

Béni Damai

Zaouia Sidi Mbarek

Geldaman

Taza

El-Azra

Bou Zemlan

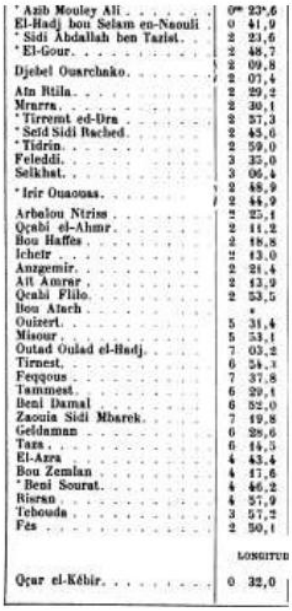
Béni Sourat Risran Tcbouda Fès

LONGITUDES EST

par rapport à Tanger.

en temps.

Djebel Ouarchako j g



* Azib Mouley Ali	0m 23s,6
El-Hadj bou Selam en-Naouli	0 41,9
* Sidi Abdallah ben Tazist	2 23,6
* El-Gour	2 48,7
Djebel Ouarchako	2 09,8
	2 07,4
Aïn Rtila	2 29,2
Mrarra	2 30,1
* Tirremt ed-Dra	2 57,3
* Seïd Sidi Rached	2 45,6
* Tidrin	2 59,0
Feleddi	3 35,0
Selkhat	3 06,4
* Irir Ouaouas	2 48,9
	2 44,9
Arbalou Ntrim	2 25,1
Qçabi el-Ahmr	2 11,2
Bou Haffes	2 18,8
Icheïr	2 13,0
Anzgemir	2 21,4
Aït Amrar	2 13,9
Qçabi Flilo	2 53,5
Bou Atech	»
Ouizert	5 31,4
Misour	5 53,1
Outad Oulad el-Hadj	7 03,2
Tirnest	6 54,3
Feqqous	7 37,8
Tammest	6 29,1
Beni Damal	6 52,0
Zaouia Sidi Mbarek	7 19,8
Geldaman	6 28,6
Taza	6 14,5
El-Azra	4 43,4
Bou Zemlan	4 17,6
* Beni Sourat	4 46,2
Risran	4 57,9
Tcbouda	3 57,2
Fès	2 50,1
	LONGITUD
Qçar el-Kébir	0 32,0

LONGITUDE OUEST

0 32,0 I 0 08 00

LATITUDES

35^47^06" 34 38 27 34 29 18 33 58 53 33 48 41 33 38 45

33 33 33 33 33 33 33 33

33 32 32 32 32 32 32 32 32 33 33

33 33 33 34 34 34 34 34

30 28

25 09

26 12 26 26 28 57 10 43 07 15 06 17

01 30

54 40

49 11

43 45

43 02

40 30

38 *J9

43 23

52 03

01 34

•JO 33

40 12 48 33 52 17

03 50

06 13 12 45

07 49

04 18

33 48 12

33 58 44

34 03 56

34 59 02

OBSERVATIONS

L'astérisque indi -

3ue qu'il y a ivergencc entre la position indiquée par le levé à la boussole et la poHÏlion calculée astronomi-quement.

III OBSERVATIONS MÉTÉOROLOCxIQUES

^ ^

Les instruments qui ont servi aux observations météorologiques sont :

Trois baromètres anéroïdes, orométriques, holostériques, modèle du Service géographique (Thomas).

Cinq thermomètres, modèle du Service géographique (Thomas). Un hypsomètre

(Thomas).

La nébulosité est cotée de 0 (ciel pur), à 10 (ciel entièrement couvert).

Les indications anémométriques sont celles de la première échelle des Instructions météorologiques d'Angot.

« Brume 100 mètres » signifiera que la vue est limitée à une zone de cent mètres.

Les altitudes ont été calculées à l'aide des tables de M. R. Radau. Les éléments de ce calcul ont été empruntés au bulletin d'observations météorologiques quotidiennes des hôpitaux de Nemours et d'Aïn Sefra, que M. le D"" Bassompierre, médecin en chef de Thopital militaire d'Oran, a eu Tobligeance de me communiquer.

Pour réduire ce chapitre aux proportions que son intérêt comporte, je n'ai transcrit qu'une seule des observations quotidiennes — sauf pour le dernier mois de voyage.

VOYAGES AU MAROC

LOCALITÉS

Tancer . . . Berrian . . . Oçar el-Kebir.

Ouezzan.

Seifroul

Village d'Ould ba Moh^ . Village de Bou Chta ben B**'. Fès

0* el-Mouimi (Inaoun). . Çoumàa Mgerja (Tsoul).

Meneila (Tsoul)

Janvier 27

28

29

30

31

Février 1°'

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

1er

2 3 4 5 6 7 8 9

10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22

Mars

Mars

APPENDICES

331

ALTITUDES

0« 95

40 320

84 115 186 307

307

157 430

668

H

I ' I

u

+ 15«

lOo

9«

90

120

110

50 70

90

90

100

120 190 120

110

100 130 130 130 130 120 90

IQo 90 140 120 120

110

40 40

100

100

120

120

130

140

H°

130

100

120

120

11"

70

60

60

60

90

90

70

100 90 90 70 90 70

Nébulosité.

0

0

0

10

10

10

4

4

8

10

10

9

1

2

3

8

10

10

10

10

6

0

0

0

4

8

10

10

10

10

8

10

10

10

3

8

6

2

0

0

10

10

9

10

8

10

10

8

6

9

10

10

10

10

9

Nuages.

0 0 0

Cumulus.

Nimbus.

Nimbus.

Alto-cum.

Alto-cum.

Nimbus.

Nimbus.

Nimbus.

Nimbus.

Cirrus.

Cirrus.

Cumulus.

Alto-cum.

Cumulus.

Brume.

Nimbus.

Stratus.

Nimbus.

0

0

0

Cirrus cum,

Nimbus.

Stratus.

Stratus.

Stratus.

Stratus.

Nimbus.

Stratus.

Stratus.

Nimbus.

Cirrus.

Alto-cum.

Alto-cum.

Cirrus.

o

o AUo-strat. Nimbus. Stratus. Nimbus. Nimbus.

o

Alto-Strat.

Cirro-Strat.

Cirro-Strat.

Nimbus.

Nimbus.

Nimbus.

Nimbus.

Nimbus.

Nimbus.

AlélO««tK.

1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 3 1 1 2 2 1 1 1 1 1 1 1 1

2

2 1 1 1 2 3 2 3 3 3 2 2 2 1 2 2 2 2 2 3 3 1 3

Origine.

E.

S. E.

W.

W.

se déclare très impotent. Cette modestie honore surtout sa prudence. Très rigoriste, très dévot, très scrupuleux dans l'observance des moindres détails du culte extérieur, il égrène toujours un chapelet ou marmotte une oraison, et joue sans défaillance le rôle si astreignant de chérif pieux.

Quand il arrive au consulat, roulant un peu sur sa petite mule, capuchon de bure rabattu, un sourire sournois sur sa grosse figure, il évoque de façon frappante le souvenir de frère Jean des Entomeurs, le joyeux capucin, marchand d'indulgences.

Il lui a fallu quinze jours pour admettre la possibilité môme d'un voyage au Rif, qu'il prétend ne pas connaître, et trois semaines d'atermoiements pour se décider à partir. L'inclémence de la saison lui a fourni d'ailleurs un argument fort plausible.

Enfin, depuis trois jours, le soleil a reparu ; mes hommes ont trouvé dans les fondouks plusieurs bandes de voyageurs qui attendent une éclaircie et une occasion pour tenter la sortie de Fès. Les uns vont à Taza; les autres, soldats rejoignant leur corps, vont à Melilia; d'autres, moissonneurs en quête d'ouvrage, vont se louer dans les fermes de rOranie.

Demain, à l'aube, nous sortirons tous ensemble, chérif en tête et sans armes, comme des gens pacifiques et pauvres, que nous sommes, allant à leurs affaires.

16 mars.

La chance nous sourit. Notre exode s'accompHt tout simplement, comme une promenade.

La sortie de Fès est charmante : dès qu'on quitte l'enceinte croulante des grands murs crénelés on chemine dans les jardins qui bordent l'oued Fès. Les trèfles incarnats, les boutons d'or, de minuscules coquelicots, des pâquerettes, font un tapis de verdure et de fleurs sous les oliviers. La route est glissante et si défoncée que nos belleras y restent souvent enlisées, tant qu'à la fin j'en suis réduit à imiter mes compagnons qui tous vont pieds nus, leurs sandales à la main, la djellaba relevée sur l'épaule. La campagne paraît n'avoir pas souffert de ce déluge, la

recolle s'annonce pleine Je promesses. Tannée sera prospère. On en lil la joie sur tous les visages (jue nous rencontrons et même chez ces sombres cavaliers des Riala et des Iliaïna, (|ui, montés à deux sur le même cheval, armés jusqu'aux dents, ressemblenl plus, en ce singulier équipage, à des brigands (|u'îi des voyageurs.

L'oued Sbou vient du Sud jusqu'au pont de huit arches sur lequel nous le franchissons. Après le pont il tourne à TEst doublant V « xVnq el-Djemel », promontoire tranchant comme le « cou du chameau », ainsi

Fijç. il. — Cavaliers Riata

S.

N. W.

S. E.

N. W.

W.

W.

W. N. W.

W.

W.

N. E.

N. N. E.

W.

W.

W. S. W. N. W.

N.

N.

N. S. W.

W.

W.

W.

W. N. W.

W.

W.

W. S. W. S. W. S. W. N. E. N. E.

N. S. W.

W.

s. w.

S. w.

s. s. w.

s. w.

N.

S. w. s. w. s. w. s. w. s. w.

w

w.

w.

w.

OBSERVATIONS

Pluie. Pluie.

Pluie.

Pluie. Pluie.

Brume 200 mèlres. Pluie torrenlielle.

Pluie toute U nuit.

Pluie diluvienne.

Pluie.

Brouillard 100 mètres. Pluie.

Pluie.

Pluie.

Pluie continuelle.

Giboulées.

Pluie.

Pluie torrentielle et orage.

Pluie le matin.

Pluie.

Pluie.

Pluie diluvienne.

Pluie.

Pluie.

Pluie.

VOYAGES AU MAROC

LOCALITÉS

El-Arbàa (Branès)

Kl-Khemis (Chaouia)

Hadria

Qald el-Hadj Omar (Lemtalça) Qaçba Selouen

Qaçba Djenada.

Oard Béni Sard. . . . Qard Béni Oulichchek.

Béni Ouriarel

Zaouia Snada . . . .

Zaouia Taffah

Djcmàa Taffraout

Aïn Bou Adel

Qard ben el-Qadi (Hiarna). El-Qalàa fFichtala). . . .

Sehb el-Alig

Ouezzan

Qçar el-Kebir

DATE

Avril

Berrian

Tanger

Tanger Mai

Berrian j

Qçar el-Kebir

Cerafah (Karb). Oued elTnin. . Dcher en-Naouli Dcher es-Sbahi. Azib el-Mekensa

Azib bou Qachouch. . . S* Abd Allah ben Tazist.

Qard Abd el-Qader . . Aïn Tolo (Doui Menia) Ait bou Bidman . . . Aït bou Bidman . . .

El-Gour .... Aït Harsalla . . Aïn bou Boudàa

Djebel Ouarchako.

Mai

23 24 25 2rt 27 28 29 30 31

2 3 4 5

6

7

8

9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19 20 21 22 23 24 25 26 '^1 28
APPENDICES
333
ALTITUDES

562

829 857 246 126

50

362 224 164 330

1160 60J 588 170 271 164 320

40

95

0

0 95 40

234 63

03.3 42 30

187 513

582 548 ()85

750

891

irJ4

1063

«sa ai «

+

90

4«

50

60

7°

60

60

90

90

90

90

120

100

120

120

130

200

200

100

100

100

80

12^

16»

150

150

150

180

70

200

160

150

100

120

60

120

90

90

120

120

140

150

120

140

200

170

210

140

120

180

150

140

150

110

120

CIEL

Nébulosilé.

0

0

6

3

3

10

0

10

10

8

10

0

10

0

0

0

0

9

8

10

0

0

6

10

10

4

0

6

10

10

10

8

10

l

8

0

0

0

0

10

10

0

10

10

8

10

10

8

8

4

8

10

8

Nuages.

0

0

Nimbus.

Cirro-strat

Cirro-strat

Nimbus.

0

Alto-strat.

Stratus.

Nimbus.

Stratus.

0 Brume. Stratus. Brume.

0

0

0 Nimbus. Nimbus. Nimbus.

0

0

Cirrus.

Nimbus.

Nimbus.

Cumulus.

0

Alto-cum.

Alto-strat.

Nimbus.

Nimbus.

Cumulus.

Stratus.

Cirrus.

Alto-cum.

0

0

0

0

Stratus.

Alto-strat.

0 Alto-strat.

Cirro-cum. Cirro-strat.

Nimbus. Stratus.

Cumulus.

Alto-cum.

Alto-cum.

Cirro-strat.

Stratus.

Cumulus.

2 2 2 2 2 1 1 3 3 2 3 2 2

2 2 1 2 2 3 2 2 1 2 2 4 1 1 0 1 2 2 2 3 2 3 2 2 2

2 2 1 1

2 2 2

1 1 2 1 2 2 3

Origine.

E.

W.

E.

W. S. W.

W. S. W. S. E.

(|ue l'indique son nom. De là le lleuve s'incurve vers Ui Nord-Ouesl, longe les collines des Oulad Aïssa et s'en va passer à notre port d'Abadin.

En amont son cours disparaît entre les collines des IJeni Sadden el celh^s des Aït loussi. Plus haut, c'est la région des llraber où le Sbou naîtrait — si l'on im croit la légende — d'une source» merveilleuse, limpide comme le cristal, abondante comme un torrent.

Notre route gravit les pentes arides de la rive droite», puis se dirige vers TEst. De la ligne des crêtes nous revoyons h gauche» le panorama familier des Djebala, à droite h»s mystérieux sommets des Riata et des Il(îni Ouaraïn, chargés de neiges.

A la première descente, avant que Fès disparaisse îi l'horizon, notre» caravane s'arrête. Le chérif tourné v(»rs la ville sainte rérile la Faliha et les lidèles, les mains jointes et ouvertes, invoquent Mouley Idris pour que

la route soit heureuse. Puis chacun ramasse une pierre votive et Ton forme un de ces tas ronds dont la piété des passants jalonne les routes au voisinage des lieux saints.

Beaucoup de hameaux, au fond des ravins, au flanc des pentes qui tombent au Sud dans la vallée du Sbou, au Nord dans celle de Toued Inaoun. Les maisons sont en pierres revêtues de pisé, basses, coilfées de toits de chaume, protégées par des remparts épineux de jujubier sauvage, des « zeriba », et gardées par des bandes de chiens hargneux que notre passage exaspère.

Les champs sont cultivés à Tentour des maisons, ailleurs l'herbe pousse courte et jonchée de fleurs entre les toufles de palmiers nains.

Nous sommes sortis de Fès à sept heures du matin ; nous traversions le Sbou à neuf heures ; nous atteignons Toued Inaoun à quatre heures du soir et nous campons sur sa rive droite, au village des Oulad Mouimi. Le gué où nous passons a quatre-vingts mètres de large, un mètre dix de profondeur maxima, le courant y est assez rapide.

A peine descendu de sa mule, Si Mohammed me fait dire par Miliani qu'il n'ira pas plus loin ; tout Teifraie, mon incognito lui paraît impossible à garder parmi la foule indiscrète de nos compagnons de route. Les Oulad Mouimi, nos hôtes de ce soir, ont mauvais renom, ils paraissent inquiets de voir notre horde s'installer chez eux. Pour les rassurer, en attendant la mouna traditionnelle due aux voyageurs, les tolba* psalmodient les deux* sourates quotidiennes.

Le soleil qui tombe, empourpre les cimes lointaines, les brumes de rinaoun estompent déjà les contours du paysage et la nuit vient, emplissant ce pays de collines d'une mélancolique sérénité.

17 mars.

Nous nous mettons en route, vers six heures, sous un ciel tendu de gris. Le chemin gravit en lacets les coteaux de Hiaïna qui bordent Toued Inaoun. La terre argileuse est inculte, mais non pas aride, ni stérile. L'herbe drue est émaillée de narcisses et de marguerites ; des bouquets

* Taleb, pluriel tolba — étudiants.

* Les ûdèles doivent réciter chaque jour doux des sourates du Coran.

(le jujubiers, des « cedra », des touffes de palmiers nains, des buissons d'ajoncs en (leurs, encombrent les prairies.

W.

W.

S. E.

E. N. E.

N.

N.

N.

N. W. W. W.

N. W. N. W.

N.

N. N. E. N. E.

E

W.

W.

o.

S.

s.

N. W.

S.

s. s. w.

E. W.

w. w. w. w.

N. N. W.

N. W.

N. N. W.

S.

S.

N.

N.

E.

E.

S.

OBSBRVATIOKS

Pluie.

Brume 100 mètres.

Brume 200 mètres.

Pluie.

Pluie. Pluie.

10 h. soir orage et pluie. Brume 200 mètres. Pluie.

Orage à 2 h. soir et pluie.

Orage i 8 h. m. Pluie. Orage à 8 h.

Pluie jusqu'i 8 h. matin.

Deux orages. Pluie. Fluie continue.

VOYAGES AU MAROC

LOCALITÉS

Qaçba el-Hajeb

Arn Rtila (Béni Mgild). . .

Mrarra

Art bou Athou

Art Alla

Aït lahy ou Alla

Azrou

Ougmess

Sidi Rached

ïidrîn

Ticht ben Saïd

Bou Toujtout

Felcddi

Sclkhat (Aït lagoub)'. ' Selkhat (Aïn Arbi) ....

Selkhat (Aïn Qaïd) .] . . .

Tesfrout

Aït Ouahi

Irir Ouaouas

Seikharen

Daïa S'Ali ou Moh*»

Arbalou Ntriss

Qçabî el-Ahmr

Aït Bessou

Aït Rahou ou Ali

Bou Haffes

Icheïr

Bou Lrini

Oued Anzgemir (Aït ben Ali)

Oued Anzgemir (Ait Amrarj

BeiTom

Qçabi Flilo

AïtOuafella

Zebzat.

Bou Aïach

Taourirt

Ouizert

Misour ,

0. Bou Alem (6* Alem).' '. IgH

Juin

Juillet

Juillet

29 30 31

4 Cl

2

3

4

5

6

7

8

9

10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 "21 22 23 24 25 26 27 28 29

30 le.

2

3

4

5

6

7

H

9

10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22

HEURE

M. M.

M. M. M. M. M. M. M-M. M.

0 M. 7,30 M. 9 M. 6,30 M. 5,30 M.

1 S. 6,30 M. 6 M.

6 M. 6,30 M. 8 M.

7 M.

8 M. 8,30 M.

7 M.

8 M. 8 M. 6,30 M.

M.

M. M. M. .M. M. M. M. M. M. M. M. M. M. M. M. M.

7.30 M. M.

M. M. M. M. M. M. xM. M.

BAROMÈTRES

662

632

657

657

6i9.5

651.5

645

645.5

644

624

621

610

608

60i.5

598

582

580

582

589

587

585

589

586

596

587.5

587

583

586

583

609

616

617

619

622

624

623.5

626.5

624.5

625.5

619.5

621

620

618

618

623.5

622.5

616

639

647

657

666.5

667.5

669

670

APPENDICES

335

VOYAGES AU MAROC

APPENDICES

337

ALTITUDES

853

873

1329 1224 877 872 1216 1220

1374

1425

1504

1398

1307 1307

627

925

602

623

ta £

«Si

+ 22^ 21® 25® 22° 22° 240

15« 13» 18® 19®

12®

19®

16®

28® 23®

18® 22® 35®

29® 20®

24®

26® 28®

25® 25®

23® 22® 35® 27® 23® 36® 28® 19® 19®

25®

19®

10 10 0

10 0

0 0 0 0 0 0 2 0 10

Nimbus.

Nimbus.

Orage.

Nimbus.

Nimbus.

0

Cirro-strat.

0

0

0

0

0

0 Cirro-strat

0 Alto-cum.

2 2 3 2

2

1 1 1 2

Origine.

N.

N. N. W. S. W. S. W. S. W. N. E.

N.

N.

W.

W.

S. w.

s. w.

N. W.

s. W. S. W.

S. E. S. W.

N. W.

S. W. S. W. S. W.

OBSEKVATIONS

Orage sans pluie à 4 h. soir. Quelques gouttes de pluie à 7 h. soir. Orage sans pluie 8 h. soir.

Orage, pluie toute la journée et toute la nuit.

Pluie i 11 h. 55 matin.

Orage violent, pluie de 4 h. soir à 8 li. soir.

Orage violent, grêle à 1 h. 20 soir. Pluie jusqu'à 3 h. soir.

vv.

N. W.

W.

N. W. N. W. N. W. N. W. N. W. N. W. N. W. N.N. VV

N.N. W.

N.N.W.

(Observation astronomique). Orage violent, pluie à 2 h. soir.

Orage, pluie, grêle à 2 h. soir.

Orage, pluie de 2 h. soir i 2 h. 30 soir.

Orage sans pluie. (Observ. astro.)

(Observ. astro.)

(Observ. astro.)

VOYAGES AU MAROC

LOCALITES

Tanger . . Berrian . . Qçar el-Kebir

Ouczzan. .

Seifroul

Village dOuldba Moh^ . Village de Bou Clita ben B*" Fès

o* el-Mouimi (Inaoun). . Çouniàa Mgerja (Tsoul).

Meneila (Tsoul)

DATE

Janvier

Février

Mars

Mars

27 28 29 30 31

2

3

4

5

6

7

8

9

iO 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28

lor

2

3

4

5

6

7

8

9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22

HEURE

M.

M.

M. M. M.

DT
310
.S45

A dix heures, nous traversons le marché du dimanche des Hiaïna, — Souk el-Had Hiaïna. Le marché bat son plein. La race est très noire. Les hommes vont tête nue, ou portent la rezàa* blanche enroulée autour de la tète. Tous ont la djellaba de laine écrue, ni grise ni jaune, mais de la couleur indécise des toisons sales. Tous sont armés de fusils et presque tous du Remington ^.

La pluie commence à tomber, elle ne nous quittera plus ; la route s'achève tristement sous Taverse, dans un fleuve de boue où les mules enfoncent jusqu'aux jarrets et nou« plus qu'à mi-jambes. Nous traversons ainsi la grande plaine cultivée où s'élève le village d'Ould Qaddour, qaïd de Hiaïna ; vers trois heures, nous pénétrons sur le territoire de Tsoul.

Le Tsoul jouit en tout temps d'un mauvais renom et le cirque d'Ha-jerat el-Kahla est un lieu de tragique mémoire. Aussi tout le monde se met sur ses gardes. Les cavaliers sortent leurs fusils des étuis de drap rouge qui les couvrent, les piétons assurent leurs haïks ou ceignent leur ceinture par-dessus leur djellaba. Cette mise en garde un peu théâtrale fut perdue pour les Tsouli, le cirque était désert, je n'y ai vu qu'un troupeau gardé par un berger à placide figure..

On franchit ensuite l'oued Amellil et la route bifurque : à droite on va vers Taza, Oujda, TOranais; à gauche on remonte le cours de l'oued par une vallée étroite mais très peuplée; c'est le chemin du Rif.

A cinq heures, nous atteignons le hameau de Çoumàa Mgerja. La mosquée contre laquelle nous campons est flanquée de deux pilastres en

* Rczàa, turban.

* Chaque sorte de fusils porte un nom au Maroc : Le Remington se nomme qelata, plur. qlaït, ou matchouka; le fusil belge : Bergico, ou bou chouka (le père à la pointe); le Martini-Henry : bou hofra (le père au trou) ; le Mauser : khamasia (celui à 5 coups) ; le Winchester à 16 coups : settachia; le fusil Gras : sassbou (chasscpot); le fusil à capsule : bou houba; lo fusil à pierre : bou chcfer ; le fusil arabe : moukhala ; le fusil à 2 coups : magroun. On désigne encore les fusils de fabrication arabe par leur provenance : Façi, de Fès: Âttaoui. des Aït Atta ; Soussi, du Sous : Tarzouti do Tarzout; Tittaouni. de Tetouan. De ces armes marocaines, les plus réputées sont celles de Tetouan, elles sont très décorées et portent souvent une hausse de cuivre; puis viennent les fusils de Tarzout, très simples, calibre 24 en général, longs ou courts suivant que ce sont fusils de fantassin (canon de 1 mètre) ou de cavalier (1 m. 50 et plus). Les meilleures crosses viennent de Cenliajat es-SraOr; les meilleurs canons, des Ait Atta ; la meilleure poudre dOuczzan ; le meilleur plomb, des Ait Isdeg. Pour embellir un fusil on constelle la crosse de clous do cuivre, on couvre le canon de bagues de cuivre ou d'argent, on grave des sentences sur le métal, on incruste des maximes en fdigramme d'argent sur le bois : « Ceci est mon droit ! »

Ou, plus souvent : « Fasse Dieu qu'il serve à la guerre sainte ! »

ruine, dùbris probables d'une vieille tour. Les gens nous ont raconté que le Sultan noir* avait édifié sur cet emplacement une grande ville dont ces ruines sont le dernier vestige. Elles n'ont plus aujourd'hui ni caractère architectural, ni forme appréciable, ni utilité, du moins pour les humains, car une cigogne stylite s'est emparée de ce chapiteaju démantelé pour y bâtir son nid.

20 mars.

La pluie n'a pas cessé de tomber depuis le 17. Le vent d'Ouest souffle par rafales, la grêle

749
748
746
745
738
734
734
732
732.5
728
727
730
734
735
734
733
729
723
7J0.5
725
731
728
734
730
736
737
738.5
741
738
737
735

728

721

724

729

733

730

727

732

732

742

713

700

710

715

710

APPENDICES

339

VOYAGES AU MAROC

LOCALITES

El-Arbàa (Branès)

Kl-Khemis (Ghaouia)

[ladria

Qard el-Hadj Omar (Lemtalça) Qaçba Sclouen

Qaçba Djenada.

DATE

Qard Béni Saïd. . . Qard Béni Oulichchek.

Béni Ouriarel

Zaouia Snada . . . .

Avril

Zaouia Taffali

Djemàa Taffraout

Ain Bou Adel

Qard ben el-Qadi (Hiarna). El-Qalàa fFichtala) . . . .

Sehb el-Alig

Ouezzan ,

Berrian Tanger

Tanger I Mai

Berrian i

Qçar el-Kebir |

Cerafah (Barb). Oued el-Tnin. . Dcher en-Naouli Dcher es-Sbahi. Azib el-Mekensa

Azib bou Qachourh. . . S' Abd Allah ben Tazist.

Qard Abd el-Qader . . Arn Toto (Doui Menia) Art bou Bidman . . . Art bou Bidman . . .

El-Gour .... Art Harsalla . . Arn bou Boudàa

Djebel Ouarchako.

Mai

23 24 25 2f> 27 28 29 30 31

le.

2 3

4

î>

6

7

8

9

10 11 12 13 14 15 16 17 18

2

3

4

5

0

7

8

9

10 11 12 13 14 15 16 17 18

19 20 21 22 23 24 25 26 •^7 28

APPENDICES

333

ALTITUDES

562

829 857 246 i26

50

362 224 i64 330

il60 60J 588 470 27i 164 320

40

95

0

0 95 40

234 63

03,3 42 30

187 513

582

548 085

750

891

ill»4

1063

+

9«

40

5<»

60

7*»

6«

6^

9«

9«

9«

90

12*>

10«

120

i20

13"

200

200

lOo

100

iOo

8»

12"

I60

150

150

150

180

70

200

160

150

100

120

60

120

90

90

120

120

140

150

120

140

200

170

210

140

120

180

150

140

150

110

120

0

0

6

3

3

10

0

10

10

8

10

0

10

0

0

0

0

9

8

10

0

0

6

10

10

4

0

6

10

10

10

8

10

1

8

0

0

0

0

10

10

0

10

10

8

10

10

8

8

4

8

10

8

0

0

Nimbus.

Cirro-strat

Cirro-slrat

Nimbus.

0

Alto-strat.

Stratus.

Nimbus.

Stratus.

0 Brume. Stratus. Brume.

0

0

0 Nimbus. Nimbus. Nimbus.

0

o

Cirrus.

Nimbus.

Nimbus.

Cumulus.

o

Alto-cum.

Alto-strat.

Nimbus.

Nimbus.

Cumulus.

Stratus.

Cirrus.

Alto-cum.

o

o

o

o

Stratus.

Alto-strat.

o Alto-strat.

Cirro-cum. Cirro-strat.

Nimbus. Stratus.

Cumulus.

Alto-cum.

Alto-cum.

Cirro-strat.

Stratus.

Cumulus.

2 2 2 2 2 2 1 1 3 3 2 3 2 2

2 2 1 2 2 3 2 2 1 2 2 4 1 1

0 1 2 2 2 3 2 3 2 2 2 2 2 1 1

E. W.

E.

W.

S. W.

w.

s. w.

s. E. W. W.

S. E.

E. N. E.

N. N.

N.

N.

W.

W.

W. N. W. N. W.

N.

N. N. E. N. E.

E

W.

W.

o.

S.

s.

N. W.

S.

s. s. w.

E. W. W. W. W. W. N. N. W.

N. W.

N. N. W. S. S. N. N. E. E. S.

OBSERVATIONS

alterne avec la pluie, le tonnerre roule constamment. Nos misérables tentes arabes n'ont résisté que quelques heures, après quoi nous avons été envahis par l'eau et trempés. Ce matin seulement, après soixante-douze heures d'immersion, un Tsouli — Mohammed ben Tahar — a eu pitié de nous et nous a recueillis sous son toit.

Notre misère n'est rien, cette tempête a causé bien d'autres ravages. L'eau en ruisselant a creusé des ravins, entraînant des champs entiers : les vignes, les fèves, les orges semées à flanc de coteau, ont été emportées ; un petit village cramponné à mi-pente a glissé dans le torrent. On parle de plusieurs morts et de nombreux blessés.

Le Tsouli est plus pauvre que son voisin d'el-Hiaïna. La misère est bonne éducatrice, la race semble plus vigoureuse, plus rude ; elle est mauvaise conseillère, les gens d'ici sont plus pillards que ceux de l'Ouest. Sur les marchés du Tsoul il ne se vend que du bétail, de l'huile, du raisin sec, des noix, des amandes, des fèves ; on y trouve rarement de la viande et presque jamais de thé, de sucre, de bougies, d'allumettes ni de tabac.

Les maisons sont trapues, faites de dalles de schistes, revêtues à l'intérieur de terre battue. Les toits sont en branchages surmontés d'une couche d'argile. Pas de fenêtres, une porte basse seulement qu'on ferme avec des fascines ; pas de cheminées, si bien que le joli feu de sarments de notre hôte faillit nous suff'oquer.

L'intérieur est une unique pièce que Ton partage en trois comparti-

' Beaucoup de légendes marocaines ou de ruines sont datées du temps où vivait le « Sultan noir ». Co Sultan fameux, dont quelques lettrés seuls savent l'histoire, fut Ali Abou el-Uas-sen, que les chroniqueurs appellent Ali V et surnomment « Es-Soultan ol-Açouad ». Il régne de 1331 à 1350 après Jésus-Christ. Attaqué, vaincu, poursuivi par son fils Paris Abou Ainin, il abdiqua et mourut vers 1351. Son tombeau est ù Chella et porte une dalle rompue qui raconte son histoire.

iiirnls : Ir [)n»iiiier licrs est <h» plaia-[)itMl, il s(»rt d'écurie, d'étable, de poulailler. La porU^ y accède, barrée seuleiiient d'un fagot. Le tiers médian, surélevé d'un denii-inètre environ, fait oflice de salle de réception et de cuisine. Le derni<»r tiers comporte deux étag(»s : Tinférieur, haut de un mî'tre cinijuante serl de magasin; le supérieur, haut de cinquante centimètres, est le dortoir.

Le mobilier ordinaire se composa» dv <|uel(|ues ustensiles de cuisine : plats en bois, tamis à kouskous, plats et j)ots en terre, petit fourneau de terre, moulin à bras. La réserve d'huile se conserve dans le magasin, la provision de bois se garde dans l'écurie.

En face ih» cette maison, à six ou dix mètres, s'en élève le plus souvent une aulre semblable. L'aire qui sépare ces demeures est close sur les deux faces libres [Kir des nmrs bas ou des branchages de jujubiers. TiCtte cour intérieure sert à par(|uer les bêtes.

Les Hiaïna sont une tribu cavalière, ils possèdent de belles prairies au bord de l'oued Out^'rera et leurs chevaux ont du renom. Les Tsouli sont montagnards et n'ont que des mules et de petits t\nes.

Le cavalier Hiaïna est toujours armé d'une faucilh» (»mnianchée d'une longue perclu». Serpe et crochet, arme ou bien outil, ce « mokhtaf » <»st, prétend-il, t(»rrible ou conunode, selon l'occurrence. Le Tsouli porte parfois aussi un mokhtaf au manche court, mais sa véritable arme est le fusil qu'il ne quitte jamais et dont il a la réputation de se trop bien servir.

Les Hiaïna, gens de cheval, revêtent souvent le long burnous blanc, (ju'au Maroc on nomme « selham ». Les Tsouli portent la djellaba rayée noir et blanc, peu visible de loin,

Pluie.

Brume 100 mèlrcs.

Bruine 200 mèlrcs.

Pluie.

Pluie. Pluie.

10 h. soir ora^ et pluie. Brume 200 mètres. Pluie.

Orage à 2 li. soir et pluie.

Orage à 8 h. m. Pluie. Orage à 8 li.

Pluie jusqu'à 8 h. malin.

Deux orages. Pluie. Fluie continue.

VOYAGES AU MAROC

LOCALITÉS

Qaçba el-Hajeb

Aïn Rtila(Bcni Mgild). . . .

Mrarra

Aït bou Athou

Art Alla

Aït lahy ou Alla

Azrou

Ougmess

Sidi Rached

Tidrîn

Ticht ben Sald

Bou Toujtout

Felcddi

Sclkhat (Ait lagoub). . . . Selkhat (Aïn Arbi)

Selkhat (Aïn Qaïd) '.'.'.'.'.

Tesfrout

Aït Ouahi

Irir Ouaouas

Seikharen

Daïa S'Ali ou Moh'*

Arbalou Ntriss

Qçabi el-Ahmr

Aït Bessou

Art Rahou ou Ali

Bou Haffes

ïcheïr

Bou Lrini

Oued Anzgemir (Aït ben Ali)

Oued Anzgemir (Aït Amrarj

BeïTom

Qçabi Flilo

AïtOuafella

Zebzat.

Bou Aïach

Taourirt

Ouizert

Misour

0. Bou Alein'(6'»*Al'em)! '. Igli

Juin

DATE

Juillet

Juillet

29 30

ai

2

3

4

5

6

7

8

9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

22 23 24 25 26 27 28 29 30

10.

2

3

4

5

6

7

H

9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22

HEURE

M.

M. M. M. M. M. M. M. M-M. M.

0 M. 7,30 M. 9 M. 6,30 M. 5,30 M.

1 S. 6,30 M. 6 M.

6 M. 6,30 M. 8 M.

7 M.

8 M. 8,30 M.

7 M.

8 M. 8 M. 6,30 M.

M. M. M. M. M. M. M. M. M. M. M. M. M. M. M. M.

7.30 M. M.

M. M. M. M. M. M. M. M.

BAROMETRES

662

632

657

657

6i9.5

651.5
645
645.5
644
624
621
610
608
604.5
598
582
580
582
589
587
585
589
586
596
587.5
587
583
586
583
609
616
617
619
622
624
623.5

626.5
624.5
625.5
619.5
621
620
618
618
623.5
622.5
616
639
647
657
666.5
667.5
669
670
APPENDICES
335
VOYAGES AU MAROC
LOCALITES
Outad o*» el-IIadj
El-Arjaii ....
Tirnesl
Recçou .... El-Meitnr. . . . Feqqous .... Z* S* Bel Uassein Béni bou Nçer .
Gramellal . . . Tammesl. . . .
Qamriat. . . .
Meïchal ....
Béni Damai . . Béni Damai . .
Zaouia S' Mbarek Geldaman . . .

Mterkal .... lahouna ....

APPENDICES

337

ALTITUDES

853

873

1329 1224

877

872

1216

1220

1374

1425

1504

1398

1307 1307

627

925

602

623

» S I

+ 22*> 21©

25«> 22'^ 22*> 240 150 130 18^ 19<>

120 190

160

280 230

18« 220

35°

290 20O 240

260 280

250 250

2:50 220 350 270 230 360 280 190 190

25^ 190

CIEL

Nébulosilé.

10

10

0

0

8

8

8

0

10

8

10

9

Nuages.

Cirro-strat. Cirro-strat.

0

0

Cirro-strat.

Alto-cum.

Stratus.

0 Cirro-strat. Cirro-strat.

Cumulus. Cumulus.

Brume 300™

10 10 0

10 0

0 0 0 0 0 0 2 0 10

Nimbus. 0

Nimbus.

Nimbus.

Orage.

Nimbus.

Nimbus.

o

Cirro-strat. o

o

o

o

o

o

o Cirro-strat.

o Alto-cum.

VENT

Aiéioirttre

2 2 3

2 1 1 1 2

Origine.

OBSEHVATiOXS

N.

N. N. W. S. W.

s. w. s. w.

N. E. N. N. W.

W.

S. w.

s. w.

N. W. S. W. s. W.

S. E. S. W. N. W.

S. W. S. W. S. W.

W. N. W.

W.

N. W. N. W.

N. W. N. W. N. W. N. W. N. W. N.N.W

N. N. W.

N.N.W.

Orago sans pluie à 4 h. soir. Quelques gouttes de pluie à 7 h. soir. Orage sans pluie 8 h. soir.

Orage, pluie toute la journée et toute la nuit.

Pluie à 11 h. 55 matin.

Orage violent, pluie de 4 h. soir à 8 h. soir.

Orage violent, grêle ù 1 h. 20 soir. Pluie jusqu'à 3 h. soir.

(Observation astronomique). Orage violent, pluie à 3 h. soir.

Orage, pluie, grêle à 2 li. soir.

Orage, pluie do 2 h. soir à i li. 30 soir.

Orage sans pluie. (Observ. astro.)

(Observ. astro.)

(Observ. astro.)

VOYAGES AU MAROC

LOCALITES

Jahouna.

Taza.

Maoukan.

DATE

El-Ouelja R dir Qdir

El-Azra

Bou Zemlan .

Zaouia Tebouda

Mternara.

Reni Soural

Août

13

i4 15

16

17

18 18

\9

20

21

22

23

HEURE

BAROMETRES

704 704 703

702.5 705.5 703.5 702

719.5

721

719

721

728

727.5

728

727

729 729 729 729

734

7JH.5

734

734

722.5

732

7i2

708.5

695 694 695 693.5

675.5 677

ample et courte connue il sied à des piétons.

Le Tsoul et Ouezzan sont en mauvais termes. L'an dernier, le chérif envoya le moqaddem Tchich, un vieux et vénérable serviteur, au marché du mercredi, — el-Arbàa Tsoul. Les Tsouli s'en emparèrent et regorgèrent, « par manière de représailh» », dit notre hôte.

Si Mohammed a sans doute eu vent dv celle histoire, car il est introuvable». On m'a dit que le pauvre homme était malade depuis notre sortie de Fès, qu'il avait perdu Tappétit et le sonnneii, et qu'il était sans doute caché dans la mos(|uée sous un monceau de nattes et de tapis.

Colline» de» Oulad el-ri Djernàel-Andal^

B«>Uon Sud

Coinoes de* AU looui

MELLIL (TsOUL) . — 3Oo-).

2i mars.

« La faim donnerait du courage au chacal », dit le proverbe. Si Mohammed a reparu, très abattu et ti'ès affamé.

Notre séjour forcé a épuisé les ressources de Çoumàa Mgerja et nous nous remettons en route pendant une accalmie.

APPENDICES

339

VOYAGES AU MAKOC

APPENDICES

341

riTUDES

929

1101

913

559

307

187

00

40

95

0

7i

S §

18« 260

20*^

18*^ 170 18*^

140

26»' 17°

250

23«

29** 240

23<* 20*^ 20<^ 18»^ 16^ 24« 22« 220 24U

230 230 22'^ 25« 20°

CIEL

OBSERVATIONS

(Observât, astro.)

Quelques goutlcs de pluie à 2 h. soir. Orage, pluie ù 8 h. soir.

Pluie de 6 h. soir à 7 h. 30 soir. (Observ. aslro.) Pluie toute la uuit.

Pluie toute la nuit.

Pluie toute la matinôc. temps orageux le soir. Orage, pluie do 7 h. soir à 10 h. soir. Orage, pluie do 9 h. soir à 10 li. soir.

Orage, pluie, à 5 h. soir.

Pluie continue.

VOYAGES AU MAROC

C3

o

U

b3

O

o

o ce b

«

O H

>

ce o

>

.-»^ . -^ -^ -^ ;>

'.WT

r.

2:

Z, 2;2;2;2;'

^ ce

C/3

OiOi

ro

® ® "SJ-ÎS "Sua 3 S'a a isis

s s

art'*'

00 <=>

**00 co

o o

g 2

a

cl*

u

o o e trt *jS« PO (N G4 01

^1

o ooooooooooo

-« (N co irt o I'- I-* çO '□ o» co o î*î

S>

+

o oâ

fiûS

r* co »* «* co co — «^ <?! C^ -M "71 Cl (N !M <N o» «^ 'M *! co (M —

«£ Jft •* l^ 05 l-?o-* •* CO (N

-^ I-- r- 00 00 -xî «O «O O I- i^

f-» ÇO ÇO CO o (O (O co o CO CO

'•3

J.O o o a2 '^ in

^ ^ w CO O -^ «e

I

-73

S

o

•S I ^ en &4

U oQ

Sas

«3 .^

•g «73

I ^

^ . S

^2 o

-g ^

(X O

• os

• ed .H

. o

o

s

es

o

.ES

CS'

^ ^

^£

ed

O);

- o

.a

É ti?

o o O)

U

- Pi

ai ad O o

-3 -çj T3 -d -d -d •^' -d T3 -d T3 T5 -d

ad

H

o

t.* o

J O) *

cr .S:.Î2 ed

ed es o. CCbCed

S

' Tî T3 .-2S -

ii^"^'^'~"lS'" erg d"s ~

W -S

o fr5 *S î^î »i-

< ?:

«*aft«or^t^ooooo>»oo-r«^'Mfo-*»oeor-aoo>o — —' «^ -^ (NNcoco

.«...^.^.^.^.^.^.^.^(MQ^G^GVlQ^çiG^CMG^lOlff^GMCOCOffO

•4< ««It ;A aA O O

S

Xi

B

o

a

o

5?:

APPENDICES

343

i = :

0 2

B S

Cxi

"^ .> . .> \

91 • Cl 01

<=^(N-^ s

'M o •

S5

Z35

c9 -a

o gO o g 3

3 3

3

is

^<

e

3

gg

O.S3

:S

.□5.52 0,-5,-5

uu

.oo

* H.'

oS ^i

«> o

^ .i .£: "S .Ss

_; G G .S G

OO

^ .^ .^ ^ .^ «^ «^ *- Cl C9 (M <N (N «^

cid

ooooooooo C]<*4Cl<«^Cl-*"'«^Cl'<v4-«4

ooooo o OQ ooocoo

<o PO co oo co a» co o ** o >-a» oo-*

ao'*roo50co-*r'o»oçoçoo»r-oo -£> i^ r- o o 1-* i^ ço o 1^ t^ i^ r^ t^ f*

t^r-oo-*opo-»*ci3ic*—-oosr^i-^r^ooo» -^

d SA aA o «^ o» o o

»* □* «* r-r-<o r-r-t^ t^ i^ t^ r- r- r-1^

;y2Sc/îSî/3SxS-7:Sc/DSc/3S

Sy3SSS;«Sc/3SS'y3S:/îSSïSy3S c/î Sc/3 SoîSSc^S

GEOLOGIE

DÉTE113IINATIoN DES ÉCHANTILLONS GÉOLOGIQUES ^

Recueillis par le M*' de Segonzac

Par E. FICHEUR

PROFESSEUR A l'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES SCIENCES d'aLGER

* Ces échantillons ont été donnés & l'École Supérieure des Sciences d'Alger.

VOYAGES AU MAROC

APPENDICES

34-/

VOYAGES AU MAROC

APPENDICES

349

APERÇU GEOLOGIQUE

RÉSULTANT DE l'eXAMEN DES ÉCHANTILLONS RECUEILLIS

Comme résultats généraux de la détermination des échantillons rapportés par M. de Segonzac, on peut déduire rexistence d'une série de formations géologiques, intéressantes, surtout par la comparaison avec la partie occidentale de la province d*Oran. On peut grouper ces diverses formations dans l'ordre suivant :

TERRAINS SEDIMENTAIRES* A. ~ TERRAINS PRIMAIRES

L Schistes précambriens. — Des schistes argileux, gris bleuâtres, présentent la plus grande analogie avec les schistes anciens, classés provisoirement

* Les échantillons de roches sédimentaires sont presque totalement privés de fossiles, ce qui ne permet qu'une détermination approchée.

comme précambriens, dans la légende de la Carte géologique de rAlgérie. Ils paraissent identiques aux schistes précambriens de la Bouzaréa (Alger), et d'une partie du massif de la Grande Kabylie. L'dge de ces schistes est indéterminé ; ils peuvent représenter l'un des termes les plus anciens de la série primaire.

Ils ont été rencontrés dans deux régions ;

1** Ari Boudàa (éch. 12), dans les crêtes du Djebel Boudàa.

2° Au Nord du Djebel Tazekka (prolongement du Djebel iBoudàa à l'Est), aux points indiqués El-Ouelja, Moukan, Rdir Qdir (éch. 111, 112, 113); ils sont accompagnés et injectés sur ces derniers points d'une granulite, identique à celle qui accompagne les mêmes schistes en Algérie.

3° Dans le Rif, kBeni Saïd, des schistes lustrés traversés de filonnets de quartz proviennent de terrains analogues ; dans la plaine de Nekour, des quartzites micacés peuvent être attribués à la même série, ou encore aux schistes des Tra-ras (silurien de l'Ouest d'Oran).

II. Les quartzites et les jaspes, accompagnés de roches éruptives diorites, mélaphyres, appartiennent probablement à l'étage permien.

Ces roches ont été rencontrées assez fréquemment dans le pays des Béni Mgild, à VOued Grigra (7), au Djebel Ouarchako (6), à AU Ikhlefou Ali (10), au Nord du Djebel Boudàa, puis dans cette même chaîne, à Tizi Doumlilin (16-19), à Ougmess (23), à Aîn Fàzàz (31), puis dans l'Oued Mlouïa, à Icheir (56).

Les Grès roses de Tizi Genfo (29), dans la chaîne du Fàzhz, accompagnés d'argiles roses, de même que les grès rouges à payettes micacées de Chebka (86), pourraient être également rapportés au Permien.

B. — TERRAINS SECONDAIRES

III. Trias. — Le trias caractérisé par les argiles irisées et gypses, existe certainement h Teniel-el-Jir (93-95), dans le Djebel Midran. Le gypse se retrouve à Taourirt (85). Des calcaires moins craquelés, semblables aux calcaires tria-siques de l'Algérie, se montrent sur le flanc Nord de Ari Aïach (68), au voisinage du lias.

La formation triasique doit exister sur ces divers point, comme en Algérie, dans des conditions tectoniques le plus souvent difficiles à expliquer.

IV. Lias. — Le lias paraît être largement représenté par des calcaires plus ou moins colorés en rouge, des calcaires marmoréens, des calcaires à encrines et à brachiopodes, c'est-à-dire avec le même faciès qu'en Algérie. Les échantillons recueillis présentent fa plus grande analogie d'aspect avec les calcaires subcristallins marmoréens, bréchoîdes, de la province d'Oran, où ils sont riches en minerais de fer.

Ces calcaires jouent un rôle important dans la formation de certains axes montagneux. On peut grouper les échantillons de la manière suivante :

1° Chaîne du Fhzhz — au pied de Tizi Genfo, dans les collines de Mérijat (Î2î8) : puis dans les crêtes, à Ari Fàzàz (32) ; dans le versant Sud, dans la cuvette de Selkhat (35-37), dans les collines à*Ain Arhi (39-40), avec minerai de fer;

2° Chaîne de TAri Aîach — à l'Oued Anzgemir (61) ; sur le flancNord de VAH Aîach (68, 69, 72), où les bancs calcaires se montrent fortement redressés et môme verticaux;

3° Plus à l'Est, sur les pentes Nord du Haut-Atlas, à Aderoual (81), calcaire encrinitique;

4° Dans la vallée de TOued béni bou Nçer (97j, au Nord du Djebel Midran;

5° Au col de Tammest (102-104), dans la chaîne du Djebel bou Iblan, prolongement de la chaîne du Fàzàz, à lahouna (107);

&^ Enfin à Béni Saurai (119), età Terrout (124).

V. Le Jurassique supérieur est probablement représenté par des calcaires plus ou moins dolomitiques, avec quelques traces de bivalves, assez semblables aux fossiles que Ton rencontre dans les calcaires du Stérocérien de Terni, près de Tlemcen. Ces calcaires n'ont été signalés que sur les pentes Nord du Haut-Atlas, à Qçabi-Flilo (76).

VI. Le Crétacé inférieur peut être représenté par des argiles schisteuses et quartzites du type du Néocomien et de l'Albien de la région littorale de l'Algérie ; aucune trace de fossiles ne vient confirmer cette attribution. Ces argiles schisteuses se trouvent dans le lit de VOued Inaoun (115).

VH. Le Crétacé moyen est indiqué par un magnifique échantillon de Oslrea Syphax, caractérisant le Cénomanien: cet exemplaire a été recueilli dans un Oued desséché près d'Ouizert ; il provient peut-être des pentes Nord du Haut-Atlas ?

Aucun échantillon de roche ou fossile ne permet de reconnaître de formation géologique plus récente.

ROCHES ÉRUPTIVES

Les roches éruptives, notamment du groupe des basaltes, paraissent largement représentées dans la région des Béni Mgild.

1*" Les granuliles accompagnent les schistes indiqués ci-dessus comme précambriens.

Une belle granulite rose (53), a été reconnue dans le lit de la Mlouïa;

2<* Les dioriles el mélaphyres paraissent accompagner les quartzites et jaspes considérés comme permiens;

3° Une Syénile micacée analogue à la syénite éléolithique des environs de Cherchell, paraît former une partie de la masse et le sommet de l'Ari Aîach. Cette roche est d'dge tertiaire en Algérie ;

aiiS VOYAGES AU MAROC

t** Los rorhos basaliiques avec scories, tufs, sont très répandues dans la n"gion dos Honi Mgild, jusqu*h la vallée de Mlouïa. Les nombreux échantillons signalés dans l'énumération précédente permettent de juger de leur réparlilion. 11 suffit do signaler leur présence dans le Djebel Boudàa (Tizi Doum-Ulin). dans la chaîne du Fhzàz (Tizi Genfo), et vers la daîa de Sidi Ali ou Mohamed.

D'auliv part, on |KMit remarquer l'absence de ces roches parmi les échantillons ivouoillis dans la partie orientale de l'itinéraire, si ce n'est à l'Oued Inaoun. enliv Taza el Fos.

MINKRAIS

Ouoiquos échantillons métallifi^res ont été recueillis, principalement des minorais do for.

\,^hematîtr a été rapportée do la forêt de Boudàa, et des collines de Aîn Arbi. au Sud do la chaiuo du Fhzàz ; ces échantillons paraissent associés à des calcaires Hasiquos

La /imoiiiVc* pn^vient do Wiri Alach ot ût^Tîziùonmlilin, au voisinage éga-lomout dos oaloaiivs du lias.

Ou /Vr oligisi^ |KiiUeté provient d'.tri Aldoun, sur le flanc Nord du llaat-Atlas

IVs fragments do fifrite de fer ont été recueillis à Jih Sbou.

Fntin un Ivl tvhantillon do galène pn>vient dMri Aldoun, où lexploitAtioa du minorai a été faite.

BOTANIQUE

ÉNUMÈRATION SYSTÉMATIQUE DES ÉCHANTILLONS'

Recueillis par le M*» de Skgonzac Par le D' Ed. BONNET

La collection de plantes recueillie par le M'* de Segonzac pendant son exploration au Maroc, contient 130 espèces, plus quelques échantillons que leur état défectueux n'a pas permis de déterminer spécifiquement; de ces 130 espèces, 103 déjà connues au Maroc figurent dans le Spicilegium de J. Bail et 27, soit près d'un cinquième, sont nouvelles pour la flore du Maghrib.

Sous le rapport de la répartition géographique, ces 27 espèces peuvent se classer ainsi qu'il suit : 16 sont plus ou moins répandues dans le bassin méditerranéen :

Asterocarpus Clusii Gay. Arenaria capilata Lam. Cerastium Boissieri Gren. Linum punctatum Presl. Potentilla hirla L. Cratœgus monogyna Jacq. Sorbus torminalis Cranti. Sedum amplexicaule D. G.

Viscum album L. Santolina încana Lam. Helichrysum angustifolium D. G, Taraxacum obovatum D. G. Scrophularia ramosissima Lois, Rosmarinus officinalis L. ^ Euphorbia nicœensis AU. Avena fatua L.

Six habitent TAlgérie et quelques-unes se retrouvent également en Tunisie :

Helianthcmum Fontanesii B. et R. Dianthus serrulatus Desf. Paronychia Gossoniana Gay.

Gampanula atlanlica Goss. et D. R. Thymus algeriensis B. et R» Origanum glandulosum Desf.

Quatre sont spéciales à la Péninsule ibérique :

Adenocarpus hispanicus D. G. Gaiamintha granatensisB. et R.

Nepeta Boissieri Willk et Lge. "Buxus baléarica Làm.

Ces échantillons ont été donnés au Muséum d'Histoire Naturelle.

Une dernière enfin, VAstragalus Boissieri Fiscli. habite les sierras espagnoles, les montagnes de la Sicile et le mont Parnasse.

D'autres espèces, sans avoir la même importance que les précédentes, présentent cependant un certain intérêt parce qu'elles n'étaient connues que dans une ou deux localités du Maroc; je citerai notamment:

Piponia coriacea Boîss. Berberis hispanica B. et R. Helianthemum rubellum Pesl. • glaucum Fers.

Silène cormgata Bail. ParoDTchia niTea D. C. Galium tunetanum Lam. Bellls minuU D. C. Peridenea fuscata Webb.

Carlina ioTolucrala Poir. Centaurea seusana Chaix Tar. » maroccana Coss.

Fraxious dimorpha Coss. et D. 1 Linaria lurida Bail. Teucrium Polium L. Tar. atlan-

Le ciel est sombre comme un miroir d'étain. Notre escorte s'est éparpillée, chacun a tiré de son côté, cherchant abri et fortune. Nous sommes réduits à nos seuls moyens ; six hommes et quatre mules font un bien petit équipage en ce pays.

Nous remontons Toued Amellil ; ce joH ruisseau bordé de lauriers-roses fleuris, gronde aujourd'hui comme un gave, il roule de gros blocs de grès, charrie des arbres, ravage ses rives charmantes, désole les villages égrenés sur sa rive gauche.

Vers neuf heures nous quittons sa vallée pour passer dans le bassin de l'oued el-Hadar, auquel nous conduit un petit affluent, Toued Tar-teran.

L'oued el-Hadar est débordé. Il s*étale sur plus d'un kilouiètre de large. Force nous est de demander l'hospitalité au hameau de Meneila, sur la rive gauche. L'on découvre en face, au Nord, les montagnes de Branès, à l'Est les Oulad Bekkar, les Riata où sont cachées les deux villes de Meknassa, el-Foukania et el-ïahtania et Taza, l'antique capitale miknassienne, jadis l'une des sept cités marocaines, aujourd'hui la ville la plus malheureuse et la plus ruinée du pays.

La chambre où l'on nous entasse est obscure et n'a pas quatre mètres sur deux de surface pour six pieds de haut. Encore nous en fussions-nous accommodés. Mais nous avions usurpé le domicile d'une famille de chèvres qui, à l'heure où les conversations closes et les bougies éteintes, chacun commençait à s'assoupir, lirent une soudaine irruption parmi nous. On réussit à les parquer toutes tant bien que mal dans un coin, derrière les bagages, sauf un gentil chevreau, trempé et crotté, qui voulut à toute force dormir contre Si Mohammed. Le saint homme parut ne pas goûter le charme bucolique de cette cohabitation patriarcale.

22 mars.

La prédiction de nos liôtes s'est réalisée. Le beau temps est revenu, Toued el-Iladar a repris son étiage normal avec cette soudaineté qui caractérise la crue des cours d'eau rifains et djebaliens.

Au gué de Foum el-Louza, la profondeur n'est plus que de un mètre vingt, et la rivière n'a plus que trois cents mètres de large. Les rives sont ravagées à cinq cents mètres à droite et à gauche. Les champs de fiives, à qui le gué doit son renom, sont bouleversés; des roseaux couchés, des branches enchevêtrées, des racines déchevelées, jonchent tristement la charmante vallée à (|ui les ajoncs fleuris font un cadre de verdure sombre brodée d*or.

Les colhnesd'el-Branès ont même structure géologique et môme aspect que celles de Tsoul : argile et schiste forment le sol superficiel.

Peu d'arbres, quehjues oliviers seulement, épars sur les pentes ; mais de grands champs d'orge, de beaux pâturages et d'énormes troupeaux.

Nous nous arrêtons au premier hameau, dans la fraction des Benî Ouriagel, où se tient le marché du mercredi, — Souk el-arbàa Branès — face du gros village des Khamsin.

Les Bransi sont une tribu très isolée. Ils ont peu de relations avec leurs voisins et ne fréquentent guère que le marché de Meknassa el-Fou-kania. Ils sont ennemis des Riata et vivent en mauvaise intelligence avec les Tsouli.

Leur pliysionomie est dure, ils ont les yeux petits, le regard fixe, la voix rude, le parler bref, le geste brusque. Us se coiffent du khît brun fait du poil de leurs chèvres, portent le haïk blanc ou la djellaba, et marchent le plus souvent pieds nus.

ticum Bail. Rumex thTrsoides Desf. Fontinalis Duriffi Schlmp.

C'est dans la chaîne de l'Atlas, dans le pays des Béni Mgild, des Béni Mtir et dans la vallée de la Melouïa que M. de Segonzac a fait ses meilleures récoltes botaniques, ce qui s'explique par ce fait que la partie orientale du Maroc est la moins connue sous le rapport de la végétation ; le nord et la région atlantique, au contraire, ont été visitées par de nombreux botanistes dont quelques-uns, plus favorisés, tels que Hooker, Bail et les deux collecteurs indigènes du D" Cosson, ont pu s'avancer assez loin dans l'Atlas et explorer le centre de l'empire des chérifs.

Dans l'énumération que je donne ci-après, les espèces sont classées suivant Tordre du Spicilegium Flora? maroccoine de Jo/m BaU^ qui est le travail le plus complet publié jusqu'à ce jour sur la flore marocaine; pour les espèces qui ne figurent pas dans cet ouvrage ou lorsque je n'ai pas adopté la manière de voir de son auteur, j'ai cité le Compendium florsr atlaniicœ du D'Cosson, la Flore de f Algérie de MM. Battandier et Trabut, le Prodromm florœ hispanicx de \\ illkomm et Lange et, quelquefois, des mémoires spéciaux publiés dans des Recueils périodiques connus: j'ai donné la répartition géograpliique des plantes nouvelles et ajouté quelques obser\'ations aux espèces critiques ; enfin, le lecteur désireux de se rendre compte de la situation exacte des localités où les récolles ont été faites, devra se raporter aux itinéraires et à la carte publiés par M. de Segonxac dans le présent ouvrage.

• In Journ. Linn. Soc. XVI 1878 . p. 28I-T4i.

RENONCULACEES

Adonis œstivalis L.; Bail Spicileg. 304; var. miniata Gr. et Godr. FI. Fr. I, 16.

Entre Melilia et Ouezzan.

Nigella hispanica L., var. ^ intennedia Coss. Compend, II, 41.

Oued er-Riba (Béni Mtir), Ait Aïssa (Béni Mtir).

Delphinium peregrinum L., var. ^halteratumCoss. Compend. l\, 48.

Champs à Taza.

Pœonia coriacea Boiss. ; P. corallina Retz, var. 8 coriacea Coss. Compend. II p. 53.

Rabat el-Bahr (Béni Mgild). Cette belle plante qui ne figure pas dans le Corn-pendium de Bail, n'était jusqu'à présent connue, au Maroc, que dans deux localités des montagnes de la province de Demnat, où Ibrahim, collecteur du D' Cos-son. Ta jadis découverte.

BERBÉRIDACÉES

Berberis hispanica. Boiss. et Reut. ; Coss. Compend, II, 56; B. CreticaBall, Spicileg. 311 (non L.)

Ari Aïach (djebel Aïachi); cette plante dont la décoction, d'après les notes de 31. de Segonzac, est employée par les.Berbères dans les affections oculaires, n'avait encore été observée qu'au djebel Tezah par Hooker et Bail.

CRUCIFÈRES '1

Erysimum grandiflorum Desf., Coss. Compend. II, 130; E. australe Gay, var. grandiflorum Bail, Spicileg. 324. Djebel Boudàa (Béni Mgild).

Eruca sativa Lam. var. stenocarpa Bail, Spicileg. 330. Entre Melilia et Ouezzan. Biscutella apula L. Bail, Spicileg. 332. Alt lèkeddéren (Béni Mtirj. Var. microcarpaBall, L c; entre Melilia et Ouezzan.

CAPPARIDACÉES

Capparis spinosa L., Bail Spicileg. 337, var. ovata Balt. et Trab., FI. Alg.. I, 82;C. ovata Desf.

Oued Filia (vallée de la Mlouîa).

RESEDACEES

ASTEROCARPUS CLUSII Gay, Balt et Trab. Fl.Alg. I, 82. Aît Arfa (Feleddi) ; espèce nouvelle pour le Maroc, connue en Algérie, dans la péninsule Ibérique et dans la partie occidentale du bassin méditerranéen.

CISTACÉES

Helianthemum glaucum Pers., Bail, Spicileg. 347. AriTassendil (Fazaz). H. virgatum Pers., Bail, Spicileg. 347. Col de Derdoura.

H. rubellum Presl, Bail, Spicileg. 346. Ari Tassendil (ïmi Khneg). - H, Fontanesii Boiss. et Reut., Batt. et Trab. FL Alg. 1, 101. AlTekfak (Béni Mgild); plante d'Algérie, nouvelle pour le Maroc.

CARYOPHYLLACÉES

DIANTHUS SERRDLATUS Desf., Batt. et Trab. FL Alg. II, 145.

Djebel Bougader (Béni Mgild); espèce commune en Algérie qui n'avait pas encore été observée au Maroc.

D. siculus Presl. Bail, Spicileg. 354.

Col de Derdoura, Ticht Ben Saïd (Béni Mgild).

Silène comigata Bail, Spicileg. 359; S. mogadorensis Coss. in Bull. Soc. bol. Fr. XXII. 55; S. canariensis Webb an Willd.

Art lèkcddéren (Béni Mtir). Art Aissa (Béni Mtir).

ARENARIA CAPITATA Lam; Willk. et Lge. Prodr. Hisp. lïl, 626.

Collines de Selkhat; plante nouvelle pour le Maroc, se retrouve dans la France méridionale, les Pyrénées orientales et la péninsule Ibérique.

Cerastium arvense L. ; Bail, Spicileg. 363.

Ari Tassendil (Imi Khneg).

C. ROISSIERI Gren. ; Batt. et Trab. FI. Alg. I, 150.

Djebel Boudàa (Béni Mgild), Ait Arfa (Feleddi); espèce des montagnes de TAlgérie, de l'Espagne, de la Corse et de la Sardaigne, nouvelle pour le Maroc.

PARONYCHU COSSONUNA Gay ; Batt. et Trab. FI. Alg. 1. 166.

Pentes du Moyen-Atlas; plante d'Algérie, nouvelle pour le Maroc.

P. nivea D. C; Batt. et Trab. FI. Alg. 1, 1G6.

Djebel Boudàa (Béni Mgild); cette plante que les indigènes, d'après les notes de M. de Segonzac, emploient comme dépuratif, n'était connue que dans une seule localité marocaine, à Mogador où elle a été recueillie par Balansa (cf. Cosson in Soc. bot. Fr. XXÏI, 58).

TAMARISCINEES

Tamarix gallica L.; Bail, Spicileg. 372. Vallée de la Mlouîa entre Ait Izdeg et El-Arjan»

LINACÉES

Linum tenue. Desf.; Bail, Spicileg.^ 379. Béni Bou Qitoun.

L. PUNCTATUM. Presl; Batt. et Trab., FI. Alg. I, 176. Col de Derdour^, pays,des Béni Mgild; plante de l'Italie méridionale, de la Sicile et de l'Algérie, nouvelle pour le Maroc.

RUTACÉES

Peganum Harmala L. ; Bail, Spicileg,, 390. Oued Filia (vallée de la Mloui'a).

ACÉRACÉES

Acer monspessulanum L. ; Bail, Spicileg. 392. Djebel Boudaa (Béni Mgild).

ANACARDIACÉES

Pistacia atlantica Desf. ; Bail, Spicileg. 392. Cours de la Mlouîa, Aïn Sbou. P. Lentiscus L. ; Bail, Spicileg. 303. Arn Sbou.

LÉGUMINEUSES

ADENOCARPUS HISPANICUS D. C. ; Willk. et Lge, Prodr. Hisp.lll, 462.

Qçabi Ahmr sur les pentes nord de la vallée de la Mlouîa..Cet ar^i^uste n'est pas absolument nouveau pour la flore du Maroc, Cosson l'ayant mentionné dès 1873, mais sans localité précise, dans une liste de plantes marocaines (Bull. Soc. bot. Fr., XX, 57) ; d'autre part. Bail n'ayant pas reproduit cette indication dans son Spicilegium, on pouvait conserver quelques doutes sur l'existence de l'Adenocarpus hispanicus dans le Maghrib; les échantillons recueillis par M. de Segonzac confirment donc un fait de géographie botanique très intéressant, puisque cette légumineuse était jusqu'alors considérée comme spéciale à la péninsule Ibérique.

Ononis pendula Desf. ; Bail, Spicileg, 408, var.

Irai Khneg (Ari Tassendil).

Trifolium arvense L. ; Bail, Spicileg. 417.

Ticht Ben Saîd (Béni Mgild).

T. campestre Schreb. ; Bail, Spicileg. 421. " Aît lèkeddéren (Béni Mtir).

Anthyllis Vulneraria L.; Bail, Spicileg, 421.

Bou Gader (Béni Mgild); var. rubriflora. D C. : AU Arfa (Feleddi); var. bico-lor. Rchb. : Djebel Boudàa (Béni Mgild).

^-Hippocrepis scabra 1). C; Bail, Spicileg. 429.

Afekfak (Béni Mgild).

Colutea arborescens L. ; Bail, Spicileg. 430.

Ari Aîach.

ASTRAGALUS BOISSIERI Fisch ; Willk. et Lge, Prodr. Hisp. Ui, 280.

Djebel^ougader (Béni Mgild) ; cette plante, nouvelle pour le Maroc, habite la région

montagneuse de l'Espagne et se retrouve dans des stations analogues en Sicile et sur le mont Parnasse.

Onobrychis saliva Lam. ; Bail, Spicileg. 435.

Béni Mgild.

ROSACÉES

POTENTILLA HIRTA L. ; WiUk et Lge, Prodr. Hisp. III, 235. (forma près-trata).

Col de Genfo (Béni Mgild) ; plante de TAlgérie et du bassin méditerranéen, nouvelle pour le Maroc.

CRATJEGUS MOHOGYNA Jacq, ; Batt. et Trab., FI. Alg. I, 310.

Djebel Boudàa (Béni Mgild); arbuste nouveau pour le Maroc, commun dans toute l'Europe et en .Vlgérie.

SORBUS TORMraALIS Crantz; Batt et Trab., FI. Alg. I, 313.

Rabat el-Bahr (Béni Mgild) ; arbre des forêts de l'Europe et de l'Algérie, nouveau pour le Maroc.

CRASSULACÈES

Sedum album L. var. micranthum D. C. ; Bail, Spicileg. 453. Djebel Boudàa (Béni Mgild).

S. AMPLEXICAULE D. C; Batt. et Trab., FI. Alg. I, 326. Ticht ben Said (Béni Mgild), Fàzàz (Ari Tassendil) ; espèce du bassin médi> tcrranéen, nouvelle pour le Maroc.

OMBELLIFÈRES

Eryngium triquetum Vahl; Bail., Spicileg. 461. .VU Moulli (rives de la Mlouîa), djebd Béni Aziz. E. campestre L. ; Bail, Spicileg. 461.

Oued Anzgemir.

E. ilicifolium Lam. ; Bail, Spicileg, 462.

Pentes du Moyen-Atlas de Tirnest à Feggous.

Ammi Visnaga. L. ; Bail, Spicileg. 468.

Entre Taza, Tebouda et Aïn Sbou.

Daucus muricatus L. ; Bail, Spicileg. 475.

Ait ïèkeddéren et djebel Ouarchako (Béni Mtir).

ARALIACÉES

Hedera Hélix L. ; Bail, Spicileg. 481. Ari, Aîach.

CAPRIFOLIAGÉES

Viburnum TinusL. ; Bail, Spicileg. 481. Rabat el-Bahr et djebel Boudàa (Béni (Mgild).

RUBIACÉES

Galium Poiretianum BM, Spicileg. 484; Rubia lœvis Poir.

Djebel Boudàa (Béni Mgild); M. de Segonzac a consigné, dans ses notes, que la racine de cette plante était utilisée par les indigènes pour la teinture en rouge.

G. corrudifolium Vill. ; Bail, Spicileg. 484.

Ticht ben Saîd (Béni Mgild).

G. tunetanum Lam., Bail, Spicileg. 486.

Djebel Boudàa (Béni Mgild).

LORANTHAGÉES

VISCUM ALBUM L. ; Batt. et Trab., FI. Alg. I, 786.

Col de Feggous où il est assez commun sur le Laurier-rose {NeHum Olean-der L.); Le Gui, si commun en Europe, mais très rare en Algérie, n'était pas encore connu au Maroc ; son habitat sur le Laurier-rose constitue aussi une intéressante nouveauté* ; on sait toutefois, par les recherches de Gaspard (in Joum. de physiol. expér. et pratique VU (1827), p. 227) et de Gh. Guérin (in Bull. Soc. Linn. de Normand., 5'sér. II (1898), p. 15), que Timplantation expérimen-lale du Gui commun sur le Laurier-rose, réussit assez facilement.

' Dans tout le bassin de l'oued Mlillo on trouve fréquemment du Gui sur les oliviers. — R. 8.

Le Gui, dont il est question dans cette note et dont M. de Segonzac n'a malheureusement pas rapporté d'échantillon, appartient très vraisemblablement à une autre espèce, lu Viscum crucialum Sieb. signalé pour la première fois au Maroc, en 1902, sur les oliviers aux environs do Tétuan (Cf. Bot. Mag., tab. 7828). — Ed. B.

VALERIANACEES

Centranthus Calcitrapa Dufr. ; Bail, Spicileg, 490. Aït Aissa (Béni Mtir) djebel Boudàa (Béni Mgild). Fedia Cornucopiœ Gœrtn. ; Bail, Spicileg. 491. Entre Melilia et Ouezzan.

COMPOSÉES

Bellis annua L. var. minuta D. G. ; Bail, Spicileg. 494.

Entre Melilia et Ouezzan.

Hicropus bombycinus Lag. ; Bail, Spicileg. 496.

Oued Anzgemir.

Odontospermum maritimum D. G. ; Bail, Spicileg. 502 ; Asteriscus mariti-mus Mœnch.

Entre Melilia et Ouezzan.

0. aquaticum Neck., Bail, Spicileg. 50:2 ; Asteriscus aquaticus Mœnch.

Entre Taza, Tebouda et Aîn Sbou.

Chrysanthemum Gayanum Bail, Spicileg. 509; Pyrethrum Gayanum Coss. et D. R.

Ticht ben Saîd (Béni Mgild).

Pallenis spinosa Coss. ; Bail, Spicileg. 503.

Entre O. Aît Izdeg et el-Arjan.

□atricaria fuscata Bail, Spicileg. 51i ; Perideraea fuscata Webb.

AR lèkeddéren (Béni Mtir).

Artemisia Herba-alba Asso ; Bail, Spicileg. 513.

Oued Anzgemir et plateau d'Afekfak iBeni Mgild).

Santolina chamaBcyparissos L. var. incana Gr. et Godr. ; Batt. et Trab. FI. Alg., I, 449.

Col de Derdoura.

Helichrysmn angustifoliom. D. C. ; Willk. et Lge, Frodr. Hisp. U, 59.

Col de Feggous.

Calendula anrensis L. var. micrantha Bail, Spicileg. 516.

Aît lèkeddéren (Benî Mtir).

C. suifmticosa Vahl; Bail, Spicileg. 517.

Entre Melilia et Ouezzan.

Echinops spinosus D. C; BaU, Spicileg. 518.

Rive gauche de l'oued Anzgemir. , Cariiiia racemos^ L. ; Ball« Spicileg. 519.

Entr^ Taza, Tebouda et Aîn Sbou.

Carlina involucrataPôir; Bail; «S^/>ici7ep. 519.

Entre Ait Izdeg et el-Arjan (vallée de la MlouVa).

Carthamus tinctorius L. ;Willk. et Lge, P7'odi* hisp, U, 137.

Entre Ait Izdeg et el-Arjan (vallée de la Mlouïa).

Centaurea seusana Ghaix ap. Vill. PI. Dauph, III. 52 var. maroccana Coss. in Soc.Dauph. n<>3998.

Djebel Boudàa(Beni Mgild); cette centaurée n'était connue au Maroc que dans deux localités de la province de Demmat où Ibrahim, collecteur indigène du D*" Gosson, l'avait autrefois découverte.

C. Calcitrapa L. ; Bail, Spicileg. 529.

Entre Ait Izdeg et el-Arjan (vallée de la Melouïa).

Galactites tomentosa Mœnch; Bail, Spicileg. 525.

Djebel Ouarchako (Béni Mtir).

Catananche cœrulea L. ; Bail, Spicileg, 533.

Afekfak (Béni Mgild), col de Feggous.

Scoljrmus hispanicus L. ; Bail, Spicileg, 533.

Entre Ait Izdeg et el-Arjan (vallée de la Mlouïa).

Leontodon Rothii Bail, iSpict7e^. 543; Thrincia his'pida Roth.

Ait bou Bidman (plaine des Béni Mtir).

Hicrorhynchus spiuosus Bail, Spicileg. 550; Sonchus spinosus D. G.; Zolli-koferia spinosa Boiss.

Pentes du Moyen-Atlas entre Tirnest et Feggous.

TARAXACUM OBOVATUM D. G. : Batt. et Trab., PL Alg. I, 552.

a Oujdem^» (Béni Mgild). Espèce d'Europe et d'Algérie, non signalée au Maroc.

CAMPANULACÉES

Jasione corymbosa Poir ; Bail, Spicileg. 552.

Ait Aïssa et Art bou Bidman (Béni Mtir).

Campanula dichotoma L.; Bail, iSpi'cîïé^. 553, var.

C. Afra Cav.; Murbeck Conlrib. PL Afr. I. 117. Imi Khneg (Ari Tassendil).

C. micaulis D. R. Allas fl. Alg..\Ah. 62 fig. 3; Batt. et Trab. PL, Alg. I, 572; G. maroccana Bail, Spicileg. 554 teste cl. Goss. in herb.

Plaine de Selkhat, col de Genfo (Béni Mgild). □

Fàzàz (Ari Tassendil).

c: ATLANTICA Coss. et D. R. ap. Bal. PL Alg. exsicc. n*» 061 ; Batt. et Trab. Fl. Alg. 1.573.

* Les Braber pensent que cette plante.a le don de Jaire parler la langue tamazirt 2l ceux qui la mangent.—R. S. v '

Djebel Béni Aziz. Espèce d'Algérie, nouvelle pour le Maroc. C. Lœflingii Brot.; Bail, Spicileg. 554. Ari Aïach, Aït lèkeddéren (Béni Mtir).

ÉRICACÉES

Arbutus Unedo L. ; Bail, Spicileg. 557. Entre Melilia et Ouezzan.

IMUMULACÉES

Anagallis linifolia L. var. coUina Bail, Spicileg. 562. Environs de la qaçba du djebel Zerhoun.

OLÈACÉES

Fraxinus dimorpha Coss. et D. II. ; Bail, Spicileg. 564.

Aït Arfa (Felcddi); rochers du col de Genfo, Rabat el-Bahr (Béni Mgild).

Oleaeuropsea L.; Bail., Spicileg. 566.

Fréquemment cultivé au Maroc et souvent naturalisé.

BORRAGINACÉES

Heliotropium europseum. L. ; Bail, Spicileg. 569. Béni Bou Qitoun.

Myosotis sylvatica IIolTm.; Bail, Spicileg. 572. Ari Aïach.

Lithospermum apulum Vahl ; Bail, Spicileg. 574. Entre Taza, Tebouda et Aïn Sbou.
Echium plantagineum L. ; Bail, Spicileg. 575. Djebel Ouarchako et Ait lèkeddéren (Béni Mtir).

E. confusum de Coincy, in Journ. de Bot. XIV, 298; E. maritimum Guss. et Auct. mult. (non Willd.). Entre Melilia et Ouezzan.

SCROPHULARIACÉES

Verbascum sinuatum L. ; Bail, Spicileg. 583.

Entre Aït Izdeg et ekVrjan (vallée de la 3Ilouïa).

SCROPHULARIA RAHOSISSIHA Lois. ; Willk. et Lge, suppl. Prodr. Hisp. 172; var.

Ari Aïach. Espèce de la France méridionale, de la Corse, de la Sardaigne cl do l'Espagne, nouvelle pour le Maroc.

Linaria heterophylla Desf.; Bail. Spicileg. 588.

Ticht ben Saîd (Béni Mgild).

L. viscosa Dum. Cours; Bail, Spicileg. 589.

Aït Aîssa (Béni Mtir), djebel Boudàa (Bcni Mgild).

Dans la plante recueillie par M. de Segonzac, les fleurs, de la grandeur de celles du L. vulgaris Monch, sont d'un jaune pdle avec le palais orangé et Tépe-ron lilacé.

Linaria lurida Bail Spicileg, 592.

Ticht ben Saïd (Béni Mgild) ; espèce spéciale au Maroc, observée pour la première fois par Ilooker et Bail sur le djebel Tagherot.

LABIEES

Hentha Pulegium L. var. villosa Benth. ; Bail, Spicileg. iî\0.

Béni bou Qitoun.

OMGANUM GLANDULOSUM Desf., FL ail. II, 27; 0. hirtum Auct. mult. (non Link) ; Batt. et Trab., Alg. I, 6*75. — Var. elongatum (vulg. Zater el Anebia).

Djebel Béni Aziz; employé en infusion comme stomachique, par les indigènes, d'après une note de M. de Segonzac. Plante d'Algérie et de Tunisie, nouvelle pour le Maroc.

A part la forme de l'inflorescence qui lui imprime un faciès assez spécial, cette plante ne peut se séparer par aucun caractère bien tranché de l'O. glandu-losum Desf. dont elle n'est vraisemblablement qu'une forme anormale; presque glabre, avec des feuilles subsessiles et plus petites que dans le type, l'Origan des Béni Aziz a des fleurs semblables à celles de l'O. glandulosum Desf. mais opposées deux à deux et disposées en

longs épis grêles et allongés dont la réunion forme une panicule lâche ; cette forme d'inflorescence se retrouve dans une autre espèce de la môme section, l'O. floribundum ^\xnhy (in. Soc, bot, Fr. Il, 286 et FL Alg, exsicc. cent. 3 n** 68) ; mais celui-ci diffère de la plante marocaine par plusieurs caractères, notamment par ses bractées velues égalant le calice, tandis que la variété dont il est ici question a, comme l'O. glandulosum, les bractées glabres et plus courtes que le calice; dans ce dernier, du reste, la pubescence est très variable et certains échantillons portent des épis grêles avec tendance h l'allongement.

Thymus Hunbyanus Boiss. et Ueut. ; Bail, Spicileg. 612.

Entre Melilia et Ouezzan.

T. ALGEMENSIS Boiss. et Reut. ; Batt. et Trab., FI, Alg, I, 674.

Afekfak(Béni Mgild); espèce d'Algérie et de Tunisie nouvelle pour le Maroc.

ROSMAMNUS OFFICINAUS L. Batt. et Trab., FI, Alg. I, 689.

Djebel Béni Aziz, col de Feggous, Buissons h Reggou ; le Romarin, largement répandu dans la plus grande partie du bassin méditerranéen, n'était pas encore connu au Maroc.

Calamintha alpina Benth. ; Bail, Spicileg. 614; C. granatensis Batt. et Trab., FI. Alg. I, 681 (non Boiss. et Reut.).

Imi Khneg (Ari Tassendil); Ticht ben Saïd et djebel Bougader (Béni Mgild). ' G. GRANATENSIS. Boiss et Reut.; Villk. et Lge, Prodr. Hisp. II, 416.

Djebel Boudha (Béni Mgild); plante des niontagnes de TEspagne et de la Sicile, nouvelle pour le 3Iaroc.

NEPETA BOISSIERI Villk., in BoL Zeit. 1857, p. 219 et ap. Willk. et Lge, Prodr, Hisp. Il, 432; var. p. laciniata Willk., loc. cit.

Pentes du Moyen-Atlas ; espèce spéciale aux montagnes de l'Espagne, nouvelle pour le Maroc.

Harrubium vulgare L. var. lanatum Benth. ; Bail, Spicileg. 623.

Pentes du Moyen-Atlas, col de Feggous.

Teucrium Polium L. var. atlanticum Bail, Spicileg. 633.

Aït Aîssa (Béni Mtir).

Ajuga Iva Schreb. ; Bail, Spicileg, 634.

Pentes du Moyen-Atlas, entre Tirnest et Feggous.

PLOMBAGINACÉES

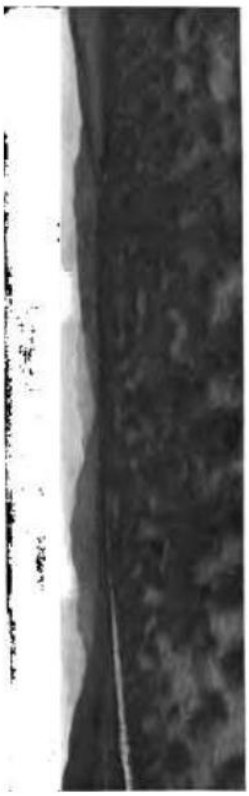
Armeria plantaginea L. var. leucantha Boiss. ; Bail, Spicileg. 561. Aït Arfa (Feleddi).

PLANTAGINACÉES

Plantage Lagopus L. var. lusitanica Bail, Spicileg. 636. Djebel Ouarchako (Béni Mtir).

POLYGONACÉES

On l(*s dit moins féroces que leurs voisins, plus lettrés, plus pieux. Ils ont pour patron le grand saint Si Ahmed Zerrouk, dont la zaouia est tout proche de nous, le même qui fonda en Tripolitaine la secte des Zerroukia, dans la grande confrérie des Chadelia. Mais les Bransi ne se souvieiment ni de h*ur origine tripolitaine, ni du passé de leur tribu, Tune des plus anciennes de la race berbère.



H

SU

a I

S)

60

te

23 mars.

Départ à sept heures trente en remontant Toued Ouerteza que flanque à droite le Djebel bou el-Lil. Quel(|ues ruisseaux viennent de la gauche.

A deux heures nous atteignons une ligne de crête que la route franchit par une brèche rocheuse. Ce portail cyclopéen est le seuil du Rif. En deçà la source Aïn Dro coule au Sud vers Tlnaoun; au delà TAïn Djerf coule au Nord, vers Toued Fellekal.

La physionomie du pays change : le Rif nous apparaît, par cette journée transparente,

Rumex thyrsoîdes Desf. ; Bail, Spicileg. 649. Oued er-Riba (Béni Mtir).

ELPHORBIACÉES

EUPHORBIA NICJEENSIS AU. ; Batt. et Trab., FI. Alg. 1, 802. Aït Arfa (Feleddi), col de Derdoura.

BUXUS BALEARICA Lam.; Willk. et Lge, Prodr. Hisp. 11!, 511. Col de Feggous; Ari Aïach; arbuste nouveau pour le Maroc et qui nétait jusqu'alors connu qu'en Espagne et aux Baléares.

CLPULIFÈRES

Quercus Uex L. ; Bail, Spicileg. 667. Djebel Boudàa et Rabat el-Bahr (Béni Mgild).

i

k

SALICACEES

Populus alba L. yBall, Spicileg. 668. Cours de la ^Ilouîa.

CONIFÈRES

Callitris quadrivalvis Vent. ; Bail, Spicileg. 670.

Buissons à Reggou.

Cedrus Libani Loud. var. atlantica Pari. ; Pinus Cedrus Bail, Spicileg. 670.

Djebel Boudàa, Rabat el-Bahr, ooldllajirt. Djebel Fàzàz (Béni Mgild).

Jiiniperus thurifera L.; Bail, Spicileg. 671, vulg. Aràr, nom commun à tous les Genévriers.

Feleddi, Fàzàz (Ari Tassendil). « Cet arbre est, avec le Cèdre, le seul qui pousse dans les grès de Feleddi; il atteint 12 et 13 mètres de circonférence et pousse en boule, quelquefois pourtant il s'élance en hauteur et atteint 10 ou 12 mètres de haut; il est très tordu par le vent ». (Note jointe par M. de Segonzac aux échantillons).

GNÉTACÉES

Ephedra nebrodensis Tin. ; E. grœca C. A. Mey. ; E. procera Fisch. et Mey. ; Bail, Spicileg. 669. Collines de Selkhat.

IRIDACÉES

Iris germanica L. ; Bail, Spicileg. 676.

Oued er-Riba (Béni Mtir).

Romulea Bulbocodium Seb. etMaur. (sensu latiori); Bail, Spicileg. 677.

Afekfak (Béni Mgild), AU Arfa (Feleddi).

LILIACÉES

Ornithogalum umbellatum L. ; Bail, Spicileg. 688. Djebel Boudàa (Béni Mgild).

CYPÉRACÉES

Carex divisa Huds Bail, Spicileg. 704. Plaine de Selkhat.

GRAMINACÉES

Echinaria capitata Desf. ; Bail, Spicileg. 716. Col de Genfo (Béni Mgild).

AVENA FATUA L. ; Batt. et Trab., FI. Alg. H, 180.

Djebel Ouarchako (Beni Mtir); graniinc^c largement répandue dans le bassin méditerranéen, nouvelle pour le Maroc.

Triticum durum Desf. ; Batt. et Trab., FL Alg. H, 180; race Blé de Médéah Vilm. Les meilleurs blés, 142.

Cultivé dans la vallée de la Mlouïa.

Elymus Caput-Hedusœ L. ; Bail, Spicileg. 732 ; llordeum Caput-Medusae Coss. et I). II.

Djebel Ouarchako (Beni Mtir).

MOUSSES

FontinalisDuriœiSchimp. ;Cardot, Monogr, des Fontinalacées (1893) p. 111. Aïn Sbou.

ENTOMOLOGIE

LISTE DES PRINCIPALES ESPÈCES DE COLÉOPTÈRES

Recueillies par le M*' de Segonzac

Par L. BEDlilL

MEMBRE DE LA SO Cl ÉTÉ . ENTOil O LOG I Q UE DE FRANCE

La collection de Coléoptères rapportée par le marquis de Segonzac comprend quelques types nouveaux et fournit, pour les espèces déjà connues, une série d'indications géographiques extrêmement précieuses*.

11 suffira de mentionner ici ceux des Coléoptères qui peuvent, à des titres divers, présenter le plus d'intérêt " :

Cicindelidœ.

Cicindela Coquei*eli var. Segonzaci, n. var. : elylris [viridibun] plane imniaculatis.

Territoire des Boni Mgild, au Sud de Fès ; un maie.

Carabidœ.

Ocys harpaloîdes Serv. — Territoire des Boni Mgild. Acinopus sabulosus Fabr. — Id.

* Harpalus Lethierryi Reiche. — Territoires des Béni Mgild et des Riata.

• Ophonus (Pseudophonus) griseus Panz. — Haute vallée de l'oued Mlouïa. ' Zabrus (Polysitus) sp. [=^ puncticeps Schaum). — Territoire des Bcni

Mtir, entre Meknès et Fès. — L'insecte marocain est probablement identique au Z. puncticeps, décrit sur un seul exemplaire de la collection de Chaudoir, avec la mention «

xVlgérie » sans indication plus précise.

Bradycellus lusilanicus Dej. — Territoire des Béni Mtir.

* Cette collection a été donnéo au Muséum d'Histoire Naturelle.

* Los noms des espèces nouvelles pour le Maroc sont précédés d'un astérisque {*).

Pelobiidœ.

Pelobius tardus Herbst. — AVn Sbou, au Sud de Fès.

Scarabœidœ.

* Sisyphus Schœfferi L. — Territoire des Béni Mgild.

Onthophagus taurus var. alternatus Orb. — Haute vallée de Toued Mlouîa. O. — andalusicus Waltl. — Territoire des Béni Mgild.

* 0. — marginalis Gebl. — Territoire des Béni MgiW ; un individu femelle, de grande taille et à carène du yertex fortement dentée à ses extrémités.

L'O. marginalis était considéré comme spécial h TOrient, où son aire géographique est très vaste et s'étend jusqu'au Nord de la Chine ; sa capture au Maroc est un fait particulièrement remarquable.

0. — vacca L. — Territoire des Béni Mgild.

* 0. — nebulosus Reiche. — Haute vallée de Toued Mlouîa.

* 0. — sticticus Har. — Même provenance ; une série d'individus.

* Aphodius Segonzaci, n. sp. — Superne modice convexus, valde nitidus, glaber; corpore pedibusque testaceis, capite, prothorace scutelloque piceo-brun-neis, elytris luteo-tcstaceis, sutura anguste brunnea. Gaput planum, subtilis-sime vix punctulatum, sutura frontali tenuissima, simplici ; clypeo lato, antice subsinuato-truncato. Pronotum valde nitidum, disco subtiliter disperse, ad latera crebrius fortiusque punctatum, lateribus leviter arcuatum, angulis posticis rotundalum, basi arcuatum, subsinuatum, anguste marginatum. Scutellum regulariter triangulare. Elytra tenuiter striata, striis punctatis, intervallis latis, fere planis, subtilissime parce punctulatis. Pedes postici graciles, tibiis apice setis inœqualibus coronatis, tarsis longis ac tenuibus, articulo primo longissimo. — Long, o mill.

Territoire des Béni Mgild, un individu (femelle ?).

Cette espèce a la taille et la forme générale de VA. castaneuslWïg. et, comme lui, se fait remarquer par le bandeau tracé au bord antérieur du pronotum ; elle s'en distingue d'ailleurs très nettement par son système de coloration, par le brillant de son tégument et l'extrême ûneâse de sa ponctuation. Elle a peut-être aussi quelque analogie avec VA. lineimargo Reitt., d'Asie-Mineure, autant qu'on peut en juger par la diagnose de ce dernier*.

.4. longispina Kûst. — Haute vallée de l'oued Mlouîa.

' Rhizoirogtis vicarius Bed. *. — Territoire des Béni Ouaraîn.

" R, — humilis Mars, (similis Mars.). — Territoire des Béni Mgild.

Cette espèce est répandue dans les régions montagneuses des provinces d^Oran

* Cf. ReiUer, Bestimm^-Tabell. XXIY. p. 227.

* Bodel, in Bull. Soc. enlom. Fr. [1902]. p. 212.

et d'Alger. Les différences signalées entre humilis Mars et similis Mars^ paraissent individuelles.

* Homaloplia barbara Lucas. — Territoire des Béni Mgild.

* Adoretus Gandolphei Fairm. — Haute vallée de Toued Mloura. Phyllopertha lineata Fabr. [type, var. algirica Reiche et var. Oberthuri

Fainn.]. — Territoire des Bcni Mgild.

Trichius Fortunatarum Blanch. — Territoire des Béni Mgild.

Melasidœ.

* Anelastes barbarus Lucas. — Haute vallée de l'oued Mlouîa ; Tunique individu rapporté par M. de Segonzac est de grande taille (H mill.) ; la longueur de ses élytres semble indiquer que c'est une femelle.

L'i4. barbarus varie beaucoup pour la taille (de 6 à H mill.) et, suivant le sexe, pour la longueur relative des élytres. Il diffère si peu de VA. Druryi Kirby {Latreillei Lee), son seul congénère, qu'on peut supposer que ce n'est qu'une forme dissociée de ce dernier ^

* Anelastidius Feisthameli var. algériens Pic. — Haute vallée de l'oued Mlouîa N'était signalé que d'Espagne, mais existe également en Algérie (environs de Batna et de Bou-Saada).

Dasytidœ.

* Henicopus physom&rus Fairm. — Territoires des Béni Mtir et des Béni Mgild.

* Psilothrix illustris Woll. — Territoire des Béni Mtir.

* Lobonyx gracilis Reitt. — Territoire des Béni Mgild.

Haplocnemus subcostalus var. Bonnairei Pic. — Territoire des Béni Mgild.

Gleridœ.

Cleriis [Trichodes] octopunctaius Fabr. — Territoire des Bcni Mgild.

* Opetiopalpus bicolor Lap. — Même provenance; n'était connu que de la péninsule Ibérique.

Tenebrionidœ.

*Pachychila (Neacisba) prosternalis, n. sp. — Brevis, lata, nigra, nitida, fere laîvis. Caput vix punctulatum ; epistomo immarginato, inter mandibulas in dentem truncatum producto ; oculis immcrsis. Pronotum brevissimum, valde transversum, rétro abrupte déclive, lateribus antice obliquis, postice late rotun-datis, margine antico haud interrupto, margine laterali postice valde deflexo et

* Le Druryi est signalé de Vancouver, de l'Orégon, de la Californie, du Mexique et aussi du Nord de la Perse; le barbants a été trouvé en Tunisie, en Algérie, en Corse, en

Provence, etc.

24

deorsum dcleta, margine basali recto. Elytra ampla, convexa, anlice late rolun-dala, ad humeros haud plicata, poslice rostrato-producta. Prosternum ultra coxas in mucronem valde productum. — Long. 13 mill.

Territoire des Béni Mgild ; un individu.

Par son pronotum tombant brusquement en arrière, à rebord latéral effacé postérieurement et largement séparé du rebord de la base, ainsi que par ses élytres prolongés en forme de bec à leur extrémité, cette espèce appartient au sous-genre Neacisha Reitt., créé récemment pour le Pachychila dissecta Kr. * Elle diffère de ce dernier par son épistome sans bourrelet en avant, par sa saillie prosternale prolongée en longue pointe au delà des hanches antérieures, par sa taille bien plus grande, sa forme large, etc.

Asida acuticosta Fairm. — Territoire des Béni Mgild.

Hoplarion [Micrositus] decurtatum Fairm. — Id.

Alleculidœ.

* Omophlus [Heliotaurus) maroccanus Lucas. — Territoire des Riata. Malgré le nom qu'elle porte, cette espèce n'avait pas encore été trouvée

ailleurs qu'en Algérie.

0. — ruflthorax Reitt. — Territoire des Béni Mtir.

Hymenalia crassicollis Fairm. {bispilosa Desbr.) — Haute vallée de l'oued Mlouîa.

Gurculionidœ.

BrachyjThinus (Arhammichntis) nitidiventris Fairm. — Territoires des Béni Mgild et des Béni Ouaraîn.

Uypera (Antidonns) fallax Gapiom. (fallaciosa Desbr.) — Territoire des Béni Mgild.

* Gonocleonus Helferi Ghevr. — Montagnes du territoire des Riata. Pendant longtemps, cette remarquable espèce n'a été connue que de Sicile ;

on Ta retrouvée depuis en Algérie, d'abord au djebel Cheliah, dans l'Aurès, et tout récemment au djebel Babor (capitaine Vauloger de Beaupré) ; sa découverte au Maroc recule notablement les limites de son habitat qui ^ réduit, comme on le voit, à quelques massifs montagneux isolés et très distants les uns des autres.

* Liams palpebratus Bohena. (acutus Bohem.) — Territoire des Béni Mtir et haute vallée de l'oued Mlouîa.

* L. — punctiventris Bohem. — Territoire des Béni Mgild. . • I. — scolopax Bohem. — Id.

Baris quadraticollis var. semimbra, n. var. : Nigra, antennis, pedibus clytrisque robro-castaneis, elytrorum area magna communi, basi incipiente, sobtriangalari^maciilaque oblonga, sub humero, nigricantibus.

* Beitter, 1900, Aft(tmM.-r«MI. XUl, p. 147.

Territoire des Boni Mtir.

L'unique individu rapporté par M. de Segonzac est d'assez petite taille (3 mill.) ; sa coloration est singulière, mais à part cela il ne paraît pas différer du B, quadraticollis Bohem.

* Balaninus venostis Grav. — Territoire des Béni Mgild.

C'est la première fois que cette espèce, si vulgaire, en Europe, est constatée positivement en Afrique*.

* Sphenophorus parumpunctatus Gyllh. — Territoires des Béni Mgild et des Hiata.

Gerambycidœ.

* Conizonia s/?.? {fuscicomis Ileyd.). — Territoire des Béni Mgild; un seul individu, fortement mutilé.

L'insecte marocain répond bien à la description du C. fuscicomis Heyd., espèce encore peu connue et dont le /|//>e parait être d'Algérie. Il a, comme lui, les antennes bicolores (articles 1-3 noirs, 4-11 roux).

Ghrysomelldœ.

* Chrysomela marginaia L. — Territoire des Béni Mgild.

* Lyperus maurilanicus Pic. — Id.

Monolepta eryihrocephala Oliv. — Haute vallée de l'oued Mlouïa.

HYMÉNOPTÈRES

RÉCOLTÉS PAR LE M** DE SeGONZAC, AU MaROC

Dûtcriuination par MM. Ehnest ANDRF^ et Robert du HUYSSON, préparateur au Laboratoire (rEntomologie.

D'après les données que Ton a actuellement, on sait que pour les Hyménoptères la faune du Maroc est à peu de chose près la môme que relie de nos colonies d'Algérie et de Tunisie. Beaucoup d'espèces habitent en mOme temps que le Maroc, TEspagne et les côtes d'Europe baignées par la Méditerranée. Il sera facile de s'en rendre compte, car nous indiquerons Taire do dispersion de chacune des espèces rapportées par M. de Segonzac.

* Desbrocliers des Logos Ta citéo d'Algérie, sans indication plus précise, mais ce ronseignemont est extrêmement douteux.

Formicidœ.

Plagiolepis pygmœa Latreille Ç. — Béni Mgild. — Espèce répandue dans toute l'Europe centrale et méridionale de même que dans toute la région méditerranéenne.

Myrmecocystus viaticus Fabricius ^. — Vallée de l'oued Mlouia. — Habite la région méditerranéenne, TÉgypte, TAbyssinie, le Sénégal, l'Asie occidentale et centrale, etc.

Myrmecocystus alHsquamis E. André Ç. — Béni Mgild, vallée de l'oued Beth et Djebel Boudàa. — A été signalé du nord de l'Afrique et de Syrie.

Aphœnogaster barbara Linné Ç. — Béni Mgild, vallée de l'oued Beth et Djebel Boudàa.

— Se rencontre dans tout le bassin de la Méditerranée.

Aphœnogaster arenaria Fabricius Ç. — Béni Mgild, vallée de l'oued Beth. — Se trouve en Algérie, Tunisie, Egypte et Syrie.

Aphœnogaster testaceopilosa H. Lucas ^. — Béni Mgild, vallée de l'oued Beth. — Habite également l'Espagne, la France méridionale, la Tunisie, la Dal-matie, la Sardaigne, etc.

Tetramorium caespitum Linné, race semilœve André ^. — Vallée de l'oued Mlouîa et Djebel Aîachi. — Cette espèce est signalée dans toute l'Europe, mais sa variété semilœve André est particulière au nord de l'Afrique et à l'Europe méridionale.

Mutillidœ.

Dasylabris maura Linné, variété arenaria Fabricius 9 • — Vallée de l'oued Mlouîa et Djebel Aîachi. — Abonde dans tout le bassin de la Méditerranée en Europe, en Afrique et en Asie.

Ghrysididœ.

Chi^sis cuprata Dahlbom cf. — Vallée de l'oued Mlouîa et Djebel Aîachi. — Cette jolie petite espèce était connue de l'Espagne et du Caucase.

Eumenidœ.

Odynei^s fastidiosissimus H. de Saussure cf. —Béni Mgild, vallée de l'oued Beth et Djebel Boudàa. — Est assez répandue dans tout le bassin de la Méditerranée.

Ichneumonidœ.

Acœnites dubUalor Gravenhorst 9- — ^^eni Mgild, vallée de l'oued Beth et Djebel Boudàa. — Espèce abondante également en Algérie et en Tunisie.

Melliferidœ.

Nomada thersites Schmiedeknecht 9- — Riala, entre Fès et Oujda. — D'abord de'crite de Sarepta, cette abeille parasite a été retrouvée en Algérie.

HEMIPTERES

Récoltés par le M'" de Segonzac^ au Maroc Détermination par M. Joanny MARTIN, préparateur au Laboratoire d'Entomologie.

Pentatomidœ.

Sciocoris teJTeus Schrank. — Béni Mgild, vallée de Toued Beth et [Djebel Boudka.

Cette petite espèce de Pentatomidœ est assez fréquente en Europe, mais ne semble pas avoir été encore signalée au Maroc où sa présence est intéressante.

Sciocoris maculatus Fieber. — Capturée dans la vallée de la Mlouïa, habite l'Europe méridionale, l'Algérie et Madère.

Codophila varia Fabricius. — De la Mlouïa, se rencontre en Europe et en Algérie. Sa présence au Maroc est toute naturelle.

Lygœidœ.

Lygœus pandurus Scopoli. — Variété militaris Fabricius, a été récoltée près de la Mlouîa,

dans les plaines et montagnes des Béni Mtir, Béni Mgild, vallée de l'oued Beth et djebel Boudàa. C'est un Lygœidœ extrêmement répandu. On le trouve partout en Europe, en Afrique jusqu'au Cap, aux Indes, en Birmanie et aux Philippines.

Aphanus leucodeiinus Fieber. — Des Béni Mgild; espèce répandue en Europe et le Nord de l'Afrique.

Aphanuspineti IlerrichSchœffer. — Des lliata, entre Fès et Oujda. L'exemplaire un peu immature doit se rapporter à cette espèce qui habite l'Europe méridionale et l'Algérie.

Emblethis angustus Montandon. — Mlouîa, se trouve dans la France méridionale, la Corse et l'Algérie.

Pyrrhocoridœ.

Pyn^hocoris œgyptius Linné. — Des Béni Mgild, espèce répandue dans tout le bassin méditerranéen.

Goreidœ.

Pseudophhlœus WalUii Herrich-Schœffer. — Récolté près de la Mlouîa. Se trouve également dans tout le bassin méditerranéen.

Reduviidœ.

Oncocephalus acutangulus Reuter. — Ruduviidœ récolté dans les Reni Mtir. On le connaît de Syrie et d'Algérie.

Quelques exemplaires de la famille des Capsida> ont été recueillis dans les Béni Mtir et dans le bassin de la Mlouîa. Leur mauvais étal de conservation (ce sont des insectes très difficiles à préserver)ne permet pas leur détermination.

Gercopidœ.

Triecphora numida Guérin. — Trouvée aux Béni Mgild, est spéciale à l'Algérie.

Triecphora sanguinolenta Linné. — Variété complètement noire, est intéressante à ce point de vue; c'est le seul exemplaire peut-être connu ou la coloration noire ait envahi aussi complètement la surface du corps de cet homoptère. Il a été récolté chez les Béni Mtir.

VII NUMISMATIQUE

Ces deniers romains trouvés dans la Qaçba du djebel Zerhoun remontent tous à l'époque de Dioclétien ou de ses collègues. Ils ont été frappés en Italie et en Gaule ; aucun ne provient, comme on s'y attendrait, d'Afrique ou d'Espagne.

Le relevé de ces monnaies est l'œuvre de M. Jules Maurice; il m'a été obligeamment communiqué par M. René Gagnât, membre de l'Institut.

1. Gallien. gallienvs avg. Sa tête radiée^ à droite. î^ sou cons. avg. Gieval ailé^

à droite. Différent monétaire : -^ . Atelier de Uome.

2. Tétricus. imp. c. tetricvs p. f. avg. Son buste radié et cuirassé à droite.

î^ AEQviTAS AVGG. L'Équité, debout à gauche, tenant une balance etunc corne d'abondance (Cohen, 8j. Frappée de 268 à 273.

3. Tacite, imp. c. m. cl. tacitvs avg. Son buste radié, drapé et cuirassé, à droite.

^ pRoviDENTiA AVG. La Providcncc, debout à gauche, tenant une baguette et une corne d'abondance (Cohen, 100). Frappée en 273-276. Différent

monétaire : x^ïâ • Atelier de Rome.

Le chiffre xxi, chiffre de valeur traditionnel, est porté sur les deniers de Dioclétien, de même que sur les plus grandes pièces de bronze; toutes ces pièces sont de l'espèce du denier de Dioclétien. L'atelier de Lyon fonctionne avec trois officines : A-B-r, ou I-II-IH, ou P-S-F.

4. Môme droit. ^ protide, avg. La Providence, à gauche, tenant un globe et une

bas te transversale (Variété de Cohen, 90). Atelier de Lyon. Inédite.

* Cos monnaies, et quelques autres récoltées dans co même voyage mais dont la provenance n'a pu être établie d'une façon précise, sont entre les mains do M. René Gagnât.

On s'est servi, pour les Dioclétien et Maximion Hercule de l'ouvrage de G. Voetter. Die Diode lianische-telravchie Kupfer prûgungen, dans la Sutnismatische Zeitschrift, ,1901. : !

5. Probns. imp. probvs avg. Son buste radié et cuirasse, à droite. ^. piabtas avg.

La Pieté voilée, debout à gaucbe, tenant une patère et un objet. Différent monétaire : yj- Atelier de Lyon. Inédite,

6. IMP. c. M. AVB. PROBVS P. F. AVG. Son buste radié, à gauebe, avec le manteau

impérial, tenant un sceptre surmonté d'un aigle. ^. sou ixvicto. Le Soleil radié, à demi nu, dans un quadrige au galop à gauebe, et tenant un globe et un fouet (Coben, 662). Différent monétaire : ^^îp . Atelier de Lyon.

7. Cams. imp. carvs p. f. avg. Son buste radié et cuirassé, à droite. ^. virtvs

AVGG. Mars casqué, debout à gauebe, appuyé sur un bouclier et tenant une baste (Coben, ilO). Différent monétaire : yxû • Atelier de Rome.

8. Carin. carixvs kvbil. caks. Son buste radié, drapé et cuirassé, à droite.

^. sAEGVLi FELICITAS. Lc prince, debout à droite, en babit militaire, tenant un globe et une baste transversale (Coben, iloj.

9. Dioclétien. imp. c. c. val. diocletianvs p. f. avg. Son buste radié, drape et

cuirassé, à droite. ^. iom conserv.vt. avgg. Jupiter nu, debout à gauche, avec le manteau sur Tépaule gauebe, tenant un foudre et une haste (Coben, 240). Différent monétaire : _L_L- Atelier de Lyon. Frappée vers 287.

10. imp. diocletianvs avg. Son buste radié et drapé, à droite. ^. Même revers,

sauf que Jupiter tient un foudre et un sceptre (Coben, 237). Différent

monétaire xxïT-B-r-A-E • Atelier de Rome. Frappée vers 285.

L'atelier de Lyon ne fonctionne qu'avec trois ofûcînes à cette époque, celui de Rome

avec cinq.

11. Hazimien Hercule, imp. maximianvs p. f. avg. Son buste radié et cuirasse, à

droite. ^.[Comme le précédent (Coben, 335). Différent monétaire : xxTFi • Atelier de Rome. Frappée vers la même époque.

12. Dioclétien. imp, c. c. val. diocletl\nvs p. f. avg. Son buste radié et drapé, à

droite. ^. lovi coxsertat. avg. Même revers (Coben 21S). Différent monétaire : Ji _L. Atelier de Lyon.

13. IMP. diocletianvs avg. ^. Le même (Coben, 214). Différent monétaire :

nTÂ-B-r-A-E • Atelier de Rome.

14. IMP. c. c. VAL. DIOCLETIANVS P. F. .vvG. Sou bustc radié et drapé, à droite.

fi. lovi coNSER. AVGG. Jupitcr nu, debout à gauebe, tenant un foudre et s'appuyant sur un sceptre ; à ses pieds, à gauebe, un aigle (Cohen, 182). Différent monétaire : j^ . Atelier de Rome. Différent monétaire : ^ . Atelier de Lyon. Frappée en 287.

15. Maximien Hercule, imp. c. maximianvs p. f. .\vg. Son buste, casqué et cui-

rassé, à droite. ^. virtvti avgg. Hercule nu, debout à gauebe, se préparant à frapper l'Hydre. Sans exergue. Inédite.

16. Constance I Chlore, constantivs nob. c. Son buste radié et drapé, à droite.

S^. ORiENS AVGG.Le Sôlcil radiera demi nu, debout à gauche, levant la main droite et tenant un fouet (Cohen, 240). Différent monétaire : -g- . Atelier de Lyon.

17. Haximien Hercule, imp. g. val. maximianvs avg. Son buste radié et drapé, h

droite. ^. hercvli pacifero. Hercule nu, debout h gauche, tenant de la main droite un rameau et la massue et de la gauche la peau du lion (Cohen, 280). Différent monétaire : £i. Atelier de Lyon.

18. IMP. G. MAXIMIANVS P. F. AVG. Sou bustc radié et cuirassé, h droite. ^. lovi

TVTATORi AVGG. Jupitcr uu, dcbout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant une Victoire sur un globe et s'appuyant sur un sceptre ; h ses pieds, à gauche, un aigle (Cohen, 386). Différent monétaire : i.. Atelier de Lyon. Frappée en 289.

19. iMP. G. MAXIMIANVS P. AVG. Sou bustc radié et cuirassé, à droite. ^. pax .vvgg.

La Paix, debout à gauche, tenant une Victoire sur un globe et un sceptre transversal'(Cohen, 455). Différent monétaire : jfp J_. Atelier de Lyon. Frappée en 287.

20. IMP. MAXIMIANVS AVG. Sou bustc radié, à gauche, avec le manteau impérial, et

levant la main droite. ^. Le même (Cohen, 441). Différent monétaire : -g- • Atelier de Lyon. Frappée en 291.

21. Même légende. Son buste radié et cuirassé, à droite. ^. Le môme (Cohen,

438). Différent monétaire : -^ . Atelier de Lyon. Frappée en 291,

22. IMP. MAXIMIANVS AVG. Son bustc radié et cuirassé, à droite. S^. Même légende.

sous cette lumière blonde, comme une terre montagneuse, fauve et pelée, striée parles affleurements des schistes, hérissée de blocs de grès. Quelques buissons, de rares arbres, y mettent des taches d'ombre grises. La vallée d'érosion où nous cheminons est orientée Nord-Sud, ses bords sont découpés à pic et les crues d'hiver y tracent leurs niveaux. On nous dit que ce ravin est la haute vallée de Toued Msoun, auquel on donne ici le surnom de Msoun el-Alchan, — le Msoun assoifle — épitliète qui nous renseigne clairement sur le régime des eaux de ce bassin à la saison chaude.

Plus loin, sur les pentes dominant Toued Brouma, commence une foret clairsemée, aux arbres rabougris et tordus, arars, pins et chônes lièges, végétation misérable à qui cette contrée doit son aspect de solitude désolée (ît son mauvais renom. La légende Ta peuplée de grands fauves et de brigands. Renseignements pris, ces bois n'abritent ni lions, ni panthères, on n'y trouve que le chacal, la hyène, quelques lièvres, des lapins, des perdreaux rouges et, par hasard seulement, des sangliers. Quant aux brigands, ceux de Gsennaïa ne sont pas pires que ceux des tribus voisines.

Les gens que nous avons rencontrés ont la peau très noire, le type et le costume sont les mûmes que chez les Ilranès. Les femmes, selon l'usage berbère, ne sont pas voilées ; elles montent à cheval ou à mule à caUfourchon, elles sont vêtues de chiffons de toile et coiff'ées d'un simple foulard. Elles réunissent leurs cheveux en deux nattes tressées de laine noire (jui tombent sur les épaules ou sont rattachées sur le sommet de la tête. Elles travaillent aux champs, ne portent aucune amn», ne prennent pas part aux batailles, si ce n'est pour porter des nmnilions aux

" Il

o -^

H «

O i

«a

6C •

La Paix tient une branche d'olivier et un sceptre transversal (Cohen, 434). Différent monétaire ; J,. Atelier de Lyon. Frappée en 290.

23. IMP. G. MAXIMIANVS P. F. AVG. Sou bustc radié ct cuirassé, à droite. î^. Différent monétaire : ±. Atelier de Lyon. Frappée en 290.

24. Dioclétien. diocletianvs p. f. avg. Son buste radié et drapé, à droite, casque enlevé. ^. pax aetern. La Paix marchant à gauche, tenant une branche de laurier et un sceptre (Cohen, 356).

25. Haximien Hercule, imp maximianvs p. f. avg. Son buste radié, drapé et cuirassé, à droite. ^, salvs avgg. La Santé, debout à droite, nourrissant un serpent qu'elle lient dans ses bras (Cohen, 515). Différent monétaire : — . Atelier de Lyon. Frappée en 291. La lettre C est un signe de valeur.

26. IMP. MAxiMiANus AVG. Mémcs typcs (Cohen, 616). Différent monétaire :— , Atelier de Lyon. Frappée en 291.

27. Même légende au droit, avec son buste radié à gauche, le manteau impérial et levant la main droite (Cohen, 522). Différent monétaire : -j-. Atelier de Lyon.

28. Dioclétien. imp. diocletianvs avg. Son buste radie et cuirasse, à droite. ^. lovi AVGG. Jupiter nu, debout à gauche, le manteau sur l'épaule gauche, tenant une Victoire sur un globe et appuyé sur un sceptre ; à ses pieds, à gauche, un aigle (Cohen, 147;. Différent monétaire : y . Atelier de Lyon. Frappée en 291.

29. Même légende ; son buste radié, h gauche, avec le manteau impérial, et tenant un sceptre surmonté d'un aigle (Cohen, 153). Différent monétaire : -j^ . Atelier de Lyon.

30. Haximien Hercule, ihp. maximianvs avg. Buste analogue (Cohen, 316). Différent monétaire : -j^ . Atelier de Lyon.

31. Même légende du revers, mais Jupiter, à demi-nu, assis à gauche, tenant un globe surmonté d'une Victoire, et un sceptre.

32. Dioclétien. imp. diocletianvs avg. Son buste radié et cuirassé, à droite (Cohen, 169). Différent monétaire : -^ . Atelier de Lyon. Frappée en 291.

33. Haximien Hercule, imp. maximianvs avg. Son buste radié, drapé et cuirassé, à droite (Cohen, 323). Différent monétaire :-;^ . Atelier de Lyon. Frappée en 291.

34. Constantin I le Grand, fl. val. constantinvs nob. g. Son buste lauré et cuirassé, à droite. ^. genio pop. rom. Le Génie tourelé, à demi nu, debout à gauche, tenant une patère et une corne d'abondance (Cohen, 196). Différent monétaire : -p^. Atelier de Trêves. Frappée en 306. 33. CONSTANTINVS P. F. AVG. Son bustc lauré, drapé et cuirassé, à droite. ^. soli iNviCTO GOMiTi. Le SoIcil radié, debout à gauche, levant la

main droite et

TIF

tenant un globe (Cohen, 525). Différent monétaire : pjx • Atelier de Lyon. Frappée de 315 à 320.

36. IMP. CONSTANTINVS AVG. Sou bustc lauré, drapé et cuirassé, à droite (Cohen,

530). Différent, atelier et dates : les mêmes.

37. CONSTANTINVS AVG. Sa têtc lauréc, à droite. ^. sarmatia devicta. La Victoire

marchant à droite, tenant un trophée et une palme, posant le pied sur un captif qui retourne la tête (Cohen, 487). Frappée à l'occasion de la défaite des Sarmates, en 322.

k

VÏII

NOTE CA.RTOGRA.PHIQUE'

L'un des principaux objectifs du marquis de Segonzac était de recueillir des données géographiques précises en aussi grand nombre que possible sur les régions inconnues ou déjà pénétrées qu'il allait traverser. Les observations de cet ordre ont donc été, pour ainsi dire, incessantes ; elles se sont poursuivies dans toutes les parties de l'itinéraire, sans que l'activité avec laquelle elles étaient faites se soit ralentie un seul moment. Les instruments employés pour le levé topograpliique ont été la boussole Peigné, le baromètre anéroïde, l'hypsomètre et la montre ; les distances ont été évaluées au moyen du temps mis à les parcourir et de la vitesse de la marche estimée avec soin. Indépendamment de ces indications qui n'auraient défini que le cheminement du voyageur, des visées à la boussole, et, en de nombreux cas, au sextant, ont rattaché une notable quantité de points remarquables à l'itinéraire et ont ainsi permis d'étendre considérablement de part et d'auti'e de celui-ci la recoimaissance géographique des pays traversés. Les différentes notations relatives au travail topographique ont été portées sur des carnets de papier quadrillé, de petit format afin d'être plus facilement dissimulés; la page de droite contient les colonnes suivantes : numéro de l'observation, heure, azimut de la route, pression barométrique, hauteur thermométrique, vitesse de la marche, observations ; la page de gauche est réservée au croquis à vue du terrain, chaque carreau du papier représentant une distance de cinq cents mètres à l'estime. Une base stable a été donnée à ces itinéraires par les observations astronomiques faites par M. de

* Los éléments qui ont servi à la construction des cartes : observations astronomiques, détermination des positions géographiques, carnets d'itinéraire, croquis au 1/100.000, profils, clichés photographiques, sont entre les mains de M. de Flotte Roquevaire.

VOYAGES AU MAROC

Segonzac aussi fréquemment que le temps et les circonstances le permettaient; on trouvera d'autre part les valeurs de ces positions; il n'en a pas été fait dans le Sous, en 1899. Ces divers documents représentent un parcours de 3 260 kilomètres environ. Ils ont été dressés à Téchelle du 100.000*', puis cette première construction a été appliquée sur une projection à Téclielle et assujettie aux positions géographiques déduites des calculs astronomiques. Cette superposition a entraîné le rejet de quelques-unes des positions, observées dans des conditions défavorables ou douteuses et inconciliables avec le levé topographique auquel on a donné la préférence.

Les positions qui forment le canevas astronomique de la carte établie définitivement au 250.000", sont :

Entre autres résultats il ressort de ces travaux que les longitudes admises jusqu'ici pour le Moyen-Atlas et la partie centrale du Haut-Atlas sont trop faibles ; le déplacement vers TOuest atteint, aux environs de •TAri Aïach 40' d'arc, à peu près, par rapport aux données du vicomte de Foucauld(l883-8i)^ Il faut noter ici que dans les régions occidentales du Maroc, notamment dans le Haut-Atlas, le capitaine Larras^ a constaté que dans presque tous les cas ses longitudes sont sensiblement supérieures aux valeurs adoptées jusqu'ici, à commencer par Merrakech qui avance vers l'Ouest de 20' environ'. Il y a donc là un problème d'un intérêt tout particulier à résoudre, et il est très désirable que le rattachement soit fait entre les points déterminés par le marquis de Segonzac et le

* Vicomle Ch. de Foucauld, Reconnaissance au Maroc. Un vol. de texte et un aUas. l>aris. 1888. in-4<» ; f"- i7 de TAtlas.

* Documents administratifs.

» La Géographie. — Bull, de la Soc. <ie Géog., 1902, 15 février, p. 128-129.

capitaine Larras, pour apporter un élément de contrôle dans cette question si importante.

La somme de nos connaissances géographiques sur les régions visitées par M. de Segonzac, était, antérieurement à ses voyages, fort peu considérable. Le Rif, de par son impénétrabilité, était Tune des provinces les moins connues du Maroc. Les seules données positives que nous en possédions étaient le tracé du littoral méditerranéen * levé par les hydrographes français en 1854, et aux extrémités orientale et occidentale du pays les observations de Henri Duveyrier en 1886^ et du capitaine Thomas^, en 1889, qui voyagèrent, le premier le long de la côte, entre la frontière algérienne et Melilia, le second entre Fès et Tetouan par Ech-Chaoun, le Chechaouen du vicomte de Foucauld. Mais si ces explorateurs nous avaient rapporté des informations de la plus haute valeur, publiées tardivement pour l'un, restées inédites pour l'autre, sur la zone littorale et le pays des Djebala, l'intérieur du massif restait presque inconnu.

En 1666 le Rif avait été traversé, par Roland Frejus\ de la baie d'Ai-houcemas à Taza sur l'Inaoun, tous deux points de l'itinéraire de M. de Segonzac ; les tentatives postérieures avaient toutes échoué, jusqu'à celle de Georges Forret, en 1899. Les renseignements indigènes formaient la base de nos connaissances naturellement fort vagues. En 1846, E. Renou avait réuni et mis en œuvre les indications des anciens géographes dans la Description géographique de rEmpire de Maroc^ \ en 1848^ le capitaine Beaudoin, après avoir centralisé une très grande quantité d'informations indigènes, avait donné dans sa Carte de l*Empire de Maroc* un tracé du Rif excellent dans ses grandes lignes et qu'en bien des points les documents postérieurs n'ont fait qu'obscurcir. On distingue nettement sur cette carte la caractéristique de la géographie du système montagneux du Nord du Maroc : des chaînes parallèles, épousant la courbure du littoral

* Service hydrographique de la Marine. — 1« Instructions nautiques sur le MaroCy V Algérie et la Tunisie. Paris. 1899 ; 2» Carte 1711. — Du Détroit de Gibraltar aux Iles Zafarines,

* De Teletnsan à Melila en 1886, par Henri Duveyrier. Bull, de la Soc. de Géog., 1893; p. 183-222 ; carte au 360.000«.

' Doc. mss.

* Relation d'un voyage fait dans la Mauritanie en Affrique, par le sieur Roland Frejus, en l'année 1666. Paris MDGLXX, in-12.

* Exploration scientifique de l'Algérie, VIIC. — Description géographique de l'Empire de Maroc, par E. Renou. Paris : MDCGGXLVI ; carte.

' Carte de l'Empire de Maroc, par le capitaine d'Etat-Major Beaudoin, Paris, 1848; 1 : 1.500.000.

de la Méditerranée et entre lesquelles coulent, de part et d'autre d'un massif central, gisant par 6**30' 0. environ, des rivières importantes, tributaires, les unes de la mer Méditerranée comme l'oued Qert, l'oued Nekour et l'oued Riss, ou de l'océan Atlantique, comme l'oued Ouerra, par l'intermédiaire du principal collecteur du versant 0., le Sbou.

Récemment, en 1895 et 1900, l'éminent arabisant et berbérisant A. Mouliéras a publié les précieux souvenirs * d'un voyageur musulman, Mohammed ben Tayyeb, qui a sillonné en tous sens le Rif et la province des Djebala. Enfin en 1899, Georges Forret, que nous signalions plus haut, a traversé le Rif de l'Algérie à Fès par Melilia, en suivant une route qui se confond en partie avec celle de M. de Segonzac au retour; mais nous ne citons ce voyageur que pour mémoire, ses documents n'étant pas encore publiés, ce que nous ferons d'ailleurs prochainement.

A. Avant de pénétrer dans le Rif, le marquis de Segonzac s'est rendu de Tanger à Fès par Ouezzan. Les routes qui relient ces points sont faciles et bien connues, mais cette facilité môme à les parcourir n'a pas été sans nuire à leur intérêt topographique et leur étude a souvent été négligée par les voyageurs. Au contraire les levés de M. Segonzac commencent aux portes de Tanger.

1** De Tanger à El-Qçar el-Kebir. — Le premier levé sérieux — de beaucoup supérieur à celui d'Ali-bey * — qui a été fait de cette section est celui du lieutenant de Caraman, en 1825, qui conserve sa valeur encore aujourd'hui^. Depuis, en 1876, M. Tissot, ministre de France au Maroc, a publié une excellente Esquisse du royaume de Fès^ à laquelle les lieutenants de vaisseau des Portes et François ont fourni en 1878 de bons repères astronomiques*. En 1883, 1884 et 1885, le vicomte de Foucauld* et le G* J. Le Vallois ' ont tracé d'intéressants itinéraires dans cette région, le premier se tenant en dehors de la zone visitée par Tissot. Le

• Aug. Mouliéras. Le Maroc inconnu, 1" partie : Exploration du Rif, Paris, 1895, in-8». 2 caries ; 2« partie : Exploration des Djebala. Paris, 1899, in-8«, 1 carte.

« Voyages d*Ali Bey el Abbassi. Paris. MDCGCXIV, 3 vol. in-8«, 1 atlas. — Carte du Royaume de Maroc construite par Ali Bey el Abbassi [1 : 2.000.000].

' Notes militaires sur la partie du Maroc parcourue par Adolphe de Caraman. Le Spectateur militaire, t. XXXVII. Août 1844, p. 525*574. — Carte : Reconnaissance militaire de la route de Tanger à Fez. Août 1825 [1 : 250.000].

• Itinéraire de Tanger à Rbat, par C. Tissot. Bull. Soc. Géog., Septembre, 1876, p. 225-294 ; carie : Esquisse topographique d*une partie du royaume de Fez. 1872-1875. 1 : 1.500.000.

' Itinéraire de Tanger à Fez et à Meknès, par MM. des Portes et François. BuU. Soc. Géog., Mars 1878, p. 213-228 ; carie, 1 : 1.500.000.

• Op. cit.

' Itin. dressés par R. F. R ; mss.

chemin du marquis de Segonzac, est commun avec celui du lieutenant de Caraman. Les documents de ces voyageurs sont d*accord entre eux pour montrer que le tracé de la coteau sud du Cap Spartel doit être reporté vers rOuest de quelques minutes, contrairement aux indications des cartes marines ^

2^ D'El'Qçar el-Kebir à Fès, par Oiiezzan. — La route suivie jusqu'à Ouezzan est celle qu'a levée en 1886, le comte H. de Castries, dont les travaux topographiques fort importants, qui s'étendent de Mogador à Tanger, sont restés inédits. Entre Ouezzan et le point de passage de l'oued Ouerra il n'existait qu'un travail peu complet par M. P. de Lamarti-nière^ Cette région a été traversée à deux reprises par M. de Segonzac dont le levé offre ainsi de sérieuses garanties d'exactitude. Sur une courte étendue, entre Aïn Gerouach (Aïn Carouacha) et le gué du Ouerra son itinéraire est comnmn avec celui du lieutenant de Caraman, puis devient nouveau jusqu'à l'oued Sbou qu'il franchit à la Mechra Abadin, proche de celle de l'Hajrat ech-Cherifa, employée par de Foucauld ; il se confond ensuite avec celui de ce dernier jusqu'à Fès.

B. RiF. — 1** De Fès à Melilia. — La première partie de cette route emprunte la vallée de l'oued Inaoun et coupe les affluents septentrionaux de cette rivière à une dizaine de kilomètres en moyenne, de leur confluent. Colvile' en 1880, le comte de Chavagnac* l'année suivante, le vicomte de Foucauld en 1883, ont parcouru cette dépression dont Tinsécurité ordinaire a rendu difficile l'étude détaillée, bien qu'il s'y attache, pour nous. Français, surtout, un intérêt très particulier : c'est en effet par cette vallée que passe la voie d'accès naturelle de l'Algérie au Maroc, d'Oudjda à Fès. La position principale de cette région est Taza dont le gisement modifié par M. de Segonzac a servi de repère au tracé de l'itinéraire vers le Rif qui s'y relie par des visées. Le marquis de Segonzac entre en pays inconnu à peu de distance au Nord de Taza, entre Meknassa et-tahtania etMeknassa el-fouqania, à l'oued Ouerteza; il y restera jusqu'auprès de Melilia. Après avoir quitté le bassin de l'oued Inaoun pour celui de l'oued Msoun, l'itinéraire traverse par 1005 mètres la première chaîne rifaine, issue du dj. Branès, il remonte ensuite le cours supérieur du Msoun qui

* Carte marine, n* H65.

MI. M. P. de La Martinière. Morocco : London, 1889, in-8*. — Carte 3 (au 200.000*). ^ Cap. Colvile, A ride in petticoats and Slippers. London 1880, in-8*. — Caria [I : 500.000 env.].

* De Fez à Oudjda, par le comte Maurice de Cbavagnac. Bull. Soc. Géog., 3* trim. 1887 p. 269-351. — Carte. 1 : 800.000.

porte successivement les noms d'oued Aouizein et d'oued Azrou : il coule dans une vallée profonde orientée Nord-Sud, dominée à l'Ouest par le dj. Branèset à l'Est par les pentes du dj. Azrou, chez les Gsennaïa. L'orographie de la région se trouve ainsi simplifiée. En efiet, à l'encontre deRenou,le capitaine Beaudoin plaçait les sources de l'oued Inaoun (Yenahoun), sensiblement à la latitude de celles de l'oued Msoun, et faisait suivre à son cours supérieur une direction parallèle à celle de ce dernier, une chaîne de hauteurs séparant les deux rivières. Les deux chemins conduisant de Taza à Tafersit n'étaient ainsi que le dédoublement de la même route suivie de tout temps par les caravanes, celle que prit Roland Frejus en 1666. Un certain nombre de noms de lieux permettent cette identification. Tizerac, des Vladgro, doit être Nezrak, chez les OuladDjerou; le village d'El-Merabtin est probablement celui que commandait à cette époque le Caïd Saïde Etuiry Morabite ; le nom de Toued a d'autre pari fort peu changé : nous voyons en efl"et que Roland Frejus se reposa sur les bords de Youed-Mçon avant

d'arriver à Souaquin, nom que nous ne retrouvons pas dans les notes de M. de Segonzac.

La ligne de partage entre les affluents de l'oued Mlouïa et les tributaires directs de la mer Méditerranée est placée à l'origine de l'oued Msoun, au sommet de l'Aqbat el-Qadi où s'ouvre un col de 1322 mètres d'altitude entre le dj. Béni Hassen (1800 mètres), à l'Ouest et le dj. Azrou (1500 mètres) à l'Est. Les profils et tours d'horizon photographiques pris de ce point élevé nous montrent ce massif central rifain, signalé par el-Bekri et Léon l'Africain. Comme on le verra plus loin, sa reconnaissance en sera complétée par les observations faites au retour à l'Aqbat Reqeddi. Au Nord de cette arôte dorsale du Rif, l'itinéraire de M. de Segonzac dans la vallée de l'Oued Qert confirme le tracé qu'en a donné le capitaine Beaudoin.

A la Qaçba de Selouen commence lei. zone littorale reconnue par H. Duveyrier en 1886 ; au point de vue topograpliique les nouvelles observations indiquent, contrairement aux précédentes, la grande étendue de la Sebkha de Bou Erg, l'ancien lac de Puerto Nuevo des hydrographes, que les eaux marines remplissent complètement.

2^ De Melilia à MouLetj Bou Chta et à la route d'Ouezzan à Fès. — La première section longe la côte méditerranéenne jusqu'à la baie d'Alhou-cemas ; les levés ne se.concilient pas entièrement avec le tracé de la carte marine française n** 4711. A partir d'Alhoucemas, le marquis de Segonzac se porte vers le Sud à travers une région montagneuse inconnue où il coupe les oued Riss et Nekour à peu de distance de leurs sources, et

k

gravit la face Nord du massif reconnu à Taller. Il est dominé par deux sommets principaux': le dj. Tiziren, 2 500 mëtres chez les Tarzôut et le dj. Béni Ilassen chez les Gsennaïa. C'est à l'Est de la première de ces cimes que se trouve l'Aqbat Reqeddi par 1 532 mètres, chez les Targist, d'où l'orographie de cette région montagneuse a pu apparaître à M. de Segbnzac avec quelque netteté. Il semble bien que le dj. Branès doive y prendre naissance ainsi que des chaînes dont les plans successifs au nombre de trois sont visibles de la vallée de l'oued Ouerra, descendue jusqu'à Seïfroul par M. de Segonzac. Aux environs du dj. Aïn Mediouna il croise l'itinéraire du capitaine Thomas, puis atteint le dj. Mouley Bou Chta et le sanctuaire fameux du même nom qu'aucun Européen n'avait pu visiter jusqu'ici. A Seïfroul le terrain connu reparaît; à partir de ce point, le marquis de Segonzac suit la route qu'il avait employée à l'aller, entre Ouezzan et Fès, à part quelques variantes sans importance.

C. Région centrale. — Au point de vue de l'état de notre connaissance géographique, le massif du Moyen-Atlas pouvait se diviser en deux parties dont la séparation était à peu près une ligne tirée de Fès à Qaçbat el-Makhzen, Tune occidentale, l'autre orientale.

Celle de l'Ouest a été parcourue par des voyageurs européens, fort peu nombreux, il est vrai, mais ses grandes hgnes nous étaient connues^ Rohlfs^ en 1864, le C^ de Breuille* en 1888, en sont les principaux, et l'itinéraire du marquis de Segonzac emprunte quelques sections des leurs. De la fraction orientale, pays difficile, situé en dehors des routes commerciales, nous ne connaissions que quelques sommets, cimes élevées et souvent couvertes de neige, qui, de Fès, de Taza, de la vallée de l'oued Mlouïa, avaient été visées et estimées en altitude par plusieurs voyageurs : de Chavagnac et de Foucauld notamment.

Les mêmes explorateurs, Rohlfs, le C^ de Breuille, de Foucauld. auxquels il convient d'ajouter Jakob Schaudt', ont sillonné la haute vallée de la Mlouïa, s'allongeant entre le Moyen et le Haut-Atlas. Mais en dehors de deux cols du Tizi n Telroun, passé par Rohlfs

et Foucauld, et de l'oued Merzi Deqqi que Schaudt semble avoir descendu jusqu'à El-Outad, le Haut-Atlas restait tout à fait inconnu. Là, cependant, se

* Gerhard Rohlfs, Tagebuch seiner Reise durch Marokko nach Tuat^ 1864 [Peterm. Milt,, 1865. p. 465-170, carte).

' Doc. administratifs.

' Jakob Schaudt, !• Wanderungen durch Marokko. Zeitschrifl der Gesell. f. Erdkunde zu Berlin, t. XVIII, p. 290-304,393-411. — 2* Documents sur le Sord-Ouest africain. Voyages au Maroc de Jakob Schaudt, trad. par N. L. Alger, 1900, in-8», 60 p.

trouve Tun des points principaux de l'orographie du Maroc, le dj. ou Ari Aïach dont la hauteur a été diversement estimée. L'ascension en a été faite par M. de Segonzac dont les observations placent le sommet par 4 250 mètres.

V Du Djebel Zerhoun à F oued Mlouïa. — L'itinéraire se détache des régions connues au pied Nord du dj. Zerhoun, à l'oued Zeggota; il n'y rentrera que dans la plaine de Saïs, après la traversée de la montagne. Dirigée vers le Sud la route du marquis de Segonzac coupe à l'Aïn Toto, la grande artère qui fait communiquer les deux capitales du Maroc du Nord, Fès et Meknès, et dont plusieurs levés existent, par des Portes et François, Foucauld, et récemment M. Theobald Fischer* et nous-même.

Le pied des montagnes qui circonscrivent au Sud cette plaine de Saïs, a été suivi à plusieurs reprises, par des officiers de la mission militaire française surtout, le C Le Vallois en 1883, 1884-1885, le C^ de BreuUle en 1888, le capitaine Thomas de 1888 à 1891, et un officier espagnol le major Canizares y Moyano, en 1891 * également. Le raccordement entre les routes de ces différents voyageurs et celle de M. de Segonzac est rendu aisé par la détermination exacte de la Qaçbat el-Hajeb par laquelle elles passent toutes.

Au Sud de ce point avaient voyagé seuls Rohlfs et le C de Breuille. Tandis que ce dernier pénétrait dans les montagnes par le versant Est de la vallée de l'oued Beht, le marquis de Segonzac se servit d'un col plus oriental par lequel passe la route de retour vers Meknès du G* de Breuille, le tizi Sidi Aïssa, au delà duquel il atteint la vallée supérieure de Toued Beht, ou oued Grigra, où il rejoint l'itinéraire de Breuille. Les conditions certainement très difficiles dans lesquelles voyageait ce dernier ont rendu ses travaux quelque peu imparfaits et leur utilisation incertaine. Néanmoins tout porte à croire que les deux itinéraires restent communs jusqu'à la Mlouïa. A défaut de précision topographique la toponymie permet cette identification; nous retrouvons, en effet, un certain nombre des noms de l'itinéraire de Breuille dans les notes du marquis de Segonzac : Hallil, bab Guenifou, Imim Khenig, Sekket ou Aam et Aïn Arab, qui y sont orthographiés plus correctement AUil, bab Genfo, Imi m Kheneg, Selkhat et Arbalou Arbi. A Azrou, sur l'oued Grigra la jonction avec l'itinéraire de Rohlfs s'était également faite, et les deux routes res-

* Wissenschaftliche Ergebnisse einer Reise im Atlas-Vorlande von Marokko, par Theobald Fischer [Pelevm. Mitt. Ergzh. Nr 133 ; Gotha, 1900). Carte 3.

* Apuntes sobre Marruecos, par don Eduardo Canizares y Moyano. Madrid, 1895, in-8». Cartes et plans.

tenl communes jusqu'à la daïa de Sidi Mohammed à l'extrémité Est de laquelle s'ouvre l'Imi Imgader (2 500 mètres) traversé par le voyageur allemand dans sa marche vers la Mlouïa. La mission française a franchi un col plus occidental, à une quinzaine de kilomètres du premier, le défilé de Tazemaght, l'Imi Hajirt de M. de Segonzac (2 200 mètres environ). Sur le versant Sud de la bordure de la vallée de la Mlouïa les itinéraires se retrouvent, à Bou el-Ajoul (Boulaïoul de Rolilfs, Bou el-Adzoul de de Breuille). Quelques kilomètres plus loin se trouve le point de séparation de la route de la mission de 1888; elle remonte la Mlouïa jusqu'à ses sources, pour tourner au Nord, traverser de nouveau les mômes chaînes, se raccorder un instant au bord de l'oued Oum er-Rebia à l'itinéraire Thomas\ puis regagner Meknès parla Qaçba el-Hajeb.

2** De Voiied Mlouïa à Taza. — Le marquis de Segonzac, au contraire, se dirige alors à FEst en suivant le pied Nord du Haut-Atlas. C'est de la Qaçba Aït Amrar sur les bords de l'oued Anzgemir, le principal affluent de la Mlouïa en cette région, qu'il a gravi les montagnes et atteint le sommet de l'Ari Aïach, par 4250 mètres que les voyageurs avaient dû se contenter de viser de la plaine. Malheureusement les circonstances atmosphériques n'ont pas permis d'utiliser complètement cette cime pour l'étude de l'orographie de la région.

La principale piste venant du Sud ,conduit du Tafilelt dans cette plaine de la Haute-Mlouïa par le tizi n Telroun (tizi n Telghemt de de Fou-cauld), que Rohlfs a franchi pour continuer son voyage vers les Oasis du Sud-Est. A partir de ce point la vallée de la Mlouïa a été reconnue dans ses grandes lignes par le vicomte de Foucauld. Mais, ayant d'abord suivi le fleuve et la base du Moyen-Atlas, M. de Segonzac monte sur le versant de la montagne et tournant vers le Nord-Ouest prend de flanc les plissements parallèles dominés par le dj. Moussa ou Çalah, sommet du dj. Bou Iblan. La connaissance de ce territoire habité par les Béni Ouaraïn est tout à fait nouvelle pour nous et permet de définir avec sûreté le système du Moyen-Atlas.

A Taza, dans le bassin de l'Inaoun, M, de Segonzac retrouve l'itinéraire du vicomte de Foucauld.

3° De Taza à Fès. — Cette route qui côtoie l'Inaoun est Tune des moins bonnes parties de l'œuvre topographique de M. de Foucauld, aussi le levé nouveau prend-il ici une importance considérable, d'autant plus

* Colonne de 1891 ; mss.

qu'il double les observations faites pendant la première partie du voyage de Fès à.Melilia.

De la zaouia Tebouda, une dernière pointe en pays inconnu a été faite vers le cours supérieur de Toued Sbou, pour résoudre le problème des sources de ce fleuve ; elle a permis également à M. de Segonzac de reconnaître la face Nord du massif du Moyen-Atlas, dont le centre a été ainsi atteint à trois reprises.

D. Le Haut-Atlas occidental et le Sous — Le voyage au Sous a été exécuté à l'automne de 1899 ; il n'y a pas été fait d'observations astronomiques. Cet itinéraire aborde des régions inégalement connues : le Goun-. dafi, que Joaquin GatelP puis Joseph Thomson* avaient parcouru en 1864 et en 1888; le pays d'Imi n Tanout et le col de Bibaoun; le Sous visité par le vicomte de Foucauld en 1883-84 ; le Sahel et enfin la route

d'Agadir n Ighir à Mogador, point terminal du voyage.

1** De Merrakech au Gotindafi, — La route du marquis de Segonzac passe par Tameslouht, point important de la contrée auquel on arrive par un chemin bien connu qu'ont suivi Balansa^, Lenz*, le comte de Cas-tries *, et dernièrement le capitaine Larras ; elle se dirige ensuite vers la vallée de l'oued Nefis par les pays de Gergouri et de Sekoutana où elle rejoint l'itinéraire Thomson. Le Nefis est atteint un peu avant Agadir el-Bour ; à partir de là la piste suit les détours de la gorge où coule le fleuve ; jusqu'à Tinesk cette partie de l'itinéraire est nouvelle. A Tinesk se fait la jonc-lion avec Thomson, de nouveau. C'est la première fois qu'un levé offrant de pareilles garanties d'exactitude est fait dans ces régions, ainsi qu'entre le Goundafi et l'Imi n Tanout par le pied septentrional de l'Atlas, bien que ces sections aient été suivies par Lenz, Thomson, Hooker et Bail*.

2"* Le Haut-Atlas et le col de Bibaoun, — A Imi n Tanout commence une zone dont la topographie n'a été que bien difficilement fixée et que les

* Viajes por Marruecos El Sus, Uad-Nun y Tekna de don Joaquin GaleU. (Bol. Soc. géog. Madrid, 4878. — Plans. — Itin. const. par R. F. R. — I : 500.000 mss).

* Josepli Thomson. Journey to soulhern Morocco and Ihe Atlas Mounlains (Proc. R. Geog. Soc, XI. 1889, p. 1-17; carte).

' Voyage de Mogador à Maroc, par B. Balansa (Bull. Soc. Géog. Avril 1868, p. 312-334; carie).

* Kurzer Bericht ilber, meine Reise von Tanger nach Timbukiu und Senegambien. Von i)*" Oskar Lenz (Zeitschr. d. Gesellsch. f. Erdk, XVI, p. 272-293 ; carte).

* Doc. mss.

* Journal of a tour in Marocco and the Great Atlas by Joseph Dation Hooker and John Rail. London, 1878. in-8», carte.

travaux de M. de Segonzac sont venus heureusement démôler. La cause de cette indécision était la position erronée du col de Bibaouan ou de Bibaoun, position dont dépend une quantité de points secondaires. Par rapport h Taroudant, la ville principale de Sous, la position de ce col, chez Renou, Beaudoin etLenz, variait du Nord au Nord-Est. Ce n'est qu'en 1888 que Thomson s'aperçut de l'erreur commise et, reconnut que la ligne de partage entre le Tensift et le Sous était, non aux Bibaouan, mais à l'origine de l'oued Ait Moussi, bien au Nord, à un col que M. de Segonzac appela Tizi ou Machou, et que les Bibaouan en réalité au N. 0. de Taroudant, ne constituent qu'un simple col de flanc à la hauteur duquel la route du Sous, utilisant la vallée de l'O Ait Moussi, se partage en deux tronçons l'un vers Agadir n Ighir par le col d'Ameskhoud, l'autre vers Taroudant par le col de Bibaouan. Thomson n'avait pas passé ce dernier ; deux ans après, en 1890, M. de Lamartinière * le franchit, et revint dans sa carte à la conception première, erronée comme nous l'avons vu. Fort heureusement les observ^ations de M. de Segonzac viennent confirmer celles de Thomson et donner de cette région, si mal représentée sur nos cartes jusqu'à présent, un tracé cette fois exact. Nous sommes entré dans ces détails pour montrer jusqu'à quel point un voyageur bien que précédé sur sa route par de nombreux Européens, peut réunir des observations scientifiques aussi intéressantes et utiles qu'en plein pays inexploré.

3** Le Sous. — La rive droite de l'oued Sous ayant été à plusieurs reprises employée par des voyageurs, dont le capitaine Erckmann* et le vicomte de Foucauld qui en ont fait un levé satisfaisant, M. de Segonzac se dirigea vers la grande plaine qui constitue la rive

gauche du fleuve. Il laisse à gauche l'itinéraire de Lenz, de Taroudant au Tazeroualt, croise celui de la colonne de 1886 ' à Kefifat, puis atteint le Sahel à l'embouchure de l'oued Sous.

i^Le Sahel. — Dans cette région de plaines sablonneuses bordant l'Atlantique au Sud de l'oued Sous, passe la route des districts marocains les plus méridionaux, le Tazeroualt et l'oued Noun, et du Soudan. De nombreux voyageurs l'ont donc traversée : ce sont Davidson % 1836, Panet,

* H. M. p. de La Martinière, Mission de Tingitane; carte.

* Le Maroc moderne, par Jules Erckmann, cap. d'artillerie. Paris, 1885, in-8» ; carte et plans, s Doc. administratifs.

* John Davidson, Notes taken dunng Travels in Africa. London, 1839, in-4«.

1850S Bou el-Moghdad, 1851% Gatell, 1864% Mardochée, 1875\Lenz, 1879, le capitaine Erckmann, 1882, R. Jannasch ', 1886, le G* de Breuille, 1886 également, Douls*, 1888. Cette liste est longue, les travaux de ces voyageurs laissaient cependant un vaste champ à leurs successeurs.

Le levé du marquis de Segonzac va jusqu'à Tiznit aux confins du Taze-rouait. L'itinéraire d'aller suit le pied du front occidental de TAnti-Allas et passe à proximité d'un pont en ruines déjà indiqué dans les notes de Lenz, et qui est un utile point de repère pour le tracé de la région. Au retour le chemin suivi double celui de l'aller et passe auprès de Sidi-Hossein ed-Deleïmi, de Sidi Bibi, points principaux du pays.

5"* D'Agadir n Ighir à Mogador, — A quelques variantes insignifiantes près, le marquis de Segonzac a passé par les mômes points que de Fou-cauld, et n'a fait que compléter les renseignements topographiques assez sommaires, de ce voyageur.

Les observations géographiques du marquis de Segonzac portent sur un ensemble de vingt degrés carrés : seize pour le Rif et la région centrale, quatre pour le Sous. La conception du système de l'Atlas qu'on peut déduire de ces observations est présentée sous une forme syntlié-tique dans la carte au 2 000 000® jointe à ce volume.

Ce système est constitué par deux massifs : le massif rifain et le massif atlantique proprement dit, qui sont joints entre eux par des collines d'élévation moyenne formant également ligne de faîte entre TO. Inaoun (bassin de l'O. Sbou) et l'O. Msoun (bassin de TO. Mlouïa).

Le massif rifain est composé d'un noyau très tourmenté, de forme allongée, de 1500-1800 mètres d'altitude, placé par 6Mo'-6^30' W. P. et

• Leopold Panot, Relation cCun voyage du Sénégal à Soueira (Mogador) (Revue coloniale, novombro-liécembre 1850. Paris, in-8«; cartel.

• Bou-cl-Moghdad, Voyage par terre entre le Sénégal et le Maroc (Revue marit. et col., 1S61. Paris, in-8» ; carte).

• Op. cit. Voir aussi : Description du Sous, par J. Gatell (Bull. Soc. Géog., 1877 ; carte). — Voued Sounet le Tekna {Ibid., 1869, carie).

^ Mardochée (Lo Rabbin), Itinéraire de Mogador au dj. Tabayoudt (Bull. Soc. Géog,. 1875 : carte).

• Dr. R. Jannasch, Die deutsche Handelsexpedition, 1886.

w .2

A 3

I s

te

combattants, tenir les chevaux des cavaliers, ramener les blessés, emporter les morts, ou encore pour marcjuer les làclies en tachant leurs vêtements avec des poignées de henné ou en nouant un bouchon de paille à la queue de leurs chevaux.

La polygamie est la règle commune. Un chef berbère nous expliquait qu'une seule femme ne saurait suffire au triple rôle d'épouse, de mère et de servante, sous le toit du sédentaire et moins encore sous la tente du nomade. Deux femmes — ajoutait-il — font de la maison un enfer; trois, un paradis !

La condition sociale de la femme est plus élevée chez le Berbère que chez l'Arabe : elle est libre ; elle ne porte pas Todieux voile des citadines; elle a voix consultative à son foyer, et parfois aux conseils de la tribu ; elle est servante, non pas esclave.

Nous campons vers cinq heures du soir dans la fraction des Chaouia, au village du fqih Ahou, frère d'un qaïd de Gsennaïa qui fut égorgé Tan passé.

24 mars.

Nous partons à huit heures guidés par trois juifs du village. Gsennaïa * tolère la

• G. Douls, Itinéraires à travers le Sahara occidental et le sud marocain (Bull. Soc. Géog.. 1888; carte).

34*45' N. environ, à une soixantaine de kilomètres au Sud de la baie d'Alhoucemas. C'est le nœud orographique et hydrographique de la région. Un certain nombre de chaînes y prennent naissance : nous les énumérons ci-après.

Comme les observations antérieures l'avaient montré, comme l'exploration de M. de Segonzac est venue le confirmer, ces chaînes sont parallèles entre elles et décrivent autour du rivage Sud de la mer Méditerranée une série de courbes concentriques dont les plis plongent dans la mer, à TOuest au détroit de Gibraltar, à l'Est sur la face occidentale du cap des Trois-Fourches et qui sont la contre-partie africaine des lignes tectoniques de l'Andalousie.

Ce sont, en allant du Nord au Sud, par TQuest du massif central : .

1** Des collines côtières bordant la mer depuis les environs de Tétouan jusqu'au cap occidental de la baie d'Alhoucemas; elles ont de 400 à 600 mètres chez les Beqqouïa et les Béni Itteuft.

^ La chaîne principale, l'épine dorsale du Rif, qui renferme les plus hauts sommets : le dj. Tiziren (2500 mètres) et le dj. Alem ou dj, Abd es-Selam ben Mechich (2 300 mètres) chez les Djebala.

3** Une ligne de crêtes issue du dj. Béni Hassen (1 800 mètres), point culminant du noyau central, se continuant par le dj. el-Arez (1800 mètres) et venant aboutir en tant que chaîne au dj. Setta, sur la route d'Ouezzan àFès.

4** Formant le versant Nord de la vallée de l'O. Ouerra une chaîne continue, de 900 à 1600 mètres se poursuit dans le territoire des tribus de Fenaça, Meziath el-Ledjaïa etc., pour finir au dj. Aouf entre TO. Rdat et l'O. Ouerra.

5^ De l'autre côté de la vallée de cette dernière rivière, le dj. Cenhaja (1000-1400 mètres), venant également du dj. Béni Hassen sépare l'O. Ouerra de TO. Azrou, tête de l'O. Msoun, affluent de la Mlouïa. Cette chaîne semble s'interrompre au dj. Aïn Mediouna (1100 mètres), mais il y a tout lieu de croire qu'elle se rattache au dj. Mouley Bou Chta, par les collines du pays d'el-IIiaïna.

6** Le massif se termine au Sud par une dernière chaîne qui borde la vallée de TO. Inaoun et s'étend par el-Hiaïna, el-Tsoul et Gsennaya dans la direction de l'O. Mlouïa. Elle a été traversée par M. de Segonzac à l'Aïn Dro par 1 000 mètres environ.

En dirigeant cette coupe par l'Est du massif central, nous trouvons :

l'"" Une avant-chaîne dont le dj. Hammam (1000 mètres), est le plus haut sommet, se détachant de la face Nord du massif central chez le-

Béni Mezdoui et se dirigeant à travers Temçaman vers la côte méditerranéenne, où elle forme le cap Daroufadis; ses vallées sont parcourues par les cours jumeaux des 0. Riss et Nekour qui se jettent dans la baie d'Alhoucemas.

2** Les hauteurs appelées dj. Béni Touzin, dj. Melloul, dj. Béni Saïd, de 800 mètres environ, qui se terminent à la pente Negri, près d'Iazan, et dont les contreforts se rattachent aux montagnes de Gelaïa formant la presqu'île de Melilia.

3** Le dj. Béni Hassen, projette vers l'Est une chaîne (dj. Lemtalça, dj. Azrou) de 1 000 à 1300 mètres qui ferme au Sud le bassin de TO. Qert et aboutit sur la rive gauche et à

l'embouchure de l'O. Mlouïa, par le dj. Qebdana (1000 mètres).

4<» A peu près symétriquement au dj. Cenhaja, se sépare de l'arête principale sur le versant Est de l'O. Azrou un rameau qui, orienté Ouest-Est double le dj. Lemtalça et semble d'après les profils être l'origine du dj. Béni Znaçen et se prolonger vers l'Algérie.

Des trois parties qui composent le système de l'Atlas proprement dit, le Haut-Atlas au centre, l'Anti-Atlas au Sud, le Moyen-Atlas au Nord, nous ne nous occuperons que de ce dernier, très mal connu jusqu'au voyage de M. de Segonzac, qui l'a traversé de part en part à l'Ouest et à l'Est.

Le massif du Moyen-Atlas est constitué par trois chaînes tombant en terrasses vers la dépression du bassin du Sbou.

Après les collines qui ferment au Sud l'horizon de la haute plaine de Meknès et dont le sommet le plus élevé semble être le dj. Ouarchako (1212 mètres), se présentent :

1<> La chaîne Oulmess Ait loussi-Tazekka, la chaîne Oulmess-Riata de de Foucauld.

Commençant par 1 200 mètres environ elle s'élève progressivement et, après la trouée du cours supérieur du Sbou, culmine au dj. Tazekka (2800 mètres) au Sud-Ouest de Taza ; elle s'abaisse ensuite en collines à travers lesquelles l'O. Inaoun se fraie un chemin vers le Nord-Ouest et qui séparent l'O. Inaoun de l'O. Msoun.

2" La deuxième chaîne, de 1 800 à 3 000 mètres, est marquée par le Ari Boudàa qui s'élève au-dessus de la plaine d'Azrou ; elle se prolonge par le Ari Bougader puis au delà du Sbou par le dj. Béni Alaham

(2 500 mttres), et se termine au dj. Ouarirth (2 000 mëtres), réuni par les collines d'er-Reneb et de Geldaman à la chaîne Oulmess-Tazekka.

3^ Plus ou Sud, et précédée dans son aile occidentale par les collines de Merijat, s'élève la chaîne principale, épaisse, tourmentée qui forme la partie principale de l'ossature du Moyen-Atlas.

A proprement parler ce n'est pas une chaîne unique, mais bien deux chaînes entre lesquelles s'étend une région parsemée de lacs comme la daïa de Sidi Mohammed, ou de bassins desséchés comme la cuvette de Selkhat. Celle du Nord provient de l'Ari Haïan (3 000 mètres) ; elle se poursuit vers le Nord-Est sous le nom de dj. Fazaz et de dj. Bou Iblan, celui-ci couronné par le pic du dj. Moussa ou Çalah qui atteint 4000 mètres; elle expire avec les contreforts du dj. Tirèchen, au confluent des 0. Mlouïa et Mlillo.

Le rebord Sud de cette chaîne massive borde la vallée de l'O. Mlouïa au-dessus de laquelle elle dresse des altitudes de 3 000 mètres. Il se détache de la partie occidentale un contrefort, le dj. Oulad Abbad qui se dirige vers le Misour. Plus à l'Est, c'est la chaîne qu'a vue de Foucauld, le dj. Almis, le dj. Oulad Ali (2800 mètres), le dj. Reggou (3000 mètres) ; au delà encore elle se rapproche des montagnes de la rive droite de la Mlouïa qui se glisse à travers la trouée de Rechida.

Ce système s'appuie au massif du Haut-Atlas.

Du haut de l'Ari Aïach, par 4 250 mètres d'élévation, le marquis de Segonzac a aperçu, à travers les brumes, d'autres chaînes plus basses couchées dans le Sud, s'étendant parallèlement à celle qui le portait. Le parallélisme des plissements forme donc sur le versant Sud également le trait saillant du système.

Comment se comportent vers l'Ouest les chaînes du Moyen-Atlas, dans les bassins

tributaires de l'océan Atlantique, du Bou Regreg, de rO. Oum er-Rebia? Ce sont leurs contreforts occidentaux qu'ont franchi de Foucauld, le C^ Le Vallois, le C Thomas, mais il s'étend entre ces itinéraires des blancs que nous ne pouvons combler que par des hypothèses.

Les progrès que nous a fait accompHr l'exploration du marquis de Segonzac dans la connaissance géographique du Maroc sont donc très considérables. A deux blancs de la carte, couvrant une surface étendue,

et correspondant aux régions les plus difficiles : le Rif et le massif central marocain, nous substituons un tracé aussi exact que possible, étayé par des données astronomiques et géologiques.

Les deux tiers des territoires encore inconnus du Maroc ont été cette fois pénétrés et étudiés et nous espérons qu'il ne nous faudra plus attendre les longues années qui se sont écoulées de 1883-84, date à laquelle le vicomte de Foucauld effectuait sa mémorable expédition, à 1901, pour voir dissiper les dernières incertitudes subsistant encore sur l'articulation de l'Atlas : d'une part la zone centrale du Haut-Atlas entre le Glaoua et l'Ari Aïach, et le point de suture avec le Moyen-Atlas; de Tautre le massif du dj. Siroua entre l'O. Sous et PO. Dra, réunissant le Haut et l'Anti-AtlaSj, La reconnaissance générale du système atlantique sera alors un fait accompli.

R. DE Flotte Roqukvaire.

INDEX GÉOGRAPHIQUE

INDEX GÉOGRAPHIQUE

Abadin, 17, 22.

S* Abd Allah ben Tazist, 92,

93. Aboudan, 214. Abouzème, 58. Acellin. 299. Aderoual, 482. Admer, 199. Adouz, 287. Adrar n'Deren, 241, Afekfak. 132. Afergoula, 272. Agadir-Founti. 246, 261. 264, 265,270,275,277,278,279.

— el-Bour, 243. Agan, 307.

Agelman & Ali ou Mohammed, 150, 201. — er-Renouin, 139. Agergour, 238, 240, 248. Agersif, 190, 213, 302. Agourer, 131. 132. Ahel Alouch, 301.

— ed-Dar, 297.

— ed-Deir, 296.

— ed-Doula, 214, 215, 297.

— Mlouïa, 298.

— el-Oued (B. lazra), 297.

— — (Riata), 225.

— Oulad, 301.

— Serif, 4,5,288.

— Smio, 295.

— Tahar, 225, 297.
— Tedmaïa, 300,
— el-Thoulouth, 295.
— Zaouia, 301.
Si Ahmed ou llammou, 306.
— ou Moussa, 272,
273, 274, 206, 307. Aïn Aïssa ben Nefras, 117,
118.
— Arbi, 144, 146.
— Bélda, 209.
Aîn Belha, 297.
— bou Adel. 68.
. — bou Boudàa, 107,112.
— bou Chai, 152. • — Djeraïfi, 80.
— Djerf, 30.
— Dro, 30.
— Mt laqoub, 81.
— Igli. 230.
— el-Louh, 119.
— Mediouna, 16. 68.
— Moussa ben Geddar. 86. ~ Rtila,118.
— Sbou, 140, 230, 232.
'— Tebouda. 209. 227. 233, 234.
— Tcida, 295.
— Timidrin. 232.
— Tolo. 97. Aloun S^ Alssa, 299.
— S» Mcllouk. 284. Alounet Abbou. 99.
— el-Qechba, 151. 152. AU ben Abbou. 295.
— Abdi, 298.
— Abi. 295. Adir 293.
— Ahmed (A. Aïach). 294.

— — (Ghtouka). 305.
— — (B. Mtir), 293.
— — ou Nasa. 298.
— Aïach,121, 165. 166. 167.
170, 174. 178, 186. 291, 294.
— — (B. Mlir), 293.
— Aïssa (merablln). 291.
— — ouBrahim,109,293.
— Ali, 294.
— ben Ali, 166, 294.
— S» Ali. 300.
— Ali ou Ali, 105, 293.
— — ou Ahmed, 294.
— — ou loussef, 294.
— — ou Iqqo, 300. I — ou Mlmoun, 296.
Alt ou Moussa. 182. 295.
— — ou Ranem. 298.
— Alla (A. bou Bideman).
293.
- — (A. Ouafella). 295.
— — (B. Mgild), 122. 297.
— ~ (A. bou Rouzzin),
294.
— Allel, 305.
— Amira, 305.
— 8» Ammar. 294.
— Ammar loussef. 293.
— Ammar ou Iqqo, 294.
— — (A. Ouafella), 295.
— — (B. Ouaraïn). 296.
— — (B. Sadden), 297.

— — ou Saïd, 293.
— Amou. 293.
— Amr, 305.
— Amr (A. lladidou), 300.
— bou Amran, 272,305.
— Amrar, 167, 294.
— el-Arbi, 295.
— Arfa. 124, 298.
— Athman(B. Mgild), 297.
— — ou Ali, 294.
— — ou Daoud. 101,
293.
— bou Atia, 298.
— bou Athou, 120.
— Alla, 24, 124, 138, 181.
292.
— Azem. 300.
— Baha, 304, 305.
— Baza, 296.
— bou Bekr, 304.
— Bessou, 153, 160, 298.
— bou Bidman, 101, 112.
— 293.
— Bittraouin, 132, 134.
— Boho, 306.
— Bouhou (A. Nàman), 139,
293.
— ~ ou Ichchou. 297.
— — ouKhcnchouch.294
INDEX GÉOGRAPHIQUE
Aït Boukko, 265. 277, 305, 306.

— Brahim (A. Hadidou). 800.
— — (A. Merrad), 800.
— — (B. Mgild), 298.
— — (Sous). 266. 272.
— Çaleh, 300.
— Chôou (A. Nàman), 293.
— — (A. bou Rouzzin),
294.
— Cheqqir (Ichqqiren), 292.
— ou Cherif, 298.
— Chorman, 117, 292.
— Cherrouchen, 184, 185,
187, 228, 291. 296, 299. 300.
— Daoud ou Hezi, 300. ^ Delelmi, 265.
— Fergan, 298, 299.
— Feska. 131, 297.
— ben Founas, 300.
— Gader (Imgader), 298.
— Gafir. 296.
— bou Giman. 298.
— Hadidou, 176, 177, 181,
292. 299, 300.
— el-Hadj (B. Alaham), 296.
— — (A. lèkeddéren).
294.
— Hahou, 299.
— Haloun, 300.
— Hamadan, 297.
— Hamidit, 295.
— Hammama, 124.
— Hammed(B. Ouaraln)295.

— —ou Hammou, 298.
— Hammou (A. Cherrou-
chen), 300.
— — ou Bouhou, 297.
— — ou Daoud, 293.
— — ou Uakki, 298.
— SI Hamza. 299.
— Hand ou Hassen, 294.
— Hani, 300.
— Harsalla, 106, 112, 293. Hasscin 92.
— Ben Hasseïn. 145,146, 295.
— El-Hassen(B. Isliim),296.
— — loussef, 294.
— — ou Omar, 294.
— Hassi ou Ali. 293.
— — ou Chaïb. 294.
— Helli, 296.
— BouHofra, 112, 294.
— Ben Hossein, 142,147, 298.
— Hossein ou Mohammed,
298.
— ladin, 164. •
— lafelman, 291. 292.
— lahi ou Alla. 125.
— lahia (A. lafelman), 292.
— — ou Abi. 298.
— — ou Alla, 297.
AYt lahia ou Hassen, 294.
— — ou Hosseïn, 298.
— — ou loussef, 294,298.
— — ou Khlifa, 298, 299.

— lahmed, 292.
— laqoub, 144, 146.
— laqoub (A. Hadidou), 300.
— Ben laqoub, 298.
— SI bou laqoub, 300.
— laqoub ou Ichchou, 298.
— laza, 305.
— lazra (Ferkla). 303.
— — (A. Hadidou), 300.
— Ben Ichchou, 294.
— El-ldout. 295.
— Idrassen. 291. 292, 296.
— lékeddèren, 108, 109,
110, 111, 114, 293, 303.
— Iggas, 304.
— Ihemd, 164.
— Ikhlef ou Ali, 120.
— Imejjat, 27J, 274, 306.
— loub, 300.
— loussef ou Alhman, 293.
— — bou Fchir. 294,
— — ou Hammou, 293.
— loussi. 20, 22, 92, 98,
105, 107, 112, 117, 118, 128, 132, 140, 184, 227, 232, 233, 292. 296. 303.
— Iqqo,160.
— Ishaq, 292.
— Itagouan, 305.
— Izdeg.l, 24,102, 164,178,
179, 182, 185, 292, 295, 298, 299.
— bou Izem, 300.
— el-Khazi, 296.

— Klifa, 300.
— Khoureis, 305.
— Koureis (Koura). 265, 304,
— Lalla Mlmouna. 296.
— bou Lefàa, 305.
— Lias, 298.
— bou el-Man, 296.
— Marmoucha, 192.
— Massa, 276.
— Mbareck, 295.
— Melloul, 265, 304.
— Mençour, 293.
— Menesfa, 298.
— Meroul. 208.
— Merrad, 166. 167, 292, 299.
300.
— Mesri, 300.
— Messaoud(A.bouGiman),
298.
— — (A. loussi), 296.
— — {A.Moulli),29S.
— Mezal, 266, 270.
— Millek, 269. 305.306.
— Mohammed, 293.
— — ouAlhman,143,298.
AYt Mohammed ou Hossein, 298.
— — ou loussef, 295.
— S* Mohand ou loussef.
300.
— Mouger, 293.
— Moulli. 164, 298.

présence des juifs et leur confère droit de cité dans ses agglomérations.

La tribu de Gsennaïa s'étend en longueur sur une aire de deux jours

* La condition des Israélites au Maroc s'est profondément modifiée dcpais vingt ans. Le juif n'y est plus, comme au temps où do Foucault voyageait en compagnie du rabbin Mar-dokaï Srour, l'être misérable et sordide, panjué comme un bétail dans ses mellahs, ses ghettos abjects, abreuvé d'outrages, confiné au rôle de petit niorcanti et d'usurier, astreint à marclier pieds nus dans les villes mulsumanes. à descendre de sa mule «luand il croisait an haut personnage, sans cesse battu, souvent pillé. S'il a conservé l'alTreux costume traditionnel, le foulard bleu noué sous le menton et la longue lévite noire, sa politesse trop obséquieuse, sa servilité do chien battu, il n'en est pas moins certain que sa situation s'est améliorée, que son rôle et ses affaires se sont étendus avec les progrés de la civilisation, raccroissemont des besoins, le développement du commerce. II a su rester l'intermédiaire indispensable entre lu chrétien producteur et l'apathique consommateur musulman. Sans doute il est aussi haï, aussi méprisé que par le passé, mais on respecte en lui l'hommo assez riche pour acheter la justice, et faire mettre ses débiteurs et ses agresseurs en prison.

Chez les Berbères, plus isolés, plus rudes, ignorants des progrès do notre civilisation, n'éprouvant pas de besoins nouveaux, et sachant subvenir aux nécessités de leur existence pastorale et guerrière, le juif n'a conriuis que la situation de petit artisan. Son industrie est pauvi*e ; le colportage est chanceux dans ce pays peu sûr. Les Djebala et certainos tribu.<(Brabcr égorgent et volent les Juifs sans scrupule, l'action est m«"me tenue pour méritoire autant que rémunératrice. Les Hifains, la plupart des Brabcr. les Soussi, les Draoui font bon accueil aux juifs à la condition qu'ils achètent la sauvegarde d'un chef puissant, sorte do commanditaire féodal, qui leur vend trùs cher sa protection.

à

— Moummou, 298, 299.
— Moussa (Chtouka), 264,
265. 305.
— — (Israélites). 127.
— - (Ksima). 304.
— — (A.Nôman).294.
— — (A. Ouafella).
295.
— — ou Ahou, 293.
— Moussa ou Ali (A. Izdeg),
298, 299.
— — (A. bou Gi-
man), 298.
— — Aougilmin.
306.
— Moussa ou lahia, 297.
— S» Moussa, 298.
— Moussi, 251.
— ou Mrabel, 305.
— Mzar, 305.
— Nàman,107,108.109. 110,
111, 112, 114, 293, 294.
— bou Nouna, 257.
— Omar, 294.
— — louchcho, 293.
— — ou Ali, 298.
— — ou Athman, 294.
— ben Onadfid, 300.
— Ouafella, 17», 182, 183.
184, 185, 292, 295, 299.
— Ouahi, 146, 147. 298. 299,

300.
— — ou Hakkî, 298.
— — ou Hossein. 298.
— Ouallal (AU Idrassen).
292
— — (Béni Mtir). 293.
— Ouarra, 292.
— Oued Rinn. 305.
— Ougadir. 149.
— Ouigsar, 295.
— Ouizert, 300.
— Oumalou, 291, 292.
— Ourtindi, 293.
— Oussa, 306.
— Ouzellef, 300.
— Qenad, 300.
— Qessou, 146. 298.
— — ou Haddou, 151.
297.
— Qmachin, 294,
— Rahou (A. Ouafella), 295.
— — (B. Alaham), 296.
— — ou Alli, 160, 298.
— Razzou, 296.
— Rebàa. 296.
INDEX GEOGRAPHIQUE
390
AYt bou Rouzzin, 108» 112. 293, 303.
— Saïd. 294.
— — ou Âthman» 294.
— — ou Haddou, 300.

— Sellou, 293.

— Seri, 292, 303.

— Sliman, 293.

— Smah, 301.

— bou Soud. 304.

— bou Taïeb, 277, 305.

— Tedrat. 299.

— Tourechi, 294.

— Zid, 298. Ajdir. b8.

AIhoucemas,52, 56, 58, 62,64. Allil, 105.

Almis, 192. 194, 301. Amarou Chear, 250. Ameskhout (col d'),305. Amtrous, 300. Amzmiz, 241, 247, 248. Anassar, «2. Angad. 225.

Anq el-I)jemel (Djebala), 22. — — (Sous). 254. Aougilmin (Goulimin), 306. El-Aouirem, 87, 88, Aouranin, 74. Aoqrchien, 262. Aqbat el-Hamra, 2.

— el-QadK 34. 36, 51, 52. Aqqa cl-Ain, 294.

— n' Jafar, 174.

— n' Jidi, 166. Araouan, 303. Arbalou (Massa), 276.

— Aouïnetdjl, 118.

— n' Serdoun, 164.

— Taliouen, 178, 299. Ari Abbari, 171.

— Abou, 145. 146.

— Aïach (I)j. Aïachl), 145,

164. 167. 172. 176, 202, 299.

— Si Ali bou Abou, 170,

171, 172.

— Benlj. 140, 146.

— Boudôa, 118,119,122,123,

124. 125, 127, 128, 130, 132. 138, 142, 233.

— Bougader. 118, 124. 131,

132. 138, 233.

— Djellab. 128.

— Erfoud, 140, 142.

— Ilaïan, 140, 143. 114,145,
146, 172, 231, 298.
— lahia, 171.
— — ou loussef, 164.
— bou Iblan, 140, 145, 172.
192, 197, 201. 202, 207. 208, 211, 226, 228, 232, 233.
Ari bou Iziar, 161.
— Jafar, 169,172.
— bou Moussa, 161.
— Ouïmes. 119.
— bou Safou. 164.
— Tameràqout, 140,145,146.
201.
— Tassendil, 140,146.
— Tichkiout, ,140 143. el-Arjan. 194, 195. 302. Asdouter. 301. el-Asra, 225.
Assad, 305. Asscndil Izem. 138. Assif Agersif, 164.
— bouel-Ajoul. 161.
— Aman Rouinîn, 144,146,
147,149,231.
— Anzgemir. 164,165,166.
172. 176, 294.
— Aoulnas, 117.
— Beibouda, 117.
— Derdoura. 140, 231.
— bou Haffes. 162.
— Ougmes. 131, 132.
— Tidrin, 132,138. Atemna, 302.
Atlas. 105.
— (Anti), 266, 269.
— (Haut), 106, 117, 121.
145,146,152,164.167. 170.171,172,176.177, 185,187,200,202,235, 238,239,240.243,248,

249, 253, 258, 262, 264, 269, 270, 276, 299.
— (Moyen). 101, 106, 107,
122,146,161,164.172, 177,187,191,192,191, 199.200,201.202,208, 216, 217, 224. 232, 234.
Azekkour, 214.
Azennoul, 276.
Azrou (B. Mgild). 77, 107, 108, 113. 118, 119. 122. 124. 127. 128, 130. 131. 139. 284. 302.
— (bou Adel). 68.
— (Sous), 265.
Babazoun, 54.
Badès, 60, 62.
el-Basra (ed-I)elban). 10, 82.
el-Bastioun. 217. 218. 223.
Bdaoua. 288.
el-Behalil,2l4.
el-Bekals, 302.
Bel-Ferha, 213. Béni Abd Allah, 206.
— Achouch, 295.
— Ahmed. 65, 289
— Ez-Zerrouq, 289.
— Ahmrad. 285.
— Ahsen, 186, 292.
— Alaham, 140. 209. 232,
233, 292, 296.
— Ammar, 18, 19, 60.
90.
— Arous. 2,190, 289, 290.
— Aziz, 202, 295.
— Azzam, 68.
— Bahr, 206, 295.
— Bechir,285.
— Boufrah. 285.

— Bou Chibet. 289.
— Bou Chiker, 51, 286.
— Damai, 210. 211. 295.
— Feqqout. 292.
— bou Gaffer, 51, 286.
— Gil,185.
— Gmil, 60. 284.
— Gourfet, 4, 288.
— ilamda, 296.
— Hassan, 289.
— Hassen, 2,135,287.
— bou Hassen, 295.
— Hozmar. 289.
— bou lahi, 38. 51, 285. —. lahmed, 214.
— bou lahmed. 297.
— lazra, 140, 209, 227, 229.
232, 292, 296,297.
— Ider. 289.
— bou Krouh, 42, 286.
— loud, 292.
— bou louloun, 204, 213.
— lounes, 287.
— loussef, 19.
— Isliim.i92,296.
— Itteuft, 52. 56. 58,60, 64.
285. 287.
— Jlidassen. 295.
— Khaled, 02.
— Khclflen. 199.
— Khiar,295.
— Môden. 288.

— Mahsen,214,215.

— Malek. 80.

— Mençour. 206,295.

— Meçaouer, 2. 288.

— Medgara, 224, 225.

— Mekhalct. 292.

— Merin. 101.

— Meqbil. 204.

— Merlid, 206.

— Mosdoui. 285.

— Messara. 7. 12, 13. 15,

74, 288,291.

— Mezgilda. 72, 288.

— Mgaça, 297.

Koudial el-Abid. 240. Kounta. (zaouia), 303. Ksima, 30&. Ktama. 289.

Laghoual. 95. Lalla Maghnia, 221.

— Takerkous, 241. Landjora, 2. 52. 5(). 64. 288. el-Ledjaïa, 70, 289. Lekhiout, 4, 135. Lckhmùs, 4. 6, 52, 56, 62, 289. Lemtah. 95. Lcmtalva. 34, 36, 37, 39, 51,

52, 56. 285, 286. 287. Lhouniel, 301. Lixus, 5. Lounimi.254.

fl-Ma el-Barcd, 79, 80. ol-Màder. 272. xMamora. 186. Marmoucha. 204, 228, 301. L*l-Mazaria, 86. Si Mbarok (zaouia), 210. 213, Mechcd, 305. Mechkeralla, 62. Mecluiara, 296. Mcchra (îcUet el-llarolh, 86. M cç moud a, 289. t'I-Modina, 132. Mediouna. 214. 296. Mfdghara. 291. Mohcdia, 113. Mcichat. 210. 295. MHloudaL 80. Mfitar, 199, 302. Mrjjàt. 87, 88. 89. 292. fl-Meki'iisa, 87. 89. Meknassa el-fou(iania, 27. 28, 209. 215, 216. 221. el-lahlania. 27. 215. MokfW'Sî. 13. 92, 95, 99, 107,

108, 112. 113, 118. 135. 156,

159. 179. 257, 302. d-Mi'kraoui. 291. rl-Mckrara. 243. Mt'lilia. 21, 34, 36. 37, 38. 42.

44, 46. 51. .>0, 194. Mcllaha. 232, 297. el-Mt-naba. 246, 304. Wt'iu'ïla. 27. Mnu'fzla. 254. 256. rl-MiMiZfl, 209. 229. 297. cl-Mc(iabcT. 91.

el-Merabtin iBeni Ouriarel), 287. — (Bcni-Alaham).

296. Merijat. 140. 141, 142. Mernissa, 65. 289. Merrakoch (Maroc). 20, 58.

99, 117. 134. 166, 235, 236.

237, 246, 250,272. 274, 275.

284, 302. Merzi Ooc|<ii. 299. Mcsfioua. 236,246. Mesgina, 304. Mcstaça. 60. cl-Mezar, 304. Mezialh, 289. Mezjouja. 42, 286, Mgava, 225. 297. rl-Mgalif. 187. Misour, 183, 187. 188. 189.

190. 195. 301. Mlillo (plaine de), 204. Mogador. 235, 238. 246. 249,

259, 261, 273. 275, 278. 279. S« Mohammed el-Ahdri, 54. Mouiey bou Chta Flchtala. 70, 72.

— Idris, 90.

— el-Màli, 294.

— Mergo, 72. el-Mrab:in, 64. Mrila, 209,296, 297. Mterkat, 216, 223. 225. 297. Mteinara. 209, 228, 233, 297. Mtioua, 52. 56, 62. 65, 285. Mlougi, 24i.

Mzab. 195, 215. Mzouda, 248

N

Néchada. 277.

Nekour, 52, 54. 56, 58,

Nelifa, 2i9.

Negri, 51.

Nzala Argana, 251. 254.

Oualata. 303. Oudaïa, 90. Oued bou Ad, 207.

— Agedouien. 241.

— el-Ahmar. 228.

— Aïl Moussi, 253.

— Aklular. 2i»3, 206.

— Akkous, 106.

- Amellil, 2i, 27. 225. -- .\mrou.s, 120.

— Amzmiz. 240.

— Auemli, 216. 217.

— Aoudour, 72.

Oued Aqqa, 210.

— Asaka, 210. 212, 213.

— Azarl. 54.

— Azrou,34.

— el-Baied, 212.

— el-Beïd. 6.15.
— Béni bou Nver,203,204,206.
— Béni Ouriach, 197.
— Bertal, 185.
— Bcth, 119, 131.
— Bou Fekran, 108. 117.
— Bou Halou, 225.
— Bou el-Jcraf, 216. 223.
— Bou el-Man, 232.
— BouZemlan, 226, 227.233.
— Brouma. 30.
— Cheq el-Ard. 192.
— Dra. 12, 166, 198, 284.
307.
— Enouggal, 240.
— Fellekal,30.
— Gaoud, 38.
— Gigo, 105, 121, 140. 141.
142. 143, 144, 146, 230, 231,
— Grigra, 119. 120, 121, 122,
124. 131, 142, 144.
— el-Hadar, 27. 28, 223.
— el-lladdar, 216.
— ilamidit, 207,210. 213.
— S» Hamza, 178.
— el-ilechef. 2.
— Inaoun, 17, 23, 30, 2H,
215, 223, 224.
— Jdida, 101, 105. 106.
— Khmidi, 230.
— Lekkous iLoukkos),5,

— Mahrar, 2.

— Maoukan, 223.

— Massa, 266, 276.

— Mda. 80.

— Mdess. 232, 233.

— Mekhasen, 4.

— Mekkes, 90. 132.

— Meknassa, 2J3.

— Meneïzla, 254.

— Merzi Doqcp. 299.

— Mlillo. 199, 203, 208. 210,

213, 214. 295.

— Mlouïa.36, 121, 145. 151,

153, 161, 162, 163. 164. 165. 166, 172. 176. 177, 182. 183, 185, 187. IIH). 196, 199, 200, 201, 202, 208, 213, 214, 294.

— Mrarra, 120.

— Mrila. 232.

— Msoun. 30, 199, 216, 302.

— Mternara, 228, 230.

— en-Nahr. 206.

— Nelis, 240, 242. 243, 246.

— Nekour. 56, 64.

— Nllfa, 249.

Djebel Sersar, 10.

— Siroua, 269.

— Tachilla (Chilla), 269.

271.

— Tazekka.208,2i3,226,

232, 297.

— Tirât, 232.

(A

O .2

c2^

(S

I

-- Tiziren (Izireni. 64.70.

— Tràls, 72, 90, 95.

— Zalagh. 18. 72,95. 226.

— Zerhoun. 18. 72,90,91.

93. 95, 101. 106. Djebilet. 238. 240. Djerba (Ile de) 215. Ben Djerrar, 266. Dobian. 90. Douakrh. 274. Douar Alt lland. 293.

— Ali ou Genaoui, 293.

— Aït Merzoug, 293.

— Aït Mohammed. 293.

— bou Chta ou Khassou.

293.

— Kebir cl-Khefifat, 264.

266.

— Mohammed Assou, 293.

— Qaïd ben Ahmed el-

Menalni, 293. Qaïd el-Iladj Alilou. 293. - Tahar el-Belliq. 293.

— Tahar Mohammed ou

Abbou. 293. Doui Menia. 97, 98. Doukkala. 87. Doumlilin, 118. Dra (voir Oued). ed-Dra (tirremt). 124.

El-Euchran. 302. Elsii. 221.

El-Fahv, 2.

Fahma. 214. 22;).

Fazaz. 140, 141. 142, 141. 145.

146, 201. Feleddi, 143. 144. Feuaça. 66, 281). Feqqouïi. 191. 199, 200. 201.

203. 209. 302. Ferkhana. 286. Ferkla, 292, 300. Feni erRih. 2:i3. F^s. 1, 13, U, 18, 21, 22. 23.

24, 26. 36, 39, 5S. 70, 72, 80.

83, ÎK). 92, 93, 9;i, 108. 112.

117, 118. 13L 135, 140. 166,

I 179. 184. 194.198, 202, 206. I 209, 216. 217. 218. 219. 221, 222, 226, 233, 23i, 281. 288, 289, 290,291,302.

F^s Bali, 16.

Fichtala. 15. 70, 288, 290, 291.

Figig, 166, 194. 284.

Flilo, 178.

Foum Kheneg, 140. 146, 147.

Foum el-Louza, 28.

Founti, 279.

Ftirza. 54.

Gaba, 256, 257.

Gadet er-Riga, 187.

Gelaïa, 34. 37, 38, 40, 44. 51,

52, 56, 285, 286. Geldaman 20H, il4, 215, 216. Gelé le ha, 261 'li'i. el-Genenda, 295. Genfo (voir Tizi). el-Gerdan. 304. Gerouan, 127.

— (Ait Izdeg), 299. Gers, 299. Ghilis, 240.

Glaoui. 119,121.236,244. 277. Goundali. 121. 239, 2H. 243.

244. 2i9.25:^.. el-Gour, 95. 404. Gourara. 303. (iramellal, 206. Gsennaîa, 30, 32. 36. 65, 285.

286. 287.

el-llachelfa, 301.

lladria. 34. 36.

el-llafraïa. 304.

Ilaha. 242. 265. 278. 306.

llaïouM (Col d). 192, 194.

Ilaïoun (Ville d), 194. 209.

Ilajirt. 151.

Ilajralel-Khala. 24.

llajra Tisdoutin. 51.

Ilamouden. 297.

S» Hamza (Zouïa), 178. 181.

299. Ilaouara. 209. 221, 302. Ilararli. 10. eMIarourhi. 9i. Ilassi el-B(»gji[er, 269.

- Ahmed ou Ali. 232. Ilejaoua. 15. 85. 89. S> Henuini, 29i. Ilermounou, 297, Uiaïna. 16, 22. 23. 25, 26, 70.

74.221,225, 226. 23i, 289.

2î»0.

Hodh, 307.

HofraAniou Kouroum, 277. Homerin, 301.

Houara, 252, 251, 261, 265, 30i.

lahenchich, 295.

S» lahia ben Bekr. 209.

laouna, 216.

lazan.51.

— ou Gerchmout, 266,270, 306.

— ou Loul, 276.

— ou Mhammed. 305.

— ou Mahmoud, 242, 250.

— ou Mennou, 305.

— ou Moumen, 242.

— ou Tanan, 242.

— ouZiki, 2*2, 251,252. Idiil, 168,169.

Iferd. 253.

Ifqih, 251.

Ifran, 273,274,306.

Igli. 190, 191, 301.

Ikouneka,305.

lier, 306.

Imi Khneg (voir Foum).

— - Mgader, 151. -- n Tanout, 249.

— n' Tezouda, 138.

— g Zili, 150. Imseggen, 30 i. Irarbiin. 162, 297. Irermjiouin. 299. Irir Ouaouas, 150. Iznika, 305.

Jaba. 118. S» Jafar. 172. Jell, 225.

Kasasa. 38.

ol-Kef er-Gharaïb. 142.

— el-M()uch.299. el-Moujahidin. 90.

- Moulevel-Mehdani. 108.

113.* Kefîfal (voir Douan. 30». Kenadaq,90. Kenadsa. 85, :;01. Keraker. 302. S» Khrazem,S|. Khamsin. 28. el-Kheneg, 291». Kouchma. 301.

Oued Noun,273, 274, 28i, 306, 307.

— Nzala, 478.

— Ouar, 261, 262.

— Ouarga, 216, 223.

— Ouerra (Ouerera), 15,16,

17. 26, 52, 64, 65,66, 70, 74, 83, 85, 86. - Oucrleza, 30.

— Ouizert, 185, 186.

— Ouïras. 266, 271.

— Oumer-Rebia, 128.140.

— OutadAItlzdeg, 176,177,

178, 179, 182,298,299.

— el-Qaçba, 66.

— Qert, 34,36,37,51,52,56.

— Ras, 2, 289.

— Rdat, 6, 83.

— Reris, 170, «91.

— er-Riba, 106.

— Rinn, 269.

— Riss. 56, 58, 64.

— Roujded, 4.

— Salem, 2.

— Saoura, 137, 149.

— Sbou, 15,16, 17, 18,22,

23, 3i, 65, 70, 82, 83, 86,87,89,95,140, 201, 208,214.226,227, 230, 231, 233.

— Souf ech-Cherg, 187,

188,190, 191.

— Sous, 121,198.254, 261,

202, 263, 264, 265, 277, 278,304,306.

— cs-Sroun, 213, 214.

— Tagmoulh, 124, 131.

— Taarous, 5.

— Talaterhal, 251.

— Talcmbadès. 58, 62,64.

— Tarleran, 27.

— Tcmena, 254.

— Tensifl, 237.

— Tin, 82.

— Tisgit, 106,107.

— el-Tnin, 82. 83.

— Zebzit, 202, 203, 207,

213.

— Zcggota. 89.

— Zolloul. 232. 233.

— Ziri. 225.

— Ziz. 177, 178, 299.

— Zriouila. 185. el-Ou(Mja, 224.

Ouezzan, 1, n, 7. 8. 9. 10, II,

12. 13. 14,15, 19,24,26.51.

56. 62, 66, 74, 70. 80, 82. 83.

13.5, 215. 226, 288. 291. Ouglil. 296. Ouizel. 241. Ouizert, 186,200. 301. Oujda, 2i, 99. 209, 216, 217.

221, 222.284.289, 302.

Oukkacha, 85. Oui Aderoual, 182. Oulad Abbad, 187, 188, 191, 301.

— Si Abd Allah el-Mah-
joub, 302. -- ben Abd el-Kerim, 301.
— Abd el-Moumen. 302.
— Si Abd cl-Ouahd. 301.
— Açou, 296.
— Ahmed ou ben Achour,
300. - Aid. 302.
— Alssa, 16, 22, 72, 83.
— ben Alssa, 85.
— S* Aïssa, 197, 301.
— Si bouAlem, 190. 301.
— Ali (B. Ouarain). 296.
— — (Houara). 301.
— — ben Dahman, 301.
— — Zerarda, 296.
— bcn-Ali, 296.
— Allai, 20.
— Allel, 265, 268, 306.
— Aouirem, 87.
— Bahnoun, 301.
— ba Rahou. 301.
— Bekkar, 27. 289.
— bou Cherifa, 302.
— Si Ghikh,97.
— Çrir, 301.
— Daho. 264, 265, 301, 304,
306.
— Daoud, 302.
— Dimerian, 297.
— Djemà, 16. 18, 72.
— ben Gasim, 302.

— el-lladj, 1, 20, 95, 99,
140, 185, 187, 193, 194,198,199,227.234, 301,302, 303.
— Hammou, 301.
— ou Moussa, 302.
— ol-Hassein. 302.
— — (Sous), 304.
— — bou llofra, 301.
— lahia. 94. 95.
— Si la(ioub ben Kschal,
301. ~ S> bou laqoub, 302.
— Jeddar. 197.
— bou Khalfa, 187.
— Khaoua, 185, 187, 301.
— Kerroun, 304.
— bou Knif, 302.
-- Koura (Djobala). 68.
— — (Sous), 261, 263,
204.
— Mbarek (B. lazrai, 297.
— - (Outad 0. el-
lladj), 301. - Si Mbarek el-Kandisi, 301.
Oulad Mellouk, 301.
— Monçour, 301.
— Messaoud, 302.
— Si Mhammed, 301.
— Si Mlmoun, 300.
— el-Mir. 302.
— Mkadir, 297.
—- Mohammedes-Çrir. 301.
— Si Mohammed Shàa,
300. -- Mouha ben Abeïd, 302.

— Mouiml, 23.

— S' Moussa, 302.

— Naïl. 136.

— en-Naçer, 300.

— en-Nemir, 301,

— en-Nfiça, 301.

— Ouahian, 301.

— bou Reis, 304.

— Saïd, 304. -- Sedira, 302.

— Sliman, 189, 190, 301.

— Si bou Taïeb, 301.

— Zetlout. 200, 285.

— bou Zian, 301. Ouïmes, 100,118. Oum el-Jeniba, 140. Si Ouriech. 46. Ousgila, 242. OuladOuladel-liadj,191,193.

196, 199,301,302.

Peùon de Vêlez, 62.

Qaçba Djenada, 40.

— Bou-Fekran, 107, 294.

— (ioundafa, 305.

— el-llajeb, 108, 113,294.

— el-Maghzen, 183, 184.

— Menzel, 229, 297.

— Msoun. 210.

— Selouen, 38, 39, 44, 46,

60.

— Tahar, 304. Qaçorin, 7, 11. Qamria, 210, 295. Qaria ben Aouda, 80.

— ben Abassi, 80. Si Qassem. 83. Qassioua, 228. 202. Qvabi el-Ahmr. 152.

— ech-Cheurfa, 107. 184,

302.

— Klilo, 299.

Qvar el-Kebir 4. 5, 11. 13, 76, 71). — (Aïl Moussa ou

Ali), 299.

INDKX GEOGUAPHIQUE

Qçar el-Kcbir (AU Ouafclla)

299. Qçar S' Habib bcl-Màti, 290. — es-Souk, 299. Qebala, 18i, 185. 285. Qebdana, 3r., 37, 38, 39, 40,

42, 51, 200,285, i'8(). Qechacha, 301. Qeddamin, 201. el-Qelàa (Bou-Adel), 68.

— (Fichlalai, 72.

— (Mcnzel) 229. 297.

— (Mliouai, 62. QtTqcra, 204. Qsima, 205, 260. Quilatès, 52, 5i.

Rabat cl-Bahr, 131. Rabouba, 142. Si bou Rachcd, 199. el-Rarb, 70, 80, 82, 93. 98,

127, 128, 227. el-Rarbia, 2,297. Ras Sbou, 146. — el-Oued Sous, 244. 261,

304, 305. cr-Razan, 304. Rbat (Rabat). 13, 117, 180,

302. Rbal-Taza, 217. Rechida, 194, 199. Rdir Qdir. 225. Reggou (col de). 198. ReKKOU, 194. 196, 197, 198,

20.J. 209, 302. Rehouna, 5, 289. Rekkam, 192, 197. 199. 302. ReklaouM. 297. er-Reneb, 214. Rerraba, 296. Rerrioua. 289. Riata, 22. 27, 28. 65, 92, 99,

106, 213, 214, 215. 216. 218.

219 221 222 223. 225 292.

297! 303.' er-Riba, 106. 107. Rif. 12. 13, 21, 21. 30, 34, 41.

51,58, 64, 65.66. 74. 80.95.

108, 199. 202, 208, 214, 216,

284. 285 à 288, 289, 290. Risran. 209, 232. 233, 297. Rmara, 4. 52. 56. 62, 64. 288,

289. Roudaiii, 304.

Rzaoua, 13. 72, 289. 290, 291. Rzouza, 125.

S

S" Sàada, 214. Sahel, 284. 288.

SaYda bou Moussa, 294.

Sais. 95. 101, 104.

Salé, 108.

Sandala. 305.

Sboula, 272.

Seb, 124.

Sebôa Aloun. 101.

Sebbab, 5. 6.

Sebbatou Rijel. 85.

Segiet el-llamra, 274,284,307.

Sehb el-Alig, 74.

Seifroul((îué), 10, 72.

Sekoutana, 238,241.

Seksaoua, 249.

Selkhat. 144. 145. 146. 147,

201. Selraren, 149. Semgat, 300. Semmoura, 299. Setta, 16. 72, 288, 291. Sfax, 90. Sfian, 80.

Shabet Oulad Abbad. 192. Slès, 16, 70. 288. 2«.^1. Smara. 274. 303. 307. Smio, 212.

Snada. 58, 60. 62, 287. 288. Souera (voirMogador). Souk el-Arbàa (Branès). 28.

— (Cheraga), 16. (S* Bouker), 6.

— iTsoul), 26. Souk el-llad (B. lderkoun).62.

— (Hialna). 24.

— (Oued Tnin), 83. Souk en-Nçffra, 142.

Souk el-Tnin (Fichtala). 70. Sous, 12. 24. 121. 133. 166,

235, 245, 246. 250, 252. 253.

257, 259, 273, 278, 279, 284,

304 à 307.

Tabenaïssat, 294.

Tabennatout, 299.

Tachouït. 299.

Tadjil. 294.

Tafarral. 294.

Talersit, 34. 37. 56. 285. 286.

Taffab, 65.

Taffraout. 66.

Tafilelt, 12. 20, 99. 107, 108.

117. 124, 131, 134. \S'6. 137.

ta

de niarcfie et la vallée de Toued Azrou, que nous continuons à remonter, conserve son orientation Nord-Sud, sa même structure géologique, sa végétation malingre et sa monotonie. Aucune vue vers TEst. Du côté de rOuest on entrevoit par échappées les lignes de faîte des monts d'el-Branès dont les plissements paraissent s'être infléchis dans le Nord-Est et courir vers un massif élevé qu'on nous désigne sous le nom de Djebel béni Hassen, dans la tribu des Béni Touzin.

Vers quatre lieures du soir, après une montée assez rude qu'on nomme TAqhat el-Qadi nous atteignons, par i,320 mètres environ, le sommet de la chaîne médiane du Rif, ligne de partage entre les bassins côtiers méditerranéens et le bassin océanique du Sbou.

La passe où nous la franchissons est commandée à TEst par le Djebel Azrou*, à rOuest par le Djebel Béni Hassen ^ A nos pieds, dans un ravin profond, naît Toued Qert qui coule vers le Nord-Est. Sa vallée, s*élargissant sans cesse entre les monts de Lemlalça à droite, les monts des Béni Touzin, des Béni Oulichcliek, de ïafersit, les coUines des Béni Saïd, à gauche, s'en va buter aux confins de Thorizon contre les monts de Gelaïa qui l'obligent à tourner brusquement au Nord.

Cette perspective immense qui doit être si simple, si belle, est, ce soir, tout encombrée de lourdes nuées, tout embrouillée de brumes. Les plans les plus rapprochés, dans l'Ouest surtout, sont confus; je ne parviens pas à distinguer comment les plissements Est-Ouest et parallèles deTemçaman des Béni Oulicliciiek et des Béni Touzin, s'étagent, s'enchevêtrent et s'articulent. La conception que j'en dégage n'a donc encore que la valeur d'une hypothèse.

138, 140. 141. 145, 147, 149,

150. 106. 184, 198, 284. 291.

302. Ta frata. 199. Tajellilit. 299. Takit. 299. Talembades. 64. Talilt, 105. Tamalout, 294.

Tamejoull, 299. Tameghoul, 307. Tameslouht. 236,237,238,241. Tamezia. 265. Tammest, 202. 207, 209, 210.

211, 295. Tanger, 1,6. 12, 38. 51, 62, 74.

76, 93, 135, 26S. 290. Taouerda, 238, 241. Taourirt, 185. 296. Targist, 60, 64, 285. 286. Taribas. 34. Taril. 230. 297. TarliaOurlies. 146. Taroudant, 235, 246. 254. 257,

258, 259, 260, 261. 270. 273,

275. 277, 304, 305. Tarrast, 304. Tarzout. 24, 52, 50. 64. 65,

285. Tassaoul Ourimeren. 174. Tatcher, 241. Tattiouen, 299. Taukis, 272. Taza. 21, 24, 27. 58, 66, 106,

205, 209, 216. 218, 219. 220.

222, 226, 284, 302. Tazat Hajirt (voir Hajirt). Tazenakht, 244. Tazeroualt, 245, 246, 265, 272,

273, 274, 277, 306, 307. Tazzoula, 68.

Teçouit {AU-Cherrouchen), 299. — (Alt S' llamza), 299. Tekhiamin, 295. Temçaman, 34, 56, 58, 285.

287. Tendouf, 273, 294. Teniet el-Jir. 201. Terroul, 232, 297. Teskat, 299. Tetouan (Titlaoun), 24, 99,

135, 288, 290. Thodra, 292. 300. Thiallalin, 299. Ticht ben Saïd. 139. Tieht bou-Teçouit. 142. Tichiil, 303. Tidrln, 132. 139. Tifirrimi n'Djimi. 170, 172,174. Tigelmamin. 151. Tikirl, 244. Tinesk, 247. Tiouant, 194. 301. Tiout, 304.

Tirrerman Zouggarin. 152. Tirnest. 194. 195, 196. 302. Tissaf. 197. 301. Tittaoun (voir Tetouan). Tizi Adar Elrem. 132.

— Alchambarek. 123.

— AU Oummou, 214.

4():i

Tizi Ansar. 123.

— Doumlilin, ii3. Ii4. 127.

131, 132.

— (ionfo, 140. 142. 143, 14(i.

— n'imiri, 241.

— Lalla Mtmouna. 132,

— n'Rotlen, 132, 138.

— nTeIroun, 178. 183.

— n'Termil, 209.

Tiznil. 235, 266. 270, 272. 273.

274, 305, 306. Tlemcen. 99. 218. 221. Toual, 302. Touat. 77, 130. 303. Touazik, 307. Touggour, 192, 199.

Tougourza. 272. Toukhrout. 261. Touniil, 141. Tounfit, 104, 165, 171. Trarsa.**, 274. Trifa. 200, 285. Trcmulo?, 82. Trois-FourchesiTres-Forças).

51. 52. Tsoul, 24. 25, 28. 66, 74. 225.

280.

Volubilis, 82.

Zacr. 21)2. 30;J.

ZaiTarines (ChafTarinas;, 62.

Zaïan, 117. 118. 128. 160. 292,

303. Zebzal, 183

bon Zemlan lAll Fergaii).299. Zcmmour, 6. 82.92, 97.98.102.

106. 110, 112. 117. 164. 292. Zergan, 302. ZerhoiiM. 10. 19. 291. Zorkelh. 285. Zidan, 68. Zouafid. 306. Zriouila, 18:). Zrira, 72.

26..

TABLE DES MATIÈRES

Préface de M. Euiî. Etienne i

Avant-propos i\

PREMIERE PARTIE LE RIF ET LES DJEBALA

I. Tanger. Fès. Melilia 1

II. Melilia. Ouezzan. Tanger ")1

DETXIÈME PARTIE LES BRABER

I. De Qçar-el Qebir à la vallée de Fès 79

II. De la vallée de Fès k la vallée de la Mlouia 98

III. Vallée delà MIouîa 153

ÏV. De la Mlouïa au Sbou 201

TROISIÈME PARTIE LE SOUS

I. Merrakech. Taroiidant. Tiznit. Agadir. Mogador 235

APPENDICES

I. Renseignements POLITIQUES, STATISTIQUES et religieux 283

Division du Maroc 283

Rif 285

Djebala 288

Braber 291

II. t)HSERVATlONS ASTHnNnMlgl'KS 3Ul>

Note 300

Uif et Djobnla 312

Braber. 315

m. (hiSRRVATlONS MKTKiHiOMMiUil'KS 329

Note 329

Ilifel Djcbala 330

Braber 332

Sous 342

IV. <iK()Lo(iiK 345

V. HoTANigi'K 353

VI. Entomoloc.ik 367

VIL Nl'MISMATlUUK 375

VIII. NoTK CAKTOCiRAPHlyUE 379

Index gé »jri.aphi(|ue 397

Table des matières 407

Tabb; des planches hors texte 409

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

Pages.

I. Fig. 8. — El-Qçar el-Kebir.

Fig 0. — Les Djebala 14-15

II. Fig. 12. — Fès.

Fig. 13. — Vallée de l'oued Amellil . 26-27

III. Fig. 28. — La Mahalla de Sclouen.

Fig. 20. — La côte rifaine : Gelaïa 50-51

IV. Fig. 42. — Panorama du Rif (face à l'Ouest).

Fig. 43. — Panorama du Rif (face à l'Est) G6-67

V. Fig. 53. — La haute vallée de l'oued Ouerera.

Fig. 5'*. — L'oued Sbou au gué d'el-Mekensa 82-83

VI. Fig. 87. — Le Moyen-Atlas : chaîne Ari Boudaa.

Fig. 88. — Daïa Sidi Ali ou Mohammed 150-151

VIL Fig. 130. — Le Moyen-Atlas, vue prise de Meitar.

Fig. 131. — Le Moyen-Atlas, vue prise de ïammest 210-211

VIII. Fig. 134. — r.eldaman.

Fig. 135. — La haute vallée de l'oued Inaoun 214-215

IX. Fig. i37. — Le Moyen-Atlas, vue prise de Mterkat.

Fig. 138. — Taza 220-221

X. Fig. 1*13. — Taroudant.

Fig. 174. — Tiznit 272-273

XI. Tableau de la marche des montres 314-315

XII. Carte d'ensemble et essai de synthèse orographique.

KVHEL'X, I.MIMUMKUIK HK CHARLES H ÉR ISSEY

MAR2 2 1918

Mîîdj

36»

CBUTA

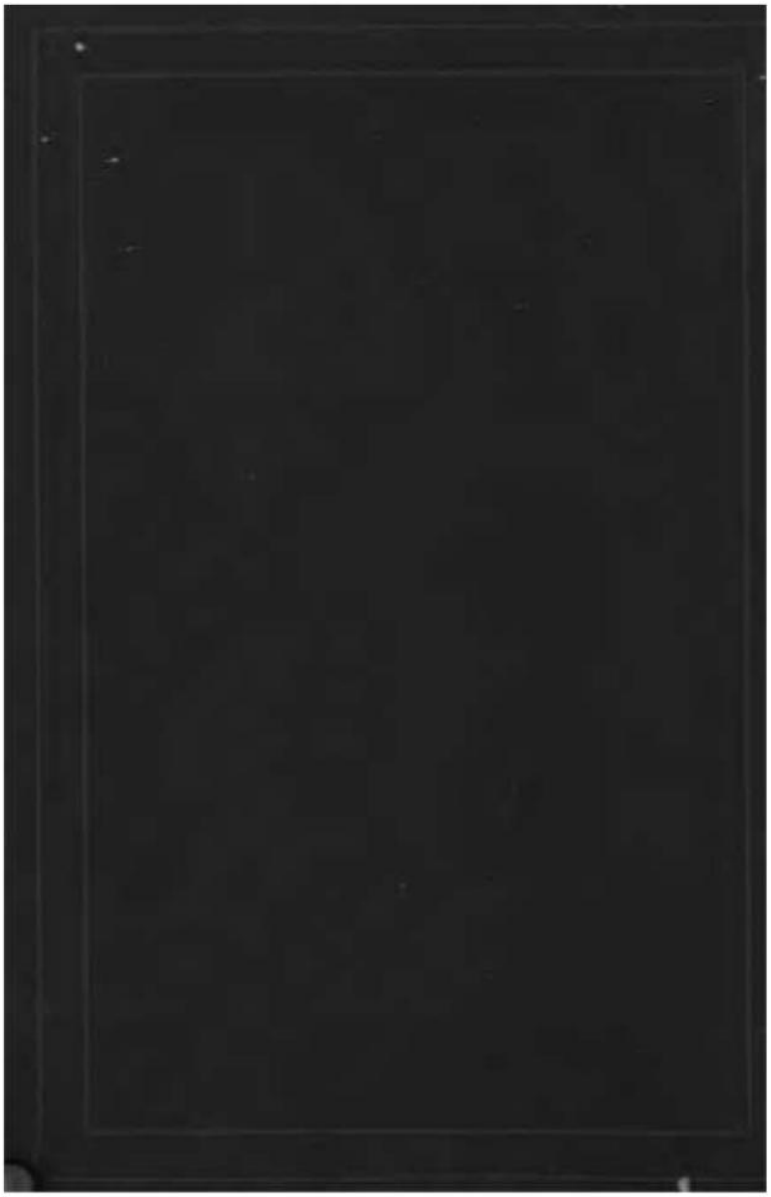
\ \

32« . ^ ^

810 .- _

30«

Oraxté paP



VOYAGES AU MAROC

(1899-1901)

Au Nord, Gelaïa, ce pâté montagneux qui forme le sombre décor de Melilia, n'est révélé que par une ligne cendrée, sinueuse, presque insaisissable, qui borde Tliorizon.

La descente est rapide. La force destructive et érodante des eaux a creusé deux vallées encaissées au fond desquelles roulent deux gros ruisseaux. Leurs rives sont fertiles. Voici Taribas, village caché dans un l)ois d'oliviers; plus bas, au-dessous du confluent des ruisseaux, Hadria, dont les olivetl(»s sont renommées, où les champs d'orge sont encadrés d'amandiers en fleurs.

C'est là (jue nous campons, vers cinq heures, h la nuit tombante.

•I 600 métros environ — * I 800 métros environ.

Fig. 20. — Vallée de l'Oued Qert (Lehtalci)
Vue prise del-Aïh (Az. = 240°).

Fig. 21. — Maison de Qaïn Ouan el-Lehtalci
Vue prise de la plaine de Lamalgo (Az. = 200°).

L'accueil qu'on nous fait est déiiant et farouche. On nous a dit depuis, en manière d'excuse, qu'Hadria, placée sur la route de Fès à Melilia, tenait à conserver son renom de férocité afin de préserver des passants, soldats pillards ou mendiants rapaces, ses moissons et ses vergers.

Betes et gens ont donc jeûné ce soir, mais nous pouvons dormir tranquilles, une garde vigilante nous surveille, et, selon le proverbe arabe : « Dormir vaut autant que manger, et prier mieux que dormir ».

25 mars.

Avant Taube tout le monde est sur pied; des cinq lieures et demie nous sommes en route, descendant le couloir rocheux que s'est ouvert Toued Qert, frontière naturelle entre Béni Touzin et Gsennaïa. Sur les berges les villages se succèdent, les jardins

s'étalent, les oliviers se pressent. Dès le départ, nous laissons à gauche une zaouia fameuse dédiée à Si Ali bou Rekba.

En deux heures de marclie nous atteignons un deuxième plissement entrevu hier du haut de TAqbat el-Qadi. L'oued le traverse par une coupure étroite après laquelle il pénètre sur le territoire de Lemtalça. Il m'a semblé qu'à l'Est de cette coupure la ligne montagneuse se dédoublait, formant au Nord le bourrelet des collines de Lemtalça orienté Ouest-Sud-Ouest Est-Nord-Est et au Sud une Ugne de montagnes, courant Ouest-Est. En tout cas, quel que soit son point d'articulation, la cliaîne Lemtalça-Qebdana est doublée au Sud par une chaîne de même altitude ou peut-être un peu plus élevée, moins infléchie vers le Nord. Cette deuxième clianie m'a paru se continuer, par delà la trouée de la Mlouïa, jusque dans l'Oranie dont elle borderait la côte.

La plaine de Lemtalça, enserrée entre les branches de cette tenaille montagneuse, est aride en été et fertile l'Inver. Quand les pluies ont été abondantes, comme cette année, ce désert se transforme en un admirable champ de fleurs où les mules enfoncent jusqu'au ventre. Alors les tribus d'alentour descendent de leurs viUages percliés sur les hauteurs et viennent planter leurs douars au bord de l'oued Qert ou près des redirs * et paître leurs troupeaux. Au milieu de cette vallée qui va sVdargissant,

* Marcs qui se dessèchent en été.

aux pieds de trois pilons escarpés témoins des effondrements et de l'érosion de cette région, s'élèvent trois villages, àzibs du qaïd Allai, où se tient le marché du mardi des Lemtalça. A huit kilomètres environ à l'Ouest, Tafersit apparaît comme une tache de verdure au pied d'une colline ronde.

Nous couchons ce soir chez le qaïd el-Hadj Omar el-Lemtalçi, dont la seigneuriale demeure, bâtie sur la rive en falaise de l'oued Qert, commande au loin la plaine. La cour intérieure est ceinte d'un mur en pisé. Deux grandes tentes brunes y sont plantées, prêtes à recevoir les hôtes. Les troupeaux sont parqués dans des enclos, des zribas^ en branches de jujubier. Des mules toujours bâtées, les chevaux tout sellés*, sont entravés sur deux longues lignes aux cordes tendues à terre.

Le qaïd est un grand vieillard dont la belle figure bronzée s'encadre d'une longue barbe blanche. Il contemple du seuil de sa maison le retour de ses troupeaux et reçoit gravement l'hommage de ses serviteurs qui, empressés, descendent de cheval, posent à terre leurs fusils, déchaussent leurs sandales, rejettent leur selham en arrière, et viennent, avec un respect filial, lui baiser l'épaule, lui exprimer leurs vœux de prospérité et solliciter sa bénédiction.

26 mars.

Départ à cinq heures trente.

Pendant deux heures encore nous descendons la vallée de l'oued Qert; route monotone, sans arbres, sans cultures, mais toujours fleurie. Après quoi l'oued tourne k gauche, allant droit au Nord ; nous obliquons à droite nous dirigeant vers Qebdana; tandis qu'entre ces deux directions le chemin de Melilia s'en va passer par une dépression entre deux pâtés de collines.

Le massif côtier de Gelaïa se soude à la chaîne des monts de Lemtalça par un dos d'âne assez sensible situé sur le territoire de Béni bou

* 11 est d'usage au Maroc do laisser aux mules leur barda^ ce bât fait de tellis, ctoffe rude lissée de poils de chèvres et de paille. On ne Tôle que lorsqu'on s'arrête pour un

séjour un peu long. On panse alors les plaies des animaux avec du savon arabe, fait de terre à foulon, d'huile et de cendre de lentisque. Ou bien on les saupoudre de charbon de bois, ou encore on les enduit de miel. On creuse le but à l'endroit qui touche la plaie, on met do la paille fraîche aux places où la sueur a pourri le rembourrage. Les mules de selle sont débarrassées à cbaque étape de la sérija, la selle de mulet. Les chevaux sont rarement désellés pendant les routes.

lahi. Au delà la vue embrasse toute la plaine de Qebdana jusqu'au cap de iWgua, oii la muraille montagneuse qui la bordait au Sud plonge dans la mer.

A trois heures mon guide s'arrête et nous montre du doigt une ligne d'un bleu intense qui paraît vibrer dans la réverbération du jour : la mer! Elle est tout proche, on distingue déjà la frange d'écume blanche étalée sur le sable lilas de la plage, el Tisthme imperceptible qui enferme la lagune de Bou Erg.

Nous atteignons là Toued Gaoud, frontière de Gelaïa el de Qebdana. La rivière couh» parmi les joncs, sur un conglomérat revêtu de mousses sombras presque bleues; nous suivons sa vallée solitaire jusqu'à la ()a<;ba «le Selouen, notre gite de ce soir.

La Oai^ba th* St»louen est un hnrj. une enceinte percée de créneaux el de nuHirtrières, flan(|uée «le tours carrées. Sa maçonnerie, très «lélabrée. m'a paru être en grès cimentés av«»c de Targile et dorés par le soleil.

On m'a conté qut* et» fort marocain fui bàli sur remplacement d'une ancienne ville espagnole. Peut^^lre faul-il y chercher un dernier vestige du port de Kasasa qu«» Juan «le Guzman conquit en 14U7, en même temps que Melilia. pour le compte «le son maître le «lue «le Me«lina Sidonia? L'enceinte acluelh» aurait été construite par Moulev Ismaïl et réparée par le sultan Si Mohannne«l ben abd Allah' vers 1771, lors du transfert de la garnison espagnole de Melilia à Tanger, sous le règne de Carlos III. Si«li Mohammed XVIII en releva les murs en 1859, pendant la guerre contre l'Espagne. Enfin Moulev el-IIassen y réinstalla, en 1880, une garnison marocaine «le cin«i cents honunes, que Mouley abd el-Azziz renfonça et porta à quinze cents honunes au moment de l'expédition contre les Beqqouïa.

Celte garnison n'habite plus «lans l'enceinle «lémanlelée de la Qaçba de Selouen, elle est campée un peu à l'Est, sur la rive gauche de l'oued Ciaou«l. On la «lésigne sous le nom « Mahalla de Gelaïa ».

Les soMats «lu sultan ont ici, connue partout au Maroc, la réputation «l'ètri* les pin»s ban«lits de la conln'v, aussi jugeons-nous prudent, nous qui n'avons rien à penln*, daller camper en plein centre «le leur niahalla.

' Le> chrx^ui îuourv lo nommonl SMi Mohamiuod XVU tlTÔT-IT\H^ .

contre la tente de leur chef le qaïd Ould bou Chta ben Boughdadi, frère de ce Ben-Boughdadi qui fut notre hôte en février, la veille de notre entrée à Fës.

27 mars.

Cette rnahalla de Selouen est le temple de l'oisiveté : jusqu'à midi personne n'y bouge. Vers une heure, un qaïd mia ^ est sorti avec trois sloughis, allant sans doute courir un lièvre dans la plaine de Qebdana.

A quatre heures un convoi de trois mules chargées d'orge est arrivé sous l'escorte de cinq

soldats.

A la nuit tombante le camp a paru s'éveiller; une certaine rumeur s'est élevée; les mules en s'ébrouant ont annoncé l'heure de la botte; des spires de fumée onl commencé d'empanacher les tentes; une vague odeur de cuisine s'est répandue. Douze hommes, affublés du ridicule uniforme marocain, sont venus un à un, d'un air las, s'aligner devant la qoubba du qaïd. Ce sont les musiciens, ils viennent sonner le ralliement pour la prière du crépuscule. Un roulement très désuni, une sonnerie de clairons lamentablement traînante, encore un roulement, et les musiciens regagnent leurs tentes avec la même démarche lasse et ennuyée...

L'usage veut que la prière se fasse en deux fois : pendant qu'une moitié du camp prie, l'autre veille. Mais les soldats sont gens sans foi ni loi, il en est plus des deux tiers qui ne prient ni ne veillent.

La prière dite on prend le service de garde pour la nuit. Un gradé veille au centre du camp, on place un factionnaire devant chacune des faces ; de quart d'heure en quart d'heure le gradé clame une invocation et, successivement, les sentinelles lui répondent, égrenant dans la nuit leur somnolente litanie.

Après l'heure du repas, toute une face du camp, celle qui regarde Lemtalga, s'éclaire et s'allume. On entend des rires, des chants, des cris. C'est sur ce front de bandière que sont parquées les filles de joie.

Telle fut la vie du camp de Sa Majesté chérifienne pendant le jour et les deux nuits que nous en fûmes les hôtes.

Au point de vue artistique la situation de la mahalla est magnifique ; au point de vue militaire sa position est détestable. Perchée sur le sommet

* Centurion, commandant une compagnie de 100 hommes.

d'une colline ronde, à quatre kilomètres de la mer, elle découvre toute cette plaine sans ombre, qui s'étale de la chaîne dentelée et toujours bleue de Qebdana, à la lagune de Bou Erg. Elle est vue de partout ; commandée a l'Ouest par les pentes de Gelaïa ; accessible aux canons des navires étrangers, trop loin de la mer pour que sa minuscule artillerie puisse riposter utilement ; elle n'a ni bois ni eau.

Le corps expéditionnaire se compose de cinq tabors^ cinq bataillons. Son effectif théorique serait de quinze cents à deux mille cinq cents hommes, infanterie et artillerie. En réalité elle ne comprend pas cinq cents hommes qui sont employés uniquement au service d'escorte des convois de ravitaillement, quand ils ne sont pas en maraude, occupés à piller les voyageurs et à rançonner les habitants. « Seigneur — disent les Rifains — envoie-nous la griMe qui ravage nos moissons, ou les sauterelles qui détruisent nos récoltes, mais préserve-nous des soldats du maghzen qui éventrent nos femmes, violent nos enfants, coupent nos arbres et brûlent nos maisons! »

Ils ont décimé la tribu des Beqqouïa et ravagé si complètement ses champs que pendant dix années la terre ne nourrira pas les survivants.

Chaque tabor est disposé en carré et enfermé d'une haie d'épines. Le camp lui-môme figure un vaste rectangle protégé par une grosse zeriba. Les tentes sont de toutes formes : qoubbas rondes, à base cylindrique surmontée d'un toit pointu ; gitouns coniques ; khezana en bonnet de police. Aux tentes des chefs sont accotées de petites tentes de fortune où l'on fait la cuisine, où logent les serviteurs. Les qoubbas des commandants sont placées au centre de leurs tabors et se reconnaissent à la boule métallique qui les

surmonte.

La tente du commandant en chef occupe le milieu du camp. A côté d'elle s'élève la tente de l'aumônier de l'expédition, Mouley bou Bekr, chérif d'Ouezzan.

Le parc d'artillerie est formé devant sa porte, il se compose de deux petites pièces de montagne montées sur roues et toujours braquées vers l'orient. Les canons jouissent au Maroc d'une prérogative sacrée : quiconque se réfugie près d'eux est inviolable. Protection éphémère, ajoute subtilement le tobji (artilleur) qui nous narre ce détail, car il suffit de laisser jeûner le suppliant pour l'arracher à son asile.

LE RIF. — LES DJEBALA

41

Le camp contient encore divers enclos où sont parqués les mules, les chameaux, le bétail. Les chevaux sont entravés devant la tente de leur maître.

Sur ce tableau guerrier plane une tristesse désolée. Les soldats sont gens que la paix ennuie et leur camp se meurt d'inaction et de misère.

Le Rif n'est pas soumis, il demeure à demi indépendant. La plupart des qaïds rifains, il est vrai, rendent hommage au sultan, lui envoient des cadeaux et des offrandes. Mais ces hommages très platoniques s'adressent au chef spirituel plutôt qu'au souverain temporel. Le sultan s'en contente car il se sait impuissant h faire une conquête plus complète, une occupation plus définitive.

L'état de choses actuel est pourtant une sensible amélioration des relations d'antan. Le maghzen a su profiler habilement des occasions qui se sont offertes : guerres contre l'Espagne, querelles intestines entre les tribus, incidents de piraterie. Il est intervenu tantôt comme protecteur, tantôt comme arbitre, tantôt comme policier. A chaque intervention son influence a fait un pas. Sa diplomatie s'entend à merveille à mettre en pratique la maxime machiavélique : (livide ut imperes ! Ses agents secrets font toute la besogne et les soldats se consument de désœuvrement dans leurs mahallas, n'ayant d'autre lâche que l'emploi de bourreau, ni d'autre passe-temps que le métier de brigand. Mais ces excès mêmes sont profitables et l'épouvante qu'ils inspirent contient les Rifains dans une crainte salutaire.

Fig. 22. — Tente du chef de la Maualla L'artillerie du camp.

28 mars.

Départ à cinq heures quarante.

Il a plu toute la nuit et les sentiers argileux sont redevenus glissants. Nous suivons le rivage, d'abord de loin, puis de tout près, en

longeant la Sebklia de Bou Erg. Cette lagune paraît avoir vingt-cinq kilomètres de longueur sur six kilomètres de largeur maxima. Le bord Sud-Ouest dessine un arc de cercle. L'isthme figure la corde qui le sous-tend et les gens de Qebdana n'emploient pas d'autre route pour venir à Melilia.

La Sebklia communique avec la mer par une dépression d'une centaine de mètres de largeur, située vers l'extrémité Nord et visible des remparts de Melilia. La trouée est peu profonde; des barques calant quatre-vingts centimètres talonnent à marée haute. On m'a dit qu'on trouvait des fonds de dix et douze mètres dans toute la partie de ce bassin qui avoisine les côtes, entre la baie de Mezjouja et les villages des Béni Nçer. Sur cet admirable lac, où toutes les (lottes du monde s'abriteraient à l'aise, naviguent, ce matin, trois petites barques rifaines paisiblement occupées à pèclicr des huîtres.

Notre route coupe la plaine très fertile des Béni Ifrouh dont les jardins encadrés de figuiers de Barbarie descendent jusqu'à la mer. Plus loin, les montagnes calcaires de Mezjouja tombent dans la Sebkha en hauts seuils de grès. Sur les dernières marches les Mezjouji cultivent leurs champs étages en terrasses, bordés de murs de pierre. Leurs maisons sont basses, les murs n'ont pas de fenêtres, les toits sont plats, h peine les distingue-t-on des éboulis rocheux de la montagne.

Dans les champs, parmi les moissons émaillées de (leurs où chantent des cailles, une foule de femmes et d'enfants crient et frappent sur de vieilles tôles pour chasser les innombrables petits oiseaux. A dix heures nous passons devant un seïd des Béni Nçer. Par la porte béante j'aperçois, sous un tas de chifibns et de cailloux, ex-voto ou amulettes, une grande caisse à eau en fer, semblable à celles qu'on voit sur les bateaux. Comment cette massive ferraille est-elle venue échouer sur cette côte inhospitalière, et qui sait le drame que cette épave peut conter?

Melilia apparaît presque droit au Nord, haute et étriquée sur son socle de roche.

On nous fait contourner le territoire de la préside. Sa frontière est marquée par des tas de pierres blanchis à la chaux ; elle dessine un demi-cercle de quatre kilomètres de rayon. Dans cette étroite enceinte se pressent douze ouvrages militaires : casernes, fortins, batteries, blockhaus ; modèles étrangement surannés, sans fossés ni parapets ; ils

s. fc

O O

GQ

« Il

Q M

< -"

a .S,

« 2

I

n'ont à résister qu'à la fusillade, puisque les Rifains ne possèdent pas d'artillerie. Au pied d'une grande caserne blanche, surmontée d'une fine dentelle de créneaux et d'une tour carrée où flotte le pavillon espagnol, s'étale le marchfeld. Des fantassins y font du maniement d'armes, un peloton de cavaliers en dolnians bleu de ciel, à brandebourgs noirs, fait des conversions au trot, une section montée promène d'une allure de sommeil

deux piec(»s et leurs servants.

Là aussi, comme dans la mahalla de Selouen, les soldats semblent mourir d'ennui. Leur faction sur cette terre» ingrate est un rude et monotone (^\il. De loin en loin quelque sournoise agression nocturne, quelque furieuse ruée dc^s Rifains, vient secouer leur torpeur. Pendant quelque temps on double les sentinelles, on fait des patrouilles vigilantes, des rondes soign(»us(»s, puis on s(* lasse de ce p(»rpétuel état de siège, on se blase sur ce danger laleiit et la garnison retombe dans l'oisiveté.

Pour l'occuper on cullive le sol, on crée un jardin public dont les jeunes arbres alignés au cordeau semblent scmffrir de la proximité de la mer, on fait, sur les quelques hectares de la préside, des grandes manœuvres annuelles ! Les forçats, traînant leur jambe enchaînée, travaillent sous la garde d'une» escorte. Une ville nouvelle, bien percée, s'est élevée hors des n^mparls, à l'abri des forts, on la nomme le Village, elle est déjJi plus importante que Melilia.

J'ai visité la préside trois fois : la première fois en touriste, à l'aller; la deuxième en Rifain, pendant mon voyage ; la troisième Igrs de mon retour, et d'assez près, grâce à la courtoise hospitalité des officiers espagnols. J'ai été frappé de ce fait que personne ne s'(»st attaché à la préside. C'est un bagne pour les condamnés; un exil pour leurs gardiens et pour la garnison ; les colons n'ont (|ue faire sur ce sol ingrat si parcimonieusement mesuré. Le commerce le plus important y est sans conteste la contrebande d'armes et de munitions de guerre. Nul n'a foi dans l'avenir de Melilia.

L'Espagne lient à ce rocher pour tout le sang qu'elle y a versé, pour les souvenirs héroïques qui s'y rattachent. Ce n'est qu'une hampe glorieuse où l'amour-propre national l'oblige à maintenir son drapeau. Il faut voir des dernières pentes du massif de (lelaïa tous ces minuscules fortins d'une archileclure nrchaï(|ue, ces jardins aux arbres grêles trop bien ordonnancés, ce village aligné à ré(|uerre, ces soldats de toutes

/

5 M

S i

as *^

H ^

M O

S s

te

i

armes évoluant sur leur terrain de manœuvres exigu, et l'enceinte d(Melilia dominant la eampagne et braquant sur le Rif ses canons impuis sants. Tout cela, vu de haut et de loin, prend je ne sais quelle apparenci puérile et fait involontairement songer à (juelque jouet sorti des atelier de Nuremberg.

Notre étape s'achève» à la Qaçba de Djenada, bordj marocain, con temporain de celui de Selouen. Une garnison d'une centaine d'honunei occupe la Qacba ; on me dil (jue la solde y est penjue pour douze cent hommes !

Le qaïd, auquel noire venue élail annoncée par des cavaliers expé diés de Selouen, nous fait bon accueil et nous installe dans la chambr< des hôtes.

29 mars.

La Qaçba et le village de Djenada sont bâtis sur la rive droite d< Toued qui aboutit à Mehlia. Le ravin est à sec en cette saison. La riv< gauche escarpée porte des ouvrages espagnols dont les batteries doiven enhler ce couloir et connnander le fort marocain. A mi-route entre Dje nada et Melilia se trouve le marabout tragiquement fameux de Sîd Ouriech.

J'ai suivi ce chemin, ce malin, pour aller à Melilia. Le marché étai bruyant connue une ruche, le port animé connue une fourmilière. Lei Rifains affluaient vers la ville. Un navire (espagnol était sur rade et lei clameurs des bateliers s'entendaient dv la douane.

L'agent de la Compagnie Touache était prévenu depuis deux moiî de l'éventualité de ma visiU», j'ai pu, par son obligeante entremise expédier en France» la pn^miî're partie de mes itinéraires et de mes phota graphies.

30 mars.

La grande fête nmsulmane du Mouton* tombe demain. Aujourd'hui. vendr(»di, on jeûne, on se» prépare. Le marché de Djenada bat son plein e1 regorge de monde. C'est un souk rifain idcMitique aux souks arabes. On

* Los Arabes la noiiiiiieiit cl-Aït cl-Kobir. « la grande fiHe ».

y voit les mêmes alignements de petites tentes misérables, invraisemblablement rapiécées, où des marchands indifférents attendent une clientèle problématique. Ils vendent du sucre, du beurre rance, de la graisse, du lait frais ou aigre dans des pots de grès bouchés avec une poignée d'herbe, du miel dans des peaux de bouc*. Des charbonniers, accroupis auprès de leurs confins '^ recouverts de feuillage, regardent les passants d'un air de résignation extatique. D'un côté sont les troupeaux : moutons bêlants, agneaux et chevreaux pleurant avec des voix d'enfants, victimes de demain, car tout bon musulman doit égorger lui-même le haouli' rituel; de l'autre côté les ânes, les mules, les chevaux, tous misérables, tous blessés, immobiles, plongés dans une prostration désolée. Des petits étalages en plein vent exposent sur un pan de haïk des bougies, des allumettes, du tabac à priser, des paquets de tabac espagnol, du kîf et des minuscules pipes à kîf aux fourneaux de terre, aux tuyaux artistement gravés, peints et ornés de breloques de toutes sortes. Des cordiers tressent l'alfa; un belradji^ rapièce les savates invraisemblablement éli-mées des piétons. Mais ce qui donne à ce marché sa pliysionomie particulière c'est la forêt mouvante des canons de fusils qui domine cette foule. Tous les hommes sont armés de l'ancien Remington de l'armée espagnole, mousqueton, carabine ou fusil.

Aujourd'hui tous ces gens sont calmes, rieurs. Ils vont, viennent, se bousculent, crient de cette voix rude que leur donnent leur langue rauque et l'habitude de parler de loin. Ils sont en général grands et fortement charpentés. Ils ont la mine ouverte, avec un air de raillerie et de brutalité, la figure tannée, ridée par le grand air, contractée par ce froncement particulier aux nomades qui vont toute la vie tête nue sous l'aveuglant soleil. La petite vérole a criblé tous les visages. On voit beaucoup de cicatrices, beaucoup d'estropiés, peu de vieillards.

Les bruns et les blonds sont presque en nombre égal, on rencontre quelques chevelures d'un roux ardent. En général le teint est clair et coloré. Les yeux sont gris-vert ou bleus plus souvent que noirs.

* Le miel rifain cristallise et forme des gâteaux très durs. On m'a dit (juc pour fondre ces gâteaux, il suffisait d'y planter une tige de roseau encore vert (?)

* Paniei-s d'alfa ou de palmier nain tressé.

' Haouli : agneau. Les pauvres égorgent une poule ou se réunissent à plusieurs pour offrir une victime en commun.

* Savetier.

VOYAGES Ai; MAROC

Les hommes se rasent la tête et ne conservent qu'une houffe au sommet de la tête ou au-dessus de l'oreille ; ou la porte tantôt nattée, tantôt ébouriffée. Cette mèche contribue à donner aux Rifains un air de sauvage férocité.

Comme coiffure on porte le khît brun en poil de chèvre, ou la rezâa blanche, roulée autour de la tête

\j's iNdiiNit's st' iMSrilt la \v\v ri

rnilH(*rVi-nl qirutir Inullr au

Siïlllïm'l i\v \\i \v\r <iU iUl-ilt'SSUS <lt*

l^tn-illr : o\\ la puiJr tiiiiti^l iiaili"i\ hiiiItH i*l)<un'illV*o. ('t41i' inirlh^ ruri-Irilnit' ;i ilniiiiirr i\u\ Uii'aitis un air

CuuMjji' rnilIVirt" on \hivW \v kluî lu'un < n \Hi\[ili* rhevn\ tn\ la i"<'/aa

lilanriir. rnulri' liutniir i\v ta Irh

sans tangia^ ni chacliia, ni tarbouch. Les enfants, beaucoup de ieunes hommes, les pauvres, vont nu-tète, secouant h»ur toulle frisée (hms \v vent.

Les fenunes ne paraissent pas aux marchés. Elles sont d'ailleurs très libres, ne se voilent pas, ne se lavent jî^uère, mettent peu de henné et connaissent à peine les parfums. Leur costume se compose invariablement d'un haïk blanc toujours sale el effiloché. Un simple foulard blanc ou de couleur, quelquefois un (ichu di». soie, recouvre les cheveux qui, séparés par une raie au miliim de la tète, tombent sur les épaules en deux nattes tressées de laine brune ou noire. Elles vont pieds nus

* Polit bonncl blanc ou multicolore quelquefois ajoun*, qui couvre le sommet de la Irte à la faroii d'une calotte.

Fig. 27.— Me 1.1 LIA (t'n barbier berbère) Vuo prise de la Qarlm Djoiiada (Ax. — 3.')0").

OU chaussées de belras rouges, et portent aux jambes des jambières berbères tricotées, à damier blanc, bleu et rouge, qu'on nomme en tamazirt « targiouin ».

On trouve quelques jolies femmes. J'ai aperçu de fins profils, des peaux blondes, de grands yeux très doux; mais les beautés sont rares, quoi qu'en disent les Marocains qui, dans leur esthétique, placent la femme des Djebala au premier rang et donnent la deuxième place à la Rifaine, non pas qu'elle soit inférieure, mais parce que sa jalousie légendaire épouvante les maris.

La coiffure des petites filles est d'un comique irrésistible, on leur rase la tête en conservant quatre grosses touffes : une sur le front, une au-dessus de la nuque, une au-dessus de chaque oreille.

Les femmes vieillissent tôt ; le mariage précoce \ les nombreux enfants, la rude vie des champs, les durs travaux du ménage, les déforment et les rident de bonne heure. Elles rougissent au henné leurs cheveux blancs et prennent sous cette tignasse roussàtre, sous leurs haillons sordides, dans leur caducité encore active, ce type de sorcière si répandu parmi les vieilles musulmanes.

La femme rifaine passe, aux yeux des Marocains, pour inleUigente, fière, sensuelle et fidèle. Ce que j'en ai vu ne me permet pas de les bien juger. Il m'a semblé pourtant qu'elles étaient profondément ignorantes, guère plus sociables ni moins brutales qu'un animal; ayant des instincts plus que des sentiments ; vouées à un rôle misérable : instrument de plaisir quand elles sont jeunes; bêtes de somme quand elles vieillissent.

31 mars.

Ce jour de fête se lève dans un ciel admirable. Les fidèles n'ont guère dormi; on a veillé autour de grands feux dont la clarté empourprait notre chambre. Dès l'aube les hommes ont été au hameau se « purifier », selon l'expression liturgique. En sortant on s'accoste, on se serre les mains à la mode rifaine, en s'empoignant d'abord réciproquement le pouce, puis s'étreignant les mains. Les humbles baisent la main, l'épaule, ou la tête, des puissants : Aït mabrouk ! — bonne fête !

• On marie les Rifaincs vers douze ans. r ! .

La place du Marché a changé d'aspect : plus de petites lentes en lambeaux, plus de marchands. On se promène, on cause, on rit. Les soldats de Sa Majesté Chérifienne ont revi^tu leurs plus riches habits. Les burnous de drap gros bleu harmonieusement drapés donnent aux cavaliers une majestueuse» prestance. Les piétons portent le haïk dont la transparence laisse deviner des cedrïa et des bedàïa* aux couleurs éclatantes. Chacun profite de Toccasion pour étaler son opulence. Tous sont rasés de frais; tout est neuf, propre, étincelant.

Un coin du souk est plus populeux, plus bruyant que le reste : c'est Tabattoir. Une demi-douzaine de Rifains à demi nus, rouges de sang, égorgent sans trêve des moutons et des agneaux. La victime est apportée par son maître, elle a les pattes liées, on la couche à terre, le Rifain dit : BismillahM et scie rapideinent la gorge qu'on lui tend. On laisse l'animal râler vX se débattre, puis, quand les derni<»rs spasmes sont apaisés, Tégorgeur fait une (Mitaille au-dessus du jarret et par cette ouverture souffle et gonfle le mouton pour en faciliter Técorchage.

Les Rifains n'ont fait aucun frais de toilette. Ils portent, comme hier, la djellaba courte, rayée de brun clair vi de blanc, par-dessus le haïk de laine, le khît, les sandales d'alfa et Tinséparable fusil.

L(^ contraste de la mise grossière des uns avec Télégance fastueuse des autres souligne et accentue les dissemblances entre Arabe et Berbère.

Celui-ci, mince, les traits (ins, les membres grêles, les attaches fragiles, a conservé, nu>me en ce Maghrib el-Aqça, c(»t extn^me-ouest du monde islamique, l'empreinte de distinction, la noblesse de port caractéristiques de sa race.

Celui-là, puissant, taillé à la hache, la télé ronde, le cou court, les épaules carrées, les membres gros, l(»s extrémités larges, respire la force bestiale, ti*ahit la vitalité robuste de sa nation indomptée.

Toute la soirée on a fait ripailles et bombances. Personne n'a songé à nous associer à c(»tte fête, nous, étrangers, hôtes du qaïd, et par conséquent doublement suspects. Cet isolement pèse à mes serviteurs ; ils ont suivi les péripéties de cette journée avec un peu de mélancolie et d'envie.

* Vestes, gilets.

☐ Au nom de Dieu 1 cette invocation et l'é^orgemont doivent accompagner tout abatage. Lo gibier tué au fusil ne pourrait être mangé s'il n'était aussit«.H égorgé selon ces rites.

MeBJouja

Sebkha de Boa Erg

]iimi4 [TAly Q^m^urDii/

Mi» DE S

MELILIA. — OUEZZAN. — TANGER

1" avril.

Départ à huit heures.

Si Mohammed avait compté que le voyage se terminerait à Melilia et que nous rentrerions à Tanger par mer. La perspective d'une seconde traversée du Rif l'épouvante. J'ai dû le faire hisser bon gré mal gré sur sa mule. Le pauvre homme nous précède en protestant qu'il ne connaît plus les routes.

Le massif montagneux de Gelaïa couvre un triangle limité au Sud par Lemtalça et lesRenibou lahi, àTEst parQebdana et la mer, àTOuest par les Reni Saïd. Il se soude aux monts de Lemtalça par le dos d'Ane que nous avons franchi k Hadjera Tisdoutin. Du côté des Déni Saïd sa suture avec la longue ligne des collines issues de l'Aqbat el-Qadi est plus intime et moins facile à discerner; le fossé étroit que s'est frayé l'oued Qert, frontière naturelle entre les deux tribus, ne marque pas la limite des deux systèmes montagneux et je crois voir la terminaison des collines des Déni Saïd au cap d'Iazan que nos cartes nomment : la pointe de Negri.

Vers le Nord, Gelaïa pousse au loin dans la mer un contrefort aux flancs escarpés, terminé par le cap des Trois-Fourches. Aucun phare n'éclaire ce saillant redoutable du littus importuosiim^ etles instructions nautiques donnent aux navigateurs le sage conseil de passer au large.

Le sol est crayeux ; les figuiers de Darbarie vert clair, les aloès bleutés, végétation rigide et pâle, donnent à cette région une physionomie un peu morne. Les villages des Déni bou Chiker et des Déni bou Gafer, fractions de Gelaïa, se pressent aux flancs des coteaux dominant la mer. Les champs

(l'org:o tapissent los vallons. On nous dit que cotte prospérité est exceptionnelle, AU' lumi aux pluies abondantes de février. Depuis six ans, les récoltes ne suflisaient pas à nourrir l(»s habitants et presque tous les jeunes lionnnt^s avaient du s'expatrier.

Les pluies, en ruisselant sur ces pentes d'argile, ont creusé de profonds ravins qui coupent notre route et rendent la marcbe extrêmement pénible. Les collines tombent le plus souvent à pic dans la mer. Il se forme par places, aux estuaires des ouc^ds, au fond des baies, de.petites plap^es bordées de dunes que peuplent des hameaux de pi^clieurs.

Nous lof^eons ce soir dans la mosquée * du qaïd bou Zian es Saïdi.

2 avril.

Pour nous faire honneur nos hôtes ont étendu sur le sol les nattes de la mos([uée. Toute la nuit j'ai maudit cet excès d'hospitalité; le dicton arabe est cruell(»ment vrai qui dit : « Affamé comme puce de pèlerin. »

Il existe une route menant directement d'ici à TAqbat el-Qadi. Si Mohammed voudrait la prendre. Il me» faitdin» (jue delà, en tournant à di'oi te, nous tomb(»rons de suite dans la vallée de l'oued Ouerera qui nous ramène* à Ouezzan. Cet itinéraire double de trop près notre route d'aller, et, malgré les récriminations de notre guide, nous repartons en longeant la mer.

L'atmosphère est d'une liinpidité admirable; on distingue aux confins de l'horizon, par-dessus la iner bleue, un (ilet d'ombre mauve qui paraît tHMnbler dans la fluidité de l'air. C'est la crête dentcdée des sierras espagnoles, sœurs jumelles des inonlagnes rifaines et djébaliennes, séparées d'elles — dit la légende — par la volonté du Sultan Dou el-Qernin* ([ui lit creuser ce détroit pour mettre son empire à Tabri des incursions de ses voisins du Nord.

On voit la côte depuis le cap des Trois-Fourches jusqu'au cap Qui-latc'S. Dans la falaise de calcaire rougeàtre sont découpées des criques à parois escarpées, des golfes fertiles dont les sables dorés paraissent prolonger jus(jue dans la mer la nappe blondi» des champs de blés.

' 11 est d'usage pour les voyagcur.s iiiusulinans d'aller deuiaiider riiospitalilê à la djemàa. à la inos»iuée. On y trouve asile, vivre et abri. * Hercule.

ce := ai) 91

£

Le fin sable coquiller, porté parle vent, recouvre à leur estuaire le flanc Ouest de tous les ravins.

Du côté de la terre les paysages d'hier se répètent : mêmes collines affouillées par les eaux, mêmes villages de pierres grises perchés sur les sommets, et semblables, dans leurs haies d'épines, à de grands nids d'aigles.

Voici la maison de Si Mohammed el-Ahadri, grand saint des Béni Saïd, la zaouia qu'il a fondée, le seïd où il repose dans un enclos rempli de romarins en fleurs et de lavande.

Son fils et quelques vieillards sont assis sur le seuil, immobiles, impassibles comme le ciel, ils contemplent le vide infini de la mer et les côtes lointaines de l'Espagne.

Plus loin, au fond d'une petite anse où débouche un oued desséché, s'élève un village de pêcheurs dominé par un seïd blanc. Les barques sont tirées sur le sable ; elles sont propres, peintes en vert sombre, gréées comme les tartanes provençales et les caï(|ues levantines, efiîlées de poupe et de proue, sans quille ni gpuvernail. Une grosse baleinière ventrue est couchée près d'elles. Les pêcheurs assis à côté de leurs embarcations causent et mangent. L'un d'eux nous oifre de l'eau fraîclie. C'est l'occasion d'un instant de halte et de bavardage. Le type n'est plus tout à fait le même ; ce qui frappe surtout mes compagnons de route ce sont les longues moustaches blondes des Béni Saïd et leur air de placidité. J'ai peine à me convaincre que nous sommes chez ces pirates fameux, écumeurs des mers, pilleurs d'épaves, acteurs de tant de sombres drames.

Les collines d'ardoises que l'on escalade ensuite appartiennent aux Béni Ourichchek. Au delà nous remontons la vallée de l'oued Azari, verger continu où croissent en un pêle-mêle merveilleux les oliviers, les caroubiers, les noyers, les amandiers, ombrageant des

orges mûres et des prés fleuris.

A trois heures trente nous campons devant la porte du qaïd Ould Ra el-Iladj el-Arbi el-Ourichchki.

3 avril.

Deux routes mènent à Nekour où nous comptons coucher ce soir. L'une longe la mer; elle passe près du seïd de Sidi Chaïb ou Meftah, au village de Ftirza, au pied du Djebel Daroufadis, qui forme le promontoire de Quilatès, terminé par la pointe Babazoun.

ri'

E I

ê i

< s

ï II

îi

E I

-a

CO .2

L'autre roule est celle que nous suivrons : elle pénètre dans 'intérieur des terres et franchit les collines de Temçanian en un point d'où nous devons apercevoir Melilia, <H'h-Cliaoun et Tafersit, c'est-à-dire tout le littoral rifain. Ce chemin est plus rude que Taulre et moins suivi.

Départ à cin(| heures et demie. A huit heures nous faisons halte chez le qaïd Allel el-Ouriarli. Deux heures plus tard nous repartons, escaladant la chaîne de hauteurs au sommet de laquelle nous attend la vue promise.

On ne nous a pas trompés, le panorama est immense. Vers TOuest je nîvois cet océan pétrifié, ce chaos de montagnes qui m'était apparu du haut du Djehel hou Allai, h Ouezzan. Ce sont les mômes pics, mais vus à revers et méconnaissahles. Les noms qu'on me donne les désignent vaguement, sans qu'il soit possible de rien préciser. Au premier plan, les coteaux des Béni Ouriarel bordent la plaine où les oueds Nekouret Riss dérouh^nt comme deux rubans de moire leurs cours parallèles. Au delà, les Beqqouïa, dont les collines enferment un amphithéâtre désolé. Plus loin, les Béni Itteuft. Plus loin encore, Mtioua. Vers le Sud-Ouest, Tarzoutdont les neiges étincellent au soleil de midi ; puis Umara, Lekhmès, ech-Chaoun que mes hommes prétendent reconnaître.

Au Sud, par delà les collines des Béni Touzin, je retrouve la vallée de Toued Qort et les plissements parallèles de Lemtah;a qui fuient vers le Nord-Est.

A l'Est, voici les Béni Saïd et Gelaïa, dont l'orographie tourmentée se révèle mal sous cet éclairement zénital.

Les lignes de crêtes de tous ces plissements, vus d'ici, me semblent figurer un faisceau de courbes issues d'une origine commune dans le Nord-Ouest, du promontoire d(» Landjera. Peu cintrées au début, elles descendent assez bas dans le Sud-Est, puis s'infléchissent et vont s'épanouir vers le Nord, le Nord-Est. et même vers l'Est où elles paraissent border la côte à l'infini.

Le petit archipel d'Alhoucemas pique d'une douzaine de points noirs la baie de Nekour. Le plus grand d(^ ces îlots porte la préside espagnole. Elle apparaît d'ici connue un imperceptible rocher émergeant d'une dizaine de mètres au-dessus de l'eau et n'est qu'à une portée de fusil du rivage.

On m'a conté qu'à certains jours de détresse la garnison mettait son pavillon en détresse pour demander de l'eau douce aux bateaux qui passent.

45 9 c o

a O

c5 ;::,

H et

S

I

te

Il faillit pourtant être Français ce minuscule îlot rifain : une compagnie s'était formée en 1665, sous le nom de « Compagnie d'Abou-zème », pour y installer un comptoir. Un de ses agents, Roland Fréjus, porteur de lettres de Louis XIV, traversa môme le Rif de Nekour à Taza, pour aller solliciter du sultan Mouley er-Rechid l'autorisation nécessaire

*.

L'affaire échoua et quelques années plus tard, en 1673, le prince de Montesacro prit possession de Tîle d'Alhoucemas au nom de l'Espagne. Ne la lui envions pas !

La descente des collines de Temçaman est très rapide. On traverse ensuite, dans la plaine, Toued Nekour, frontière des Béni Ouriarel et, une heure plus tard, l'oued Riss. La première de ces deux rivières a vingt mètres de large, hi seconde n'en a qu'une douzaine; leur profondeur à toutes deux est de cinquante centimètres environ, leurs eaux sont froides et leurs cours sont assez rapides.

Une brume épaisse descend avec le soir, cachant les jardins de Nekour et d'Ajdir. A cinq heures, après avoir gravi les collines des Béni Ouriarel, nous nous installons dans la djemà du qaïd Si bou Bekr el-OuriarH.

4 avril.

Départ vers sept heures trente.

Nous traversons dans le brouillard le territoire des Béni Ouriarel, les collines maigrement boisées de Bou (liber, la fraction d'Ajdir.

Vers neuf heures, quand la brume se lève, nous pénétrons dans le cirque des Beqqouïa encadré par les collines des Béni Ouriarel et celles des Béni Itteuft. Toute cette région est très nu'sérable. Elle fut tout récemment le théâtre des exploits de la mahaila impériale et n'est pas encore guérie des maux de cette campagne. On voit dans les champs des femmes occupées à déterrer des racines d'oujdem, dont elles font leur nourriture. Les honmies portent le fusil, le revolver et le poignard. Les laboureurs même et les bergers ont toujours leur fusil à la main.

Vers cinq heures nous débouchons dans la vallée de l'oued Talembadès, à quelques kilomètres en aval de la bourgade de Snada, doublement

* Roland Fréjus a publié : « La relation d'un voyap:e fait en 1666 aux royaumes de Maroc et do Fez m et a Relation curieuse ». Ces brochures n'ollrent aucun intértH géographique.

(2 ;

Fig. 36. — Plaine des Beqqoïa
Vue prise à Tîzi (Alt. = 800m).

I ?

bC

fameuse pour sa qaçha, (euvre «le Mouley Isiuaïl, dit-on, et pour sa zaouia des cheurfa d'Ouezzan.

C'est à cette zaouia que nous allons demander Thospitalité. On nous loge au premier étage dans une des petites chambres attenant à la mosquée.

5 avr

Snada est une agglomération formée de plusieurs villages : le plus important occupe le fond de la vallée, les autres s'échelonnenl sur les pentes. La zaouia des cheurfa, la ([a(;ha du Sultan, le mellah des juîf^j sont au bord de l'oued.

Le mellah est très peuplé, m'a-t-on dit; je ne Tai pas visité. Lf*8 juifs sont riches et bien traités. J'ai vu de jeunes Israélites xHus du costume rifain. N'élaient les longues mèclies de cheveux* qu'ils lais^^f^iit croître sur l(»s lemp(»s, ils seraient méconnaissables. On m'a ctinfirnié rexistence d'un cimetière juif à Snada. Ce privilège est exceptionnel. L'inhumation des infidèles en terre musulmane n'est permise qu'en de rares endroits.

La qaijba n'est plus qu'une ruine. D<» loin ses hauts murs ilani{ués de tours ont une pn^stance hautaine ; d(* près ce n'est qu'un amas de décombres. Le qaïd y habite pourtant avec (juel(|ues honunes. Il était en tournée chez les Béni Itteuft et nous n'avons pu h» voir. On m'a dit qu'il se nommait Si Allai el-Boukhrari, était parent du qaïd de Selouen, et gnuveninit h^s tribus voisines : Béni Itteuft, Béni Gmil, Targisl, et

les aggltimé-rations de Badès, Mesta(;a et Béni Amar.

Les tombeaux (h»s cheurfa peuplent Snada et sa vallée d'une quantité de seïds blancs : Sidi Abd Allali b(Mi Brahim, le grand ancéiri?, fondateur de la zaouia, repose sur la place, près de la qaçba; on irfii nutu-tré le tombeau de» ses lils : Sitli Mbarek, à TOuest, au pied de la (MiHint^ Sidi Mohannned, à l'Est; c^t ailleurs Sidi id-Hadj Ahmed, Sidi r|-lludj Tluuni.

Le chef actuel de la zaouia est un gros homme d'une cinquaiitHine d'années : Si Abd Allah ben Sidi Brahim. Les autres cheurfa sont : Si el-

' (^(\s iiirirhes s»'iKnmin'nt « nouiiilor». mot <|ui signilii» ('••^alciiiont « luncltcs ». Plusieurs tribus aralu's ou hprl)rros ont cotte iiiOine coutuiuc (le porter des uouadcr. La mode en est coiiiniune chez les cavaliers du niaghzen.

CQ -r

H o II □3 -î "

— o

Mekki, Si Ahmed, Si TaiVb, Si Abd os-Saleni, Si Abd er-Rahman tous cousins des cheurfa de Tanger et d'Ouezzan.

Elle est peuplée et bourdonnante eoninje une ruebe notre mosquée de Snada. Une bande d'une trentaine d'enfants apprend le Coran dans la nïesseria, au premier étage. L'unisson de ees trente voix, que domine le fausset du maître, produit un vacarme assourdissant. A la porte de la djt^nïà un vitMllard chante, jusqu'à la nuit tonibée, une

sorte de mélopée triste et chevrotante; un aveugle hurle la longue litanie des saints (rOuezzan au nom di»squels il invoque la charité des fidèles. A certaines heun»s, U^ écolitM's et les tolba récitent d'interminables sourates avec une volubilité incroyable et une étonnante uniformité de prononciation et de rythme. Enlîn, le soir venu, au moment de l'àcer, entre trois et cinq heures, un peu avant le crépuscule, nous nous entassons dans la grantle salh» basse aux lourdes voûtes surbaissées, aux piliers massifs, pour y faire la prière sous la direction de Si Abd Allah qui ofiicie lui-même tous b»s vendredis.

L'oued Talembadès, continuant sa course vt»rs le Nord-Est, so jette dans la baie de Rades en face du rocher qui porte la préside espagnole de Pefion de Vêlez de la (lomera, con(|uise en li»(l8 par Don Pedro de Navarro, reprist» en 1522 par le corsaire barbares(|ue (jalah Reis, reconquise délhiitiv(»nïi»nt par Garcia de Toledo, en l'année KiGi.

Faut-il voir dans Rades la colonie phéniciennt» tle Radis ou bien une vilh» fondée par les Goths, érigée plus tard t»n archevêché chrétien ? Les Rifains n'en savtMit rien, ils ne se souvitMiiUMit que des tremblements de terre (|ui détruisirent les forlilications espagnoles au commencement du siècle passé.

Quant aux garnisaires de l'île leur «existence est aussi misérable, aussi précaire (|ue celle de leurs voisins d'AIhoucemas et des Zaffarines. A tel point i|ut* le roi Ferdinand Vil oH'rit au Sultan d'échanger le Peùon contre des cht»vaux marocains et que. tout récennnent encore, en 1872, les Cortès en décidèrent l'évacuation *.

' Itini/rairo ilo SiiaJa ù ooli-Chaoun : «ioux ôtapos. On traver>o la tribu de MUoua, le port lî'KI-iJ.I.'ia: l.i Iril-u »!.• Hiuara. lo villaso do Si v\ Mfkki licn ïaiob ol-Ouozzani ; on coui-lie dans la ir.ioiii.iii lii' It>'iii khalfii rln'/ Si Mi>liainiiuMi nj^'iiiiaouii : on oiitiv ensuite sur la tribu de LoklMna> vn Iravorsant].'? b»»is il'Anassar. ii» S»uk ol-ILnl Boni Morkoun ; de là on pcul atluMudro c-ch-f Jiauun soit en parr^ant par Moclikerallali. soit i>ar Clieralat.

^ §

3

ed o

s ^

H S

^ Il

o N

^ I

a sa

I

2 o- •« ûc® *«

ÔÔ ^ g

a V -s

Mis DE SEGONZAC

VOYAGES AU MAROC

(1899-1901)

AVEC 178 PHOTOGRAPHIES

Dont 20 GRANDES PLANCHES HORS TEXTE. (Panoramas en déplants.)

UNE CARTE EN COULEURS HORS TEXTE

et des Appendices
politique, astronomique, météorologique, botanique, entomologique, numismatique, géographique.

PAR

MM. DE VANSSAY, HASSE ET DE VILLEDEUIL, MM. LE Dr BONNET ET BEDEL,
E. FICHEUR, R. DE FLOTTE ROQUEVAIRE

PARIS
LIBRAIRIE ARMAND COLIN
5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1903
Tous droits réservés.

□□□s " go"-:

H

z

o

I

V,'

m 'C

I

6 avril.

Par une ravissante matinée d'avril nous remontons le lit desséché, rempli de galets gris de Toued Talembadès. L'irrigation absorbe presque toute Teau de la rivière et c'est un curieux contraste que ce fleuve de cailloux bordé par d'admirables rives, fraîches, vertes et fleuries. Les maisons de Talembadès encadrées de beaux vergers s'alignent et se pressent sur les deux berges, jusqu'aux premières pentes des collines des Béni Itteuft. Là nous abordons la barrière qui fermait hier soir notre horizon du ccMé du Sud. La route monte en lacets, les niontagnes sont boisées, de buissons d'abord, ensuite de àràrs et de chénes-liège. Les habitiints déboisent par le feu, puis sèment des orges qui, niai venues, ne parviennent pas à cacher ce sol couvert de cendres et de débris calcinés. Au revers de ces hauteurs s'étend une large vallée peuplée par \a riclie fraction des Mrabtin*.

Au delà de cette vallée se dresse une haute barrière de montagnes. Nous atteignons le Djebel el-Hammam des Béni Ouriarel, point culminant de cette région, et le Djebel el-Arez sur le territoire de Targist. A quelque trente kilomètres dans l'Ouest, l'un des éléments de cette chaîne porte deux cimes neigeuses. C'est le Djebel Tiziren, il m'a paru être le point culminant de ce bassin méditerranéen. J'estime son altitude à 2300 mètres environ. D'après les renseignements que j'ai recueillis il serait situé sur les confins du Rif et des Djebala, en frontière de Tarzout et de Rmara. Il marque le point où les plissements djebahens, issus de Landjera et orientés d'abord Nord-Nord-Ouest, Sud-Sud-Est, s'incurvent pour se diriger vers le Nord-Est. L'oued Ouerera et l'oued Lekkous naissent dans les contreforts de ce massif.

Passé cette barière, nous tombons sur deux torrents glacés que sépare un seuil étroit et tranchant. Ce sont les vallées parallèles des oueds Riss et Nekour, C(»ux-là mêmes que nous avons traversés près de leurs estuaires, dans la baie d'Alhoucemas.

Le Rif se termine à cette latitude ; nous pénétrons ici dans la tribu

* Mi'ahel qu'on (•crit souvent marabout s'emploie au Maroc pour désigner un saint personnage; on trouve de nu^nie des mrabla, des marahoutes, des saintes: cette sainteté a souvent un caractîTe héréditaire et les familles marabouliques prennent le titre de inrabtin.

djebalienne de Cenhajat es-Sraër et nous demandons asile pour la nuit à la petite zaouia de TafFali, isolée dans un pays d'aspect sauvage, sur la lisiëre de la foret de chênes-lièg'e.

7 avriL

La frontière méridionale du Rif forme à ses extrémités deux saillants : à rOuest Tarzout, h l'Est Gsennaïa. Le centre au contraire est concave et dans ce rentrant viennent se loger les tribus djebaliennes de Cenhaja et d'el-Branès.

En quittant Taffab, vers cinq beures et demie du matin, nous nous élevons le long des pentes boisées qui dominent la zaouia, coupant à angle droit les plissements successifs qui sont comme la charpente de ce pays. Le premier atteint 1 550 mètres d'altitude environ. Le second, véritable dos d'âne, ligne de partage des eaux entre le bassin méditerranéen et le bassin du Sbou, est un peu plus élevé (1 620 mètres environ). De son sommet on découvre tout le Rif, une partie des Djebala, et, dans le Sud, la vue n'est limitée que par Téclatante barrière neigeuse des montagnes Braber : les Riata, les Béni Ouaraïn.

Chaque ascension fournit au voyageur une image différente, une conception nouvelle, de ce chaos montagneux, splendide, immense et déconcertant.

Ce pays-ci a mauvais renom. Il suffit de l'avoir contemplé du haut de ses montagnes pour le comprendre, et presque Ten excuser. Les pentes de schistes lustrés, couvertes de débris d'ardoises, luisent au soleil comme une cuirasse de bronze. De maigres buissons y végètent. Les rares villages qui s'y accrochent n'ont alentour qu'un bien étroit tapis de verdure. Mtioua,Mernissa, Béni Ahmed, Cenhaja, ne récoltent pas en céréales de quoi suffire plus de huit mois à leur consommation ; le reste du temps on y vit de glands doux, de figues sèches, de fèves... et de rapines !

Au pied de la ligne de hauteurs d'où nous descendons, l'oued Ouerera, venu de TOuest, à peine encore ruisseau, reçoit le tribut de petits gaves glacés. Il devient aussitôt un torrent si froid, si profond, si rapide *, qu'on a déjà peine à le franchir.

* iO mi'trcs de largour, 1 môtro de profondeur inaxima, courant très rapide.

Nous arrivons vers trois heures du soir à la djemà des cheurfa de Taffraout où nous coucherons.

8 ayril.

Départ vers six heures.

Notre route débute par une promenade facile sur le flanc droit de la vallée de TOuerera. Ces pentes se redressent plus à l'Ouest jusqu'à former des falaises abruptes. L'autre rive est plus escarpée encore et plus haute. Elle est constituée par cette arête coupante du Cenhajat er-Reddou, visible d'Ouezzan, de Taza et d'ech-Chaoun, qui précède et double cette chaîne d'el-Branes que notre route d'aller a côtoyée si longtemps.

La vallée d'Ouerera est large et riche. Les oliviers, disséminés dans la campagne, ont une apparence de prospérité ; les moissons font aux sombres montagnes un manteau vert tendre et déjà jaunissant. Nous passons auprès du marché du lundi. Les femmes seules y sont admises, de cette façon los querelles de village à village n'entravent pas le commerce. Les hommes que nous rencontrons ressemblent fort à leurs voisins du Tsoul. La djellaba rayée du Rif fait place à la djellaba blanche des Dje-bala; la sandale d'alfa disparaît, la beUra la remplace chez les riches. On trouve beaucoup de longs fusils de fabrication marocaine.

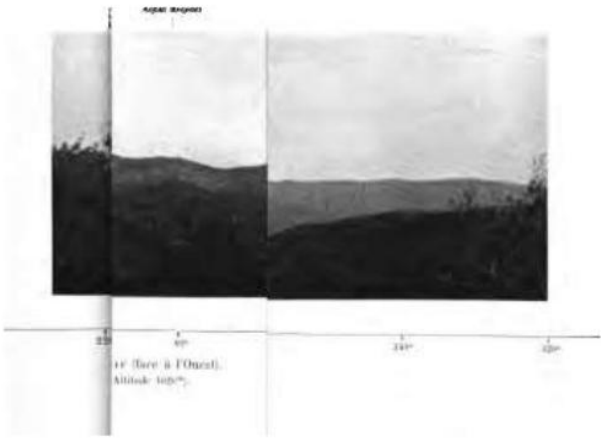
Entre le Djebel Béni Oulid et les montagnes de Fenaça l'oued Ouerera fait un coude et se dirige vers TOuest. Nous le traversons près de son confluent avec l'oued el-Qaçba; il a 60 mètres de largeur et sa vallée mesure plus de 2 kilomètres d'une pente à l'autre. Les oliviers y croissent touflus et formant une véritable forôt. Des sources jaillissent de

partout, c'est bien le pays de l'eau, le <c bled el-ma » qu'on nous avait annoncé. L'imagination féconde des riverains croit reconnaître, dans les parois rocheuses de la vallée, parmi l'entassement des blocs roulés des sommets, dans les frises de grès qui couronnent les crôtcs, des ruines fabuleuses datant de Nemrod, du Sultan noir, de lalout^ d'Antar*, ou bien encore des mines et des cavernes oîi les Romains trouvaient et cachaient l'or et le diamant. Légendes et chimères dont l'invraisemblance fait sourire.

* lalout est Goliath dont certains historiens font un roi berbère.

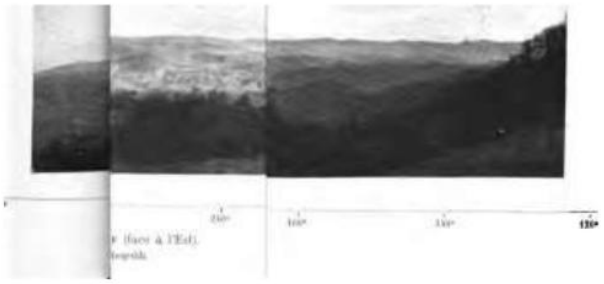
' Antar dans lequel on croit reconnaître Antée, le g(^ant qu'Hercule étouffa dans ses bras et dont la femme aurait porté le nom de Tangera : d'où Tanger, et Langera.

Aqbat Reqeddi



«(-Un^lk)

Pjr<ıiel TatéliU {tUtU)



M» DE SB(

te T

< <

O -s

o -g

W 9

u C

o -

II

se

H II

^ I -

1 . □!

ff " I

bê fi-

t o

p

'ce II

O -s

o -g

O -

> S

Cette roule merveilleuse, ce jardin, ce verger continu, nous mené au village (le Bou Adel, « la Syrie des Djebala », comme disent ses habitants.

9 avril.

A deux heures (h» Taprès-midi nous étions installés devant la porte du (|aïd Mohannned ben Qaddour.

Bou Adel n\îsl pas inférieur à son renom. La source fameuse qui arrose son vallon jaillit assez puissante pour faire tourner un moulin ; les caroubiers sont énormes ; les noyers (|ui ombragent la place sont les plus beaux (|ue nous ayons vus ; cent oranges valent un grîch* ; les citronniers embaument ; les mûriers bordent les chemins de leur luxuriante frondaison ; partout des lianes, des pampres festonnent les arbres et les maisons.

L'hospitalité (|u'on y n^^oit est digne de la prospérité du lieu. Mes compagnons nfont aflirmé qu'ils ne se souvenaient plus des privations de la rout<^ Nos nmles sont surchargées de galettes d'orge encore chaudes, de paniers d'oranges, de tangias où de grosses olives rosées flottent dans l'huile avec des rondelles de citron.

Bou Adel connaît son bonheur et le défend de son mieux. Ses trois Çofs^ : Zidan, el-Qahla et Azrou, vivent en bonne intelligence. Elle redoute les Arabes, hait les chrétiens et méprise les juifs.

Le vieux qaïd nous a dit qu'on ne connaissait à Bou Adel ni les servitudes ni les soucis de l'existence, qu'on y vivait dans l'abondance, s'abandonnant à la douceur de vivre, se laissant aller au fil des choses, aux caprices de la destinée...

Aïn Bou Adel n'est pas une exception, tous les villages que nous traversons en descendant de la rive gauche, Beni-Azam, Oulad Koura, Tazouta, paraissent également riches. Et la rive droite ne semble ni moins habitée, ni moins prospère.

Un peu plus bas, vers Aïn Mediouna, la vallée s'ouvre tout à coup largement, les montagnes de la rive droite fuient dans le Nord, au Sud les collines de la rive gauche s'al)aiss(»nl juscju'à ne former plus qu'un

* ia (MMirmios environ. — ' Fractiun>.

I

^ .a

I S Cl,

Fig. 17. — L'Oued Ouerera (les collines de la rive droite s'incurvent vers le Nord). Vue prise de la rive gauche.

bourrelet. Nous pénétrons ainsi dans la plaine d'Hiaïna. L'oued Ouerera nous a conduit à une étape et demie de Fès, en bordure du Rarb. A partir de ce point il remonte dans TOuest-Nord-Ouest, accompagnant le mouvement de conversion des plissements autour de Taxe imaginaire que semble marquer au fond de l'horizon le cône blanc du Djebel Tiziren.

La plaine d*el-Hiaïna est une immense prairie où les villages épars ont l'air de douars, tant les maisons basses, coiffées de toits de chaume, disparaissent derrière leurs remparts de cedra.

Nous campons, vers trois heures et demie, dans la cour intérieure du qaïd bel Qadi.

Ce retour au milieu d'une tribu pastorale s'accompagne de l'inévitable voisinage des troupeaux de moutons et de chèvres dont le piétinement soulève une épaisse poussière.

iO ayril.

Départ vers cinq heures trente.

Nous allons accomplir le pèlerinage de Mouley bou Chta Fichtala. Si Mohammed est redevenu soucieux, mes hommes sont muets et graves. Ce ne sont pas les Djebala qu'ils redoutent, encore que les tolbas de la zaouia soient bien capables de flairer un infidèle même sous les habits d'un mendiant musulman, mais les jenouns (génies, esprits), gardiens du saint lieu, qui peut espérer les tromper?

Un peu de brouillard flotte sur la plaine. Les sommets des montagnes d'el-Hedjaïa, de Slès, de Fichtala, en émergent dans l'Ouest en silhouettes étagées, sombres et déchiquetées. Les trois dents qui hérissent le Djebel Mouley bou Chta sont faciles à reconnaître.

La route quitte la vallée, laissant l'Ouerera continuer sa course vers le Nord-Ouest. Nous nous élevons le long des pentes du Djebel Màden, pour franchir la gorge fertile de Sidi Sennoun. Au delà s'étend le territoire des Cheraga dont les collines rondes descendent jusqu'au Sbou. Nous les laissons à notre gauche pour marcher droit sur la zaouia.

On y parvient après une ascension assez longue qui s'achève dans un joli bois d'oliviers. On traverse le Souk el-Tnin, le marché du Lundi des Ficlitala; on laisse à droite le seïd de Sidi Brahim, pour tomber à

<

< §

1

o o g

3

i

fa

riiiiproviste au iniliou d'une petite ville crune centaine de maisons, aux alentours de laquelle se pressent de nombreux azibs. La zaouia est isolée et très visible. Sa façade blanche a deux étages : le rez-de-chaussée est précédé d'un corridor auquel les six baies de ses arcades donnent une apparence de cloître ; Tétage supérieur est percé de fenêtres carrées. Un minaret très gris, très effrité, s'élève au milieu de la cour intérieure. Le tombeau du santon occupe Tangle Sud-Est de la zaouia. Sous un seïd cubique, surmonté d'un toit de tuiles vertes, repose Mouley bou Chta el-Kannnar, de son vrai nom — disent ses hagiographes, — Mohammed ben Mousa ech-Chaoui, patron des cavaliers ^

Tout un monde d'étudiants, de pèlerins, de cheurfa, vit à l'ombre de ce sanctuaire qui est horm^ c'est-à-dire inviolable, et qui sert d'asile, de mosquée, de séminaire, d'école et surtout d'hôtellerie.

La plus méridionale des trois dents du Djebel Mouley bou Chta surplombe à pic la zaouia. Sa falaise de grès a près de trois cents mètres de haut. « Du sommet — nous dit un Djebli — on voit le monde entier ! »

D'ici la vue s'étend seulement vers le Sud et l'Ouest :

Au Sud on distingue nettement les hauteurs qui encadrent Fès : Zalagh, Gebgeb, Tràts ; Zerhoun et Selfat.

A l'Ouest on découvre les collines des Oulad Djemà et leur seïd de Si Abd Allah ben Nour.

La fin de l'étape est une continuelle descente jusqu'au village d'el-Qchla Fichtala où nous parvenons vers cinq heures du soir.

11 avril.

Départ à sept heures.

L'étape n'est qu'à demi nouvelle. Nous recoupons notre itinéraire d'aller au gué de Seifroul, vers une heure de l'après-midi. Les plaines ondulées des Oulad Aïssa nous sont familières, leur cadre montagneux nous est connu. Voici dans l'Est, au-dessus de la chaîne de Mouley bou Chta et de Mouley Mergo, la crôte de Setta au pied de laquelle on nous a signalé déjà le seïd de Sidi Mîmoun. Plus au nord Rzaoua, plus loin

* Lus Béni Mezguilda prclcndent aussi posséder la dépouille inorlcUe de Mouley bou Chta au village de Zrira sur les bords de l'oued Aoudour; ils déclarent que le seïd des Fichtala n'est ({u'un cénotaphe.

**,

1

s

a

u

O

•M S

s

O »•

•M 13

;3 I

encore les Béni Messara ; à l'Ouest le Djebel Selfat, le Djebel Qourt ; au Nord le Djebel Allai.

L'oued Ouerera, que nous traversons à la Marsat Aouranin, a deux cents mëtres de large et, par endroits, un mètre soixante de fond.

Les champs de blé et d'orge s'étalent à l'infini. Toutes les femmes du pays sont occupées à arracher les herbes folles et les fleurettes et à chasser les oiseaux. Nous avons pu juger que le type et le costume sont les mêmes qu'au Tsoul, qu'en Hiaïna. La beauté ne court pas les chemins; la vertu non plus, disent mes compagnons !

L'azib où nous couchons se nomme Sehb el-Alig et se trouve sur le territoire des Bcni Messara.

12 aTril.

Les Béni Messara sont les ennemis séculaires des Ouezzani. Aussi que de précautions n'avons-nous pas prises pour mener à bien cette dernière étape. Si Mohammed a jugé prudent de descendre de sa mule, de rabattre son capuchon sur ses yeux et de faire une partie de la route à pied.

Nous avons croisé quelques groupes de Béni Messara ; ils avaient presque aussi mauvaise figure que nous et paraissaient également peu rassurés.

Ces Djebala sont les gens les plus lettrés, les plus corrompus et les plus pillards de tout le Magrib el-Aqça. Ils volent dans les tribus voisines des femmes et des enfants qu'ils revendent sur leurs marchés, comme du bétail, comme des nègres.

Partis à six heures du matin de Sehb el-Alig nous entrions à dix heures et demie dans Tenceinte d'Ouezzan.

13 aTril.

Ouezzan nous fait fôte. Il semble que ce raid à travers le Rif et les Djebala, territoires réservés des cheurfa, ait créé entre les Ouezzani et nous le lien d'une complicité secrète ; on nous accueille comme d'anciens amis.

Mouley Ali et Mouley Ahmed sont à Tanger. Le pauvre fou, le chef

PRÉFACE

J'ai sous les yeux une vingtaine de petits carnets jaunis par le soleil ; des cahiers quadrillés couverts d'itinéraires, d'observations astronomiques, de visées ; des collections soigneusement étiquetées, minéraux, roches, plantes, insectes, monnaies anciennes ; un millier de photographies : c'est la moisson que le marquis de Segonzac a rapportée de ses trois années d'explorations au Maroc.

Les instruments du voyageur aussi sont là, soigneusement maquillés pour ne point attirer l'attention : un sextant et son horizon artificiel, des chronomètres, des chronographes, des boussoles, des baromètres, des hypsomètres, des thermomètres, trois appareils photographiques, tout l'outillage du géographe, renfermé dans des boites en bois blanc d'apparence sordide.

Ces notes, c'est sous une djellaba de Rifain qu'elles ont été grif-

^ fonnées; ces échantillons, c'est au péril de la vie que le voyageur les

a recueillis; ces observations, c'est avec une audace qui confond

< l'imagination qu'elles ont été faites. Tout cela fut glane à la dérobée,

V dessiné en cachette, sous la défiante surveillance de compagnons

fanatiques, par un mendiant marchant pieds nus, faisant des étapes de 40 et parfois oO kilomètres, et veillant encore la nuit pour coor-

'^ donner ses notes, étiqueter ses collections, faire de délicates et

minutieuses observations astronomiques. L'exploration ainsi accomplie est la plus périlleuse et Tune des plus magistrales qui se puissent voir.

Dans son œuvre hautement impersonnelle et objective, M. de Segonzac ne dit pas un mot des dangers qu'il a courus ou des misères qu'il a endurées. Mais ceux qui savent les conditions qu'impose le voyage sous un déguisement musulman dans ces parages les imagineront sans peine. Plus encore que le péril de tous les instants, l'absence de tout ce qui constitue la vie même du civilisé fut sans doute une rude épreuve. Passant pour l'humble serviteur du chérif en compagnie duquel il voyageait, il ne recevait les plats à couscous qu'après que ses compagnons y avaient plongé leurs mains, et, selon la coutume, laissé égoutter leur barbe. Lorsqu'il descendit au consulat de Fez, le soir de son retour, la tête rasée ceinte de la corde en poil de chèvre, la barbe broussailleuse, vêtu de la courte hendira des montagnards, pieds et jambes nus, aucun Rifain ne l'eût récusé, aucun Français ne l'eût reconnu pour un compatriote.

De même qu'il nous cache ses souffrances, l'explorateur s'interdit de nous conter ses enthousiasmes ; il n'a souci que d'exactitude et de précision. Mais l'artiste perce sans cesse sous le topographe : « Si résolu soit-on, écrit-il, à être sobre dans ses admirations, à ne rapporter des paysages aperçus que les lignes indispensables, que les schémas, on ne peut taire la beauté de ce pays tel qu'il nous apparaît ce soir, tout pareil à quelque coin de France avec ses ondulations si semblables à nos vallons, ce couchant nimbé des mêmes tons d'or pâle, ses oiseaux qui chantent les mêmes cliansons, avec seulement une transparence plus limpide, un calme plus sonore, plus de silence et plus de majesté. »

Trois grandes régions du Maroc, dont deux complètement inconnues et la troisième aperçue seulement, nous sont révélées par les voyages de M. de Segonzac, qui a réussi à pénétrer chacune

LE RIF. — LES DJEBALA de la confrérie, Mouley el-Arbi, a tenu à me recevoir. Sa figure d'ascète s'est encore creusée pendant ces deux derniers mois. U ne parle plus que par monosyllabes, ses tics se sont aggravés. Sa garde féminine, toujours composée de quatre concubines voilées, ne le quitte plus. Son fqik s'adresse à lui à mi-voix, avec précaution, comme on parle à un enfant malade. Son fils, Mouley Taîeb, est venu me chercher avec quatre chevaux de main, une dizaine d'hommes armés, et des chiens. Nous sommes remontés à sa maison, et là, sous les arcades du patio qui dans leur orbe gracieux encadraient toute la splendeur du couchant, nous avons causé en buvant de minuscules tasses de café. Ce fils d'une esclave noire est laid. Son nez recourbé, le nez de son père, tombe sur de grosses lèvres noires. Les yeux sont énormes, sans expression, sous leurs paupières lourdes, bordées de cils admirablement longs et recourbés. Aucune passion ne vibre sous ce masque indolent. Les mains longues aux doigts effilés, aux ongles de nègre.

< I

s 's g

o O <

^1

o 4

M X

? s I

6C

dénoncent la faiblesse, Tabsence de toute énergie. La parole est sobre, réHécbie, mais sans éclat ni chaleur. Tout révèle Téphèbe nonchalant passé sans transition des soins du gynécée maternel aux plaisirs dissolvants du harem, auquel a manqué l'éducation virile au grand air. Mouley Taïeb a dix-neuf ans, il rêve de voyager, de visiter la France surtout.

Il m'a joué un air arabe, du bout de ses grands doigts frêles, sur un piano faux au clavier édenté ; puis un air de violon, exercice chromatique au rythme étrangement rompu.

Des poissons rouges dans un bocal, des pendules de bazar, des glaces, «radmirables tapis d'Orient souillés de taches de graisse et de bougie, un vieux fauteuil au velours passé, deux pliants, quelques fusils rouilles, un sabre de cavalerie légère portant en guise de bélière une dragonne à gland d'or, un service à thé en argent, présent somptueux de quelque ami d'Europe, des fleurs en papier sous des globes de verre ; un peuple de serviteurs, négrillons demi-nus, vieilles négresses, nègres aux carrures athlétiques, secrétaires, tolbas, serviteurs djebaiiens à la djellab courte, trapus et insolents ; une meute de chiens, sloughis noirs ou fauves, chiens de garde berbères, fox anglais; des chevaux puissants, mais lourds et mal soignés... tel m'est apparu le décor familier où se déroule la somnolente existence du chef probable de la confrérie talbienne d'Ouezzan, Mouley Taîeb ben el-Arbi.

De Ouezzan nous avons regagné Qçar el-Kébir, et de Qçar el-Kebir Tanger. Ici se termine donc la première partie de noire itinéraire.

Si Mohammed, qui, le brave homme, ne me garde pas rancune des émotions et des misères passées, a fait de notre voyage une critique qui paraîtra juste à bien des gens. Il

m'a dit, aux termes près, ceci :

« A quoi bon lant de peines pour des chimères ! »

DEUXIEME PARTIE

LES BRABER

J'ai fait ce voyage au pays des Braber en compagnie de Vun des cheurfa les plus vénérés du Maroc. Une discrétion, dont les raisons se devinent aisément, m'oblige à taire son nom. Je le désignerai, au cours de ce journal de roule, sous le pseudonyme de Mouley Ali.

Mouley Ali, donc, a bien voulu se laisser conduire par l'itinéraire que je m'étais tracé, en dépit des difficultés et des dangers qu'une pareille excursion paraissait oflrir. Le pays où nous nous aventurions était ou mal connu ou tout à fait inexploré ; l'accueil des tribus berbères était problématique ; Tlieure pouvait sembler inopportune, puisque les querelles intestines ordinaires se compliquaient d'une guerre contre les colonnes françaises du Touat. On parlait de prédications de guerre sainte, de levée en masse pour la Djihad, la croisade contre l'Infidèle, que tout bon musulman doit faire, ou du moins appeler de ses vœux, sous peine de compromettre son salut éternel.

Dès le début une circonstance aggrava les risques du voyage : une trahison révéla la présence d'un Européen dans l'escorte du chérif. La nouvelle en fut colportée par un juif d'Azrou qui nous précéda. Il n'est pas de jour, pendant les deux premiers mois de notre route, où nous n'ayons été examinés, interrogés, sur ce mystérieux « Roumi », espion, prétendaient les uns, prospecteur en quête de mines d'or, disaient les autres. Les soupçons portaient tantôt sur un Rifain très blond, tantôt sur un Tittaouni au teint pale, tantôt sur moi que dénonçaient mes récolles de cailloux, d'insectes, de plantes et les singulières allures de

Bon hali^ que m'imposaient mes opérations topographiques, photographiques ou astronomiques.

La sollicitude et la discrétion de mes compagnons ne s'est pas démentie un instant. Aussi ai-je tenu, dès le seuil de ce récit, à exprimer ma gratitude au chérif, mon hôte, et à redire merci à tous ceux qui furent les amis dévoués de Ben Mejâd.

« On donne au Maroc le nom de Bou hali, de Medjtlzoub^ de Bahloul à tous les originaux, aux fous inofTonsifs. Le nom do Ouall est réservé aux saints qui ont le don d'opérer des miracles, pouvoir qu'on appelle Taçarrouf.

CHAPITRE PREMIER

DE QÇAR EL KEBIR A LA VALLÉE DE FÈS

î> mai 1901.

Dépari à cinq heures.

Le rendez-vous est pour sept heures du matin, au bois d'oranger d'el-Ma el-Bared, à deux heures de marche au Sud de Qçar el-Kebir.

Je n'emmëne avec moi qu'un seul serviteur, Mohammed ben el-Hami-mer, le plus grand fumeur de kif et le plus fieffé brigand de tout le territoire d'Ouezzan, assez brave homme au demeurant.

La jonction s'opère à l'heure fixée. Le cortège chérifien arrive en trois groupes : en tôte le chérif, monté sur un bel étalon oranais gris blanc, flanqué de deux rifains qui portent ses fusils et ne le quittent jamais. Derrière lui, sur des mules harnachées de srijas^ rouges, marchent deux jeunes chérifs, ses beaux-frères ; l'un fera l'office A'imam ^, l'autre de fqih'. Derrière encore, monté sur le mulet qui porte les provisions, un gros chérif, parent pauvre, type accompli de parasite jovial et vorace, suit en chantonnant.

Une centaine de mètres plus loin vient la mahaffa^ et son escorte. La lourde caisse disgracieuse est portée par deux mules, c'est une boîte rectangulaire, peinte en vert Nil avec filets rouges et rechampis jaunes, coiffée d'une toile grise. Cinq hommes l'encadrent en permanence et deux mulets de relai raccompagnent. Sur l'un de ces mulets est juchée la cuisinière, une esclave noire jalousement voilée, qui porte en guise d'ombrelle un parapluie de coton gros bleu. Un aide de cuisine et un négrillon soudanais complètent ce deuxième groupe.

Le gros du convoi vient ensuite, constitué par une trentaine d'hommes et une trentaine de mules. Les hommes, Rifains, Djebala, Touati, Soussi,

• Selle de mulet. — ☐ Chapelain. -- ☐ Lettré, secrétaire. — * Litière.

Draoui, et Soudanais, sont uniformément vùtus de la djellaba brune très courte, brodée de soies aux teintes vives et coiffés du khît berbère. Presque tous sont armés, qui de fusils, qui de sabres, qui de revolvers. Les mules sont pesamment chargées de volumineux bardas d'où émergent des canons de fusils, des lances, des mâts de tentes, d'où pendent des cordes. Elles marchent en liberté s'arn^tant pour brouter, trottinant pour regagner la colonne, harcelées par le « Ra » guttural des muletiers. Le moqaddem ', le seul Rarbi, le seul arabe marocain de Tescorte, est à cheval et conduit militairement son monde. Cette troupe bigarrée n'est pas la suite ordinaire d'un personnage religieux. On pourrait deviner nos intentions, rien qu'à Taspect de notre arsenal, à Tallure martiale de nos gens. Et de fait on nous prit plusieurs lois pour une colonne du Sultan, voire pour le Sultan voyageant incognito; cette méprise faillit même nous être funeste.

Comme il était convenu, j(» me joins au gros du convoi qui défile alerte et leste, en chantant.

La route de Fès n'oft're guère d'imprévu. Près d'el-Ma el-Bared s'embranche la route d'Ouezzan que j'ai prise en février, et par où je suis revenu du Rif en avril. Ensuite on pénètre dans le col par où le ruisseau d'el-Ma el-Bared descend dans la plaine fertile. A la sortie du col, la route bifurque encore ; nous prenons la piste Est, laissant à droite le chemin qui, par Qaria ben Aouda et Qariat el-Abassi, mène à Fès.

Vers dix heures nous faisons halte au bord de l'oued Mda, le même qui passe à Meiloudat, venu du Djeb?l Meçmouda voisin d'Ouezzan. Ce gros ruisseau a dix mètres de large sur cinquante centimètres de profondeur et ses bords sont incultes. Nous sommes dans le Rarb*, sur les terres de la fraction de Sfian, et nous campons à côté de la source renommée d'Aïn Djerïafi, près d'un azib ^ du chérif.

' Chef du convoi.

* LoRarb se divise en doux Iraclions : Slian. Boni Malck.

' Ces azihs ou fermes sont de deux sorles : les uns acquis par les cheurfa sont leur propriété personnelle; les autres sont — coninic toute ter/e au Maroc — propriété du Sultan mise en valeur par des locataires à vie : au lieu de payer au Sultan l'impAt du dixième, Vachour. (jui est le prix de cette location, les fermiers le paient au Chérif; ce .'sont des jouissances seulement, des conc-ossions temporaires, révocables, inaliénables, faites par le Sultan aux membres de la famille du Prophète, ses cousins, pour se concilier leur amitié et leur bénédiction.

6 mai.

Notre camp est planté en rond. La qoubba * sous laquelle le chérif reçoit les fidèles tient le haut bout; à sa gauche la rhezana^ où habite le chérif; à sa droite la gitoum' du moul es-çinia, le serviteur chargé d'apprêter le thé inséparable de toute réception. Les autres tentes s'espacent sur le cercle : tente des hôtes, offerte aux gens de marque qui veulent se joindre au cortège ; tente des palfreniers où Ton abrite aussi les selles de velours émeraude brodées d'or ; tentes des muletiers ; tente des maîtres ouvriers : bourrelier, maréchal ferrant, tailleur, savetier, boucher ; tente du moqaddem sous laquelle on garde les provisions de route et où couche aussi le moul er-raouia * chargé d'approvisionner le camp en eau ; ma tente, que Ben Hamimer défend tant bien que mal contre les indiscrètes intrusions des curieux ; enfin la tente cuisine, jour et nuit rougeoyante et enfumée où la douce Meriem*, notre cuisinière noire, chantonne en attisant des flambées de sarments. En tout onze tentes au miheu desquelles sont entravés par files successives les chevaux, qidars* ou chevaux de selle, les mules de serija, de mahaffa ou de bât. Au total une quarantaine d'animaux.

Vers six heures le camp est levé, les mules sont chargées, nous nous mettons en route. D'abord on longe les pentes du Djebel Si Omar el-Hadi au revers Sud duquel se trouve la source d'Aïn Mouley Yaqoub \ source de pétrole bien connue où les gens du pays viennent laver les animaux atteints de maladies de peau.

La terre est argileuse, les roches de grès gris émergent tantôt en blocs énormes, tantôt en murailles. Dans l'Ouest, les coUines s'abaissent,

• Grande tente cylindro-conique.

* Tente bonnet de police.

• Tente conique.

* La raoula est une paire de grandes outres laites d'une peau de bœul chacune.

• Marie.

* Cheval de bât.

ï Presque toutes les sources thermales portent le nom de Mouley Yaqoub, en mémoire d*un miracle de ce saint qui dota de merveilleuses vertus curatives les eaux sulfureuses

de deux sources situées & trois heures de marche dans TOuest-Nord-Ouest de Fès. De même ài deux heures & TËst-Sud-Est de Fès on trouve les thermes réputées de Sidi Khrazem où je passerai en rentrant à Fès.

6

s'arrondissent, oL vont former au centre du Rarb une chaîne de mamelons ré|iî^uli(M*s qu'on nomme el-IJiban.

On apenjoit de loin, dans l'Est, l'enceinle ruinée d'el Basra * qui fut, croit-on, la résidenct» des cheurfa d'Ouezzan.

Nous traversons un ruisseau, l'oued et-Tnin, au bord duquel se lient aujourd'hui même un marché très fré(iuenté. Cet oued, près de qui nous camperons ce soir, prendra plus bas le nom d'oued Tin et s'en ira {grossir l'oued Kdat un peu avant son confluent av(»c l'oued Sbou. Au douar du mo(jad(h»m Merzouji^, où nous plantons nos tent(»s, la rivière a déjà quatre mètres de larj^^e, ses berj^es escarpées sont couvertes de lauriers-roses.

i mai.

Ce n'est pas une sinécure que d'elre chérif en ce pays de foi ardente. Dès l'aubt», quand il paraît sur le seuil d«» sa tente, Mouley Ali est assailli par les iidèles accourus. Ses propres serviteurs viennent lui baiser l'épauh» ; les gens du pays lui baisent les mains, les pieds, embrassent le bas de s(»s vêtements; les vieillards se permettent de longues et paternelles accolades. S'il est à cheval on lui baise les genoux.

Chaque tribu a ses dénjonstrations particulières : les Zemmours arrachent le toupet du cheval pour en faire des reliques ; les femmes berbères font toucher au chérif une quelconque de leurs breloques familières qui devient un fétiche. Des honnnes lui donnent leurs khîts bruns, des femmes leurs ceintures de laine» grise ou leur hendira, cette pièce de laine rayée qui est le vêtement national des femmes berbi'res. Quand il daigne entrer sous une tente ou dans une maison, ses serviteurs emportent les tapis étendus sous lui. Toute cetUî défro(|ue constitue les menus profits de notre escorte et nos s(»rviteurs n'ont garde de laisser oublier aux visiteurs ([uelles bénédictions spéciales sont attachées à ces dons en nature. Quand la foule est trop nond)reus(», ceux (jui ne pinivcîjit atteindre le chérif avec la main le louchent av(»c leur haton ou leur fusil, ou bien encore ramassent un(» pi(»rn» à laquidb' ils font une manjut», la lancent sur le chérif et s'eilbrcent d(» la raltrapcM*. Leur fanatisme va plus loin. On raconte que

* LiM)!! TAfrirain ijui visila Bîisra. osliinail sa popiilalion à :2 000 foux. Elle était déjà en clécadenro ru 1100. «lu loinps d'idris, on la ï-umniiiiniail alors Hasra od-Dolban. Tissot crovait y voir lYMiiplaceiiM'iit du poste romain do TituiuIip. j^aidant la roule do Volubilis.

•i

Djebel Tiziren

240«

100»

i'OUED OUEREKA % de Djemà TafTraoul.

.Uinek de Mejjat

40»

20»

^

M» I

d'el Mekensa

lOO»).

Mouley abd es-Salem, chérif d'Ouezzan, faillit ôtre tué par les Béni Mgild qui voulaient Tenterrer sur leur territoire afin que la tombe du grand saint sanctifiât leur tribu.

Le chérif doit subir sans sourciller ces démonstrations brutales et souvent indiscrètes, il garde au milieu de ces assauts cet air de distraction et de suprême ennui que s'imposent les grands de ce monde. Il parle bas, un de ses serviteurs, doué d'une voix de Stentor, fait Toffice de héraut, clame ses réponses, ses souhaits.

Ce matin le départ s'effectue dans la brume. A peine devine-t-on à l'Est les montagnes des Djebala, dont la ligne bleue limitait hier notre horizon. Nous laissons à gauche le Djebel Qourt, le Djebel Aouf, les collines des Oulad Aîssa. L'oued et-Tnin continue sa route vers l'Ouest.

Au souk el-Had une piste importante se détache de notre chemin et conduit à ce village de Ba-Mohammed, bâcha de Fës, où nous avons couché en février dernier. Beaucoup de cultures, beaucoup de champs en jachère où croissent de grandes carottes sauvages dont les fleurs jaunes, au parfum fort, font aux ondulations voisines un manteau vert pailleté d'or.

En deux heures de marche nous atteignons une vallée de trois kilomètres de largeur environ, au fond de laquelle serpente le lit de l'oued Rdat, large de trente mètres, profond de cinquante centimètres. Les berges ont plus de quatre mètres de haut, pourtant la rivière déborde à la saison des pluies et s'étale dans la vallée. L'oued Rdat se jette dans le Sbou avant le confluent de l'Oued Ouerera au-dessous du village de Sidi Qassem.

En tête de notre convoi marche un vieux mulet gris rapide et franc, habile à contourner les bourbiers, à traverser les gués. Le moul el-hammar, chef des muletiers, conduit son

monde avec un entrain com-municatif. Les hommes tout en marchant fument du kif et, entre chaque bouffée, boivent une gorgée de thé froid, qu'ils emportent dans de petites bouteilles à parfum. Toute cette troupe joyeuse et guerrière ignore où je la conduis et ne s'en soucie guère. L'important pour ces grands enfants insouciants est que l'on fait bombance, que les mouna* sont plantureuses et qu'on jouit dans la vie nomade d'une entière liberté.

Nous faisons étape au village de el-Hadj bou Salem en-Naouri.

* Repas oITort par los hôlcs.

8 mai.

Un coup de clairon réveille le camp au lever du jour. On abat les tentes, on mange la harira, la bouillie d'orge où nagent des pois chiches, on selle et on bâte les animaux, puis on attend que les lîdëles aient apporté leur ziara, leur offrande, au chérif, et on se met en route.

Cette ziaraest un don collectif ou individuel en nature ou en argent. Le plus ordinairement l'offrande est collective, les notables s'assemblent et débattent les conditions du présent. Le chiffre une fois décidé, on fait deux parts, une partie de la somme payera la mouna, Tautre sera l'offrande proprement dite. Le cbîkh répartit les contributions de chacun : un tel apportera un plat de tàm, un tel un mouton, un tel de l'orge, un tel du bois, un tel des poules... les autres donneront ensemble telle somme d'argent.

La mouna est offerte en plusieurs fois ; elle consiste en général en un repas copieux * le soir et un repas léger le matin, avant le départ. On y joint un ou plusieurs moutons, des galettes* d'orge ou de blé, des fruits, du miel.

Chacun peut y ajouter un don individuel. Le soir, au crépuscule, on nous apporte de l'orge, ordinairement une forte charge de mule — 100 h 120 kilos — et de la paille ou de l'herbe.

L'offrande proprement dite est remise solennellement avant le départ, par tous ceux qui y ont participé.

Elle varie selon les tribus et selon la personne à qui on la destine. Mouley Ali a reçu au cours de notre voyage une dizaine de chevaux, un^ trentaine de mules et une dizaine de mille francs tant en argent qu'ers nature (moutons, miel, beurre, tapis, etc.) La moyenne fut d'une mule par étape.

Certains pays sont réputés pour leur générosité.

La tournée de ziara en Algérie passe pour la plus productive ; on m'a cité l'exemple d'un chérif qui avait recueilli plus de cinquante mille

* Ce repas est invariablement composé de couscous au mouton.

' Ces galettes rondes et grandes comme assiette sont du pain sans levain, sorte de pâte lourde et indigeste.

francs dans le Sud Oranais ; le rapport moyen de cette tournée varie entre quinze et vingt mille francs.

Les cheurfa du Maroc ne sont autorisés à faire ces collectes en Algérie qu'avec la double permission du Ministre de France à Tanger et du gouverneur d'Algérie.

Quelques marabouts influents *, obtiennent aussi le droit de quêter en Algérie. Le résultat de leur tournée est proportionnel à leur influence. Les chilTres élevés que j'ai cités ne s'appliquent qu'à certains personnages chériffiens, universellement vénérés et affiliés à toutes, ou presque toutes, les confréries religieuses.

Cette question des ziara, des zones d'influence religieuse, oflre un intérêt capital. Ces visiteurs sacrés peuvent devenir de précieux auxiliaires pour les voyageurs, ils sont les seuls agents d'information, de pénétration, les seuls négociateurs qu'on puisse envoyer dans les tribus indépendantes. Le maghzen n'a garde de l'oublier. Je pourrais citer tel chérif, domicilié dans une des plus turbulentes tribus berbères, qui nous a dit confidentiellement recevoir un traitement annuel du Sultan pour jouer un rôle politique dans sa région.

Deux heures demarclie au fond de petites vallét»s qui serpentent entre des collines rondes, incultes et fleuries, et nous atteignons la large dépression où coule rOued Ouerera.

Nouscam.pons à Dcher es-Sbahi, sur h», territoire des Oulad ben Aïssa, en face du tertre rocheux de Oukkacha, sorte de tumulus sous lequel la légende place des ruines et des cavernes. A côté s'élève le seïd des Scb-batou Rijel.

9 mai.

La tribu d'IIejaoua égrène le chapelet de ses hauieaux le long de l'Oued Ouerera: maisons basses qui disparaisscînt à demi dans les hautes moissons; jardins bordés de haies jalouses, autour desquels, à l'infini, s'étendent des prairies et des champs de céréales; blés barbus à grains rougeâtres, qu'on nomme Gemmah en-Nebi, blés jaunes, à gros grains, ou Zerhih ; blés plus petits, aux épis minces, ou Askar. Sur les pentes

* Tels les marabouts de Kcnadsa.

ces réroltc^s soiU (K\jîi hlondcs, dans la valluo les inondations de février ont rouelle l(»s rpis, di»s rhanips entiers jaunissent sans se dorer.

Nous passons la rivière dans li» f^^arel) (hao; deMechra Geltetel-Hareth. Le courant est violent, Toued a (|ualre-vin}rls mètres de large et les avirons des halelicirs n'en trouvent pas le fond.

Celt(; traversée diflicile, pl(»ine d'incidents pittoresques met en relief

Fig. 55. — L'OuEi) Oi'EiiERA AU (îUK DE Mechka (jEltet el-Haretu lUvo droite. — Embarqucinenl.

l'horreur de nos nmles pour la navigation et la belle humeur active de nos Berbères. En trois heures le transbordement est achevé et le convoi remis en route».

Non loin di» la riv(» gauche, h Aïn Moussa lH»n Cn^hlar, on nous montre au milieu d'un b()U(|uet de figuiers, l'enctMntv d'une vitMlle maison, que les habitants attribuent

aux Roumi. La distribution est facile à reconstituer; le carrelage» rouge et vert de l'une d(;s pièces est intact; les murs en ciment et gal(»ts s'élèvent encore à un mètre au-dessus du sol ; une source naît à quel((ues pas de la mystérieust» demeure, son gazouillement met un peu de vi(î et connue un rayon de gaîté sur cette ruine perdue dans le feuillage.

Une ligne de collines basses et incultes sépare la vallée de TOuerera de la vallét» du Sbou. Il faut moins de quatre heures pour aller de la rivière au lleuve. Vers le soir nous campons sur la rive droite du Sbou, à el-.AIazaria, l'un d(»s centres les plus fertiles et les plus peuplés de la plus grauih» vallée du Maroc.

LES BRADER

87

Et, si résolu soit-on à être sobre de ses admirations, à ne rapporter des paysages aperçus que les lignes indispensables, que des schémas, on ne peut taire la beauté de ce pays de collines tel qu'il nous apparaît ce soir, semblable à quelque coin de France avec ses ondulations qui rappellent nos vallons, ce couchant nimbé des mômes tons d'or pâle, ses oiseaux qui chantent les mûmes chansons, avec seulement une transpa-

Fig. 56. — L'Oued Oueuera. — Mechra Geltet el-IIaheth Rive gauche. ~ Débarquement.

rence plus limpide, un calme plus sonore, plus de silence et plus de majesté.

10 mai.

Force nous est de séjourner. Le Sbou décroît depuis une semaine, les cavaliers peuvent déjà le franchir, mais les mules n'y sauraient passer tant le fleuve est encore profond et violent. Dans vingt-quatre heures, sans doute, le passage d'el-Mekensa sera guéable.

Le soir nous montons à cheval pour aller visiter sur la rive gauche l'azibd'el-Aouirem, dont les habitants sont venus nous inviter. Les Oulad Aouirem, comme toute la tribu de Mejjàt dont ils font partie, sont des Berbères transplantés dans le Rarb il y a quelque cent ans par la volonté d'un Sultan. Ils étaient fraction des Doukkala et en ont conservé les usages. L'indépendance de leurs femmes, surtout, est un sujet de scandale pour leurs voisins. « Les filles — dit-on — épousent qui bon leur

semble, sans consulter leurs parents... Le jour des noces on immole un coq avant de sacrifier le mouton traditionnel... dans la publication du mariage on inverse la formule usuelle, on dit : Une telle, fille d'un tel, a pris X... pour époux. Enfin leurs femmes raisonnent, discutent, commandent. Ces Mejjàt ignorent le joli proverbe de la sagesse arabe : « Prends conseil de ta femme et fais le contraire ! « L'accueil qu'on fait au cbérif est bruyant et respectueux. Les hommes arrivent au galop, le fusil haut, mettent pied à terre pour venir baiser les

Fig. 57. — L'OuED Sbou au gué d'el-Mekensa Lo Chérif et son escorlo.

genoux du descendant du Prophète, puis font la fantasia* en son honneur à grand renfort de cris et de coups de fusils. Les femmes viennent pro-cessionnellement portant des bannières faites d'un foulard noué au bout d'un roseau. Elles youlent, chantent, l'une d'elles improvise une sorte d'hymne qui célèbre les vertus de l'hôte sacré :

« Tu es la baguette d'argent sous qui les chevaux bondissent; Tu es la théière fumante et nous les verres, inutiles sans toi... »

Ainsi chante la poétesse d'el-Aouirem, et ses compagnes reprennent en chœur :

« Que Dieu bénisse notre Seigneur î »

* Le mot fantasia est inusité au Maroc. On nomme ces fûtes équostros : le jeu de la poudre ou le jeu des chevaux.

LES BRxVBER

89

Pendant que cette litanie sans fin se déroule au dehors, le moqad-dem chez qui nous sommes entrés nous fait servir du thé à la menthe et des crêpes au beurre rance ; toute fête doit être Toccasion d'un repas.

De la terrasse de cette r -

demeure on découvre un | grand paysage aux lignes | molles que Toued Sbou ^ coupe en deux : Hejaoua } sur la rive droite, où notre camp faitTeffet d'un jouet d'enfant; Mejjàt sur la rive gauche, que domine le Djebel Selfat.

Le jour tombe, nous 2 -reprenons le chemin d'el- -^ Mekensa.

Le gué a encore deux cents mètres de large et nos élriers trempent dans Teau. Le couchant est pourpre ce soir et sur ce fond d'apothéose nos cavaliers drapés dans leurs haïks blancs, le fusil droit ou posé en travers de l'arçon, se détachent en d'admirables poses.

La nuit est complète quand nous rentrons au j

camp.

11 mai.

d'elles en profitant de circonstances favorables et en se servant de moyens appropriés.

Au Rif, dernière partie inconnue du littoral méditerranéen, pays d'épouvante d'où jamais Européen n'est revenu, et dont on connaissait seulement, comme Ta écrit Duveyrier, ce qu'on peut apercevoir du pont des navires, M. de Segonzac chemine en mendiant. De mosquée en mosquée, vivant d'aumônes, ses deux compagnons et lui, piétons inofiensifs et minables, vont de Fez à Mclilia, puis reviennent de Mclilia à Ouezzan. Et voilà le Rif redoutable traversé deux fois, la carte dressée, le pays décrit, et véritablement placé sous nos yeux en de nombreuses vues panoramiques.

Chez les Reraber, on se battait; seuls de puissants personnages religieux pouvaient y trouver accès. C'est avec un des cheurfas les plus vénérés du Maroc que M. de Segonzac y parvient. Il traverse trois fois le Moyen-Atlas, en son centre et à ses deux extrémités. Il atteint le Haut-Atlas, en gravit la cime capitale, le Djebel-Aïachi « qui porte le ciel », disent les Rerbères, cime égale aux grands sommets des Alpes, que jamais Européen n'a gravie. Ici encore, des photographies soigneusement orientées, exactement repérées, apportent aux cartes la plus précieuse des justifications.

Au Sousenfin,M. de Segonzac et son unique compagnon, un vieil Algérien échappé de la Guyane, errent en pèlerins dévots. Ils visitent les zaouïas, les sanctuaires fameux de cette terre bénie de l'Islam. Ici on les accueille, là on les arrête et on les enferme, plus loin on les chasse, mais toujours ils passent.

Dans la partie cartographique de Touvrage on retrouve, condensés par M. René de Flotte Roquevaire en une belle synthèse, tous les renseignements des carnets de route. Le chemin est jalonné d'observations de toute nature recueillies pas à pas avec une sollicitude incessante, sans trêves, sans défaillances. Pour tirer le meilleur parti possible de ses matériaux, M. de Segonzac a sollicité le con-

cours d'un certain nombre de savants. Géologie, botanique, entomologie, astronomie, numismatique, cartographie, chacun de ces chapitres est traité par un spécialiste, maître en la matière ; Tœuvre acquiert de ce chef une valeur et une autorité indéniables.

« A quoi bon tout cela? » disait au voyageur un de ses compagnons musulmans. Car ces simples et résignés ne peuvent s'expliquer dans quel but on s'expose de gaieté de cœur à de si grands périls et à de pareilles fatigues. Pour eux l'explorateur, s'il n'est pas un espion ou un chercheur de trésors, ne peut être qu'un fou inoffensif : « Tu as donc une chèvre à nourrir? » disent-ils au botaniste qui cueille des plantes ; et M. de Segonzac dut leur faire croire que c'était pour rapporter un peu de neige au chérif qu'il avait fait l'ascension de l'Aïachi. Les lecteurs de M. de Segonzac ne trouveront pas assurément qu'il ait perdu sa peine, et la récolte est assez belle pour lui faire oublier toute la peine qu'elle lui a donnée.

M. de Segonzac, fidèle jusqu'au bout à la règle qu'il s'était tracée, s'est abstenu de tirer de ses voyages les conclusions politiques qu'elles comportent. Mais s'il a choisi le Maroc comme théâtre de ses explorations, c'est qu'il a senti quel intérêt de premier ordre la connaissance de cette contrée présente pour la France, c'est bien là ce qui donne à son livre un accent et un intérêt particuliers.

Il est de toute évidence que de la solution qui sera donnée à la question Marocaine dépend l'avenir même de notre pays. 11 ne s'agit pas ici d'un de ces territoires plus ou moins riches, plus ou moins désirables, au sujet desquels les transactions et les partages sont possibles. Les énormes sacrifices que nous avons faits en Algérie et en Tunisie

S §

II oo a

Quatre heures de marche, en remontant la vallée de l'oued Zeggota et nous atteignons l'Azib de Bou Qachouch. Pendant toute la route nous avons longé le Djebel Selfat, chaîne d'aspect aride, rayée d'assises de

grès et surmontée d'une falaise rocheuse. Les villages des Cherarda sont accrochés h mi-pente. Du côté de TEst les collines sont plus basses, plus arrondies, plus fertiles aussi.

Bou Qachouch est situé sur le territoire des Oudaïa, au point où le Djebel Zerhoun se soude au Djebel Selfat.

12 mai.

Le chérif et son escorte contourneront le Djebel Zerhoun pour gagner la vallée de Toued Mekkès qui sépare le Djebel Tràts du Djebel Zerhoun. Je pars avec deux serviteurs pour visiter la montagne sainte, ses villes, ses jardins célèbres, et les ruines qui la couronnent.

Dès les premières pentes on pénètre dans une admirable forêt d'oliviers dont les dessous de bois fertiles rappellent les olivettes de Sfax, les plus belles de Tunisie. Des villes toutes blanches dominent presque à pic le ravin que nous suivons : à droite Çkhîrat, petite cité de deux cents feux, et sa sœur jumelle Kenadaq ; a gauche, un peu plus grande et ceinte de bonnes murailles de pierres, Béni Amar, où furent coupées les quatorze têtes qui ornèrent Bab Ftouh pendant mon séjour à Fès.

Le ravin se rétrécit, ses berges se déboisent et la vigne couvre les pentes. Nous atteignons ainsi la cuvette de Dobian que ferme au Sud le Djebel Qaçbat Zerhoun.

Ici les pistes divergent en patte d'oie : le chemin de droite mène à la ville de Mouley

Idriss, la ville sainte qui garde le tombeau de Mouley Idris I ; le chemin de gauche conduit au Djebel el-Qelàa qui porte à son sommet un cirque rocheux dont une brèche unique ouvre l'accès. Au centre s'élève le seïd de Sidi Abd Allah el-Khiat ; la route centrale est une large voie, un peu envahie par les éboulis et les buissons, qui escalade en lacets le Djebel Qaçbat Zerhoun et accède à la vieille enceinte romaine qui couronne la montagne.

On me conduit d'abord au Kef el-Moujahidin lieu de pèlerinage très fréquenté ainsi que l'attestent les tas de pierres votives et les chiiTons qui encombrent le seuil ; c'est là que Mouley Idris instruisit ses premiers disciples. Un bouquet de figuiers, d'oliviers sauvages et de caroubiers, ombrage l'entrée de la grotte. On descend une pente assez raide qui accède dans une excavation presque circulaire ; à droite une galerie s'en-

fonce vers le Sud, elle est tout de suite obstruée par un éboulis de terres. Du côté du Nord s'ouvre une étroite fissure ; à gauche une sorte de niche obscure, sans débouché, est creusée dans la paroi. Et c'est tout. La caverne sacrée n*a qu'un intérêt historique.

Un peu plus loin, à TOuest du Kef, sous un bouquet d*arbres, reposent les corps des disciples. Le lieu se nomme el-Mqaber mais on n'y voit plus trace des tombes.

Tour ronde, entrée de Sonr<re Tour carrée «Tec eacalier Tour cirrée, logements l'enceinte

Fig. 59. — Qaçba de Zeruoun (Az. = 180»). Ruines de i'cnceinle forlifiéc.

Tout à côté se dresse Fenceinte du camp romain. A l'intérieur le sol ne porte aucune trace de constructions, il est hérissé de roches de grès entre lesquelles croît une herbe courte et jaunissante. Les murs ont partout plus de deux mètres d'épaisseur, ils sont faits de blocs de grès à peine équarris et solidement cimentés. La face Sud, celle qui surplombe la vallée creusée entre le Djebel Zerhoun et le Djebel Qannoufa, est toute dorée par le soleil.

L'entrée principale paraît avoir été à l'Ouest, dans la saillie que commande une grosse tour ronde bien conservée.

La face Est est rectiligne et se raccorde à la face Sud par une tour carrée, basse, massive, qui flanque le rempart.

La face Nord est courte, elle borde le ravin au fond duquel se trouve el-Mqaber. Une source naît sous le rempart.

VOYAGES AU MAROC

La face Ouest OvSt la plus irrégulière, elle monte vers la sortie en une ligne brisée au saillant de la(|uelle se dresse une tour carrée. Le niur était surmonté de créneaux découpés en dents de scie.

Le rôle de cette enceinte fut, à n'en pas douter, un rôle de surveillance sur la vaste dépression où s'élèvent Fès et Meknes. De la face Sud on découvre tout le pays compris entre les montagnes des Djebala et celles des Zennnours ; on voit Fès, dont les maisons

blanches s'étagent au liane du Gebgeb ; Meknès, qui étale largement ses jardins dans la plaine, puis.

Fig. 60. — Qaçbat Zerhoin Tour ronde face Oucsl (Az. — 230).

fermant l'horizon au Sud, les lignes confuses des collines des Béni Mlir-, des monts des Béni Mgild, des Aïtioussi et les cimes encore chargées d^J neige des Béni Ouaraïn el des Riata.

C'était là sans doute l'un des éléments de ce limen que Rome avai. tracé pour défendre la Mauritanie Tingitane contre les assauts des Bar*-bares.

Parmi ces ruines mélancoHques une fraction de la tribu Berbère d€*î Béni Mgild, les Ait Hassein, est venue planter ses tentes; elle s'est consLî tuée gardienne de cette qacjba, elle plante ses tentes autour de Tenceint» et utilise les tours, les bâtiments accolés au rempart, le corps de gar<I' auprès de la porte.

Nous regagnons Tazib de Sidi abd Allah ben Tazist où noire cani est déjà dressé.

LES BRADER

93

13 mai.

Les gens d'ici sont d'origine rifaine, un chérif d'Ouezzan, propriétaire de ces azibs, les importa dans ce pays.

Partout au Maroc on trouve cet enchevêtrement de races, de tribus. Les environs de Fès, de Tanger, sont peuplés de fractions venues de toutes les provinces de l'Afrique du Nord. Les ancêtres ont pris part aux sièges de ces villes et sont demeurés dans la banlieue après la conquête.

\

llpillÂ» t-

Fig. 61. — GoHGEs d'el-Hahoucui Berbères faisant la fantasia.

D'autres causes encore ont bouleversé la carte politique du Maroc : la volonté des Sultans, les querelles intestines, les invasions venues de l'Est et du Sud, l'exode des Algériens lors de la conquête française.

Ainsi s'explique la présence dans le Rarb de tant d'éléments étrangers : oranais, rifains, djebaliens, brabers ; éléments dangereux qui ne s'assimilent pas.

Nos hôtes ont organisé une battue de sangliers en l'honneur du chérif. On vient nous chercher dès l'aube. Nous remontons la vallée du petit oued Sidi abd Allah ben Tazist, resserrée entre les murailles rocheuses du Zerhoun et du Qannoufa. Une haie de canons

de fusil nous entoure, les salves tirées à bout portant affolent nos chevaux, la poudre des bassinets nous vole au visage et chaque coup de feu nous lance un camouflet brûlant.

Sur notre cluMiiin, barrant la vallro, s(» drosse un gros roclier déchi-quelé que sunnonU» le bourg d'el-IIarouchi. Un(» fusillade enragée einpa-nacbe soudain la ligne de crêtes et cinquante bonunes dévab»nt eu hurlant, simulant une attacjue.

La battue s'organise. Les batteurs*, tous armés, foulent les buissons de chênes (jui vêtent les pentes d'un fourré dru où les chiens ne peuvent passer.

La chasse a été fructueuse. On a tué deux énormes sangliers; d'au-

'29^<S"S4f»|:

Fig. Gi. — Types de Rifains èmigr^.s ai* Zerhoun CbaLHsc au sanglier. — Tireurs gartlanl un passage.

1res ont été manques; personne n'a été blessé, et c'est miracle au milieu de ces fusillades concentriques qui font une chasse aussi dangereuse qu'une bataille.

Le retour s'est fait a la nuit close, les salves des longues moukhalas éclairaitMit la route comme les gerbes d'un f(»u d'artifice, éveillant led roulements et k* fracas de tonnerre des échos emlonnis.

14 mai.

La courte élape (h» ce jour nous coinhiit au douar des Oulad lahia oii nous sonnnes les h(Mes du qaïd Si abd el-Qader.

* Cos ballours rifains crionL « haïlaïlc » on foulant lo bois: re cri a une analogie singulit'i"" avec le mol : lialali.

Nous doublons le Djebel Qannoufa pour longer le flanc Sud du Zerhoun. De là Toeil embrasse à vol d'oiseau la plaine immense de Sais et d'el-Gour, entre Fès et Meknës. Cette plaine est fermée à l'Est par le Sbou et les collines des Oulad el-Hadj que nous avons franchies en allant au Rif. La bordure montagneuse qui l'enferme au Nord s'appelle : Djebel Zalagh, surplombant le Sbou ; Djebel Gebgeb, dominant Fès ; collines de Lemtah, Djebel Tràts, coteaux de Khamra, Djebel Qannoufa, Zerhoun, Gérouan, dominant Meknes.

L'horizon plat qui s'étend au Sud et à l'Ouest paraît aride et pierreux, aucun accident du sol n'en rompt la monotonie, le soleil y promène seulement l'ombre grise des nuages.

15 mai.

L'étiquette religieuse commande au chérif une allure de voyage assez lente et de continuels crochets. Il n'a pas le droit d'avoir un but et d'y marcher directement. Il se doit aux fidèles, il faut qu'il réponde à toutes les invitations. Ce matin, trois cavaliers du qaïd Abd el-Qader sont venus nous prier de nous rendre chez leur maître.

La maison est en terre battue, blanchie à la chaux. Un rez-de-chaussée, un étage couvert d'un toit plat en roseaux et en terre, composent tout le logement. Quelques abris, des

cuisines, une étable-écurie forment les communs. Le tout est ceint d'un mur et d'une haie d'épines. Dans la longue salle de Tunique étage on a jonché le sol de tapis, de matelas et de coussins. Les armes, les selles, un service à thé, sont empilés dans un coin.

Le festin est servi à la mode algérienne car les Oulad lahia sont originaires des environs de Laghouat et ont conservé les usages de leur pays. On nous présente l'ancôtre de la tribu, un vieil homme de cent seize ans, qui se souvient avoir chargé avec ses fils contre les premières colonnes françaises.

L'usage veut que la fête commence par des ablutions. Un plat de cuivre, une aiguière au long col pleine d'eau tiède, un savon, des serviettes, circulent de convive en convive. Puis le fils du qaïd, armé d'une burette effilée, bouchée d'un stiligoutte, nous asperge, nous inonde, d'eau de rose et d'eau de fleur d'oranger. Enfin on se passe une cassolette où

brûlé du bois aromatique. Chacun, îi tour de rôle, la place sous ses vêtements, et, capuchon rabattu, s'imprègne de vapeurs parfumées.

Pendant ce temps les serviteurs, les clients du qaïd, les étrangers, viennent, un à un, baiser la main du chérif. Et c'est merv^eille de voir comme tous, mime les plus humbles, savent se prosterner sans que cette attitude ait rien de ridicule ni de servile, combien les plus misérables ont de noblesse sous leurs haillons harmonieusement drapés, combien les sentences pieuses, les proverbes, fournissent aux plus pauvres d'esprit de belles et touchantes formules de salutation et de prière.

En cela l'Arabe l'emporte sur le Berbère ; l'un a plus de grandeur, plus de style, l'autre est plus rude, mais il est plus sincère. Le contraste est frappant, mes compagnons l'ont observé comme moi ; ils disent à ce sujet :

« L'Arabe est plus noble, plus hospitalier, mais il est traître. Il mange avec son frère et le tue en sortant du repas.

Le Berbère est grossier, rude, mais fidèle. Il mange avec un étranger et se fait tuer pour lui en sortant du repas ! »

L'un des convives, pour nous prouver la supériorité de la race jaune, arabe, sur la race blanche, berbère, et sur la race noire, nous a conté cet apologue :

« Quand Allah voulut créer le premier homme, il prit de la pâte, la pétrit soigneusement, et la mit au four. Après un jour et une nuit le Créateur ouvrit le four pour contempler son œuvre : L'homme était blanc et mou.

c(Allah pensa : « Je ne l'ai pas assez cuit ! »>

« Il le remit au four et cette fois l'y laissa une semaine entière. Et l'homme en sortit tout noir exhalant une mauvaise odeur.

(c Allah pensa : « Je l'ai trop cuit ! »

a II façonna donc une nouvelle image et la laissa trois jours au feu. Cette fois, l'homme était brun doré, il était souple et résistant ; Allah s'écria : « Il est parfait ! »

Après la prière du louli qui se fait une heure après midi, nous levons le camp et nous descendons dans la plaine de Saïs en traversant deux ruisseaux dont le second porte le nom d'oued Aïn Beida. La plaine est bien cultivée, bien irriguée, des azibs, des villages et des douars appa- -raissent dans toutes les directions. Ceux que nous traversons appar—

tiennent aux Oulad Sidi Chîkli, aux Doui-Menia. Ces noms algériens confirment re que

je disais Tautre soir du mélange des tribus dans ces parages.

Nous campons près de TAïn Toto*, à côté du douar du qaïd Hassen Menée, des Doui-Menia.

* Toto est la transformation berbère de Tahar. Voici quelques transformations analogues

Moiiammed Mouha. Abd es-Salom. . . . Assou.

Driss Hritssan. Hacbmi Hachoum.

Saïd. . Baadi. Fatma Yitto.

Abd Allah Aàla. Hadhoum Hada.

Abd el-Qader .... Aqa. Meriem Berri.

Mchemed Mhond. Rahma Hana.

Ahmed Hado. Leineb Ezzi.

Arbi Abi. Khadija Idja.

Ali Bàli.

Les Berbères ont aussi des noms propres particuliers tels que :

Ilarouch nom d'homme.

Ouahaja nom de femme.

Arbalou (source) nom de femme.

Sultan se dit en berbère. . Ajellil.

» » » en soussi . . AgcUil.

Chérif se dit en berbère . . Amerabet.

Chez les Zcmmour Agourram ou Acherifa.

CHAPITRE II

DIC LA VALLKF. DE FKS A LA VALLKE DE LA MLOUÎA

16 mai.

Nous entrons ce malin en pays Braher, dans la Iribu des Béni Mtir. L(» paysaf^e reste h peu près h' menu» ; les «i^ens ehan}>^enl de type, de mieurs et de lanj^a*;*».

Une (»soorte est venu(» nous quérir, fusil au poinp, jusqu'au douar des Doui Menia. Le trait oaraelérisli(|ue de res Berbères (»st la brutalité. En venant à la rencontre du cUérif ils entendent lui rendre boniniage sans doute, mais leur visite semble plutôt une prise de possession, un enlèvement.

Sur le cliemin, de distance (îu distance, des {^^oums s'avancent k notre rencontre. Les cavaliers s(» forment en bâtaiIb» et, (|uand la mahalfa passe, ils saluent gravement, en inclinant leurs fusils, mettent pied à terre, laissent b's cbevaux sur leur bonne foi et vont pieusenienf, leurs lon*(s selbams toucbant pn^sque le sol, baist»r les v(^tements du

cbérif ou les niontants de sa litière. Ensuite», ils se remettent b»stement en selle et partent au galop, (bd)out sur l(»urs grands étriers, en faisant des nmulinets avec leurs armes.

L(»urs cbevaux sont petits, mais bien roulés; à Tencontre des chevaux du Rarb qui sont maigres et assez haut percbés, de ceux des Zemniours qui sont niinuscub»sel nerveux connue des cbèvres, de C(»ux des Ait loussi {\u\ sont plus forts et mieux musclés.

Le barnacbement se compose d'une bride arabe ordinaire, d'une selle marocaine, du lapis d(» selle à buit ou dix feuilb»s de feutre diversement teintes, la première» uniformément rouge co((ueUcol.

La selle marocaine» ne dillere de la selle algérienne que par Texiguïté

de son siège, la petitesse de sa palette, qui est plate et non cintrée. L'arçon est en bois revêtu de peau de mouton. On recouvre le tout d'une chemise de cuir de filali * plus ou moins riche et brodée de soie. Les selles de Meknès et de Merrakech sont les plus renommées.

Mais toutes les grandes tribus de TEst : Riata, Béni Ouaraïn, Oulad el-Hadj, etc., achètent des selles algériennes à Tlemcen, ou sur le marché d'Oujda.

Le plus grave défaut du harnachement marocain est la fragilité des étrivieres et des sangles. On les fait en lanières tressées qui se coupent

Fig. 63. — Bbni Mtir venant saluer lb Chèrif

vite dans les boucles mal polies et dans les étriers grossièrement forgés. De là des ruptures fréquentes qui entraînent presque toujours la chute du cavalier et l'obligent toujours à s'arrêter pour faire une réparation de fortune.

L'étrier est large et tranchant. L'angle intérieur de sa semelle sert à labourer le flanc du cheval. Le Berbri porte rarement des éperons. Un fort poitrail maintient la selle et s'y attache par deux grosses boucles métalliques.

La bride n'a pas d'œillères comme en ont les brides tunisiennes et algériennes. Deux montants en cuir brodé de soie supportent le mors

' Ce cuir de filali préparé au Tafilelt, doit sa souplesse ot sa couleur rouge à la lacaout, gale du tamarit, qui sert à tanner. La charge do mule do tacaoul rendue à Tetouan so vend 10 francs; au Tafilelt, elle coûte 6 francs.

(le fer, ce mors terrible, h liberté de langue très profonde, où s'articule

Tanneau rigide et coupant qui tient lieu dt» gourmette.

Ainsi harnacbé, pris entre l'étau du mors qui lui broie les barres et le coin trancbant de Tétrier qui lui laboure les lianes, le clieval berbère, si légère que puisse être la main de

son cavalier, a les attitudes et les allures de nos cbevaux de cirques. Il n'a plus ni volonté ni résistance. Le placer est haut et roide, Tencolure est rouée et rigide, le cheval ne se détend pas au galop, ne se livre jamais, et rt^sle, même au n»pos, quand le cavîi-Her Tabandonne les rênes passées autour du qerbous*, immobile et contracté comme s'il était enrèné.

L'équitation des Braber se borne à hi conduite du cheval dans toutes les directions, par tout terrain, et au maniement habile des armes. Ils ne connaissent que le pas, Tamble et le galop ; ils tiennent leurs rênes de la main gauche et ne s'en servent (|ue par elfets d'opposition. Dressés sur leurs élriers très courts, ils évoluent avec beaucoup d'aisance. Un simple changement d'équilibre de ce cavalier haut perché, oblige le cheval à tourner k droite ou a gauche sous peine de verser. Ils se servent rarement d'armes d'hast ou d'armes de jet. Les cavaliers tirent a cheval, à bout portant, et sans épauler. Quelques-uns adaptent une baïonnette au canon de leurs fusils. Les braves réputés obtiennent la faveur insigne de porter au canon de leur fusil une sortt» de gonfanon de soie frangé de laine avec ganse jaune et gland d'or.

Tels sont à grands traits les caractèrc^s principaux des cavaliers Béni Mtir qui forment notre cortège. Ils galopent autour de nous, se groupent en goum et se déploit»nt en éventail, avec une merveilleuse rapidité.

Puis, égayés dans la plaine, ils figurent une mêlée remplie d'incidents, de cris, de coups de fusil, de combats individuels qui mettent en valeur la souplesse des chevaux et l'adresse d(\s cavaliers. On appelle cela le « Jeu de la poudre », et je comprends qu'on s'y passionne jusqu'à rompre, dans une volte trop bruscjue, les jarrets de son cheval ou brûler d'un coup de pistolet, dans un corps à corps, la barbe d(> son adversaire, ainsi qu'il advint devant nous ; mais le Berbri préfèn? à ce jeu martial la fantasia traditionnelle, le « Jeu des chevaux », courte charge en ligne, terminée par une fusillade générale et un arrêt brusque. J'ai vu des

• Le haut poiiiiiieau de la selle arabe. i

cavaliers refaire vingt, trente, cent fois, cette brëve galopade sans intérêt, sans imprévu, sans rien qui justifie l'excitation folle qu'elle produit chez riiomme et la fatigue qu'elle procure au cheval.

Et c'est toujours pour moi un sujet d'étonnement que l'Arabe ou le Berbère, cavalier de race et de tempérament, n'ait su trouver aucun sport hippique, ni les tournois, ni les courses, ni les sauts d'obstacles, ni les carrousels, ni le dressage et l'art équestre, qu'il soit demeuré dans une ignorance grossière de l'hippiatrique, et que l'unique expression de vingt siècles d'équitation soit cette fantasia si brève, si incomplète !

La plaine de Saïs qui, du haut du Zerhoun, semblait plate et pierreuse, est, au contraire, accidentée et fertile. Des champs bordent notre route et s'étalent au loin, à perle de vue. Partout des sources, partout des ruisseaux, des bouquets d'arbres, des douars. Les AU Otman ouDaoud, fraction des Béni Mtir, paissent en ce moment leurs troupeaux autour du seïd de Sidi Ismaïl et de l'ancienne qaçba du qaïd Hosseïn Les Art bou Bideman chez qui nous nous arrt^tons ce soir, campent près des Sebàa Aïoun, sept sources qui jaillissent dans sept bouquets d'arbres et vont former un ruisseau, affluent de l'oued Jdida.

Nos tentes sont plantées sur un tiimiilus entouré d'un fossé, et tout autour on nous montre des ruines, des éboulis de pierres ; ce sont, prétendent nos guides, les vestiges des établissements des Béni Merin qui peuplèrent cette région.

La plaine est giboyeuse ; Mouley Ali a tué vingt perdreaux en deux heures sans descendre de cheval.

17 mai.

Ce matin les femmes Béni Mtir sont venues en foule vénérer le chérif. Elles sont laides en général, sales sans exception, petites, couvertes de tatouages bleus du cou à la poitrine, du poignet au coude, de la cheville au mollet. Elles sont tatouées aussi au bout du nez, au menton, aux pommettes et entre les sourcils. Ce sont les vieilles femmes qui pratiquent ces tatouages; elles n'y mettent aucune fantaisie, aucune régularité ; le quadrillage est le dessin le plus fréquent. On m'avait parlé de tatouages singuliers représentant des scènes ou des instruments de la

Fig. Gi. — Types de femmes Béni Mtiu

Passion, des caractères hébraïques, réminiscence de la foi juive ou chrétienne des aïeux, il ne m'a pas été donné d'en rencontrer.

La croix est une image simple qu'on trouve souvent, croix de Malte, croix de Saint-André, ou croix grecque, mais, pas plus au Maroc que chez les Touareg où ce signe abonde, on ne peut conclure qu'il s'y rattache une intention ou un souvenir. Le vêlement des femmes braber est caractéristique, elles portent la hendira, pièce de laine striée (h» raies de couleur dont hi forme rectangulaire et les dimensions restent à peu près invariables, mais dont les nuances changent pour chaque tribu : les Béni Ouaraïn en ont de bleu sombre, les Zemmour de nmlticolores, les Aïl Lsdeg de blanches rayées de noir. Ce vêlement se porte comme un plaid, on épingle les deux coins sur la poiti'ine.

Les Braber portent sous la hendira un vêtement de toile grossière, semblable à celui des Rifaines : deux bandes tombant jusqu'aux genoux, retenues sur les épaules par des libules et à la taille par une ceinture de laine rouge ou par une corde tressée de laine noire ou gris clair. Les jambes sont protégées par ces jambières à damier tricolore, les tar-giouin.

Elles se couvrent la téttî de chiffons sordides, maculés de taches de henné, et, par-dessus, les jours de fête, elles enroulent un foulard de soie ou de toile imprimée que reti(»nt une corde de laine.

Les bijoux sont à très peu de chose près ceux des femmes arabes : bracelets d'argent ou de cuivre, colliers de verroterie, khelakhel aux chevilles, parures de tête et de poitrine, faites de pièces de monnaie d'argent juxtaposées.

Presque toutes Ivs femmes portent un enfant sur leur dos. Cet usage écartèle l'enfant, donne à l'articulation coxo-fémorale une dislocation

qui permettra plus tard à rhomme ces poses accroupies si douloureuses aux Européens.

Elles entrent une à une, prosternées dès le seuil et embarrassées. Le nègre qui fait office d'appariteur les prend par le bras, arrête les manifestations exagérées, leur permet seulement de baiser les bottes algériennes brodées d'or du chérif. Quelques-unes apportent une mince offrande, un grîcb * généralement, qu'elles déposent à terre. D'autres demandent une amulette. Le beau-frère du chérif l'écrit et la remet contre quelque menue monnaie, avec des recommandations précieuses. A Tune d'elles, une très vieille femme presque aveugle, il explique gravement comment il faut déplier le papier, le soir, avant de s'endormir, et le maintenir sur les yeux avec une bande de toile.

Pendant ce défilé des femmes sous la qoubba chérifienne, les hommes se sont accroupis en cercle autour d'une mule qu'ils vont offrir à Mouley Ali. Le type est rude et sans noblesse, figures basanées, têtes rasées coiffées d'une mince rezaa blanche, barbe longue et effiJée, coupée de très près sur les joues et sous le menton. Presque tous portent un gros anneau d'argent à Toreille droite. L'expression dominante est la dureté.

La première impression que donnent tous ces Berbères est, partout et toujours, la brutalité. Le vêtement est encore le long burnous de

K fW"

Fig. 63. — Béni Mtir attendant la sortie du Chérif

laine écrue, tombant, avec une roideur de chape, jusqu'aux talons. Véritable vêtement national d'un peuple cavalier le selham donne aux pié-

25 centimes environ.

tons une apparence monacale, une démarche pesante et embarrassée.

Le chérit' sort de sa qouhba, s'avance jusqu'au cercle qui Tatteml. Tout le monde se lève. Le nègre Brik*, le héraut à voix de clairon, clame : « Fatiha ».

Cliacun joint h»s mains étendues comme pour figurer un livre ouvert et récite la Fatiha, la première sourale^ du Coran. Brik répète les bénédictions et les vœux que le chérif prononce à voix basse. La prière finie, nos serviteurs prennent la mule offerte en ziara et Mouley Ali s*étend dans sa htière que les hommes de la mahaffa enlèvent et agrafent

□>.

Fig. GG. — Kl-Gouk (Az. = 4«0<»). 1^8 Boui Mtir rai>»anl visiter la ruine au Chérif.

aux selettes des deux mules. Ils entonnent ensuite à Tunisson une invocation à la louange de V « envoyé d'Allah ». Le reste de Tescorle et les assistants la répètent. On hisse hi cuisinière sur sa mule, chacun se juche de son mieux sur la charge d'un mulet et le convoi s'ébranle, escorté de tous ceux qui possèdent un cheval et un fusil, au milieu des clameurs des femmes, dans hi fumée d'une assourdissante fusillade : « Barra be

peuvent se trouver annulés si la solution qui intervient n'est pas conforme à nos intérêts et à nos droits. Ces droits, à la fois

historiques et vivants, nous les tenons de Bugeaud et de Lamorieière, de notre armée d'Afrique et de nos colons d'Algérie. Quelle puissance européenne pourrait en présenter de semblables?

Abstraction faite de la question du détroit de Gibraltar, qui seule a véritablement un caractère international, nous ne pouvons partager le Maroc avec personne. Au point de vue politique, la situation que nous ont value soixante-dix ans d'efforts réduite à néant; au point de vue économique, l'Algérie appauvrie par le développement sur son flanc d'un pays de climat et de productions analogues, mais incomparablement mieux doué et plus fertile ; au point de vue musulman enfin, l'Islam dans l'Afrique du Nord échappant à notre action d'ensemble, nos possessions prenant feu tout à coup, comme s'embrasent par les siroccos d'été nos forets algériennes, parce qu'une puissance européenne aura voulu recommencer la croisade de la chrétienté contre les musulmans, et aura imprudemment mis le pied sur cette fourmilière : tel est l'avenir qui nous attendrait si nous admettions rétablissement à côté de nous d'un voisin européen.

Non seulement le Maroc ne présente en aucune façon pour les autres puissances le môme intérêt que pour nous, mais on peut avancer sans paradoxe que leur intérêt bien entendu est de ne point y faire échec à notre prépondérance. Plusieurs écrivains étrangers, qui ne sont pas suspects, en ont le sentiment très net et l'ont exprimé à diverses reprises, et si leur langage a quelque peu changé dans ces derniers temps, il n'en faut accuser que notre faiblesse et notre timidité. Que souhaitent en effet les puissances? La paix, la sécurité qui leur permettront de développer leur commerce et, dans un avenir probablement encore assez long, de s'y livrer a Tagricul-lure. Seule, la France, avec son expérience du musulman et du Berbère, peut mener à bien une entreprise de ce genre. Tout partage aboutirait, dans ce pays accidenté et difficile, où les fauteurs de

désordre seraient toujours assurés de Timpunilé en passant d'un territoire à l'autre, à une inextricable anarchie.

« Toute position sur la route de Tlnde, disait lord Castlereagh au congrès de Vienne, doit nous appartenir et nous appartiendra. » — C'est en vertu de cet axiome que l'Angleterre a pris possession du Cap et de l'Ile Maurice en 1815, d'Aden en 1839, de Périm en 1857, de Chypre en 1878, de TÉgyte en 1882; admirable exemple d'intelligence politique et de persévérance dans la conduite des affaires. Posons en principe que nulle influence rivale de la nôtre ne doit porter atteinte à notre prépondérance dans toute Tétendue de la Berbérie, et préparons-nous par tous les moyens en notre pouvoir à réaliser cette prétention, sans hiUe comme sans défaillance, avec quelque suite dans les desseins et quelque énergie dans l'exécution, dussions-nous pour y parvenir recourir à la dernière raison des peuples et des rois : ultlma ratio région.

Est-ce à dire que nous ne rêvions, nous autres coloniaux, comme on nous en accuse trop souvent, que victoires et conquêtes? Une telle conception serait très loin de notre pensée; si notre politique est sage, modérée et bien conduite, nous avons la conviction profonde que nous ne serons pas acculés à une pareille nécessité. Bien au contraire, nous devons nous présenter au Maroc et au Sultan comme une puissance musulmane, la seule capable de le défendre contre les convoitises européennes, n'ayant nous-mêmes aucune arrière-pensée, aucun désir d'annexion. L'Algérie et la Tunisie nous suffisent, tant sous le rapport de nos facultés d'immigration que sous celui de nos besoins d'importations en produits de l'Afrique du Nord. Nous n'irons donc pas de gailé de cœur créer à l'Algérie une concurrence prématurée et désastreuse, et ces motifs sont pour le

slama ! » Pars avec h» salut !

Après la plaine de Saïs nous entrons <lans la plaine d'el-Gour qui doit son nom a ce tertre, rond comme un socle, surmonté de deux assises monumentales en grès bien taillé, qui s'élève au bord de Toued Jdida

' Brik nom (l'Iioniiiie, Brika pour les femmes, signifie celui ou celle qui est béni do Dieu.
* Sourate : verset.

et domine le pays. Ce sont les débris de quelque tour romaine, sorte de grand'garde aventurée dans la plaine. La première assise encercle la base du mamelon. La seconde plus étroite, le couronne ; elle n'a pas plus de vingt mètres de diamètre. Le sommet est une plate-forme jonchée de blocs et de pierrailles, Therbe y croît haute et drue. Un trou à demi comblé s'ouvre presque au centre. Les Braber nous affirment que ce trou est Torifice d'un souterrain débouchant dans la rivière. On verrait encore dans Toued Jdida, en été, quand les eaux sont basses, une large dalle dans laquelle est scellé un anneau de fer?

Fig. 07. — El-Gouh (Az. = 0"). Ruines dp l'assise sup(*ricui'o.

Naturellement, cette ruine cache un trésor merveilleux et les Béni Mtir en sont les gardiens jaloux. Ils ignorent, d'ailleurs, son origine et son histoire. Eux-mêmes sont étrangers dans ce pays. Les qaïds Ould Nomma et el-Hadj Alilou, nous racontent que leur tribu est venue du Çahra poussée par je ne sais quelle invasion jusque dans les montagnes de l'Atlas. Elle vécut de longues années sur les rives de l'oued Gigo, fonda les villes d'AUil et de Talilt, puis, chassés par les Ait loussi et les Béni Mgild, elle s'établit sur les pentes Nord du Moyen-Atlas et dans cette plaine.

Nos hôtes de ce soir sont les Ait Ah ou Ali, fraction des Béni Mtir.

VOYAGES AU MAUOC

19 mai.

D(»ux heures de marche et nous atteignons les premières pentes de celte chaîne hleue qui hordait le panorama vu Tautre soir du liaut du Djebel Zerhoun.

De Foucault nomma cette ligne continue qui va de Taza aux Zeniniour : la chaîne Riata-Oulmess.

Fig. 68. — Bexi Mtib apportant la « Moixa. »

Par delà courent et s'étagent successivement les plissements du Moyen, puis du Haut-Atlas.

L'ascension est douce. La plaine, moins cultivée mais toujours fertile, alterne les champs d'orge avec les champs en jachère couverts de folles avoines. Des uns comme des autres émergent des touffes de palmiers nains et de gros blocs rougc^alres de basalte scoriacé \ Plus on s'approche de la montagne, plus ces blocs deviennent nombreux ; ils se pressent, s'entassent, s'enchevêtrent, jusqu'à rendre la marche difficile. Cette plaine rocailleuse porte le nom d'er-Riba, elle est traversée par plusieurs cours d'eau dont la conjonction forme l'oued Jdida. Ce sont : l'oued er-Riba, l'oued Akkous, l'oued Tisgit, sur les bords duquel nous campons. Les Aïl llarsalla, maîtres de celte région, passent pour la fraction la plus sauvage des Béni Mtir. Us sont sans cesse en guerre avec leurs

' Échantillon n« 2.

voisins les Ait loussi et avec leurs frères les Ait Nànian. Leur accueil est un peu farouche, ils semblent plus misérables et plus sales que les autres fractions et la langue arabe n'est plus guère parlée que par les notables.

Pendant qu'on plante les tentes et que le qaïd Aïssa, notre hôte, fait rassembler la mouna, nous remontons la gorge profonde que la rivière s'est taillée dans les collines rocheuses. Ce ravin solitaire a mauvais renom. Un indigène, à qui je demandais où conduit cette voie mystérieuse qui s'enfonce dans la montagne, entre ces parois à pic, errodées, arra-sées par des vicissitudes séculaires, tapissées de lianes et de figuiers sauvages, m'a répondu : « Le chacal seul le sait. »

20 mai.

Les Aït Nàman, chez qui nous pénétrons ce matin, possèdent plus de quatre cents tentes et peuplent les pentes nord du Moyen-Atlas, entre l'oued Tisgit et la route de Meknès au Tafilelt.

Les deux grandes routes du Tafilelt sont : celle de Meknès qui passe par Azrou et le territoire des Béni Mgild, et celle de Fès passant par Q<;abi ech-Cheurfa et le territoire des Ait loussi.

Un goum d'une trentaine de cavaliers nous accueille à la frontière des Aït Nàman. On fait halte un instant pour recevoir les hommages, convenir de l'itinéraire et du cérémonial. A peine remis en selle, nous sommes chargés de front, de flanc, à revers, par d'autres goums qui simulent une attaque et viennent tourbillonner jusqu'au miheu de notre escorte aflblée. La mêlée, la poursuite, des retours offensifs, durent toute la route et cette fantasia monstre ne s'achève qu'à l'étape, au cirque d'Aïn bou Bouda, sorte de

cuvette gazonnée, encerclée de collines que strient des assises horizontales de calcaire tufacé^

Le chemin que nous avons suivi nous a conduits droit à l'Ouest. Nous avons longé le premier plissement du Moyen-Atlas en nous élevant le long de ses pentes qui tombent à pic, en falaises, en escaliers de grès aux marches géantes, sur la plaine d'er-Riba et de bou Fekran.

La Qaçba de Bou Fekran qu'on aperçoit, sur le ruisseau du mùme

* Échanlillon n« 4.

nom, entre la Qaçbat el-Hajeb et Meknes fut construite vers 1734, sous le règne tragi([ue de Mouley Isinaïl, par des esclaves chrétiens *.

Des Tarrivéc au gîte, nos niult»s et leurs muletiers sont allés, comme chaque soir, glaner du fourrage «»t du bois autour du camp. Les gens du pays les ont enunenés vers l'Ouest, du côté de Mouley el-Mehdani.

Soudain, nous entendons le cri d'alarme, une fusillade*. Les haïks de rappel ilottent <lans le vent, au sonnnet des collines; les cavaliers sautent à ch(»val ri parlent en tromlx» : la fraction est attaquée par les Ait lékeddéren.

Les lU»ni Altir sont, à l'heun» présente^ partagés en deux clans : ceux de l'Est, à la tète desquels figurent h's Aït Nàman, belliqueux, indépendants, sans cesse en guerre avec les Aït loussi, obéissant mal au joug, pourtant léger, du hacha de Fes"; ceux de l'Ouest, au nombre desquels figurent les Aït lékeddéren, les liou Rouzzin, moins nombreux, et soumis, autant qu(» des Hraher peuvent l'être, au hacha de Meknes'*.

Lt» Maghzen, connue à l'ordinaire, entretient l'inimitié qui règne de tt»mps immémoriaux entre c(»s deux clans. Il arme et approvisionne en munitions • les Bou Houzzin auxquels il conlie la police de la route oflicielle du Tafilelt, par Meknès et Azrou.

Le combat qui s'engage est un des mille incidents d'une querelle

' Qu'il nio soit permis «h? rappeler ici — bien que ees faits apparticnncnl à riiistoire, non à la fjçéographie — «[uo des centaines de milliers do chrétiens ont soulFert l'esclavage et le martyre sur la terre marocaine.

Ce furent des prisonniers de guerre portugais, espagnols, anglais ou français ; dos captifs de toutes nations pris par les pirates «le Salé ou du Rif; des missionnaires envoyés pour traiter le rachat des captif» : frères Mathurins, de la Trinité, de la Rédemption, créés par Innocent 111, et saint Fran«;ois d'Assises: pères espagnols Alfequoques, Roscaladoros, fondés par Alphonse X de Castiile : pères tle la Mercy, do Nuestra Sefiora do las Mercedes, Rcdenip-tionnistes... et tant d'autres.

Le martyrologe n'tîst i)as clos, chaque année en allonge la liste : iiier encore, M. Pouzet était assassiné sur la côte rifaine, et les Djebala enlevaient «leu.\ jeunes Espagnols.

Ces crimes témoignent (fue la haine séculaire })crsiste toujours, (jue l'intolérance islamique est irréconciliable. On s'est efforcé pourtant d'obtenir réparation de ces crimes. Jadis on payait rançon pour le rachat des captifs: aujourd'hui le Sultan paye des indemnités aux familles des virtimes. et promet de chAlier les coupables.

Il faut lire <lans les pères François d'Angers, Dominique Busnot, Pierre Dan, Jean de la Paye, le Uév. Simon Ockley. l'abbé Léon (iodanl, le t'aj>tain John Braitwaitc. Thomas

Pellow. Thomas Phelps, Pidou de Saint-Olon. le si(iur R. de Mouette. Louis Desmay, Louis Sauveur de Chesnier, etc.. les récits de captivité et de tortures des esclaves chrétiens. On se demande ensuite quel mystérieu.v prestige le Maro(t, barbare, sans unité nationale, sans valeur militaire, a pu — et peut encore — exercer sur le monde civilisé, pour pouvoir braver ainsi, impunément, les lois les plus sacrées «le l'humanité.

* Mouley el-Arafa, oncle du Sultan. □* Ben Aïssa.

* Lus Bou Rou/ziii sont armés, pour la plupart, de fusils Gras; les cartouches leur sont vendues de 12 à 15 pesetas le cent.

vieille comme le monde. Nous en sommes le prétexte involontaire. Les Ait Nàman ont conduit nos bètes et nos {çens sur les terres des Aït lékeddéren. Ceux-ci, qui ignorent la présence du cliérif, sont accourus, une bagarre s'est produite, des coups de fusils ont été échangés, Talerte est donnée, les amis et les alliés accourent; ainsi commencent les batailles.

Nous montons à cheval pour aller dégager nos mules; le chérif compte aussi que sa présence arrêtera le combat. On nous explique qu'il faut agiter le pan de son burnous au-dessus de sa tête pour annoncer qu'on vient en parlementaire.

A huit cents mètres du camp, un douar de la fraction des Aït Aïssa ou Brahim vient d'être pillé. Les tentes ont été éventrées ou abattues, le mobilier éparpillé, brisé, les troupeaux dispersés. Les vieillards et les enfants s'efforcent de rassembler les moutons et les bœufs, et de les emmener vers l'Est. Les femmes déchevelées, folles de terreur ou de colère, se labourent le visage avec leurs ongles et poussent des cris affreux.

La ligne de combat se déploie cent pas plus loin. L'ennemi, invisible, déployé en tirailleurs, caché derrière les roches, fusille vivement et cherche à gagner du terrain par les ailes. C'est un combat d'infanterie ; le pays n'en permet pas «l'autre. Les cavaliers mettent pied à terre à hauteur du douar, jettent la bride th leurs chevaux aux femmes, et courent au feu courbés en deux, relevant leur incommode selham.

Un combat de cavalerie se déroule dans la plaine au pied des falaises de grès. On aperçoit des cavaliers isolés qui font d'étranges évolutions, de larges serpentines, puis qui, tout à coup, chargent, lâchent leur coup de fusil, et battent précipitamment en retraite.

Un gros orage se prépare et s'annonce par un roulement de tonnerre continu dominant le crépitement grêle de la fusillade.

L'attaque est lente, un peu trop circonspecte. La défense paraît molle, irrésolue. On nous explique que la position des Aït Aïssa ou Brahim est trop en l'air ; leurs douars sont enfoncés au cœur des territoires ennemis. La retraite s'impose. On rompt pas à pas pour donner le temps d'évacuer les impedimenta et de rallier les fractions voisines.

Un gros kopje de grès, très escarpé sur sa face Ouest, commande le champ de bataille offrant un bon observatoire et une excellente

position de repli. Nous Tescaladons à cheval, Mouley Ali, son moqad-dem et moi. Notre apparition sur la crôte est saluée d'une décharge générale. Les éclats de roche volent dans les jambes de nos chevaux ; c'est miracle que personne ne soit atteint...

Le jour baisse ; nos mules sont revenues saines et sauves ; le chérif est allé mettre notre camp en état de défense, il m'envoie quelques hommes de renfort avec lesquels j'occupe un monticule hérissé de gros rochers qui couvre la face Ouest du camp. Les assaillants

se rapprochent ; les défenseurs reculent d'abri en abri, entretenant un combat traînant.

A la nuit la fusillade se ralentit, quelques balles perdues sifflent encore de loin en loin au-dessus de nos têtes. On rapporte les blessés. -—

Les Ait Nàman en ont huit, tous gravement atteints. Un groupe passe près de nous, tragique, aperçu îi la lueur des éclairs. L'homme a le crâne enfoncé d'un coup de fronde ^ Il est à cheval, sa femme, montée en croupe, le soutient en l'entourant de ses bras. Le blessé, inerte, tout sanglant, oscille au pas du cheval et laisse ballotter sa tête en geignant comme un enfant. La femme hurle lamentablement. Une toute petite fille conduit le cheval par la bride en sanglotant.

On nous dit que les Ait lékeddéren ont quatre morts, quatre blessés, deux chevaux tués et deux blessés.

Vers huit heures du soir, tout est rentré dans le silence ; l'orage éclate avec une violence extrême ; nous regagnons le camp.

Cet engagement est assez typique. Il nous permet de saisir sur le vif les procédés de combat de ces Braber mi-cavaliers, mi-montagnards : Attaque soudaine, ralliement prompt, grâce à des signaux bien connus, combat très simple, front contre front, sans aucune idée tactique, offensive lente, défensive très prudente, sans contre-attaques ; nul emploi des obstacles et des points d'appui, mais une utilisation adroite des couverts et des abris. Pour la cavalerie, rien qui ressemble aux fantasias. Le peu que j'en ai pu voir m'a montré une série d'engagements individuels, assez maladroitement préparés, une longue marche d'approche en zigzags, terminée par une pointe folle dont le but suprême est de lancer un coup

* Les Braber se servent souvent de la fronde, ceux de l'Ouest surtout, et particulièrement les Zemmour. Ils l'emploient quand ils n'ont pas d'autres armes, quand ils ont épuisé leurs munitions, quand ils poursuivent des voleurs.

(le fusil bien aléatoire, bien inoffensif, suivi d'une retraite désordonnée.

A voir les conditions du combat, la courte dislance qui sépare les combattants, Texcellence de l'armement, la dépense de munitions, on s'étonne qu'un seniblal)le engagement ne soit pas plus meurtrier. Les Aït lékeddéren ont eu deux cents hommes engagés, les Aït Nàman ont mis un moment cent cinquante fusils en ligne. Le chiffre des pertes s'élève seulement à quatre morts et douze blessés, également répartis entre les deux camps.

Les raisons de cette disproportion entre la dépense d'énergie, de munitions, et l'effet produit sont de deux sortes : matérielles et morales.

L'armement est bon mais les cartouches sont détestables. Neuves ou réamorcées elles sont chargées avec de la mauvaise poudre noire de contrebande espagnole.

Puis les indigènes ignorent l'usage de la hausse. Tant qu'il suffit de tirer de plein-fouet, leur feu est suffisamment précis, dès qu'il ne suffit plus de tirer de but en blanc, leur feu reste bon en direction mais devient mauvais en portée. Ils tirent toujours trop court. Nous l'avons éprouvé sur la crôte du kopje.

Le Berbère, comme l'Arabe, est extrêmement nerveux. Cette nervosité, qui le rend fou dans l'excitation des fantasias, dégénère au combat en une exaltation dangereuse, qui lui enlève toute conscience et tout jugement. Lui-même l'avoue : « la poudre ôte le sens au guerrier. »

Il est aussi capable» d'héroïsme que de sauvagerie. Il sciera la gorge d'un blessé ennemi qui demande pitié, et s'en ira, sous une pluie de balles, ramasser l'un des siens. De sang-froid le Berbri n'est pas cruel. La lutte continuelle est une condition de sa vie indépendante; dans tout étranger, il voit un ennemi ; il tue l'homme comme nous tuons le fauve, mais il ne prend pas plaisir à faire souffrir. Il voudrait blesser grièvement son adversaire sans le tuer; s'il l'achève c'est que la fureur l'aveugle, car la loi de la guerre veut que toute mort soit vengée par une autre mort, celle du meurtrier de préférence à toute autre. Aucune paix n'est possible entre fractions dont le compte n'est pas égal. On peut conclure une àna^ une trêve passagère qui variera de vingt-quatre heures aune année, mais l'oubli n'est pas permis. Pendant la trêve, les hommes d'une tribu ne peuvent pénétrer sur le territoire de la tribu ennemie. La guerre reste ouverte pour h»s familles des victimes, elles ont le droit de

poursuivre leur vendetta par tous les moyens : guet-apens, combats sin{;uliers, assassinats. Pour elles le meurtre resle impuni ; tandis que pour le vulfs^aire un erime se paie d'une <lîa *.

Ce code de {guerre et de meurtre, sing^ulièrement brutal en apparence, repose tout entier sur le principe de la responsabilité collective, seul applicable, seul efficace, dans ce pays sauvape où le coupable échappe si facilenHMii à toule poursuite.

2C mai.

Cetle nuit les renforts ont afflué. Le cirque d'Aïn bou Bouda est, maintenant, rempli d'hommes et de chevaux. Des <louars se sont installés sur les pentes, les troupeaux y sont étroitement parqués. Ce sont les Aït bou Bideman, les Ait llarsalla, les Ait Nàman.

En face, h quatre kilomètres environ, sur une colline, on distingue rassemblée des Aït bou llofra. (h's Bou Rouzzin, des Aït lékeddéren. Le camp ennemi vient d'apprendre» la présence du chérif et Terreur sacri-lefçe ([u'on a commise en tirant sur lui; une ambassade est en route pour venir implorer le pardon et discuter les conditions d'une trêve.

D'autres personnages sont accourus pour s'entremettre : trois cheurfa des Aït loussi dont les Béni Mtir composent la clientèle; le fqih du hacha d(» Fès, escorté de cinq moghazni ; un qaïd agha du hacha de Meknès accompagné de quelques cavaliers.

Mouley Ali reçoit les envoyés «»t prêche la concorde. De toutes les prérogatives d'un chérif, la plus haute est celle de pacilicîiteur, de juge suprême, d'arbitre. L'autorité que lui confère la piété des fidèles ne repose que sur la foi religieus(î commune ; il ne dispose que d'une sanction morale bien faible : la bénédiction ou la malédiction. Pourtant, dans ces pays brabers qui ne reconnaiss(»nt aucune autorité, il ne se trouve presque personne pour résister aux arrêts d'un chérif vénéré.

Dès l'abord, d'ailleurs, on s'engage h respecter la sentence de l'arbitre, quelle qu'elle soit. Un vêlement quelconque est jeté au miheu du cercle

' La (iîa — prix du sang — varie clicz les Béni Mgild de 100 à 500 moulons. Mais on traite aussi de gré à gré ; le prix oscille entre 2 et 4 qenatcr, le (jantar vaut 100 métakil.

Chez les Zeniiiiour on peut acquitter la moitié de celto dette en donnant une de ses fîHcs. On me cite un exemple de dîa payée par l'abandon des deux fdles du meurtrier au fils de la victime.

des plaideurs, chacun lance une poignée d'herbe en disant : « neksa », je le revêts. Ceux qui sont directement en cause doivent se lever et prononcer la formule en tenant le

vêtement à la main. Cet uni([ue mot, ce simple geste, expriment une absolue soumission.

Tous ont le droit de prendre la parole. Quelques-uns parlent en arabe, la plupart s'expriment en tamazirt. On fait comparaître les parents des morts et des blessés ; ils ont voix prépondérante au débat ; les uns s'inclinent d'avance devant l'avis du chérif, d'autres s'opposent à toute trêve.

Les femmes de la famille des victimes — et celles-là seules sont admises au conseil — arrivent tout ensanglantées de la veillée funèbre, ou de la couche des moribonds; elles sont farouches, violentes, irréductibles dans leur haine. La perte d'un mari, d'un pî're, est l'écroulement de la famille : « Il était, dit l'une d'elles, le pilier de noire lente... »

Il faut apaiser, consoler, convaincre, ce n'est pas besogne facile, ni brève.

Nous y passâmes huit longues.journées, mortellement fastidieuses, coupées d'alertes, de reprises d'hostilités, de ruptures des négociations. Le prestige du chérif était engagé, il importait, pour la suite du voyage, de ne pas marquer notre première étape en pays braber par un échec diplomatique.

Notre ténacité aboutit à l'acceptation d'une trêve de (|uatre mois. Après quoi les hostilités reprendront au point où nous les avons arrêtées.

28 mai.

Au cours de ces négociations nous avons dû changer d'emplacement et venir camper en frontière des tribus adverses, au pied du Djebel Ouar-chako, sur la route de Meknès à Azrou.

La quaçbael-Hajeb n'est qu'à deux kilomètres de là, accotée à la falaise rocheuse qui borde la plaine et où s'ouvre la bai(» ogivab» du Kef Mouley el-Mehdani.

De ce pieux chérif on n'a rien pu me dire, sinon (|u'il naquit à Mehedia et vécut en un temps lointain dont personne n'a souvenance.

La qaçba est une lourde enceinte quadrangulaire, en terre battue farcie de pierres roulantes, sans meurtrières ni créneaux. Les faces ont

\

environ cent vin{j;t niMros dv cMv; chacune est flanquée Je cinq grosses tours carrées. La porte principale est percét» dans la façade Sud. Le côté Est est dominé par la table de grès qui couronne la falaise. On a dû cons-truin» un mur en bordure de cetlt» assise pour empêcher les assaillants de fusiller Tinlérieur de la qaçba.

Cette enceinte sert de dépôt, de greni(T, de magasin, non pas de place d'armes. On m'a dit qu'elle datait seulement de Mouley el-Hassen et que sa destination première fut crabriter une mahalla. Quelques constructions basses, maisons ou boutiques, s'élèvent au centre ou le long du rempart et donnent à la ([açba l'aspect d'une bourgade inachevée et déserte. Les quelques marchands qui l'habitent sont Arabes; les Béni Mtir ne tolèrent pas les juifs.

Un marché de bestiaux s'y tient aujourd'hui, et voici les cours du jour : un mouton vaut de 1 peseta et demie à 3 pesetas ; une vache vaut une dizaine de moutons ; un petit taureau vaut une quinzaine de pesetas ; une mule vaut 4 vaches, ou 35 à oO moutons ;

on paie des chevaux de 40 à 100 moutons.

En rentrant au camp, à la nuit tombante, j'apprends que la trêve est conclue, que nous partons demain. Auparavant il faut, suivant l'usage, que les Aït Nàman immolent un taureau devant les tentes des Aït lékeddéren.

Nous nous mettons en route escortés par une centaine de cavaliers des Aït Nàman, poussant devant nous le taureau du sacrilice. Cette chevauchée au clair de lune est étrangement solennelle. En arrivant aux douars des Aït lékeddéren, nos gens mettent pied k terre afin de couper les jarrets du taureau. Cet acte exprime que nous venons demander une trêve. Les qaïds des douars ennemis doivent aussitôt égorger le taureau en signe d'acquiescement. Mais les femmes du douar sont accourues à notre rencontre, elles s'emparent du taureau et l'emmènent indemme sous leurs tentes, pour bien montrer que la volonté du descendant du Prophète est une loi, que le sacrifice traditionnel est inutile. Cette scène se déroule gravement, sans un mot, et c(» m'est une occasion de plus de constater combien cette race, bavarde et gesticulante dans l'ordinaire de la vie, possède le sens des attitudes nobles, la majesté du port, la dignité des poses; comme ses images, ses métaphores, ses usages, sont simples, empreints de grandeur, et pourtant accessibles aux plus humbles de fortune et d'esprit.

t.

L

LKS nUAhKH li:»

Ensiiitt^ on échange les sornionls.

La paroi»; d'un lîraber est une chosp si sacrée que la proni«»sse d'un seul engage toute sa tribu. Aussi s'engage-t-on toujours avec certains rites. Les formalités varient : deux égaux, par exemple, échangent leurs selhams. Si Tun des conlractanls vient à manquer à la foi jurée, l'autre fait teindre le selham en couleur voyante et le porte ostensiblement, racontant partout, à tous, le parjure.

On peut aussi se lier par h; geste très sacré qui unit jadis les premiers disciples du Prophète; on entre-croise les doigts des mains droites en fornm-lant le serment.

Un inférieur s'engage | vis-a-vis de son maître en se prosternant le front contre terre, les bras croisés derrière le dos, ou les mains croisées derrière la nuque, ou le fusil posé en travers de la nuque; s exprimant par cette mi- | mîque qu'il est l'esclave 2 enchaîné, désarmé, de son -^ seigneur. è^

Le supérieur promet protection à son serviteur en lui recouvrant la tête d'un pan de son burnous.

On nous convie à mettre pied à terre et nous pénétrons sous une de

7e.

I-

<'es énormes Utiles, klieimu herbÎTOS, faites (Yuno, dizaine de bandes noires, tissées en poil deebi'vre, t^t ('onsu(»s ensemble. La larj^eur moyenne est de six h liuit mètres, la lonp^ueur de douze à dix-lmit mètres, la luiuteur de la traverse médiane» est de trois mètres.

Toute la famille tient sous une» moitié de la tente ; sous l'autre s'entassent les elle vaux,

les vaclies sur le point de vêler, les brebis pleines, les veaux, les agneaux, les poules, les chiens.

La population d'un douar est chose variable. Celui-ci se compose de trente-deux tentes; il est peuplé de soixante-cinq hommes, soixante-douze

-N

frff¥

Fig. 70. — TVI»ES DE BllADER

femmes, cent cinquante enfants, douze cents moutons, trente bètes à cornes, cent chiens.

Une moitié de notre kheima est tendue do tapis. Nous y prenons place ; les qaïds, les chîkhs, les notables, s'assoient en cercle autour du chérif; le reste des assistants demeure debout au dehors. Dans l'autre moitié de la tente brûle un grand feu dont la lueur éclaire cette scène avec d'étonnants caprices de lumière qui donnent à ce tableau nocturne la dureté d'une eau-forte de Rembrandt.

La séance est longue ; chacun parle à son tour. On élit, de part et d'autre, deux notables chargés de la police pendant la trêve; ils seront juges des incidtMits qui pourraient se produire et responsables de Tobser--vation des traités. L(\s deux « chîkhs er-rebea », chefs militaires nommésE par chaque camp pour la durée des opérations, déposent leur pouvoir, qu -

expire à la conclusion de la trêve. Puis le cWrif récite une dernière Fatilia, que tout le monde écoute debout, et la séance prend (in, sur une nouvelle recommandation de sagesse, sur un dernier souhait de bonheur.

29 mai.

Nous marchons le cap au Sud, vers les sommets arrondis des Béni Mgild. On les aperçoit, sombres et hérissés de cèdres, au-dessus des collines chauves des Béni Mtir.

La première ondulation franchie, nous cheminons dans une plaine argileuse, inculte, jonchée de galets gris, parsemée de grosses roches de jaspe ferrugineux S déchiquetées, écroulées, que Térosion a parfois mises à nu dans des conditions d'équilibre déconcertantes.

Nous traversons deux ruisseaux enflés par les pluies, qui roulent une eau glacée, sur un lit marécageux bordé de joncs. On les appelle assif^ Beibouda, assif Aouinass ; ils sont tributaires de l'oued bou Fekran.

La plaine est formée par un deuxième plissement que notre route traverse au petit col de Sidi Aïssa ben Nefra. La qouLba du santon s'élève sur notre droite, elle est blanche et coiffée d'un dôme de zinc qui la signale au loin.

Le col débouche dans une vaste dépression en hémicycle, rocailleuse comme la plaine précédente, au fond de laquelle jaillit la source d'Aïn Aïssa dont les eaux forment un petit lac en celle saison. Le Djebel Outiki, cette montagne dont la silhouette conique

domine au Sud les lignes montagneuses que nous contemplons depuis huit jours, se dresse à Textrémité Est de ce cirque. On nous raconte que Mouley el-llassen y fit étape lors de sa campagne de 1888 contre Béni Mgild".

• Kchanlillon n«»6.

* Assif signilic riviriv. en lanj^uc* lama/iil.

^ Mouloy el-lIasscn. reprenant lo projet de? MouI(\v Isniaïl. voulail on\ rii- une route carrossable do Merrakech à Fès, de sa eapitale du Sud à sa capitale du Nord, à Iravers le territoire des Braber. On sait que les sultans ont du renoncer à alliM diiccli'MMMncnt de Merrakech à Frs parée (jue la route passe chez les tribus peu sùn's t\i'> Zaïaii el de-Zcniniour. Ils en sont n'duits à f;a«^ner la côte et à la lonj^er jusqu à Ubal. Mouli'v ('l-ll,i>st'ii envoya son «•nclc Mouley Serour avec 300 cavaliers pour négocier son passade. Iji arrivant elic/- les Aïl Chorman. dans le Uaut-Atlas, Mouley Serour lut assailli parles Hraber et massacré. Ce liieurlre fut vengé sur les Ait loussi alliés des Ait Gbornian, mais les vrais coupables échappèrent aux >oldats du Sultan en se réfugiant dans leurs montagnes.

Kn 1893, lors de sa dernière camj)agne. celle du Talilelt, Mouley el-Uassscn ni'gocia avec

V

l nr vallro, boisée do buissons do obonos nains, venant <le l'Ouest, «b'boucbe dans la cuvette crAïn Aïssa beii N<»fras. En nous la montrant on nous dit qu'eHe conduit aux inontaj!:nes d'Ouliness, et ([u'elle sert de route aux Zaïan <lans les coups de nuiin qu'ils viennent tenter contre les «louars des H«Mii Mf^ild, des I^Mii Mtir el des Aït loussi.

Toujours niarcbant au Sud nous nous t'devons le long du talus qui ferme la dépression (b» Nefras et nous atteifj^nons un troisième seuil, plus élevé (jue l(»s précé(bMits.

Nous entrons Ici en territoire Heni M{i:ild et nous campons à Aïn lilibi, à côté d'un pelit douar (b)nt notre fluide connaît les habitants.

Sur notre route nous avons croisé de nombreuses caravanes menant à Fi's ou à Meknes (b»s ma{rnili(|ues solives de cèdre. Chaque mule en porte (b'ux ou plutôt elle les traîne, car Textrémité de ces longues poutres heurte le sol à cba(|ue pas.

Nous avons rencontré aussi des douars en voyage. Ces migrations de nomades oH'rent par tous pays le même aspect pittoresque. Le trait caractéristi(|ue d'une exode de Uraber est l'utilisation des vaches et des Ineufs connue animaux de bat.

Le pays est peu sûr. La foret de Jaba, qui borde à TEst notre plateau pierreux, est le dernier vestige des inunenses forets de chOnes qui couvraient ce pays. Moub»y el-Hassen fit déboiser toute cette région pour la purgei'(b'S fauves el des brigands qui l'infestaient. Les fauves ont en ellèl reculé dans le Sud, mais la contréi» est toujours parcourue par des coup(»urs <le roule et nous menons paître nos nmles le fusil au poing. Notre guide nous coiuluit à la source Arballou * Aouïntedji dans les collines qui nous enserrent à l'Ouest.

On aperçoit de là un panorama singulièrement tourmenté : le sol mancjue brus(iuemenl sous nos pas. une vaste dépression à bords escarpés se creuse devant nous. La rive Sud est haute, boisée, terminée par une muraille de grî's (jue couromie une foret de cèdres. Cc^tte muraille se nomme le Ari Hougader, le Ari Houdàa lui fait suit(\ Au point où celte |)aroi change de nom. au débouché du col de Doumlilin, se trouve la ville tl'A/j'ou.